

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark blue color, framing the central text.

**Hitchcock
Présente - 12 -
Histoires Qui
Font Mouche**

Hitchcock, Alfred

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

PRÉSENTE

Hitchcock

HISTOIRES
QUI
FONT
MOUCHE



HISTOIRES QUI FONT MOUCHE

RECUEILS D'ALFRED HITCHCOCK

DANS PRESSES POCKET :

HISTOIRES TERRIFIANTES

HISTOIRES ÉPOUVANTABLES

HISTOIRES ABOMINABLES

HISTOIRES À LIRE TOUTES PORTES CLOSES

HISTOIRES À LIRE TOUTES LUMIÈRES ALLUMÉES

HISTOIRES À NE PAS FERMER L'ŒIL DE LA NUIT

**HISTOIRES À DÉCONSEILLER AUX GRANDS
NERVEUX**

HISTOIRES PRÉFÉRÉES DU MAÎTRE ÈS CRIMES

ALFRED HITCHCOCK

Présente

HISTOIRES QUI FONT MOUCHE

LA MOUCHE

(The Fly)

par GEORGE LANGELAAN

«A Monsieur Jean Rostand qui, un jour, me parla longuement de mutations. »

J'AI toujours eu horreur des sonneries. Même le jour, au bureau, je réponds toujours au téléphone avec un certain malaise. Mais la nuit, surtout lorsqu'elle me surprend en plein sommeil, la sonnerie du téléphone déclenche en moi une véritable panique animale que je dois maîtriser avant de pouvoir coordonner suffisamment mes mouvements pour allumer, me lever et aller décrocher l'appareil. C'est alors un nouvel effort pour moi que d'annoncer d'une voix calme : « Arthur Browning à l'appareil »; mais je ne retrouve mon état normal que quand j'ai reconnu la voix à l'autre bout du fil, et je ne suis véritablement tranquilisé que quand je sais enfin de quoi il s'agit.

Ce fut cependant avec beaucoup de calme que je demandai à ma belle-sœur comment et pourquoi elle avait tué mon frère lorsqu'elle m'appela à deux heures du matin pour m'annoncer cette nouvelle et me demander de bien vouloir prévenir la police.

☐ Je ne peux pas vous expliquer tout cela au téléphone, Arthur. Prévenez la police et puis venez.

☐ Je ferais peut-être mieux de vous voir avant.

☐ Non, je crois qu'il vaut mieux d'abord prévenir la police. Autrement, ils vont se faire des idées et vous poser des tas de questions... Ils vont avoir assez de mal à croire que j'ai fait cela toute seule. Au fait, il faudrait leur dire que le corps de Bob se trouve à l'usine. Ils voudront peut-être y aller avant de venir me chercher.

☐ Vous dites que Bob est à l'usine?

☐ Oui, sous le marteau-pilon.

☐ Vous avez dit le... marteau-pilon?

☐ Oui, mais ne posez pas tant de questions. Venez, venez vite avant que mes nerfs ne lâchent. J'ai peur, Arthur; comprenez, j'ai peur!

Et ce ne fut que quand elle eut raccroché, qu'à mon tour, j'eus peur. J'avais écouté et répondu comme s'il s'était agi d'une simple affaire de bureau, et je ne commençais seulement qu'à comprendre, qu'à réaliser ce que j'avais entendu.

Stupéfait, je jetai la cigarette que j'avais dû allumer en parlant à Anne, et ce fut bel et bien en claquant des dents que je composai le numéro de la police.

Avez-vous jamais essayé d'expliquer à un sergent de police somnolent que votre belle-sœur vient de vous annoncer qu'elle a tué votre frère à coups de marteau-pilon?

☐ Oui, monsieur, je vous comprends très bien. Mais qui êtes-vous? Votre nom? Votre adresse?

C'est à ce moment qu'à l'autre bout du fil, l'inspecteur Twinker prit l'appareil et la direction des opérations. Lui, au moins, semblait avoir tout compris. Il me pria de bien vouloir l'attendre. Oui, il m'accompagnerait chez mon frère.

J'avais tout juste eu le temps d'enfiler un pantalon et un sweater et de prendre un vieux veston et une casquette quand une voiture s'arrêta devant la porte.

☐ Vous avez un gardien de nuit à l'usine, mister Browning, demanda l'inspecteur en démarrant. Il ne vous a pas téléphoné?

☐ Oui... Non. En effet, c'est curieux. Il est vrai que mon frère aurait pu pénétrer dans l'usine par son laboratoire où il travaille souvent le soir très tard, parfois même toute la nuit.

☐ Sir Robert Browning ne travaille cependant pas avec vous?

☐ Non, mon frère fait des recherches pour le compte du ministère de l'Air. Comme il avait besoin de calme et d'un laboratoire à proximité d'un endroit où l'on pourrait toujours lui bricoler toutes sortes de pièces, petites ou grandes, il est venu s'installer dans la première maison qu'avait fait construire notre grand-père, sur la colline, près de l'usine. Je lui ait fait cadeau d'un des anciens ateliers que nous n'utilisions plus et, travaillant sous ses ordres, mes ouvriers l'ont transformé en laboratoire.

☐ Savez-vous au juste en quoi consistent les recherches de sir Robert?

□ Il parlait très peu de ses travaux qui sont secrets, mais le ministère de l'Air doit être au courant. Je sais seulement qu'il était sur le point de mener à bien une expérience qui l'intéressait tout particulièrement depuis plusieurs années. J'ai cru comprendre qu'il s'agissait de désintégration et de réintégration de la matière.

Ralentissant à peine, l'inspecteur vira dans la cour de l'usine et arrêta sa petite voiture à côté du policeman qui semblait l'attendre.

Je n'eus pas besoin d'entendre la confirmation du policeman. Je savais, depuis des années, me semblait-il, que mon frère était mort, et ce fut avec des jambes en coton, comme un convalescent lors de sa première sortie, que je descendis de voiture.

Sorti de l'ombre, un autre policeman vint à notre rencontre et nous conduisit vers un atelier brillamment éclairé. D'autres policemen étaient groupés autour du marteau-pilon où trois hommes en civil installaient des - petits projecteurs. Je vis l'appareil photographique braqué vers le sol et je dus faire un effort pour y porter les yeux.

C'était beaucoup moins affreux que je ne pensais. Mon frère semblait dormir à plat-ventre, le corps légèrement en travers des deux rails sur lesquels on poussait les pièces qui devaient aller sous le marteau. On aurait dit que sa tête et son bras droit étaient enfoncés dans la masse métallique du marteau; il semblait impossible qu'ils puissent être écrasés, aplatis dessous.

Après s'être entretenu quelques instants avec ses collègues, l'inspecteur Twinker revint vers moi.

□ Comment peut-on relever le marteau, mister Browning?

□ Je vais le faire manœuvrer.

□ Voulez-vous que nous allions chercher l'un de vos ouvriers?

□ Non, ça ira. Tenez, le tableau de commande est ici. Regardez, Inspecteur. Le marteau a été réglé à la puissance de 50 tonnes, et sa chute à zéro.

□ À zéro?

□ Oui, à ras du sol si vous préférez. Il a enfin été réglé à coups séparés, c'est-à-dire qu'il faut le faire remonter après chaque coup. Je ne sais pas ce que vous dira lady Anne, mais je suis certain qu'elle n'aurait pas su ainsi régler la chute du marteau.

- ☐ Il l'était peut-être déjà hier soir.
- ☐ Certainement pas. En pratique, on ne règle jamais la chute à zéro.
- ☐ Peut-on le lever doucement?
- ☐ Non. On ne peut régler la vitesse de remontée. Elle est cependant plus lente que quand il est réglé à coups répétés.
- ☐ Bon. Voulez-vous me faire voir ce qu'il faut faire. Ça ne sera sans doute pas joli à voir.
- ☐ Non, non, Inspecteur. Ça ira.
- ☐ Tous prêts? demanda l'inspecteur aux autres. Quand vous voudrez, mister Browning.

Les yeux fixés sur le dos de mon frère, j'appuyai à fond sur le gros bouton noir de remontée du marteau.

Le long sifflement, qui m'a toujours fait penser à un géant qui gonflerait sa poitrine avant l'effort, fut suivi de la levée souple et élastique de la masse d'acier. J'entendis cependant la succion du décollement et j'eus un moment de panique en voyant le corps de mon frère bouger en avant tandis qu'un flot de sang inondait la bouillie brunâtre que venait de découvrir le marteau.

- ☐ Pas de danger qu'il ne retombe, mister Browning?
- ☐ Non, aucun, dis-je en enclenchant le verrou de sécurité.

Et, me retournant, je vomis tout mon dîner aux pieds d'un tout jeune policeman qui venait d'en faire autant.

Pendant plusieurs semaines et, ensuite, à temps perdu pendant des mois, l'inspecteur Twinker s'acharna sur la mort de mon frère. Plus tard, il m'avoua qu'il m'avait longtemps soupçonné, mais il n'avait jamais pu trouver le moindre début de preuve, le moindre indice, pas même un motif.

Quoique remarquablement calme, Anne fut déclarée folle et il n'y eut pas de procès.

Ma belle-sœur s'était accusée du meurtre de son mari et avait prouvé qu'elle savait parfaitement faire marcher le marteau-pilon. Elle avait cependant refusé de dire pourquoi elle avait tué son mari, et comment il était venu de lui-même se placer sous le marteau.

Le veilleur de nuit avait bien entendu fonctionner le marteau; il l'avait même entendu deux fois. Le compteur qui était toujours ramené à zéro après chaque opération indiquait en effet que le marteau avait fonctionné deux fois. Ma belle-sœur avait cependant affirmé ne s'en être servi qu'une fois.

L'inspecteur Twinker s'était tout d'abord demandé si la victime était bien mon frère, mais différentes cicatrices, dont une blessure de guerre à la cuisse, et les empreintes digitales de sa main gauche ne permirent aucun doute.

L'autopsie révéla enfin qu'il n'avait absorbé aucune drogue avant sa mort.

Quant à ses travaux, des experts du ministère de l'Air vinrent fouiller ses papiers et enlever différents instruments de son laboratoire. Ils eurent de longs conciliabules avec l'inspecteur Twinker et lui apprirent que mon frère avait détruit tous ses papiers et ses instruments les plus intéressants.

Les experts du laboratoire de la police déclarèrent que Bob avait eu la tête enveloppée au moment de sa mort et Twinker ramena un jour une loque déchiquetée que je reconnus toutefois comme ayant été le tapis d'une table de son laboratoire.

Anne avait été transférée à l'institut de Broadmoore où sont enfermés tous les fous criminels. Son fils Harry, qui était âgé de six ans, m'avait été confié et il fut décidé que je le garderais et l'élèverais.

Je pouvais rendre visite à Anne, tous les samedis. Deux ou trois fois, l'inspecteur Twinker m'accompagna et j'appris même qu'il avait été la voir seul. Mais, on ne put jamais rien tirer de ma belle-sœur qui semblait être devenue indifférente à tout. Elle répondait très rarement à mes questions et presque jamais à celles de Twinker. Elle faisait quelques travaux de couture, mais son passe-temps favori semblait être d'attraper des mouches qu'elle examinait soigneusement avant de les relâcher.

Elle n'avait eu qu'une seule crise - une crise de nerfs plutôt qu'une crise de démence - le jour où elle avait vu une infirmière tuer une mouche avec un chasse-mouches. Il avait même fallu lui administrer de la morphine pour la calmer.

On lui avait plusieurs fois amené son enfant. Elle lui parlait très gentiment, mais ne montrait pas la moindre affection pour lui. Elle s'intéressait à lui comme on s'intéresse à un petit garçon que l'on ne

connaît pas.

Le jour où Anne eut sa crise au sujet de la mouche tuée, l'inspecteur Twinker vint me voir.

☐ Je suis persuadé que nous avons là la clé du mystère.

☐ Je ne vois là aucun rapport. La pauvre lady Anne aurait bien pu s'intéresser à autre chose. Les mouches sont en somme une fixation de sa folie.

☐ Croyez-vous qu'elle soit vraiment folle?

☐ Comment pouvez-vous en douter, Twinker?

☐ Voyez-vous, malgré tout ce que disent les médecins, j'ai l'impression très nette que lady Browning est parfaitement lucide, même quand elle voit une mouche.

☐ En admettant cette hypothèse, comment expliquez-vous son attitude à l'égard de son fils?

☐ De deux choses l'une; ou bien elle cherche à le protéger, ou alors elle le craint. Peut-être même le déteste-t-elle.

☐ Je ne comprends pas.

☐ Avez-vous remarqué qu'elle n'attrape jamais de mouches quand il est là?

☐ En effet, oui; c'est curieux. Mais j'avoue que je ne comprends toujours pas.

☐ Moi non plus, mister Browning. Et je crains fort que nous ne sachions jamais rien tant que lady Browning ne *guérira* pas

☐ Les médecins n'ont aucun espoir de la guérir.

☐ Oui, je sais, Savez-vous si votre frère a jamais fait des expériences avec des mouches?

☐ Je ne crois pas. Avez-vous posé cette question aux experts du ministère de l'Air?

☐ Oui. Ils m'ont ri au nez.

☐ Oui, je comprends.

☐ Vous avez bien de la chance, mister Browning. Moi, je ne

comprends pas, mais j'espère quand même comprendre un jour.

* * *

☐ Dites-moi, oncle Arthur, ça vit longtemps, les mouches?

Nous prenions notre breakfast et mon neveu venait de rompre un long silence. Je le regardai par-dessus mon *Times* que j'avais calé debout contre la théière. Comme la plupart des enfants de son âge, Harry avait la manie, je dirais même le génie, de poser des questions auxquelles les adultes ne sont jamais fichus de répondre avec précision. Harry m'en posait des quantités, toujours au moment où je m'y attendais le moins et quand, parfois, j'avais le malheur de pouvoir répondre à l'une de ses questions, elle était immédiatement suivie d'une autre, puis d'une autre et encore d'une autre, jusqu'au moment où je devais m'avouer vaincu en déclarant que je ne savais pas. Alors, comme un grand joueur de tennis smashant sa balle de set et de match, il disait : « Pourquoi ne savez-vous pas, mon oncle? »

C'était cependant la première fois qu'il me parlait de mouches et je frémis à la pensée que l'inspecteur Twinker aurait pu être là. J'imaginai le regard qu'il m'aurait lancé en posant à son tour une question à mon neveu. Je savais même exactement comment il aurait répondu et je répétais non sans une certaine gêne, les paroles qu'il aurait sûrement prononcées.

☐ Je ne sais pas, Harry. Pourquoi me posez-vous cette question?

☐ Parce que j'ai revu la mouche que maman cherchait.

☐ Votre maman cherchait une mouche?

☐ Oui, elle a grossi, mais je l'ai bien reconnue.

☐ Où avez-vous revu cette mouche, et qu'a-t-elle de particulier?

☐ Sur votre bureau, oncle Arthur. Elle a la tête blanche au lieu de noire, et une drôle de patte.

☐ Quand avez-vous vu, cette mouche pour la première fois, Harry?

☐ Le jour où papa est parti. Elle était dans sa chambre et je l'avais attrapée, mais maman est arrivée et me l'a fait lâcher. Puis après, elle a voulu que je la retrouve. Je crois qu'elle avait changé d'idée et qu'elle voulait la voir.

☐ Je pense qu'elle doit être morte depuis longtemps, dis-je en me

levant et gagnant lentement la porte.

Mais dès que je l'eus refermée, je ne fis qu'un bond jusqu'à mon bureau où je cherchai en vain la moindre mouche.

Les propos de mon neveu et la certitude de l'inspecteur Twinker que les mouches avaient un rapport avec la mort de mon frère m'avait profondément troublé.

Pour la première fois, je me demandais s'il n'en savait pas beaucoup plus long qu'il ne laissait supposer. Et, pour la première fois aussi, je me demandais si ma belle-sœur était véritablement folle. Un sentiment étrange, affreux même, grandissait en moi, et plus j'y pensais, plus j'étais convaincu qu'Anne n'était pas folle. Alors qu'un inexplicable drame de la folie, si incompréhensible, si affreux soit-il, était *admissible*, l'idée que ma belle-sœur avait pu, en pleine possession de sa raison, tuer mon frère d'une façon si atroce - avec ou sans son consentement - me donnait des sueurs froides. Quelle pouvait donc être l'horrible raison de ce crime monstrueux? Comment s'était-il véritablement déroulé?

Je repensais à toutes les réponses d'Anne aux questions de l'inspecteur Twinker. Il lui en avait posé des centaines. Anne avait répondu avec une lucidité parfaite à toutes les questions concernant sa vie avec mon frère - une vie heureuse et sans histoire, semblait-il.

Fin psychologue, Twinker était un homme d'une grande expérience qui avait l'habitude de sentir, de deviner le mensonge. Comme moi, il avait eu la certitude qu'Anne avait répondu honnêtement aux questions auxquelles elle acceptait de répondre. Mais il y avait eu les autres, celles auxquelles elle avait toujours répondu de la même façon, avec toujours les mêmes mots.

□ Je ne puis répondre à cette question, disait-elle simplement et calmement.

La répétition de la même question n'avait jamais semblé l'agacer. Pas une seule fois, au cours de nombreux interrogatoires, elle ne fit remarquer à l'inspecteur qu'il avait déjà posé une question. Elle se contentait de répéter : «Je ne puis répondre à cette question ».

Ce cliché était devenu le mur formidable que Twinker n'avait pu réussir à battre en brèche. Il avait eu beau changer complètement de sujet, poser des questions sans aucun rapport avec le drame, ne s'énervant jamais, Anne avait toujours répondu calmement et poliment. Mais dès qu'il revenait par un biais quelconque vers le

drame, vers une question déjà posée, il se heurtait au mur de : « Je ne puis répondre à cette question ».

Ne voulant sans doute pas qu'un autre qu'elle puisse être soupçonné, Anne avait elle-même prouvé comment elle avait manœuvré le marteau-pilon. Elle nous avait montré qu'elle savait parfaitement le faire fonctionner, le régler à la force et à la hauteur de frappe voulue et, comme l'inspecteur lui avait fait remarquer que tout cela ne prouvait pas que c'était elle qui avait tué son mari, elle nous avait montré où elle s'était appuyée de la main gauche, contre un montant du tableau de commande, tandis qu'elle avait manipulé les boutons avec la main droite.

☐ Vos experts devraient y retrouver mes empreintes, avait-elle simplement ajouté. Et ses empreintes y furent, en effet, retrouvées.

Twinker n'avait pu relever qu'un unique mensonge dans ses réponses. Anne affirmait avoir manœuvré le marteau une seule fois alors que le gardien de nuit déclarait l'avoir entendu deux fois et que le compteur qui avait été ramené à zéro en fin de journée, marquait « 2 » après le drame.

Twinker avait espéré un moment forcer la barrière de son mutisme grâce à cette erreur de sa part. Mais le plus calmement du monde, Anne avait, un beau jour, bouché ce trou en déclarant :

☐ Oui, j'ai menti, mais je ne puis vous expliquer pourquoi j'ai menti.

☐ Est-ce là votre seul mensonge? avait aussitôt enchaîné Twinker, pensant la troubler et pouvoir enfin tenir l'avantage.

Mais, alors qu'il s'attendait au cliché habituel, Anne avait répondu :

☐ Oui, c'est là mon seul et unique mensonge.

Et Twinker se rendit compte qu'Anne avait superbement colmaté la seule fissure dans son mur de défense.

J'éprouvais un sentiment grandissant d'horreur pour ma belle-sœur car, si elle n'était pas folle, alors elle simulait la folie pour échapper au châtiment qu'elle méritait cent fois. Twinker avait raison, et les mouches avaient un rapport avec le drame - à moins que les mouches ne soient qu'une excuse pour simuler la folie. Si par contre, elle était bien folle, Twinker devait avoir encore raison, car les mouches devaient être la clé qui permettrait peut-être à un psychiatre de découvrir la cause initiale du drame.

Me disant que Twinker saurait sûrement mieux que moi démêler tout cela, j'avais un instant pensé aller tout lui raconter. Mais l'idée qu'il ne manquerait pas de se ruer sur Harry pour le harceler de questions m'avait retenu. Une autre raison aussi me retenait, une raison dont je ne m'étais pas tout d'abord rendu compte; j'avais peur qu'il ne cherche et trouve la mouche dont avait parlé le gamin. Mais cette dernière idée m'agaçait car je n'arrivais pas à comprendre pourquoi j'avais peur qu'il retrouve la mouche.

Je pensais à tous les romans policiers que j'avais lus à différents moments de ma vie. Même dans leurs mystères les plus compliqués, les romans policiers sont, malgré tout, logiques. Ici, il n'y avait rien de logique, rien qui puisse *cadrer*. Tout était d'une remarquable simplicité, et tout était mystère. Il n'y avait pas de coupable à démasquer; Anne avait tué son mari, ne s'en était jamais cachée et avait même prouvé comment elle avait tué.

Il est vrai que l'on ne peut espérer trouver de la logique dans un drame de la folie, mais en admettant que ce soit un drame de la folie, comment expliquer l'attitude étrangement passive de la victime?

Mon frère était le savant type de *la preuve par neuf*. Il avait horreur de l'intuition, du corps de génie. Certains savants élaborent des théories qu'ils s'efforcent ensuite d'étayer par des preuves, ils procèdent par bonds dans l'inconnu, quitte à abandonner une position avancée pour une autre si les expériences accumulées ensuite n'arrivent pas à consolider la position choisie. Mon frère était, au contraire et par excellence, le type de savant méfiant qui se garde toujours un solide point d'appui, prouvé et archi-prouvé. Il était rarement en avance de plus d'une expérience, d'une preuve à faire, dans ses recherches. Il n'avait rien du savant oublieux qui se laisse tremper par la pluie, alors qu'il tient un parapluie roulé à la main; il était au contraire très humain, adorant les enfants et les animaux et n'hésitant jamais à laisser ses travaux attendre pour aller au cirque avec les enfants du voisinage. Il aimait les jeux de logique et de précision, comme le billard, le tennis, le bridge et les échecs.

Comment alors expliquer sa mort? Comment et pourquoi serait-il venu se placer sous le marteau-pilon? Il ne pouvait être question d'un pari stupide, d'un défi à son courage. Il ne pariait jamais et n'avait guère de patience pour les gens qui pariaient; quitte à les vexer, il leur faisait toujours remarquer qu'un pari est invariablement une affaire conclue entre un imbécile et un voleur.

Il n'y avait que deux explications possibles : ou bien il était devenu

fou, ou alors il avait eu une raison pour se laisser tuer par sa femme d'une façon si étrange.

Après avoir longuement réfléchi, je décidai de ne pas mettre l'inspecteur Twinker au courant de ma conversation avec Harry, mais de tenter moi-même d'interroger Anne de nouveau. C'était samedi, jour de visite, et comme ma belle-sœur était une malade très calme, on me permettait, depuis un certain temps, de l'emmener faire un tour dans le grand jardin où lui avait été alloué un petit coin qu'elle pouvait cultiver à sa guise. Elle y avait replanté des rosiers que je lui avais envoyés de mon jardin.

Elle attendait sans doute ma visite, car elle arriva au parloir, très rapidement. Il commençait à faire froid et elle avait revêtu un manteau en prévision de notre promenade habituelle.

Elle me demanda des nouvelles de son fils, puis me conduisit tout droit à son petit bout de terrain, où elle me fit asseoir à son côté sur un banc rustique fabriqué dans la menuiserie de l'asile par un des malades qui aimait bricoler.

Je traçais de vagues dessins dans le sable de l'allée avec le bout de mon parapluie, en cherchant mes mots pour amener la conversation sur la mort de mon frère, mais ce fut elle qui parla la première.

☐ Arthur, je voudrais vous demander quelque chose.

☐ Je vous écoute, Anne.

☐ Savez-vous si les mouches vivent longtemps?

Je la regardai, stupéfait, et j'étais sur le point de lui dire que son fils m'avait posé la même question, quelques heures plus tôt, quand je crus entrevoir la possibilité de frapper enfin un grand coup dans ses défenses conscientes ou subconscientes. Elle semblait attendre calmement ma réponse, pensant sans doute que j'essayais de rassembler mes souvenirs d'école sur la longévité des mouches.

Sans la quitter des yeux, je répondis :

☐ Je ne sais pas au juste, Anne, mais la mouche que vous recherchiez était ce matin dans mon bureau.

Le coup avait certainement porté. Elle tourna brusquement la tête vers moi. Elle ouvrit la bouche comme si elle allait crier, mais seuls ses yeux immenses semblaient hurler de terreur.

Je réussis à garder un visage impassible; je sentais que j'avais enfin l'avantage et que je ne pourrais le conserver que derrière le masque de l'homme qui sait, qui n'éprouve ni rancœur ni pitié, qui ne se permet même pas de juger.

Elle respira enfin puis cacha son visage dans ses mains :

☐ Arthur... Vous l'avez tuée? murmura-t-elle doucement.

☐ Non.

☐ Mais vous l'avez! cria-t-elle, en relevant la tête. Vous l'avez sur vous! Donnez-la-moi!

Et je sentais que, pour un peu, elle aurait fouillé mes poches.

☐ Non, Anne, je ne l'ai pas sur moi.

☐ Mais vous savez! Vous avez deviné!

☐ Non, Anne, je ne sais rien, sinon que vous n'êtes pas folle. Mais je vais savoir d'une manière ou d'une autre. Ou bien vous allez tout me dire et je jugerai de la suite qu'il convient de donner à ce que vous m'aurez dit, ou bien...

☐ Ou bien quoi, dites-le!

☐ J'allais vous le dire, Anne... Ou bien je vous jure que l'inspecteur Twinker aura cette mouche, d'ici vingt-quatre heures.

Ma belle-sœur resta un long moment immobile, regardant fixement les paumes de ses longues mains blanches qu'elle tenait allongées sur ses genoux. Sans lever les yeux, elle dit enfin :

☐ Si je vous dis tout, jurez-vous de détruire cette mouche avant de faire quoi que ce soit?

☐ Non, Anne. Je ne puis rien vous promettre avant de tout savoir.

☐ Arthur, comprenez... J'ai promis à Bob que cette mouche serait détruite... Il faut que cette promesse soit tenue. Je ne puis rien vous dire avant.

Je sentais venir l'impasse : Anne se ressaisissait. Il fallait absolument trouver un nouvel argument, un argument qui la pousserait dans ses derniers retranchements, qui la ferait capituler.

En désespoir de cause, je dis à tout hasard ;

☐ Anne, vous devez vous rendre compte que, dès l'instant que cette mouche aura été examinée aux laboratoires de la police, ils auront la preuve que vous n'êtes pas folle, et alors...

☐ Arthur, non! Il ne faut pas, pour Harry, il ne faut pas... Voyez-vous, j'attendais cette mouche; je pensais qu'elle finirait par me retrouver. Elle n'a sans doute pas pu. et c'est à vous qu'elle est allée.

Je regardai fixement ma belle-sœur, me demandant si elle simulait encore la folie ou si, après tout, elle était véritablement folle. Cependant, folle ou pas, j'avais l'impression très nette d'avoir réussi à la mettre aux abois. Restait à forcer la dernière résistance, et comme elle semblait craindre pour son fils, je dis :

☐ Racontez-moi tout, Anne. Cela me permettra de mieux protéger Harry.

☐ Contre quoi voulez-vous protéger mon fils? Ne comprenez-vous pas que si je suis ici, c'est uniquement pour éviter que Harry soit le fils d'une condamnée à mort, pendue pour avoir assassiné son père? Croyez-moi, je préférerais cent fois la mort à la mort vivante de cet asile de fous!

☐ Anne, je tiens tout autant que vous à protéger le fils de mon frère. Je vous promets que si vous me dites tout, je ferai l'impossible pour protéger Harry. Si vous refusez de parler, l'inspecteur Twinker aura la mouche. Je tâcherai quand même de protéger Harry, mais vous devez comprendre que je ne serai plus maître de la situation.

☐ Mais pourquoi faut-il que vous sachiez? me jeta-t-elle avec un curieux regard de haine.

☐ Anne, c'est le sort de votre fils qui est entre vos mains. Que décidez-vous?

☐ Rentrons. Je vais vous remettre le récit de la mort de mon pauvre Bob.

☐ Vous l'avez écrit!

☐ Oui. Je l'avais préparé, pas pour vous, mais pour votre damné inspecteur. J'avais prévu que, tôt ou tard, il arriverait près de la vérité.

☐ Mais alors, je pourrai le lui faire lire?

☐ Vous ferez ce bon vous semblera, Arthur.

Anne me fit attendre un instant, le temps de monter dans sa chambre, d'où elle revint presque aussitôt, en tenant une grosse enveloppe jaune qu'elle me remit en disant :

☐ Tâchez d'être seul et de ne pas être dérangé pour lire tout cela.

☐ Entendu, Anne, je vais le lire en rentrant et reviendrai vous voir demain.

☐ Oui, si vous voulez.

Et elle quitta le parloir sans répondre à mon au revoir.

Ce ne fut qu'en arrivant chez moi que je vis l'inscription sur l'enveloppe : *À qui de droit. - Probablement à l'inspecteur Twinker.*

Après avoir donné des ordres afin de n'être pas dérangé, fait savoir que je ne dînerais pas et demandé que l'on me serve simplement du thé et des biscuits, je montai rapidement dans mon bureau.

J'eus beau examiner murs, plafond, tentures et meubles, je ne trouvai pas la moindre trace de mouche. Puis, comme la servante qui venait d'apporter mon thé mettait du charbon sur le feu, je fermai les fenêtres et tirai les doubles rideaux. Lorsqu'elle eut enfin quitté la pièce, je poussai le verrou de la porte et après avoir débranché le téléphone - je le débranchais toujours la nuit, depuis la mort de mon frère - j'éteignis toutes les lumières, sauf la lampe de mon bureau, où je m'installai et ouvris la grosse enveloppe jaune.

Je me versai une tasse de thé et lus sur un premier feuillet :

« Ceci n'est pas une confession car, quoique ayant tué mon mari, ce dont je ne me suis jamais cachée, je ne suis pas une criminelle. J'ai simplement exécuté fidèlement ses dernières volontés en lui écrasant la tête et l'avant-bras droit sous le marteau-pilon de l'usine de son frère. »

Sans même goûter à mon thé, je tournai la page.

« Depuis un certain temps, avant sa disparition, mon mari m'avait mis au courant de certaines de ses expériences. Il savait pertinemment que le Ministère les lui aurait interdites comme trop dangereuses, mais il tenait à obtenir des résultats positifs avant même de le mettre au courant.

« Alors que l'on n'avait réussi jusqu'à ce jour à transmettre dans l'espace que le son et les images, grâce à la radio et à la télévision,

Bob affirmait avoir trouvé le moyen de transmettre la matière même. La matière - c'est-à-dire un corps solide - placée dans un appareil émetteur, se désintégrait subitement et se réintégrait instantanément dans un autre appareil récepteur.

« Bob considérait sa découverte comme peut-être bien la plus importante depuis celle de la roue. Il estimait que la transmission de la matière par désintégration-réintégration instantanée, signifiait une révolution sans précédent pour l'évolution de l'homme. Cela équivaldrait à la fin des transports, non seulement des marchandises et des denrées périssables, mais aussi des êtres humains. Lui, l'homme pratique qui ne rêvait jamais, entrevoyait déjà le moment où il n'y aurait plus d'avions, de trains, de voitures, plus de routes ou de voies ferrées. Tout cela serait remplacé par des postes émetteurs-récepteurs dans tous les coins du monde. Voyageurs ou marchandises à expédier seraient simplement placés dans un poste émetteur, désintégrés et réintégrés presque instantanément dans le poste récepteur voulu.

« Mon mari eut quelques accrocs au début. Son poste récepteur n'était séparé de son poste émetteur que par un mur. Sa première expérience réussie fut faite avec un simple cendrier, un souvenir que nous avons rapporté d'un voyage en France.

« Il ne m'avait pas alors mise au courant de ses expériences et je ne compris pas tout d'abord ce qu'il voulait dire quand il m'apporta triomphalement le petit cendrier en disant :

□ Anne, regardez! Ce cendrier a été totalement désintégré pendant un dix millionième de seconde. À un moment, il n'existait plus! Parti, plus rien, absolument plus rien! Seulement des atomes voyageant à la vitesse de la lumière entre deux appareils! Et l'instant d'après, les atomes s'étaient de nouveau rassemblés pour reformer ce cendrier!

□ Bob, je vous en supplie... De quoi parlez-vous? Expliquez-vous.

« Ce fut alors qu'il me révéla pour la première fois le détail de ses recherches et, comme je ne comprenais pas, il se mit à faire des petits dessins, alignant des chiffres; mais je ne comprends toujours pas.

□ Excusez-moi, Anne, dit-il en riant de bon cœur, quand il se rendit compte que je comprends de moins en moins.

Rappelez-vous qu'un jour j'avais lu un article sur les mystérieuses volées de pierres qui pénètrent avec force dans certaines maisons aux Indes, alors que portes et fenêtres sont fermées.

☐ Oui, je me souviens très bien. Le professeur Downing, qui était venu pour le week-end, avait dit que s'il n'y avait aucun truquage, cela ne pouvait s'expliquer que par la désintégration des pierres lancées du dehors et leur réintégration à l'intérieur de la maison, avant leur chute.

☐ C'est cela; il avait même ajouté : « À moins que le phénomène ne soit produit par une désintégration partielle et momentanée du mur à travers lequel les pierres avaient passé. »

☐ Oui, tout cela est très joli, mais je ne comprends toujours pas. Ainsi, pourquoi, même désintégrées, les pierres peuvent-elles passer tranquillement à travers un mur ou une porte.

☐ Si, Anne, c'est possible, parce que les atomes qui composent la matière ne se touchent pas, ils sont séparés les uns des autres par des espaces immenses.

☐ Comment peut-il y avoir des espaces « immenses » comme vous dites entre les atomes composant une simple porte?

☐ Entendons-nous, les espaces entre les atomes sont *relativement* immenses; ils sont immenses par rapport à la grosseur des atomes. Ainsi, vous qui pesez une centaine de livres et qui mesurez à peine cinq pieds trois pouces, si tous les atomes qui vous composent étaient soudain tassés les uns contre les autres, sans qu'il y ait d'espace entre eux, vous pèseriez toujours une centaine de livres, mais vous formeriez une petite boule qui tiendrait aisément sur une tête d'épingle.

☐ Alors, si j'ai bien compris, vous prétendez avoir réduit ce cendrier à la grosseur d'une tête d'épingle?...

☐ Non, Anne. D'abord, ce cendrier qui pèse à peine deux onces ne formerait qu'une masse tout juste visible au microscope si les atomes qui le composent étaient soudain tassés. Et puis, tout cela n'est qu'une image. Néanmoins, une fois désintégré, ce cendrier peut fort bien traverser tout corps opaque et solide, vous par exemple, sans aucune difficulté, car ses atomes séparés pourraient alors passer à travers la masse de vos atomes espacés, sans la moindre difficulté.

☐ Vous avez donc désintégré ce cendrier pour le réintégrer un peu plus loin, après l'avoir fait passer à travers un autre corps?

☐ Tout juste, Anne, à travers le mur séparant mon appareil émetteur de mon appareil récepteur!

☐ Et peut-on savoir quelle est l'utilité d'envoyer des cendriers dans l'espace?

« Bob avait eu alors un geste d'agacement, puis se rendant compte que je me moquais gentiment de lui, il m'avait expliqué quelques-unes des possibilités de sa découverte.

☐ Eh bien! J'espère que vous ne m'expédiez jamais ainsi, Bob. J'aurais trop peur de ressortir à l'autre bout comme ce cendrier.

☐ Que voulez-vous dire, Anne?

☐ Vous vous souvenez de ce qu'il y avait écrit sous ce cendrier?

☐ Oui, bien sûr. Il y avait les mots : « Made in France », qui y sont certainement.

☐ Oui, ils y sont, en effet, mais, regardez, Bob!

« Il prit le cendrier de mes mains en souriant, mais il pâlit et son sourire se figea quand il vit ce que je venais de remarquer et qui venait de me prouver qu'il avait en effet réussi une étrange expérience avec le cendrier.

« Les trois mots apparaissaient toujours, mais inversés, et l'on pouvait lire : « ecnarF ni edaM ».

☐ C'est inouï, murmura-t-il, et sans même finir son thé, il se précipita dans son laboratoire d'où il ne ressortit que le lendemain matin, après une nuit de travail.

« Quelques jours plus tard, Bob eut un nouveau revers, qui le rendit de fort mauvaise humeur pendant plusieurs semaines. Pressé de questions, il finit par m'avouer que sa première expérience sur un être vivant avait été un fiasco complet.

☐ Bob, vous avez fait cette expérience avec Dandelo, n'est-ce pas?

☐ Oui, m'avoua-t-il tout penaud. Dandelo s'est parfaitement bien désintégré, mais il ne s'est jamais réintégré dans l'appareil récepteur.

☐ Et alors?...

☐ Alors, il n'y a plus de Dandelo. Il n'y a que les atomes dispersés de Dandelo qui se promènent, Dieu sait où, dans l'univers.

« Dandelo était un petit chat blanc que la cuisinière avait trouvé un

soir dans le jardin. Un matin, il était parti on ne savait où. Je savais maintenant comment il avait disparu.

« Après une série de nouvelles expériences et de longues heures de veille. Bob m'annonça un beau jour que son appareil fonctionnait enfin parfaitement, et m'invita à venir le voir.

« Je fis préparer un plateau avec du champagne et deux coupes, afin de fêter dignement sa réussite, car je savais que s'il m'invitait à venir voir son invention, c'est qu'elle était véritablement au point.

□ Excellente idée, déclara-t-il en me prenant le plateau des mains. Nous allons fêter cela avec du champagne réintégré!

□ J'espère qu'il ressortira aussi bon qu'avant sa désintégration, Bob.

□ Ne craignez rien, Anne. Vous allez voir.

« Il ouvrit la porte d'une cabine qui n'était autre qu'une vieille cabine téléphonique qu'il avait transformée.

□ C'est l'appareil de désintégration-transmission, expliqua-t-il en posant le plateau sur un escabeau à l'intérieur de la cabine.

« Il referma la porte, puis me tendit une paire de lunettes de soleil et me plaça devant la porte vitrée de la cabine.

« Ayant lui-même mis des lunettes noires, il manipula divers boutons à l'extérieur de la cabine et j'entendis le doux ronron d'un moteur électrique.

□ Prête? demanda-t-il en éteignant la lampe dans la cabine et tournant un autre commutateur qui inonda l'appareil d'une lumière bleuâtre. Alors, regardez-le bien!

« Il abaissa une manette et tout le laboratoire fut violemment illuminé par un insoutenable éclat orange. À l'intérieur de la cabine, j'avais pu voir comme une boule de feu qui crépita un instant. J'en avais senti la chaleur soudaine sur mon visage et mon cou et, l'instant d'après, je ne voyais plus que des trous noirs bordés de vert comme lorsque l'on regarde un instant le soleil.

□ Vous pouvez ôter vos lunettes, c'est terminé, Anne.

« D'un geste un peu théâtral, mon mari ouvrit la porte de la cabine et, quoique m'y attendant, je fus tout de même suffoquée de voir que l'escabeau, le plateau, les coupes et la bouteille de champagne avaient

disparu.

« Bob me fit cérémonieusement passer dans la pièce voisine où se trouvait une cabine en tous points semblable à l'autre et, ouvrant la porte, il en sortit triomphalement le plateau et le champagne qu'il déboucha aussitôt. Le bouchon sauta joyeusement et le champagne pétilla dans les coupes.

☐ Vous êtes sûr qu'il n'est pas dangereux à boire?

☐ Certain, dit-il en me tendant une coupe. Et, maintenant nous allons tenter une nouvelle expérience. Voulez- vous y assister?

« Nous passâmes dans la salle du poste de désintégration.

☐ Oh! Bob! Souvenez-vous du pauvre Dandelo!

☐ Ce n'est qu'un cobaye, Anne. Mais je suis persuadé qu'il passera sans encombre.

« Il plaça le petit animal à même le sol métallique de la cabine, puis me fit de nouveau mettre des lunettes noires. J'entendis le ronronnement du moteur, je vis de nouveau l'éclair fulgurant mais, sans attendre cette fois, je me précipitai dans la pièce voisine. Par la porte vitrée de la cabine réceptrice, je vis le cobaye qui courait de droite et de gauche.

☐ Bob, darling! Ça y est! C'est réussi!

☐ Un peu de patience, Anne. Nous serons fixés d'ici quelque temps.

☐ Mais il est parfaitement bien et aussi vivant qu'avant.

☐ Oui, mais il faut savoir si tous ses organes sont intacts et cela demandera un certain temps. S'il se porte encore bien dans un mois, nous pourrons tenter d'autres expériences.

« Ce mois me sembla un siècle. Tous les jours je venais voir le cobaye qui semblait se porter à merveille.

« À la fin du mois, Bob mit Pickles, notre chien, dans la cabine. Il ne m'avait pas prévenue, car je n'aurais jamais permis une telle expérience avec Pickles. Mais celui-ci semblait y prendre goût. En un seul après-midi, il fut désintégré-réintégré une dizaine de fois et sitôt qu'il ressortait de la cabine réceptrice, il se précipitait en jappant vers le poste émetteur pour recommencer l'expérience.

« J'attendais que Bob convoque certains savants et spécialistes du Ministère, comme il avait l'habitude de le faire lorsqu'il avait fini un travail pour leur en communiquer le résultat et leur faire quelques démonstrations pratiques. Au bout de quelques jours, je lui en fis même la remarque.

□ Non, Anne. Cette découverte est trop importante pour que l'on puisse simplement l'annoncer encore. Il y a certaines phases de l'opération que je ne comprends pas encore moi-même. J'ai encore bien du travail et des expériences à faire.

« Il me parlait parfois, pas toujours, de ses différentes expériences. Il ne m'était jamais venu à l'idée qu'il pourrait tenter une première expérience humaine sur sa propre personne, et ce ne fut qu'après la catastrophe que j'appris qu'il avait installé un deuxième tableau de commande à l'intérieur de la cabine émettrice.

« Le matin où Bob tenta sa terrible expérience, il ne vint pas déjeuner. J'avais trouvé un mot griffonné sur la porte de son laboratoire :

« Surtout que l'on ne me dérange pas. Je travaille. »

« Cela lui arrivait parfois et je n'avais pas fait attention à l'écriture énorme du mot épinglé sur la porte.

« Ce fut un peu plus tard, au moment du déjeuner, que Harry vint en courant me dire qu'il avait attrapé une mouche à tête blanche et, sans même vouloir la voir, je lui ordonnai de la lâcher immédiatement. Comme Bob, je n'admettais pas que l'on fasse le moindre mal aux bêtes. Je savais que Harry avait attrapé cette mouche uniquement parce qu'elle était curieuse, mais je savais aussi que son père aurait été mécontent, même de cela.

« À l'heure du thé, Bob n'était toujours pas sorti de son laboratoire et le mot était toujours sur la porte. À l'heure du dîner, rien n'était changé et, vaguement inquiète, je frappai à la porte et appelai Bob.

« Je l'entendis remuer dans la pièce et un instant après il glissa un mot sous la porte. Je le dépliai et lut :

« Anne, j'ai des ennuis. Couchez le petit et revenez dans une heure. B. »

« J'eus beau frapper et appeler, Bob ne répondit pas. Un instant après, j'entendis qu'il tapait sur sa machine à écrire et, un peu rassurée par ce bruit familier, je remontai à la maison.

« Après avoir couché Harry, je retournai au laboratoire où je trouvai

une nouvelle feuille glissée sous la porte. Cette fois, je lus avec effroi :

Anne,

Je compte sur votre fermeté d'esprit pour ne pas vous affoler, car vous seule pouvez m'aider. Il m'est arrivé un accident grave. Ma vie n'est pas en danger pour le moment, mais c'est quand même une question de vie ou de mort. Je ne puis parler : il est donc inutile d'appeler ou de me questionner à travers la porte. Il va falloir que vous fassiez très exactement tout ce que je vous demanderai. Après avoir frappé trois coups pour me signifier votre accord, allez me chercher un bol de lait dans lequel vous verserez un bon verre de rhum. Je n'ai ni mangé ni bu depuis hier soir et j'en ai bien besoin. Je compte sur vous. B.

« Le cœur battant, je frappai les trois coups demandés et me précipitai vers la maison pour lui rapporter ce qu'il me demandait.

« De retour au laboratoire, je trouvai un nouveau mot glissé sous la porte :

Anne, suivez fidèlement mes instructions:

Quand vous frapperez, j'ouvrirai la porte. Allez mettre le bol de lait sur mon bureau sans me poser de questions, puis passez aussitôt dans l'autre pièce où se trouve la cabine réceptrice. Vous regarderez bien partout. Il faut absolument que vous trouviez une mouche qui doit y être, mais que j'ai cherchée en vain. Je suis malheureusement handicapé et je vois mal les petites choses.

Mais avant, il faut que vous me juriez de faire tout ce que je vous demanderai et, surtout, de ne pas chercher à me voir. Il m'est impossible de discuter. Trois coups frappés à la porte me feront savoir que vous promettez de m'obéir aveuglément. Ma vie va dépendre de l'aide que Vous pourrez me donner.

« Maîtrisant mon émotion et les battements de mon cœur, je frappai trois coups espacés à la porte.

« J'entendis alors Bob marcher vers la porte, puis sa main chercher et tirer le verrou.

« J'entrai, mon bol à la main, sentant qu'il était resté derrière la porte ouverte. Résistant au désir de me retourner, je dis :

☐ Vous pouvez compter sur moi, darling.

« Après avoir posé le bol sur le bureau, sous la seule lampe allumée de

la pièce, je me dirigeai vers l'autre partie du laboratoire qui, elle, était brillamment éclairée. Tout y était sens dessus dessous : des dossiers et des fioles brisées étaient éparpillés sur le sol entre des tabourets et des chaises renversés. Une odeur âcre se dégageait d'un grand bac d'émail où des papiers finissaient de se consumer.

« Sans même y avoir pensé, je savais que je ne trouverais pas la mouche : mon instinct me disait également que la mouche que mon mari voulait ne pouvait être que celle que Harry avait attrapée et qu'il avait relâchée sur mon ordre.

« Dans la pièce à côté, j'entendis Bob s'approcher de son bureau et, un moment après, un étrange bruit de succion, comme s'il avait eu du mal à boire.

☐ Bob, il n'y a pas de mouche. Ne pouvez-vous me donner d'autre indication? Si vous ne pouvez pas parler, frappez sur votre bureau, vous savez : un coup pour oui, deux coups pour non.

« J'avais essayé de donner une intonation normale à ma voix, et je dus faire un effort terrible pour retenir un sanglot, quand il frappa deux coups secs sur son bureau.

☐ Puis-je venir dans la pièce où vous êtes? Je ne comprends pas ce qui a pu arriver, mais, quoi que ce soit, je serai courageuse.

« Il y eut un moment de silence, puis il frappa une fois sur son bureau.

« À la porte séparant les deux pièces, je restai clouée de stupeur. Bob avait recouvert sa tête avec le tapis de velours doré qui se trouvait habituellement sur la table où il mangeait, quand il ne voulait pas quitter son travail.

☐ Bob, nous chercherons demain, au jour. Ne pourriez-vous pas aller vous coucher? Si vous voulez, je vous conduirai à la chambre d'ami et je m'arrangerai pour que personne ne vous voie.

« Sa main gauche sortit de dessous le tapis qui retombait jusque sur son ventre, et il frappa son bureau deux fois.

☐ Avez-vous besoin d'un médecin?

« Non, fit-il en frappant sur son bureau.

☐ Voulez-vous que je téléphone au professeur Moore. Il vous serait peut-être plus utile que moi?

« Deux fois, il fit rapidement non de la main. Je ne savais plus que dire ni que faire. Une idée tournait inlassablement dans ma tête, et je dis :

□ Harry a, ce matin trouvé une mouche que je lui ai fait lâcher. Serait-ce celle que vous cherchez? Harry m'a dit qu'elle avait la tête blanche.

Bob fit entendre un curieux soupir rauque, qui avait quelque chose de métallique, aurait-on dit. Et c'est à ce moment que je me mordis la main au sang pour ne pas crier. Il avait laissé tomber son bras droit le long de son corps et, à la place de sa main et de son poignet, il y avait comme un bâton gris avec des petits crochets qui dépassait de sa manche.

□ Bob, mon chéri, expliquez-moi ce qui est arrivé. Je pourrai peut-être mieux vous aider si je sais de quoi il s'agit... Oh! Bob, c'est affreux! dis-je en tentant vainement d'étouffer mes sanglots.

« Sa main gauche sortit de dessous le tapis et, après avoir frappé une fois sur le bureau, me montra la porte.

« Je sortis et m'effondrai dans le couloir, comme il repoussait le verrou derrière la porte. Je l'entendis aller et venir, puis de nouveau taper sur sa machine à écrire. Une feuille fut enfin glissée sous la porte et je lus :

Revenez demain, Anne. Je vous aurai tapé une explication. Prenez un somnifère et dormez. J'aurai besoin de toutes vos forces, ma chérie. - B.

□ Vous n'avez besoin de rien pour la nuit, Bob? criai-je à travers la porte après avoir réussi à étouffer mes sanglots.

« Il frappa deux coups rapides et, peu après, je l'entendis qui tapait à la machine.

« Ce fut le soleil sur les yeux qui me réveilla. J'avais mis le réveil pour 5 heures, mais à cause du somnifère, je n'avais pas entendu ma sonnerie. Il était 7 heures et je me levai, affolée. J'avais dormi comme au fond d'un trou noir, d'une masse, sans un rêve. Maintenant, replongée dans le cauchemar vivant, j'éclatai en sanglots en pensant au bras de Bob.

« Je me précipitai à la cuisine où, devant les domestiques effarés, je préparai rapidement un plateau de thé et de toasts que je portai en courant au laboratoire.

« Bob m'ouvrit au bout de quelques secondes et referma la porte

derrière moi. Tremblante, je vis qu'il avait toujours le tapis sur la tête. Au lit de camp ouvert, à son costume gris tout fripé, je compris qu'il avait tout au moins tenté de prendre un peu de repos.

« Une feuille tapée à la machine m'attendait sur son bureau où je déposai le plateau. Il était allé à la porte de la pièce voisine et je compris qu'il voulait être seul. J'emportai donc son message dans l'autre pièce et, tout en lisant, j'entendis qu'il se servait du thé.

Vous souvenez-vous du cendrier? Il m'est arrivé un accident un peu semblable, mais hélas! beaucoup plus grave. Je me suis moi-même désintégré-réintégré une première fois avec succès. Au cours d'une deuxième expérience, je ne me suis pas aperçu qu'une mouche était entrée dans la cabine de transmission.

Mon seul espoir est de retrouver cette mouche et de repasser avec elle. Cherchez bien partout, car, si vous ne la trouvez pas, il faudra, moi, que je trouve un moyen de disparaître sans laisser de traces.

« J'aurais voulu une explication détaillée, mais Bob avait sans doute raison pour ne pas me l'avoir donnée. Il devait être certainement défiguré et je frissonnai en m'imaginant son visage inversé comme l'écriture du cendrier. Je me l'imaginais avec les yeux à la place de la bouche ou des oreilles.

« Mais il fallait rester calme et le sauver. La toute première chose était de faire ce qu'il demandait, retrouver cette mouche à tout prix.

□ Bob, puis-je entrer?

« Il ouvrit la porte entre les deux pièces du laboratoire.

□ Bob, ne désespérez pas. Je vais trouver cette mouche. Elle n'est plus dans le laboratoire, mais elle ne doit pas être loin. Je devine que vous êtes défiguré, mais il peut être question de votre disparition. Cela, je ne le permettrai jamais. Au besoin, si vous ne voulez pas être vu, je vous ferai un masque, une cagoule, et vous continuerez vos recherches jusqu'à ce que vous puissiez redevenir normal. Au besoin même, je ferai appel au professeur Moore et aux autres savants, vos amis, mais nous vous sauverons, Bob.

« Il frappa violemment sur son bureau et, de nouveau, j'entendis le soupir rauque et métallique sortir de dessous le tapis qui lui recouvrait la tête.

□ Ne vous énervez pas, Bob. Je ne ferai rien sans vous prévenir, cela je vous le promets. Ayez confiance en moi et laissez-moi vous aider.

Vous êtes défiguré, n'est-ce pas? Sans doute terriblement. Ne voulez-vous pas me laisser voir votre visage? Je n'aurai pas peur. Je suis votre femme, Bob!

« Il frappa rageusement deux coups pour me signifier « non » et me fit signe de sortir.

□ Bon. Je vais commencer les recherches pour retrouver cette mouche, mais jurez-moi de ne pas faire de bêtises; jurez-moi de ne rien faire sans me prévenir, sans me consulter!

« Il étendit lentement la main gauche, et je compris qu'il me donnait ainsi sa promesse.

« Je n'oublierai jamais cette affreuse journée de chasse aux mouches. Je mis la maison sens dessus dessous, obligeant les domestiques à participer à mes recherches. J'eus beau leur expliquer que c'était une mouche échappée du laboratoire de mon mari, une mouche sur laquelle il avait fait une expérience et qu'il fallait à tout prix reprendre vivante, je suis certaine qu'ils me crurent folle dès ce moment. Ce fut d'ailleurs ce qui, plus tard, me sauva de la honte de la pendaison.

« J'interrogeai Harry. Comme il ne comprit pas immédiatement, je le secouai et il se mit à pleurer. Je dus alors m'armer de patience. Oui, il se souvenait. Il avait alors trouvé la mouche sur le rebord de la fenêtre de la cuisine, mais il l'avait bien lâchée, comme je lui en avais donné l'ordre.

« Même en plein été, nous avons très peu de mouches, car notre maison se trouve en haut d'une colline bien aérée. J'attrapai néanmoins des centaines de mouches, ce jour-là. Partout, sur les rebords des fenêtres et dans le jardin, j'avais fait mettre des soucoupes de lait, de confitures et de sucre pour les attirer. Pas une ne répondait à la description donnée par Harry. J'avais beau les examiner avec une loupe, toutes se ressemblaient.

« À l'heure du déjeuner, je portai du lait et une purée de pommes de terre à mon mari. Je lui portai aussi quelques mouches prises au hasard; mais il me fit comprendre qu'elles ne lui étaient d'aucune utilité.

□ Si la mouche, n'est pas trouvée ce soir, Bob, nous étudierons ce qu'il faut faire. Voici ce que j'ai pensé. Je m'installerai dans la petite pièce à côté avec la porte fermée. Quand vous ne pourrez pas répondre par le signal oui et non, vous m'écrirez vos réponses à la machine, et les glisserez sous la porte, voulez-vous?

« Oui, frappa Bob de sa main valide.

« À la tombée de la nuit, nous n'avions toujours pas trouvé la mouche. Avant de porter à manger à Bob, j'hésitai un moment devant le téléphone. Sans aucun doute, c'était bien une question de vie ou de mort pour mon mari. Serais-je assez forte pour lutter contre sa volonté, pour l'empêcher de mettre fin à ses jours? Il ne me pardonnerait sans doute jamais de manquer ma promesse, mais considérant qu'il valait mieux cela que risquer de le voir disparaître, fébrilement je décrochai l'appareil et composai le numéro du professeur Moore, son ami le plus intime.

□ Le professeur est en voyage et ne rentrera qu'à la fin de la semaine, m'expliqua poliment une voix neutre, au bout du fil.

« Le sort en était jeté. Tant pis, je lutterais seule et seule je sauverais Bob, décidai-je.

« J'étais presque calme en entrant dans le laboratoire et, comme convenu, je m'installai dans la pièce voisine pour commencer la pénible discussion qui devait durer une bonne partie de la nuit.

□ Bob, pourriez-vous me dire exactement ce qui s'est passé? Que vous est-il arrivé au juste?

« J'entendis le cliquetis de sa machine pendant quelques moments, puis sa réponse fut glissée sous la porte :

Anne,

Je préfère que vous vous souveniez de moi comme j'étais avant. Il va falloir que je me détruise. J'ai longuement réfléchi et je ne vois qu'un moyen certain, et vous seule pourrez m'aider. J'ai bien pensé à la désintégration simple par mon appareil, mais cela ne se peut pas, car je risquerais d'être un jour réintégré par un autre savant, et cela il ne le faut pas, à aucun prix.

« Je me demandai un moment si mon mari n'était pas devenu fou.

□ Quel que soit le moyen que vous proposiez, je n'accepterai jamais une telle solution, mon chéri. Si terrible que soit le résultat de votre expérience, votre accident, vous êtes vivant, vous êtes un homme, une intelligence, vous avez une âme. Vous n'avez pas le droit de vous détruire!

« La réponse fut de nouveau tapée à la machine, puis glissée sous la porte.

Je suis vivant, mais je ne suis plus un homme. Quant à mon intelligence, elle peut disparaître d'un moment à l'autre. Elle n'est d'ailleurs plus intacte. Et il ne peut y avoir d'âme sans intelligence.

☐ Il faut alors mettre les autres savants au courant de vos expériences, de vos travaux. Eux finiront par vous sauver!

« Bob me fit alors sursauter en frappant nerveusement, presque furieusement, deux coups contre la porte.

☐ Bob, pourquoi pas? Pourquoi refusez-vous l'aide qu'ils vous donneraient certainement de tout cœur?

« Mon mari ébranla alors la porte d'une dizaine de coups furieux, et je compris qu'il ne fallait pas insister dans cette voie.

« Je lui parlai alors de moi, de son fils, de sa famille. Il ne me répondait même plus. Je ne savais plus que penser ni que dire. Je hasardai enfin :

☐ Bob... vous m'écoutez?

« Il frappa un coup beaucoup plus doux.

☐ Vous m'avez parlé du cendrier de votre première expérience. Bob, croyez-vous que si vous l'aviez repassé dans votre appareil, que si vous l'aviez de nouveau désintégré-réintégré, les lettres auraient pu reprendre leur place?

« Quelques minutes après, je lus sur la feuille glissée sous la porte :

Je comprends où vous voulez en venir, Anne. J'ai pensé à cela et c'est pourquoi il me faut la mouche. Il faut qu'elle soit retransmise avec moi, sinon, c'est sans espoir.

☐ Essayez à tout hasard. On ne sait jamais.

« J'ai déjà essayé, fut cette fois la réponse.

☐ Bob, essayez encore!

« La réponse de Bob me donna un peu d'espoir, car aucune femme n'a jamais compris et ne comprendra jamais qu'un homme puisse plaisanter, alors qu'il sait qu'il va mourir. Une minute plus tard, je lus en effet :

J'admire votre délicieuse logique féminine. Nous pourrions faire cela pendant cent sept ans... Mais pour vous faire ce plaisir, sans doute le

dernier, je vais repasser. Si vous ne trouvez pas de lunettes noires, tournez le dos à la cabine réceptrice et couvrez vos yeux avec vos mains. Prévenez-moi dès que vous serez prête.

□ Allez-y Bob!

« Sans même chercher les lunettes, j'avais obéi à ses instructions. Je l'entendis remuer diverses choses, puis ouvrir et refermer la porte de la cabine de transmission. Après un moment d'attente qui me sembla interminable, j'entendis un violent crépitement et je perçus une brillante lueur à travers mes paupières et mes mains appliquées sur les yeux.

« Je me retournai et regardai.

« Bob, son tapis de velours sur la tête, sortit lentement de la cabine réceptrice.

□ Rien de changé, Bob? demandai-je doucement, en lui touchant le bras.

« Il se recula vivement à ce contact et butta contre un tabouret renversé que je n'avais pas ramassé. Il fit un violent effort pour ne pas perdre l'équilibre, et le tapis de velours doré glissa lentement de dessus sa tête comme il tombait lourdement en arrière.

« Jamais, je n'oublierai cette vision d'horreur. Je hurlai de peur et, plus je hurlais, plus j'avais peur. J'enfonçai mes doigts dans ma bouche comme un bâillon, pour étouffer mes cris et, après les avoir mordus au sang, je hurlai de plus belle. Je sentais, je savais que si je n'arrivais pas à détacher mon regard de lui, à fermer les yeux, je ne pourrais plus jamais cesser de hurler.

« Lentement, le monstre qu'était devenu mon mari se recouvrit la tête avant de se diriger à tâtons vers la porte, et je pus enfin fermer les yeux.

« Moi qui croyais en un monde meilleur, en une autre vie, qui n'avait jamais eu peur de la mort, il ne me reste plus qu'un espoir : celui du néant des matérialistes, car, même dans une autre vie, jamais je ne pourrai oublier. Jamais je ne pourrai effacer l'image de cette tête de cauchemar, cette tête blanche, velue, au crâne plat, aux oreilles de chat, mais dont les yeux auraient été recouverts par deux plaques brunes, grandes comme des assiettes et remontant jusqu'aux oreilles pointues. Rose et palpitant, le museau était aussi celui d'un chat, mais à la place de la bouche était une fente verticale garnie de longs poils

roux et d'où pendait une sorte de trompe noire et velue qui s'évasait en forme de trompette.

« J'avais dû m'évanouir, car je me retrouvai allongée sur les dalles froides du laboratoire, les yeux fixés sur la porte derrière laquelle je distinguai de nouveau, le bruit de la machine à écrire de Bob.

« J'étais hébétée comme on doit l'être après un accident grave, alors que l'on ne se rend pas encore très bien compte de ce qui est arrivé et que l'on ne souffre pas encore. Je pensais à un homme que j'avais vu une fois dans une gare, assis et parfaitement conscient, au bord du quai, et regardant avec une sorte de stupeur indifférente sa jambe encore sur la voie où était passé le train.

« Ma gorge me faisait atrocement mal et je me demandai si je n'avais pas arraché mes cordes vocales à force de crier.

« À côté, le bruit de la machine à écrire avait cessé et l'instant d'après, une feuille fut glissée sous la porte. -Frissonnante de dégoût, je la pris du bout des doigts et lus :

Maintenant, vous comprenez. Cette dernière expérience a été un nouveau désastre, ma pauvre Anne. Vous avez sans doute reconnu une partie de la tête de Dandelo. Au moment de ma dernière transmission, ma tête était celle de la mouche. Il ne me reste plus maintenant que ses yeux et sa bouche : le reste a été remplacé par une réintégration partielle de la tête du chat qui avait disparu.

Vous comprenez maintenant, Anne, qu'il n'y a qu'une solution possible, n'est-ce pas? Je dois disparaître. Frappez trois fois à la porte pour me donner votre accord et je vous expliquerai ce que nous allons faire.

« Oui, il avait raison, il fallait qu'il disparaisse à tout jamais. Je me rendais compte que j'avais eu tort de proposer une nouvelle désintégration, et je sentais confusément que de nouvelles tentatives ne pourraient produire que des transformations encore plus terribles.

« M'approchant de la porte, j'essayai de parler, mais aucun son ne sortit de ma gorge en feu. Je frappai alors les trois coups demandés.

« Vous pouvez maintenant deviner le reste. Par le truchement de pages dactylographiées, il m'expliqua son plan et j'acquiesçai.

« Glacée, tremblante, la tête en feu, comme un automate, je le suivis à distance jusqu'à l'usine. Je tenais à la main une page entière d'explications concernant la manœuvre du marteau-pilon.

« Arrivée dans l'usine, devant le marteau, il s'était de, nouveau enveloppé la tête et, sans se retourner, sans un geste d'adieu, il s'allongea sur le sol, posant sa tête à l'endroit précis où devait tomber la grosse masse métallique du marteau.

« Ce ne fut pas difficile, car ce n'était pas mon mari, mais un monstre que je faisais disparaître. Bob, lui, avait disparu depuis longtemps. C'était simplement ses dernières volontés que j'exécutais.

« Les yeux fixés sur le corps allongé calmement immobile, j'appuyai sur le bouton rouge de; frappe. Silencieuse, la masse métallique descendit moins vite que je n'aurais cru. Le coup sourd de son arrivée au sol se confondit avec un seul craquement sec. Le corps de mon... du monstre, fut agité d'un long frisson, puis ne bougea plus.

« Je m'approchai et c'est alors que je vis qu'il avait oublié de mettre son bras droit, sa patte de mouche, également sous le marteau.

« Surmontant mon dégoût et ma peur, et me hâtant, car je pensais que le bruit du marteau allait peut-être attirer le veilleur de nuit, j'appuyai sur le bouton de remontée du marteau.

« Claquant des dents et sanglotant de peur, je dus de nouveau surmonter mon dégoût pour soulever et faire glisser en avant son bras droit étrangement léger.

« De nouveau, je fis tomber le marteau, puis me sauvai en courant.

« Vous savez maintenant le reste. Faites ce que bon vous semble. »

* * *

Le lendemain, l'inspecteur Twinker vint chez moi prendre le thé.

☐ J'ai appris la mort de Lady Browning tout à l'heure, et comme je m'étais occupé de la mort de votre frère, on m'a confié cette nouvelle enquête.

☐ Qu'avez-vous conclu, Inspecteur?

☐ Le médecin est catégorique. Lady Browning s'est suicidée avec une capsule de cyanure. Elle devait l'avoir sur elle depuis... longtemps.

☐ Venez dans mon bureau, Inspecteur. Je voudrais vous faire lire un curieux document avant de le détruire.

Twinker s'assit à mon bureau et lut posément, calmement semblait-il,

la longue « confession » de ma belle-sœur, tandis que je fumais ma pipe au coin du feu.

Il retourna enfin la dernière page, réunit soigneusement les feuillets et me les tendit.

☐ Qu'en pensez-vous? demandai-je en les posant délicatement sur le feu.

Il ne répondit pas tout d'abord, mais attendit en silence que les flammes aient dévoré les feuilles blanches qui se tordaient dans le feu.

☐ Je pense que cela prouve définitivement que Lady Browning était bien folle, dit-il alors, en me fixant de ses yeux clairs.

☐ Oui, sans doute, dis-je en rallumant ma pipe.

Nous restâmes un long moment à regarder le feu.

☐ Il m'est arrivé une drôle de Chose, ce matin, Inspecteur. Je suis allé au cimetière, sur la tombe de mon frère. Il n'y avait personne.

☐ Si, j'y étais, mister Browning. Je n'ai pas voulu vous déranger dans vos... travaux.

☐ Vous m'avez vu?

☐ Oui, je vous ai vu enterrer une boîte d'allumettes.

☐ Savez-vous ce qu'il y avait dedans?

☐ Une mouche, je suppose.

☐ Oui, je l'avais trouvée de bonne heure ce matin. Elle était prise dans une toile d'araignée, dans le jardin.

☐ Elle était morte?

☐ Pas tout à fait. Je l'ai achevée... je l'ai écrasée entre deux pierres. Elle avait la tête... blanche, toute blanche.

L'HOMME QUI AIMAIT DICKENS

(The Man Who Liked Dickens)

par EVELYN WAUGH

BIEN que M. McMaster fût installé en Amazonie depuis près de soixante ans, personne ne connaissait son existence, à part quelques familles d'indiens Shiriana. Sa maison se trouvait au centre d'une clairière, l'une de ces savanes en miniature que l'on rencontre, par endroits, dans cette contrée : une étendue de sable et de hautes herbes, large de cinq à six kilomètres, et que la forêt enserrait de partout.

Le ruisseau qui la traversait ne figurait sur aucune carte. Il franchissait plusieurs rapides, toujours dangereux, et navigables seulement trois ou quatre mois par an, pour rejoindre l'Uraricuera supérieur, rivière plus importante mais dont le cours, malgré l'assurance hardie des atlas d'écolier qui en indiquent le tracé, reste toujours l'un des mystères qui troublent le sommeil des géographes. À l'exception de McMaster lui-même, aucun des habitants du district n'avait jamais entendu parler de la République de Colombie, du Venezuela, du Brésil ou de la Bolivie, États qui avaient pourtant, à tour de rôle, revendiqué la région comme leur.

La maison de McMaster était plus vaste que celles de ses voisins, mais construite sur le même modèle - un toit en feuilles de palmier, des murs de torchis hauts tout au plus d'un mètre cinquante, et un sol en terre battue. McMaster était également l'heureux propriétaire d'une douzaine de têtes de bétail qui paissaient dans la savane, d'une plantation de manioc, de quelques bananiers et manguiers, d'un chien et, fait unique dans ce coin sauvage, d'un fusil à un seul canon, se chargeant par la culasse. Quant aux rares objets modernes dont il se servait, ils lui parvenaient par une interminable succession de colporteurs, passant de main en main, marchandés en une dizaine de langues, avant d'aboutir à l'extrémité d'un des fils les plus longs du réseau commercial - un fil qui partait de Manaos pour se terminer au cœur de la forêt vierge.

Un jour, alors que McMaster était occupé à bourrer des cartouches, un Shiriana vint lui annoncer qu'un homme blanc approchait de la clairière, seul et visiblement malade. McMaster ferma la cartouche

qu'il tenait à la main et l'introduisit dans le fusil; puis il mit les autres - celles déjà terminées - dans sa poche et partit dans la direction indiquée.

L'homme était déjà sorti des fourrés quand McMaster l'atteignit. Il s'était affalé sur le sol, manifestement à bout de forces. Il n'avait ni chapeau ni bottes, et ses vêtements étaient si déchirés que seule la sueur les retenait encore sur son corps émacié. Ses pieds blessés étaient en sang, et terriblement enflés; sa peau portait, aux endroits exposés, les marques d'innombrables piqûres d'insectes et de morsures de chauve-souris, et ses yeux avaient ce regard fou que donne la fièvre. Il délirait à haute voix; toutefois, il s'interrompit en entendant McMaster lui adresser la parole en anglais.

□ Je suis fatigué, marmonna-t-il. - Après un temps d'arrêt, il reprit : - impossible d'aller plus loin. Je m'appelle Henty... je suis épuisé. Anderson est mort, cela fait déjà un bon bout de temps. Vous devez me trouver bizarre...

□ Je constate surtout que vous êtes malade, mon ami.

□ Simplement fatigué. Il doit y avoir des mois que je n'ai rien mangé.

McMaster le mit debout et, un bras passé autour de sa taille, le conduisit à travers les bosses herbeuses vers la ferme.

□ C'est tout près. Quand nous y serons, je vous donnerai quelque chose pour vous remonter.

□ Vous êtes vraiment très chic. Mais, au fait... vous parlez anglais. Moi aussi, je suis anglais. Mon nom est Henty...

□ Eh bien, monsieur Henty, ne vous inquiétez plus de rien. Vous êtes malade, et vous avez fait un rude voyage. Je vais m'occuper de vous.

Ils n'avancèrent que très lentement. Enfin, ils arrivèrent à la maison.

□ Allongez-vous dans ce hamac. Je reviens tout de suite.

□ Master entra dans la pièce qui donnait sur l'arrière de la maison, et prit, sous une pile de peaux tannées, un bidon de fer blanc. Le récipient contenait un mélange de feuilles séchées et de morceaux d'écorce. McMaster en préleva une poignée et sortit pour s'affairer devant le feu allumé dans la cour. Au bout de quelques minutes, il retourna auprès du malade. Soulevant d'une main la tête de Henty, il lui présenta, de l'autre, une calebasse remplie à ras bord. Le malade but une gorgée et frissonna : la décoction était incroyablement amère.

Puis, docilement, il vida la calebasse. McMaster le lâcha, et il se laissa aller en arrière, en sanglotant doucement. Bientôt, il s'endormit d'un sommeil profond.

« Infortunée », tel était le qualificatif employé couramment et uniformément par la presse pour parler de l'expédition Anderson qui se proposait d'explorer les régions du Parima et de l'Uraricuera supérieur, au centre du Brésil. En effet, un mauvais sort singulièrement tenace avait accablé l'entreprise à chacune de ses étapes, depuis les premiers préparatifs, à Londres, jusqu'à la disparition tragique des explorateurs, au cours de leur traversée de l'Amazonie. Ce fut d'ailleurs à la suite d'un des premiers revers de l'expédition que Paul Henty se joignit à elle.

Rien dans son caractère ne le prédestinait à une telle aventure. Garçon plutôt calme, d'un physique agréable, doté de goûts délicats et d'une fortune enviable, nullement intellectuel mais capable d'apprécier la belle architecture et les ballets classiques, voyageur prudent qui se contentait de parcourir les parties facilement accessibles du monde, collectionneur sans être connaisseur, Henty était la coqueluche des maîtresses de maison et l'idole de ses tantes. Il avait épousé une jeune fille d'une beauté exceptionnelle et d'une séduction encore plus extraordinaire. Ce fut sa femme qui apporta le désordre dans cette existence si parfaitement réglée, en lui avouant son amour pour un autre homme. Or, c'était la seconde alerte, en huit ans de mariage. La première fois, il s'était agi d'un flirt éphémère avec un joueur de tennis professionnel; à présent, l'objet de sa flamme était un capitaine des Coldstream Guards, et l'affaire paraissait nettement plus sérieuse.

Encore sous le choc de cette révélation, Henty eut une première réaction typiquement masculine : il décida de sortir pour aller dîner seul. Il faisait partie de quatre clubs; malheureusement, trois d'entre eux étaient également fréquentés par l'amoureux de sa femme, et il ne tenait pas à le rencontrer. Si bien qu'il choisit le quatrième club, un endroit où il allait rarement, et dont les habitués formaient un groupe plus ou moins intellectuel, composé d'éditeurs, d'avocats, et d'universitaires en quête d'une chaire vacante de professeur.

Ce fut là que, après le dîner, ayant engagé la conversation avec un savant du nom d'Anderson, il entendit parler pour la première fois du projet d'une expédition au Brésil. Le contretemps qui, pour le moment, retardait le départ des explorateurs était dû à la désertion du secrétaire, disparu avec les deux tiers des fonds si péniblement réunis.

Les membres principaux étaient prêts - à savoir le professeur Anderson, le Dr. Simmons, anthropologiste, M. Necher, biologiste, M. Brough qui assumait à la fois des fonctions de géomètre, de radio et de mécanicien -, l'équipement et les appareils scientifiques, emballés dans leurs caisses, attendaient d'être embarqués, les visas, autorisations et certificats étaient revêtus des tampons, cachets et signatures indispensables, mais à moins de trouver la bagatelle de douze cents livres, l'expédition risquait de tomber à l'eau.

Henty se mit à réfléchir. Il disposait, nous l'avons déjà vu, d'une fortune confortable; l'expédition durerait au moins neuf mois, peut-être même une année; il lui serait facile de fermer sa maison de campagne - car, sans aucun doute, sa femme préférerait rester à Londres, près de l'élu de son cœur - et de réunir la somme nécessaire. Ce grand voyage, dans un pays lointain et fabuleux, lui paraissait auréolé d'un prestige qui, pensait-il, lui permettrait peut-être de regagner l'affection de sa femme. Si bien que, sans hésiter davantage, il résolut d'accompagner le professeur Anderson.

Rentré chez lui, il annonça à sa femme qu'il avait pris une décision.

☐ Vraiment, mon chéri?

☐ Vous êtes bien certaine, n'est-ce pas, de ne plus m'aimer?

☐ Mais, mon chéri, vous savez que je vous adore.

☐ N'empêche que vous êtes sûre d'aimer encore plus cet officier des Gardes, ce Tony je-ne-sais-quoi?

☐ Ah oui, beaucoup plus. C'est tout à fait différent, vous comprenez.

☐ Parfait. Je n'ai pas l'intention d'entamer la procédure de divorce avant un an. Je tiens à vous laisser le temps de réfléchir. De toute manière, je m'embarque la semaine prochaine, pour l'Uraricuera.

☐ Seigneur! Où cela se trouve-t-il?

☐ Je serais bien en peine de vous donner une réponse précise. Quelque part au Brésil, je crois. Une région inexplorée, en tout cas. Je serai absent pendant une année.

☐ Voyons, mon, chéri! C'est d'une telle banalité... Tout comme ces gens qui écrivent des livres... sur la chasse à la grosse bête... et...

☐ Vous avez déjà constaté, je pense, que je suis un homme extrêmement banal.

□ Je vous en prie, Paul, ne soyez pas désagréable. Ah, voici le téléphone. Ça doit être Tony. Si c'est lui, me laissez-vous seule une minute pour que je puisse lui parler? Vous ne m'en voulez pas?

Pourtant, au cours des dix journées suivantes, consacrées aux préparatifs du grand départ, elle se montra nettement plus affectueuse. Poussant la gentillesse jusqu'à remettre, à deux reprises, ses rendez-vous avec son beau capitaine, elle tint à accompagner Henty dans les magasins où il devait acheter son équipement, insistant pour qu'il choisît une tenue de chasse en velours moutarde. Le dernier soir, elle donna, en son honneur, un grand dîner aux Ambassadeurs; afin de mieux marquer encore ses dispositions indulgentes, elle l'autorisa même à inviter tous ses amis personnels. Le pauvre Henty ne se connaissait, en fait d'amis, que le professeur Anderson qui arriva dans un costume des plus étranges, dansa inlassablement, au grand déplaisir de ses cavalières et indisposa plus ou moins tout le monde. Le lendemain, Mme Henty accompagna son mari jusqu'au « train-paquebot » et lui offrit, en guise de souvenir, une couverture bleu pastel, d'un moelleux délicat, enfermée dans une mallette en daim, de la même teinte, ornée de ses initiales et munie d'une fermeture éclair. Elle l'embrassa affectueusement et le supplia de « prendre bien soin de sa santé, partout et à tout instant ».

Si elle était allée seulement jusqu'à Southampton, elle aurait assisté à deux incidents dramatiques. Pour commencer, M. Brough ne dépassa pas la passerelle. À mi-chemin entre le quai et le pont du bateau, il se fit arrêter par deux policiers, à cause d'une vieille dette de trente-deux livres : la presse, en s'étendant longuement sur les dangers de l'expédition, avait déclenché l'action de la Justice. Henty régla la somme sur-le-champ.

Le second obstacle fut plus difficile à vaincre. La mère de M. Necher était montée à bord avant eux; elle brandissait une revue des missions évangéliques dans laquelle elle avait trouvé une description terrifiante des forêts brésiliennes. Elle déclara que, pour rien au monde, elle ne laisserait son fils partir pour ce pays épouvantable et qu'elle resterait à bord jusqu'à ce qu'il descendît à terre avec elle. Au besoin, elle ferait le voyage jusqu'au Brésil : en aucun cas, son fils ne s'aventurerait seul dans cet enfer. Sourde à tous les arguments, la terrible vieille dame finit, cinq minutes avant l'appareillage, par avoir gain de cause; triomphante, elle emmena son fils, sans se soucier le moins du monde de l'expédition qu'elle privait de son biologiste.

Quant à M. Brough, son repentir fut de brève durée. Ils avaient choisi un bateau qui, accomplissant une croisière, transportait de nombreux

passagers et, surtout, de nombreuses passagères. Moins d'une semaine après le départ, M. Brough, bien qu'encore mal habitué au roulis pourtant imperceptible, avait déjà trouvé le moyen de se fiancer. Il était toujours fiancé, mais avec une autre, quand le navire jeta l'ancre dans le port de Manaos. C'est alors que M. Brough refusa brusquement et catégoriquement d'aller plus loin. Ayant emprunté à Henty le prix du billet de retour, il arriva à Southampton re-fiancé avec sa première conquête, qu'il épousa d'ailleurs sans tarder.

À Manaos, ils découvrirent que les fonctionnaires auxquels leurs accreditifs étaient adressés avaient été chassés de leurs postes - tous, sans exception. Tandis que le professeur Anderson et Henty négociaient avec les nouveaux maîtres, le Dr. Simmons remonta le fleuve jusqu'à Boa Vista où il établit le camp de base - le dépôt qui reçut l'essentiel de leurs approvisionnements. Lesquels furent immédiatement réquisitionnés par la garnison qui venait de se soulever. De plus, les militaires emprisonnèrent le Dr. Simmons et, pendant plusieurs jours, lui firent subir tant de brimades que, même une fois relâché, il faillit s'étrangler de colère. Le jour même, il repartit pour la côte, s'arrêtant à Manaos juste le temps d'informer ses compagnons qu'il tenait à exposer personnellement cette affaire inadmissible aux autorités centrales, à Rio de Janeiro.

Si bien que, à un mois de la date fixée pour le début de la grande aventure, Henty et le professeur Anderson se retrouvaient seuls et, par-dessus le marché, privés de la majeure partie de leur équipement. Devaient-ils rentrer en Europe? L'idée d'un retour aussi peu glorieux leur paraissait intolérable. L'espace de deux ou trois jours, ils envisagèrent sérieusement de se cacher à Madère ou à Ténériffe, mais même dans ces îles, ils risquaient fort d'être découverts : leurs photos s'étaient étalées un peu trop souvent dans les quotidiens de Londres. Aussi les deux explorateurs finirent-ils quand même par se mettre en route pour l'Uraricuera - bien déprimés et ayant pratiquement abandonné tout espoir de rapporter des résultats intéressants.

Sept semaines durant, ils payèrent dans les tunnels verts, étouffants et moites, que les mille bras du fleuve creusaient à travers la forêt. Leur butin fut maigre : quelques instantanés, montrant des Indiens nus et tristes, une dizaine de serpents qu'ils conservèrent dans des flacons d'alcool - pour les perdre, un peu plus tard, lorsque leur pirogue chavira dans les rapides. Ils se détraquèrent l'estomac en avalant, à certains banquets indigènes, des breuvages aussi enivrants que nauséabonds et se firent voler leurs dernières réserves de sucre par un prospecteur guyanais. Finalement, le professeur Anderson eut une crise de malaria maligne. Après avoir déliré faiblement, pendant

quelques jours, dans son hamac, il sombra dans le coma et mourut, laissant Henty seul avec douze rameurs Makou dont aucun ne parlait un traître mot d'aucune langue européenne. Ils firent alors demi-tour pour redescendre le fleuve au fil de l'eau, pratiquement sans provisions et certainement sans la moindre confiance réciproque.

Un matin, environ une semaine après la mort du professeur Anderson, Henty, dès son réveil, constata la disparition des rameurs et du canoë. Il se retrouvait donc seul, n'ayant pour tout bagage que son hamac et son pyjama, à quelque quatre ou cinq cents kilomètres du poste brésilien le plus proche. Il se mit en route, bien qu'à tout prendre il eût pu rester où il était, tant la situation semblait sans issue. Il avait décidé de suivre le fleuve, d'abord dans l'espoir de rencontrer une pirogue. Mais, très vite, il eut l'impression que la forêt tout entière se peuplait d'apparitions étranges, saisies d'une frénésie inexplicable et inquiétante. Machinalement, il continuait à avancer, tantôt en pataugeant dans l'eau, tantôt en se frayant un chemin à travers les fourrés.

Il avait toujours cru - sans trop y réfléchir, à vrai dire - que la forêt vierge offrait à l'homme de quoi se nourrir largement, qu'on risquait d'y rencontrer des serpents, des Indiens sauvages, des fauves, mais sûrement pas d'y mourir d'inanition. À présent, il se rendait compte de son erreur. La forêt était constituée uniquement d'énormes arbres encastrés dans une masse confuse d'épineux et de lianes; rien, dans tout cela, n'était comestible. Le premier jour, la faim lui donna d'effroyables crampes d'estomac. Puis il se sentit comme anesthésié contre la souffrance. Ce qui l'ennuyait le plus, c'était le comportement des habitants de la forêt qui, en tenue de valet de pied, venaient à sa rencontre pour lui apporter son déjeuner - et qui, au dernier moment, ou bien disparaissaient purement et simplement, ou bien, soulevant les couvercles des plats, lui présentaient un horrible ragoût de tortues vivantes. Il apercevait également des gens qu'il avait connus à Londres; ils décrivaient en courant des cercles autour de lui, poussant des cris ridicules et posant des questions auxquelles, avec la meilleure volonté du monde, il était incapable de répondre. Sa femme se montra, elle aussi, et il fut enchanté de la voir; sans doute s'était-elle lassée de son officier et avait-elle décidé de venir le chercher, lui, Henty. Mais elle disparut à son tour, brusquement, comme les autres.

Il se souvint alors qu'il devait à tout prix atteindre Manaos. Il redoubla d'efforts, se heurtant contre les rochers qui encombraient le fleuve, s'empêtrant dans les lianes qui semblaient vouloir le retenir. « Surtout, ménageons notre souffle », songeait-il. Puis il oublia même cet ultime commandement et sombra dans une torpeur dont il ne devait émerger

vraiment que chez McMaster, dans le hamac où il se retrouva couché.

Sa convalescence fut lente. D'abord, des journées de lucidité alternèrent avec de longs intervalles de délire. Puis la fièvre baissa peu à peu et Henty demeura conscient même lorsqu'il se sentait très mal. Enfin, les jours où le thermomètre dépassait le trait rouge commencèrent à s'espacer pour ne plus revenir que selon le cycle normal des maladies tropicales, entre deux longues périodes de bien-être tout au moins relatif. McMaster lui administrait régulièrement des décoctions d'herbes.

□ C'est horrible, murmurait Henty, mais ça fait beaucoup de bien.

□ On trouve dans la forêt des remèdes contre n'importe quelle affection, déclara McMaster. Des substances qui guérissent - et d'autres qui rendent malade. Ma mère, une Indienne, m'a appris le secret de la plupart de ces plantes. Mes femmes, de temps en temps, m'en enseignent d'autres. Il y a des herbes qui apaisent la fièvre ou qui la provoquent, des herbes qui tuent ou qui rendent fou, des feuilles qui chassent les serpents, des tiges qui engourdissent si bien les poissons que vous pouvez les attraper à la main, les cueillir comme des fruits. Et il en existe que je ne connais pas. Les Indiens affirment qu'il est possible de ranimer un mort même lorsque la décomposition a commencé, mais je n'ai jamais vu opérer un tel miracle.

□ Dites-moi... vous êtes anglais, n'est-ce pas?

□ Mon père était anglais, - ou du moins antillais, de la Barbade. Il était venu en Guyane britannique, comme missionnaire; Il avait épousé une femme blanche qu'il abandonna, toujours en Guyane, pour se faire chercheur d'or. C'est dans la forêt qu'il a rencontré ma mère. Les femmes Shiriana sont laides, mais très dévouées. J'en ai eu beaucoup. La plupart des hommes et des femmes qui vivent dans cette clairière sont mes enfants. C'est pourquoi ils m'obéissent - et aussi parce que c'est moi qui possède le fusil. Mon père a vécu très vieux, sa mort remonte à moins de vingt ans. C'était un homme instruit. À ce propos, - est-ce que vous savez lire?

□ Bien sûr.

□ Tout le monde n'a pas cette chance. Moi, par exemple, je n'ai pas appris à lire.

Henty eut un petit rire, comme pour excuser son hôte.

☐ Je pense que vous n'en avez guère eu l'occasion, ici.

☐ C'est exact. Et pourtant, je possède des livres - j'en ai même beaucoup. Je vous les montrerai quand vous irez mieux. Pendant longtemps, j'ai eu un compagnon ici, un Anglais - un Noir, mais qui avait reçu une excellente instruction à Georgetown. Il est mort voici cinq ans. Chaque jour, il me faisait la lecture. Vous aussi, vous me ferez la lecture quand vous serez rétabli.

☐ Avec joie.

☐ Oui, vous me ferez la lecture, répéta McMaster, en hochant la tête.

Au début, ces conversations entre le convalescent et son hôte étaient rares. Henty, couché dans le hamac, passait des heures interminables à regarder fixement le toit en feuilles de palmier - pensant à sa femme, se rappelant constamment tel ou tel incident de leur vie commune et surtout les épisodes du joueur de tennis professionnel et du capitaine des Coldstream Guards. Les journées, chacune de douze heures exactement, s'écoulaient avec une morne lenteur, se suivant, se ressemblant dans une monotonie sans fin. McMaster, invariablement, se couchait avec le soleil, laissant sur la table une petite lampe allumée - une mèche tissée à la main et qui baignait dans un bol de suif - pour éloigner les vampires.

La première fois que Henty fut en mesure de quitter la maison, McMaster l'emmena faire une petite promenade, autour de la ferme.

☐ Voici la tombe de mon compagnon noir, expliqua-t-il, montrant une sorte de tertre, entre les manguiers. Il était très gentil pour moi. Chaque après-midi, jusqu'à sa mort, il me faisait la lecture, pendant deux heures. Je ferai ériger une croix, en souvenir de sa mort et de votre arrivée. Oui, je vais m'en occuper - c'est une bonne idée. Est-ce que vous croyez en Dieu?

☐ Pour être franc, je ne me suis guère posé la question jusqu'à présent.

☐ Comme je vous comprends! Moi, je me suis posé la question des centaines de fois, et je cherche toujours la réponse. Dickens, lui, y croyait.

☐ Je pense... oui, peut-être...

☐ C'est même certain. Cela apparaît dans tous ses livres. Vous verrez.

Le jour même, au cours de l'après-midi, McMaster entreprit la confection de la croix pour la tombe du Noir. Il avait choisi un bois

tellement dur que le gros racloir dont il se servait grinçait et frottait comme sur du métal.

Quand, enfin, Henty eut passé six ou sept jours consécutifs sans la moindre fièvre, McMaster lui montra sa bibliothèque.

La case comportait, à l'une des extrémités, une sorte de grenier constitué par une plate-forme grossière, logée directement sous les combles. McMaster y appuya une échelle et monta, suivi de Henty qui avait encore du mal à conserver son équilibre. McMaster s'assit sur la plate-forme, laissant Henty debout sur le dernier échelon d'où il pouvait apercevoir, posé à même les planches, un amoncellement de petits paquets enveloppés de chiffons, de feuilles et de peaux brutes.

☐ J'ai eu beaucoup de mal à les protéger contre les vers et les fourmis. Deux sont pratiquement détruits. Par bonheur, les Indiens connaissent une huile qui éloigne ces maudites bestioles.

Ouvrant le paquet le plus proche, il tendit à Henty un volume relié en veau, une vieille édition américaine de *Bleak House*.

☐ Nous pourrions commencer par celui-là ou par un autre...

☐ Vous aimez beaucoup Dickens, n'est-ce pas?

☐ Oui, beaucoup. Et même plus encore... Voyez-vous, ces livres sont les seuls que j'aie lus... ou, plutôt, entendus. Mon père m'en lisait souvent des passages. Ensuite, il y eut le Noir, et maintenant il y a vous. On me les a lus tous, plusieurs fois, mais je ne m'en lasse jamais. Il reste toujours de nouvelles découvertes à faire, de nouvelles choses à méditer - tant de personnages, tant de décors, tant de paroles... J'ai ici toutes les œuvres de Dickens, à part les deux volumes dévorés par les fourmis. Pour les relire entièrement, il faut du temps - plus de deux années.

☐ Ma foi, s'exclama Henty, insouciant, cela dépassera largement la durée de mon séjour.

☐ J'espère bien que non. C'est si merveilleux de recommencer! Chaque fois, j'ai l'impression de mieux apprécier le texte, de mieux le goûter.

Ils emportèrent le premier volume de *Bleak House* et, ce soir-là, Henty entama la série des séances de lecture.

Ce n'était nullement une corvée pour lui. Durant les premières années

de son mariage, il avait souvent fait la lecture à sa femme, afin de partager avec elle le plaisir que lui donnait tel ou tel livre, jusqu'au jour où elle lui avait confié, dans un de ses rares moments de franchise, que ces interminables « déclamations » la mettaient à la torture. Plus tard, il avait parfois regretté de ne pas avoir d'enfants : car il aurait pu leur lire des contes, des fables. Mais comme le destin et sa femme en avaient décidé autrement...

À présent, Henty trouvait en McMaster un auditeur idéal. Assis en face de lui, le vieil homme, à califourchon sur son hamac, le regardait fixement, avec une attention soutenue, ses lèvres répétaient silencieusement le texte, mot à mot. Lorsqu'un nouveau personnage apparaissait dans le récit, il interrompait Henty, en disant par exemple : « Voudriez-vous répéter ce nom? Je ne l'ai pas bien retenu », ou encore : « Ah oui, je me souviens de cette femme. Elle va mourir, la malheureuse ». Il posait fréquemment des questions : non, comme Henty s'y attendait, sur les circonstances matérielles de l'action - telles que les conditions sociales dans l'Angleterre victorienne, ou la procédure devant le tribunal du Lord-Chancelier, sujets qui le laissaient indifférent - mais uniquement à propos des personnages. « Voilà qui est curieux! Pourquoi dit-elle ça? Est-ce qu'elle parle sérieusement? À votre avis, a-t-elle failli se trouver mal à cause de la chaleur, ou pour avoir découvert quelque chose dans ce journal? » Chaque plaisanterie le faisait rire aux éclats; il lui arrivait même de s'esclaffer à des passages auxquels Henty ne trouvait aucun humour. Les souffrances des pauvres vagabonds lui firent verser des larmes qui roulèrent sur son visage buriné pour se perdre dans sa barbe. Quant à ses commentaires, ils étaient généralement simples. « Ce Dedlock doit être très fier », ou encore : « Mme Jellyby ne s'occupe pas suffisamment de ses enfants ». Si bien que Henty prenait à ces lectures presque autant de plaisir que son hôte.

À la fin de cette première journée, le vieil homme se montra extrêmement satisfait.

□ Vous lisez très agréablement. Votre accent est bien meilleur que celui du Guyanais noir. Et vous expliquez beaucoup mieux que lui. J'ai eu presque l'impression d'entendre mon père.

Par la suite, il ne devait jamais oublier de prononcer, après la séance, quelques paroles courtoises de remerciements, ajoutant parfois deux ou trois remarques :

□ Grâce à vous, j'ai passé des heures excellentes. Ce chapitre était évidemment bien triste. Mais, si mes souvenirs sont exacts, tout finit

par s'arranger.

Cependant, le temps d'arriver à la moitié du second volume, la charmante nouveauté que constituait pour Henty la joie du vieil homme s'était nettement estompée. D'autant qu'Henty, ayant repris des forces, commençait à se sentir des fourmis dans les jambes. À plusieurs reprises, il avait abordé la question de son départ, s'enquérant de la date des pluies, de la possibilité de louer un canoë et des guides. Régulièrement, McMaster avait fait semblant de ne pas comprendre ses allusions.

Un jour, Henty crut avoir trouvé une autre voie d'approche.

□ C'est encore bien long, dit-il, en effeuillant du pouce les pages du *Bleak House* qui restaient à lire. Je me demande si j'aurais le temps de terminer avant de vous quitter.

□ Bien sûr, grommela McMaster. Ne vous inquiétez donc pas. Vous aurez le temps de finir, mon ami.

Pour la première fois, Henty décela comme une vague menace dans l'attitude de son hôte. Le soir, au dîner - un repas frugal, composé de farine de manioc et de viande séchée qu'ils prenaient juste avant le coucher du soleil -, il revint sur le sujet.

□ Sincèrement, monsieur McMaster, il me faut maintenant songer à regagner la civilisation. Je n'ai déjà que trop abusé de votre hospitalité...

McMaster, mâchant une bouchée de farine, se pencha sur son assiette, sans répondre.

□ Quand pensez-vous que je pourrai me procurer un canoë?... Je disais, quand pensez-vous que je pourrai me procurer un canoë? Croyez que j'apprécie pleinement votre bonté... les mots me manquent pour vous dire toute ma gratitude, seulement...

□ Mon ami, en me lisant, avec tant de talent, les œuvres de Dickens, vous me rendez largement les bontés - peu de chose, à vrai dire - que j'ai pu vous témoigner. N'en parlons plus.

□ Je suis content que cette lecture vous ai fait plaisir. À moi aussi, d'ailleurs. Mais à présent, il faut absolument que je songe à mon départ...

□ Évidemment, murmura McMaster. Le Guyanais noir était comme vous, il y songeait sans cesse. Ce qui ne l'a pas empêché de mourir ici.

Deux fois, au cours de la journée suivante, Henty revint à la charge, deux fois son hôte se montra évasif. Finalement, Henty décida de brusquer les choses.

□ Vous me pardonnerez d'insister, monsieur McMaster, mais je ne puis faire autrement. Quand aurais-je une pirogue?

□ Il n'y a aucune pirogue, ici.

□ Les Indiens pourraient en construire une.

□ De toute manière, vous serez obligé d'attendre les pluies. Pour le moment, la rivière est trop basse.

□ Et les pluies commenceront quand?

□ Dans un mois, deux, peut-être...

Ils avaient fini *Bleak House* et allaient entamer les derniers chapitres de *Dombey et Fils* quand les pluies arrivèrent.

□ À présent, je vais pouvoir préparer mon départ.

□ Impossible, mon ami. Les Indiens ne construisent jamais une embarcation pendant la saison des pluies, c'est une de leurs innombrables superstitions.

□ Vous auriez pu me le dire plus tôt.

□ Je ne vous en avais pas parlé? J'ai dû oublier.

Le lendemain matin, Henty, sachant son hôte occupé, sortit seul et, affectant la nonchalance d'un homme qui se promène au hasard, se dirigea vers le village indien, à l'extrémité de la clairière. Quatre ou cinq Shiriana étaient accroupis devant l'une des cases. Ils l'entendirent approcher sans même lever la tête. Henty s'adressa à eux en makou, dialecte dont il avait appris quelques mots au cours de son expédition, mais ils n'eurent aucune réaction, si bien qu'il se demanda s'ils le comprenaient. Dans l'espoir de les faire sortir de leur mutisme, il se livra à toute une pantomime : il traça dans le sable les contours d'un canoë, ébaucha des gestes de charpentier, pointa l'index sur les Indiens d'abord, sur sa propre poitrine ensuite, fit semblant de leur offrir des présents et, pour finir, dessina sur le sol quelques-uns des objets que les indigènes achètent aux colporteurs : un fusil, un chapeau de brousse, une casserole. L'une des femmes se mit à glousser, mais à part cette brève hilarité, rien, dans l'attitude du groupe, ne révélait un intérêt quelconque. Déçu, Henty s'éloigna.

Sa déception s'accrut encore quand, pendant le déjeuner, McMaster évoqua cette scène déconcertante.

□ Monsieur Henty, les Indiens m'ont informé que vous avez essayé de leur parler. Il vous serait plus facile d'entrer en contact avec eux si vous passiez par moi. Vous vous rendez compte, je suppose, qu'ils ne font rien sans mon autorisation. Ils se considèrent, à juste titre en ce qui concerne la plupart d'entre eux, comme mes enfants.

□ Eh bien, pour ne rien vous cacher, je leur ai demandé de me procurer un canoë.

□ C'est bien ce que j'avais compris... Vous avez terminé? Alors, nous pourrions peut-être commencer un nouveau chapitre. J'avoue que ce roman me passionne.

Ils finirent *Dombey et Fils*. Henty avait calculé que près d'une année s'était écoulée depuis son départ d'Angleterre et il redoutait parfois de ne plus jamais revoir son pays. Cette appréhension reçut une terrible confirmation le jour où il découvrit, entre deux feuilles de *Martin Chuzzlewit*, un document rédigé au crayon, d'une écriture irrégulière.

L'An 1919

Je soussigné, McMaster, citoyen brésilien, promets solennellement à Barnabas Washington, de Georgetown (Guyane britannique) que, s'il termine ce livre - c'est-à-dire le roman « Martin Chuzzlewit » -, je le laisserai partir dès que la lecture sera finie.

En guise de signature, un X lourdement tracé, et suivi de cette précision : *Marque de Mr. McMaster; certifié Barnabas Washington.*

Henty rassembla tout son courage.

□ Monsieur McMaster, il faut que je vous parle franchement. Vous m'avez sauvé la vie, et lorsque j'aurai retrouvé la civilisation, je ferai l'impossible pour vous témoigner ma gratitude. Je vous donnerai tout ce que, raisonnablement, vous pourrez espérer. Mais, pour l'instant, vous me retenez ici contre ma volonté. Je vous demande de me relâcher.

□ Voyons, mon ami, qui vous retient? Vous ne subissez aucune contrainte, il me semble. Vous partirez quand vous voudrez.

□ Vous savez très bien que je ne puis partir sans votre aide.

□ Dans ce cas, vous serez obligé de vous prêter aux caprices du vieil

homme que je suis : lisez-moi un autre chapitre.

□ Monsieur McMaster, je jure, sur tout ce que vous voudrez, que dès mon arrivée à Manaos, je chercherai quelqu'un qui puisse prendre ma place. Je paierai un homme qui vous fera la lecture toute la journée.

□ Mais je n'ai besoin de personne d'autre. Vous lisez si bien.

□ Je vous ai fait la lecture pour la dernière fois.

□ J'espère bien que non, déclara McMaster, d'un ton courtois.

Ce soir-là, le domestique indigène n'apporta qu'un seul plat de manioc et de viande séchée. Pendant que McMaster mangeait, Henty, silencieux, restait allongé dans son hamac, le regard fixé au plafond.

Le lendemain, à midi, la même scène se renouvela : avec cette différence que McMaster, avant de s'installer devant l'unique assiette, prit la précaution de poser sur ses genoux le fusil, chargé et le cran de sûreté débloqué. Dès le début de l'après-midi, Henty reprit la lecture de *Martin Chuzzlewit*, à l'endroit où il s'était arrêté.

Les semaines s'ajoutaient aux semaines, toujours aussi mornes, aussi désespérées. Ils lurent *Nicholas Nickleby*, et *La Petite Dorrit* et *Olivier Twist*. Puis, un étranger arriva dans la clairière, un prospecteur métis - l'un de ces aventuriers solitaires qui, toute leur vie durant, parcourent l'immense forêt amazonienne, explorant les petits cours d'eau, lavant le sable, pour recueillir gramme par gramme d'infimes quantités de poudre d'or; souvent, ces hommes disparaissent pour toujours dans l'enfer vert, succombant aux efforts excessifs, aux fièvres, à la faim, alors que le sac de cuir qu'ils portent suspendu au cou contient pour cinq cents ou mille dollars de métal jaune. L'étranger qui, ce jour-là déboucha dans la savane, n'eut guère la possibilité de s'attarder. McMaster, nerveux, furieux, lui donna quelques provisions et, lui laissant tout juste le temps de les ranger dans son sac à dos, le pria, d'un ton catégorique, de déguerpir au plus vite. Si bien que l'homme put à peine rester une heure; mais ce fut suffisant pour permettre à Henty de griffonner son nom sur un bout de papier qu'il lui glissa dans la main.

À présent, il pouvait recommencer à espérer. Les journées se succédaient, chacune n'apportant que la répétition d'une invariable routine : le café au lever du soleil, une matinée d'inaction forcée pendant que McMaster s'occupait de la ferme, farine de manioc et viande séchée à midi, un ou deux chapitres de Dickens dans l'après-midi, farine de manioc et viande séchée (plus parfois, quelques fruits)

au dîner, et la nuit, longue, silencieuse, éclairée par la petite mèche trempant dans le suif et dont la faible lueur permettait à peine de distinguer les feuilles de palmier de la toiture. Pourtant, Henty avait confiance : il attendait.

Un jour, cette année ou l'année prochaine, le prospecteur atteindrait, fatalement, un poste brésilien, et alors, il parlerait de sa découverte. Le désastre de l'expédition Anderson n'avait pu passer inaperçu. Henty imaginait les manchettes qui, à l'époque, avaient dû paraître dans les quotidiens. Aujourd'hui encore, des équipes envoyées à sa recherche exploraient probablement les régions qu'il avait traversées. D'un moment à l'autre, des voix anglaises pouvaient s'élever à la lisière de la savane, des amis pouvaient surgir de la forêt pour courir vers lui. Même lorsqu'il faisait la lecture à son hôte - toujours aussi fou, aussi passionné -, son esprit, laissant aux lèvres le soin de former les mots, s'évadait de la case pour évoquer les étapes de son retour en Europe. À Manaos, où il reprendrait pour la première fois contact avec la civilisation, il se raserait, il achèterait des vêtements; sur le vapeur fluvial qui le conduirait jusqu'à Bélem, il se reposerait, en attendant la joie de monter à bord du paquebot; pendant la traversée, il se gorgerait de viande fraîche, de légumes printaniers et de vins français; et enfin, à Southampton, où sa femme l'attendrait au débarcadère, il se montrerait gauche et embarrassé, il ne saurait ni lui parler ni la prendre dans ses bras... « Mais, *darling*, vous êtes resté absent bien plus longtemps que vous ne m'aviez dit. Je commençais à croire que vous étiez perdu, dans cette horrible forêt... »

Alors, la voix de McMaster venait l'arracher à ses rêves :

☐ Puis-je vous demander de me relire ce passage? Je l'apprécie particulièrement.

Les semaines s'écoulaient toujours, aucun signe de secours ne se montrait, mais Henty supportait patiemment chaque journée dans l'espoir que la suivante lui apporterait le salut. Il en arrivait même à éprouver une vague sympathie pour son geôlier. Et un soir, lorsque McMaster, après un long conciliabule avec l'un de ses voisins indiens, lui proposa d'assister à une cérémonie, il accepta sans se faire prier.

☐ C'est une de leurs fêtes locales, expliqua McMaster. Ils ont fait du *pivari* - une sorte de bière, si vous voulez vous ne l'aimerez peut-être pas, mais vous devriez quand même y goûter. On ira chez ce bonhomme tout à l'heure, après la tombée de la nuit.

Le dîner expédié, ils rejoignirent, à l'extrémité de la clairière, un groupe de Shiriana réunis dans une case. Accroupis autour d'un grand

feu, les Indiens chantaient des mélopées monotones, tout en buvant dans une grossealebasse qui passait de bouche en bouche. On apporta des bols individuels pour McMaster et pour Henty, et on leur offrit des hamacs en guise de sièges.

☐ Il faut tout boire d'un trait, sans s'arrêter. C'est l'étiquette du pays.

Henty avala le liquide brunâtre, s'efforçant de ne pas trop en approfondir le goût. À sa surprise, il constata que cette « bière » n'était pas désagréable : âcre et épaisse comme tous les breuvages qu'on lui avait fait boire au Brésil, elle avait cependant une plaisante saveur de miel et de pain bien cuit. Il s'allongea dans le hamac, éprouvant un bien-être qu'il n'avait plus ressenti depuis longtemps. Peut-être, en ce moment précis, l'expédition de secours était-elle en train d'installer son camp, à deux ou trois journées de marche de cette clairière? Une douce chaleur l'engourdisait. Le chant s'élevait et retombait, interminablement, toujours sur le même rythme. Quelqu'un lui tendit un second bol de *pivari*, qu'il vida jusqu'à la dernière goutte. Confortablement étendu, il regarda s'agiter, au plafond, les ombres des Shiriana qui exécutaient une danse guerrière. Peu à peu, ses yeux se fermèrent et, tout en pensant à l'Angleterre et à sa femme, il sombra dans le sommeil.

À son réveil, il se retrouva seul, toujours dans la même case. Il avait l'impression d'avoir dormi beaucoup plus longtemps que d'habitude; d'après la position du soleil, la nuit n'allait pas tarder à tomber. Voulant consulter sa montre, il eut la surprise de constater qu'elle n'était pas à son poignet. Sans doute l'avait-il oubliée à la maison.

« Je devais être ivre-mort, hier soir, songea-t-il. Vraiment traître ce breuvage. » Il avait la migraine, et il craignait un accès de fièvre. Posant les pieds par terre, il se rendit compte qu'il ne tenait pas très bien debout; la tête lui tournait, ses genoux fléchissaient, tout comme aux premières semaines de sa convalescence. Traversant d'un pas incertain la clairière, il dut s'arrêter à plusieurs reprises, fermant les yeux et respirant à fond. Enfin, il atteignit la maison. McMaster l'attendait.

☐ Eh bien, mon ami, vous arrivez tard pour la lecture de l'après-midi. Il reste à peine une demi-heure de jour. Comment vous sentez-vous?

☐ Plutôt mal fichu. Cette bière indigène ne m'a pas tellement réussi.

☐ Je vais vous donner quelque chose qui vous remettra d'aplomb. La forêt produit des remèdes pour n'importe quoi; des herbes qui réveillent, d'autres qui endorment...

- ☐ Vous n'auriez pas vu ma montre, par hasard?
- ☐ Vous l'avez cherchée?
- ☐ Justement, je croyais l'avoir prise, et je ne l'ai pas. Mais, dites-moi... je crois que je n'ai jamais dormi aussi longtemps...
- ☐ En effet. Certainement pas depuis l'époque où vous étiez tout bébé. Savez-vous combien de temps vous avez dormi? Deux jours.
- ☐ Allons, ce n'est pas possible.
- ☐ Mais si, je vous assure. Deux journées entières. C'est d'ailleurs dommage, parce que vous avez manqué nos visiteurs.
- ☐ Des visiteurs?
- ☐ Eh oui. Je dois dire que je ne me suis pas ennuyé, pendant que vous dormiez. Trois hommes, des Anglais. Vraiment dommage que vous les ayez manqués. Dommage pour eux aussi, d'ailleurs, car ils tenaient beaucoup à vous rencontrer. Mais que pouvais-je faire? Vous dormiez si profondément. Ils avaient fait tout ce trajet, de Manaos jusqu'ici, dans l'espoir de vous retrouver. Alors - je pense que vous ne m'en voudrez pas - comme vous n'étiez pas en mesure de leur parler, je leur ai donné votre montre, en guise de souvenir. Ils tenaient beaucoup à rapporter un objet qui vous avait appartenu, afin de le donner à votre femme qui, paraît-il, offre une forte récompense pour obtenir des informations sur vous. Ils étaient très contents d'avoir cette montre. Ils ont également pris plusieurs photos de la croix que j'ai plantée pour commémorer votre arrivée ici. Ils se sont aussi montrés fort heureux de pouvoir ramener ces clichés. Des gens vraiment faciles à contenter. Je ne pense pas qu'ils reviennent... cet endroit est si retiré, n'est-ce pas... aucune distraction, à part la lecture... Non, vraiment, je ne pense pas que nous ayons encore des visiteurs à l'avenir, je suis même certain que nous n'en verrons plus jamais. Que voulez-vous... je vais aller vous chercher votre médicament, vous devez avoir une terrible migraine. Pas de Dickens, aujourd'hui... nous nous rattraperons demain, et après-demain, et après- après-demain. Nous allons relire *La petite Dorrit*. Il y a, dans ce roman, des passages que je ne puis entendre sans être ému jusqu'aux larmes.

LES VINGT AMIS DE WILLIAM SHAW

(The Twenty Friends Of William Shaw)

par RAYMOND E. BANKS

CE n'est pas tous les jours qu'un majordome frappe à ma porte. Il est encore moins fréquent qu'il porte un panier à provisions. Mais je fis entrer Higgins parce qu'il travaillait pour William Shaw et que William Shaw autrefois... eh bien, il m'avait rendu un grand service.

Higgins se montra particulièrement affable et cérémonieux, et me transmit les salutations de son maître. Je sortis une bouteille de mon meilleur vin, ayant toujours ma dette présente à l'esprit - car William Shaw était un vieil et véritable ami.

□ Donnez-moi des nouvelles, lui demandai-je, il y a bien longtemps que je n'ai vu M. Shaw. À vrai dire, depuis qu'il...

□ Depuis son mariage, dit calmement Higgins.

J'avais toujours admiré son air impénétrable et la précision de son langage. Il était de ces majordomes qui peuvent régler avec compétence les affaires du moment simplement par le sourire ou le froncement de sourcils qui convient. Pour lors, son visage était de marbre - celui d'un homme déterminé.

□ Depuis son mariage, répéta-t-il.

□ Grâce Shaw était plutôt... enfin, après leur mariage sa présence a jeté un froid dans notre groupe, dis-je.

□ M. Shaw avait très peu de points faibles, reprit Higgins. Sa femme était l'un d'eux. Un homme d'âge mur - une femme plus jeune. Ses dernières années ont été difficiles.

Higgins poussa délicatement son panier à provisions du bout de sa chaussure classique, noire et pointue.

□ À force de vouloir aider les gens, M. Shaw a fini par se trouver lui-même dans une position difficile. Il reste peu de chose de ce qui était autrefois une grande fortune. Divorcer était hors de question, car Mme Shaw n'y aurait consenti qu'à condition de s'en approprier la majeure partie.

Je me rappelai la dernière fois que j'étais allé chez les Shaw - l'éclat éblouissant du collier que Grâce Shaw portait et la manière dont elle l'avait caressé contre sa gorge blanche.

□ C'était assurément hors de question, dis-je, imitant un peu, sans m'en rendre compte, l'anglais extrêmement précis d'Higgins, car il était difficile de ne pas imiter cette voix nette et énergique.

□ Abandonner sa femme et disparaître laisse beaucoup à désirer, poursuivit Higgins. Mais surtout, cela coupe un homme de ses amis - or, M. Shaw a toujours vécu pour ses amis.

□ Nous avons passé de bons moments ensemble, dis-je. Avant.

□ De plus, les accidents sont difficiles à expliquer, continua Higgins.

Je me surpris alors à considérer le panier avec un intérêt et un dégoût grandissants.

Je frissonnai, mais c'est peut-être le vin. Il étincelait, rouge sang, entre les doigts pâles d'Higgins tandis qu'il levait son verre dans la lumière du soleil. La fenêtre était ouverte, une forte odeur de terre, une odeur de printemps et de fleurs, flottait dans la pièce - le temps d'espoir et de renouveau.

□ Vous avez là une bien jolie maison, remarqua Higgins promenant son regard autour de lui. Voilà une belle réussite. M. Shaw sera enchanté d'apprendre que vous avez si bien réussi.

□ Un jour j'ai failli me suicider, dis-je. (Il y avait chez Higgins quelque chose qui invitait à la confiance.) J'étais une épave lamentable, sans le sou, sans ami ni famille. J'étais aussi gravement malade, et je n'avais même pas assez d'argent pour acheter les médicaments qui auraient soulagé mes souffrances. Je montai à Hollywood Hills. Jusqu'à cette grande enseigne là-haut qui écrit lettre à lettre le mot H-O-L-L-Y-W-O-O-D en travers de ces collines. Les gens se jetaient du haut de cette enseigne, vous savez.

□ Mais c'est alors que vous avez rencontré M. Shaw, dit Higgins, avec un petit sourire.

□ Le tournant de ma vie, acquiesçai-je. Je ne le connaissais pas - il ne me devait rien. Mais il consacra beaucoup de temps et d'argent à me remettre sur pied. Je ne l'oublierai jamais.

□ Bien sûr que non, dit Higgins. M. Shaw a au moins une vingtaine d'amis comme vous. Des gens qui étaient dans une situation

désespérée quand il les a connus.

Higgins poussant discrètement le panier un peu plus loin de lui, le rapprocha de moi. Son sourire se fit plus chaleureux, plus compréhensif.

□ J'ai toujours espéré... pouvoir le payer de retour, d'une manière ou d'une autre, dis-je.

□ M. Shaw n'attend jamais qu'on le paie de retour quand il aide quelqu'un, énonça Higgins. Cependant, il y a une petite affaire pour laquelle vous seriez peut-être en mesure de l'aider.

□ Eh bien, s'il y a quoi que ce soit...

Je laissai ma phrase en suspens, car le sourire avait disparu. Brusquement, Higgins avait l'air presque sinistre.

□ Cet homme qui était la bonté même pourrait bien mourir sous les coups de la loi, me dit-il les larmes aux yeux. Cependant, il est probable que la disparition de Grâce Shaw ne fera pas grand bruit. Ce n'est pas la première fois qu'elle disparaît - une fois c'était avec un marin lors d'une aventure d'une quinzaine de jours à San Diego, une autre, je crois, avec un camionneur.

□ J'avais entendu dire qu'elle n'était pas sans défaut, opinai-je.

Dans son costume coupé à la perfection, Higgins eut un haussement d'épaules.

□ Cette fois-ci - qui sait? Boucher, boulanger, cordonnier? Elle est partie et M. Shaw a rajeuni de vingt ans, comme si on l'avait soulagé d'un grand poids. Bien sûr, il y a son exécrable beau-frère qui essaie de faire des histoires. Mais M. Shaw ne veut plus le voir, maintenant que Grâce est partie.

Il finit son verre et se leva.

□ Tous les meilleurs amis de M. Shaw, les plus intimes, lui apportent leur aide. Ils sont peut-être une vingtaine - ceux qui lui étaient le plus redevables. Je pense que nous pouvons compter sur vous.

□ Je... je...

Mais Higgins s'inclina et se dirigea vers la porte.

□ Je ne tarderais pas si j'étais vous, dit-il. Il fait chaud et la neige carbonique ne tiendra pas longtemps. Bonne journée, M. Benson. Je ne

vous dis pas adieu. M. Shaw rassemblera bientôt tous ses amis, comme au bon vieux temps. Une célébration en quelque sorte, où vous et votre épouse êtes cordialement invités.

Je le conduisis jusqu'à la porte. Je traversai la véranda avec lui, descendis l'allée et le raccompagnai ainsi jusqu'à la Rolls.

□ Je n'ai pas beaucoup d'expérience dans ce domaine, protestai-je.

□ M. Goodlace est parti pêcher en haute mer, dit Higgins. M. Al Drayton construisait un patio en brique. Eileen Wilson s'est aperçue que son jardin avait besoin de nouveaux rosiers, de ceux qui ont de profondes racines. L'imagination humaine a beaucoup de ressources.

Higgins me serra la main fortement et sourit.

□ Prenez bien soin de vous, monsieur Benson. Vous me semblez pâle. Je vous suggère d'aller vous étendre et de vous reposer quelques instants. M. Shaw vous a toujours considéré comme l'un de ses plus sûrs amis...

La Rolls était partie.

Je n'ai jamais été un fanatique du jardinage. Mais ma femme et mes enfants n'étaient pas là, et c'était un après-midi ensoleillé. Je sortis donc dans le jardin avec la bêche, laissant le panier dans le garage. Le premier carré de terre que j'entrepris de bêcher résista à tous mes efforts, mais je trouvai un endroit plus tendre près d'un plant de jacinthes.

Bientôt, j'eus conscience d'une présence étrangère à mes côtés.

□ Qu'est-ce que tu fais? demanda l'enfant - un petit garçon qui m'observait, l'air sérieux.

J'envisageai toute une série de réponses possibles, mais finalement optai pour la plus simple.

□ Je creuse, dis-je.

□ Tu creuses quoi? demanda le fils du voisin. C'était Danny, le curieux, déjà très doué pour les commérages.

□ Un trou, dis-je.

Je commençais à transpirer alors que j'avais à peine creusé plus de vingt centimètres. Cela continua jusqu'à ce qu'il apprenne que j'étais en train de planter un rosier.

□ Ma maman ne plante pas ses rosiers si profond, dit-il d'un ton sec et soupçonneux.

D'ordinaire, il avait un visage attrayant, pétillant d'intelligence. Aujourd'hui, ses yeux me semblaient un peu trop rapprochés et il esquissait un rictus méprisant.

□ Tu as peut-être raison, dis-je en renonçant à mon projet.

Avec trente-cinq gamins en vadrouille dans les parages, ça ne paraissait pas être exactement la meilleure façon de procéder. Il ne me restait plus beaucoup de temps car ma femme serait de retour à 5 heures, et mon fils Timmy à 6.

Bien des gens ignorent les vertus des décharges municipales des villes modernes. La décharge d'autrefois avec ses cabanes et ses îlots d'immondices, certains en train de se consumer, entourée de rails de chemin de fer et habitée par les clochards, appartient au passé.

La décharge qui se trouve près de chez moi est exploitée par la J.H.K. Construction Company. C'est une parcelle de terres basses qui se remplit progressivement et sera un jour l'emplacement idéal pour la construction d'un lotissement de villas à quarante mille dollars l'une. La décharge est entourée d'une haute clôture de barbelés et un gardien fort poli filtre les usagers à l'entrée. Au-delà du portail, il y a plusieurs routes qui partent en zigzag et mènent chaque jour à un nouveau dépotoir. Tandis que les bennes vont et viennent, un bulldozer gronde, peine, ahane et grince, broyant et brassant les détritiques pour les fondre dans la riche terre noire.

Sous sa lame, mélangés en un cocktail définitif avec la terre, on trouve de vieux ressorts de sommier, les émondes apportées par les jardiniers dans leurs camionnettes, des journaux, des bouteilles, des vêtements, des meubles. Après le passage du bulldozer, il ne reste qu'une terre brassée avec un levain de papier broyé, de bois ou de branches vertes. Demain une autre couche viendra recouvrir celle-ci, puis une autre, et une autre encore. Les archéologues du futur devront tenir compte du bulldozer du vingtième siècle.

Une fois passé le portail, vous rejoignez une procession de camions auxquels se mêlent quelques voitures particulières tirant des remorques, qui s'avance vers le point de décharge du jour. Vous faites marche arrière à quelques mètres de l'endroit où travaille le bulldozer et vous déposez ce dont vous voulez vous débarrasser. Il y a sans cesse des gens qui viennent déverser quelque chose dans l'ombre du bulldozer et comme celui-ci s'éloigne toujours en gémissant, le point

de décharge change.

J'avais rempli ma voiture de tout ce qui s'accumulait dans le garage, et dont de toute façon, je promettais de nous débarrasser depuis des mois. Des choses dont le service de voirie hebdomadaire ne voulait pas. Le panier d'Higgins avait l'air assez innocent au milieu du monceau de détritrus que j'apportais.

Je m'apprêtais à reculer vers une décharge lorsque j'aperçus devant moi une voiture dont je n'étais séparé que par un camion. Elle me sembla fâcheusement familière. Je n'avais pas vu Ben Jackson depuis deux ans, mais impossible de s'y tromper : la voiture arborait des couleurs où l'on sentait la main de Ben. Et j'aperçus ce bon vieux Ben lui-même, un des meilleurs amis de William Shaw, manœuvrant sa voiture pour déverser le contenu de sa remorque.

Je me garai à l'écart de la file et me dirigeai vers lui. Il ne parut pas tellement ravi de me voir et quand j'inspectai le bric-à-brac de sa remorque, je n'eus pas de peine à comprendre pourquoi. Ce samedi-là, Higgins avait fait une grande tournée.

☐ J'y ai pensé le premier! s'écria-t-il.

☐ C'est une vaste décharge, dis-je, une très vaste décharge.

Ben était un gros bonhomme avec un début de calvitie et des yeux marrons sans expression. Il désigna d'une main agitée les trois employés de la décharge occupés à trier les objets laissés par les camions.

☐ Un, ça peut passer. Mais deux... ça risquerait de paraître louche.

☐ Je n'y peux rien, dis-je. Il n'y a pas trente-six endroits.

C'est alors que l'accident se produisit. Je ne sais pas si j'ai glissé ou si Ben a trébuché contre moi. Toujours est-il qu'un camion qui passait à toute vitesse à côté de lui, me heurta et me projeta à terre.

Pendant quelques instants tout tournoya autour de moi. J'entendis des voix, puis le large et bon visage de William Shaw descendit du ciel, me sourit en me remerciant pour l'aide que je lui apportais. Je tentais de me défendre, protestant que je n'avais pu empêcher tout ce gâchis, quand je sentis les doigts puissants de l'employé de la décharge m'asseoir fermement derrière le volant de ma voiture.

☐ Votre ami vous a aidé à déverser vos affaires et est parti. Vous feriez bien de rentrer chez vous maintenant, me dit-il en se mordillant

nerveusement la lèvre.

Sa nervosité s'expliquait : je pouvais être gravement blessé. Je pouvais même avoir besoin d'une ambulance. Plus tard je pouvais leur réclamer des dommages et intérêts. Tout compte fait, il préférerait que je m'en aille. Ce que je fis. De mon côté, le danger que je courais était assez grand pour m'inciter à quitter les lieux en quatrième vitesse.

Une fois en sécurité sur la route, je jetai un coup d'œil sur le siège arrière pour m'assurer que tout avait bien disparu. Il ne restait rien de tout mon bric-à-brac, et cela me réjouit. Mais, bien calés sur le siège arrière, il y avait maintenant deux paniers au lieu d'un.

J'essayai de réfléchir mais n'allai pas très loin dans mes cogitations. J'étais toujours sous le choc et me ressentais encore de l'accident, même si mes blessures n'avaient rien de grave. Je décidai de rentrer, de chercher l'adresse de Ben Jackson et d'aller lui rendre visite armé d'une clef à molette.

Je ne décolérai pas de tout le projet du retour, jusqu'au moment où, m'arrêtant devant la maison, je vis, posé dans la véranda, un panier qui ne m'était que trop familier. Le mot l'accompagnant était d'une gracieuse écriture féminine :

« Vous vous souvenez, disait-il, de Sarah King, une grande amie de William Shaw. Il y a longtemps que je ne vous ai vu, monsieur Benson, mais je sais que vous pouvez m'aider. Je ne quitte pratiquement plus mon appartement ces temps-ci, et vis en recluse. Je sais que vous êtes un gentleman et serez heureux d'aider une vieille dame qui ne sort plus beaucoup. Auriez-vous l'obligeance de prendre soin pour moi, du rosier de M. Shaw, s'il vous plaît? De tous ses amis, vous êtes celui qui vivez le plus près de chez moi et vous avez un si grand jardin! » C'était signé Sarah King.

Je me précipitai à l'intérieur de la maison. J'étais affolé. Certes M. Shaw m'avait sauvé la vie et aidé à me lancer dans une carrière intéressante. Mais il y a des limites à la gratitude!

La sonnerie du téléphone avait cette insistance monotone des téléphones qui sonnent depuis longtemps. C'était Charles Moriseau, le frère de Grâce Shaw. Je reconnus sa voix belliqueuse, toujours sur la défensive, avant qu'il eût prononcé trois mots.

☐ Avez-vous vu Grâce Shaw? demanda-t-il.

☐ Non, dis-je, en m'efforçant de garder un ton naturel, alors que la

peur m'étreignait la gorge.

Je ne l'avais pas vue. Je n'avais vu que quelques paquets blancs, soigneusement enveloppés et ficelés, au fond de trois paniers. Ainsi, du moins, ne mentais-je pas.

□ Mon illustre beau-frère prétend qu'elle a disparu, dit Moriseau. Je soupçonne quelque irrégularité de la part d'un de ses délicats amis.

L'image de Moriseau tel que je l'avais vu pour la dernière fois se présenta à mon esprit. Une voix trop cultivée, des mains moites, un crâne dégarni, des yeux bleu pâle de poisson qui scrutaient d'un air méfiant toute la race humaine. Je me souvenais de la bonne humeur et de l'entrain charmant de Shaw. Je commençai alors à m'énerver un peu.

□ Votre sœur n'est pas réputée pour ses goûts casaniers, dis-je.

□ J'ai l'impression qu'il se passe quelque chose de louche, dit-il. Il se pourrait bien que je vienne vous rendre visite, ainsi qu'à certains de ses soi-disant amis, en compagnie de la police.

□ Quand vous voudrez, mon cher, quand vous voudrez, dis-je et je raccrochai. Voilà qui réglait tout. Je n'allais pas moi, Alec Benson, être l'instrument dont se servirait Moriseau pour détruire mon bon ami William Shaw.

Une semaine passa. J'étais prêt pour la visite annoncée. J'attendais Moriseau et un gros balourd de policier. J'étais entièrement paré, et j'avais même un alibi pour ce fameux samedi après-midi. Personne ne vint. Il n'y avait rien dans les journaux. Je passai devant chez les Shaw, à Bel Air. C'était une des plus grandes propriétés de l'endroit. Je ne vis qu'un détective privé en uniforme patrouillant dans le parc. J'essayai d'appeler Higgins mais ce fut un gardien professionnel qui répondit au téléphone et m'informa qu'il n'y avait personne à la maison.

L'atmosphère resta tendue, mais rien de fâcheux ne se produisit. Cependant, ma femme se plaignait de mon irritabilité et, un soir, je lançai une vieille savate à la tête de mon fils.

Enfin, la tension cessa, je reçus un billet d'Higgins disant : « M. Shaw va faire un voyage en Europe après un hiver éprouvant. Il verra tous ses amis dès son retour à l'automne. »

Voilà qui mettait un terme au suspense. Tout se passerait bien pour William Shaw; quant à moi et aux autres, nous n'avions plus aucune

raison de nous inquiéter.

□ Pourquoi t'écarter-tu chaque fois que tu vois une voiture de police? me demanda ma femme. As-tu encore fait une fausse déclaration d'impôts?

En effet, je me demandais bien pourquoi. Au diable les directives d'Higgins! Pourquoi attendre jusqu'à l'automne? Je voulais être absolument certain qu'aucun policier ne viendrait frapper à ma porte.

J'achetai une bouteille de champagne et m'introduisis de force dans la propriété de Shaw. De nouveau, je me trouvais face à l'imperturbable Higgins et lui parlai du coup de téléphone de Moriseau.

Higgins eut son sourire tranquille.

□ Nous n'avons rien à craindre, monsieur Benson. En fait, nous avons organisé ce voyage en Europe dans l'unique but de mettre fin au séjour de Moriseau ici, maintenant que sa sœur a... euh... disparu avec un homme de mauvaise réputation. Il y avait juste nous quatre : M. et Mme Shaw, M. Moriseau et moi-même. Mme Shaw est partie. À présent, nous pouvons fermer la maison et il faudra bien qu'il s'en aille. Mais nous aurons tous encore l'occasion de passer de bons moments à l'automne!

Je désignai du doigt des bagages alignés dans le hall : deux grosses malles et plusieurs valises de femme :

□ Il semble que j'arrive juste à temps. Peut-être ferais-je mieux de donner cette bouteille à William et de m'en aller tout de suite.

Higgins fit non de la tête.

□ Cela ne serait pas sage, monsieur Benson. Nous avons réussi à convaincre Moriseau que sa sœur s'était enfuie. Cela aurait l'air bizarre s'il voyait des visages familiers - les visages des vieux amis - réapparaître si tôt.

□ Compris, dis-je en posant la bouteille sur les bagages. Transmettez mon meilleur souvenir à William.

Debout sur un des quais du port de Los Angeles, je regardai partir le gros paquebot à destination d'Hawaii. Ç'avait été un jeu d'enfant de

découvrir les réservations aux noms de M. et Mme Higgins pour faire porter dans leur cabine des cadeaux de dernière minute.

Je les repérai tous deux appuyés au bastingage, mais pris bien garde de ne pas être vu par eux.

Charles Moriseau se trouvait très loin de moi, souriant de toutes ses dents, faisant des signes d'adieu à sa sœur et à son nouveau beau-frère.

Avec William mort et enterré par ses vingt meilleurs amis, ils avaient réussi leur coup. Grâce pouvait désormais entretenir Higgins et son frère Charles sur un grand pied, car aucun d'entre eux ne dépensait avec la magnificence dont ce pauvre William avait fait preuve toute sa vie. Son collier étincelait sur la gorge satinée de Grâce. Les dents d'Higgins brillaient dans le soleil tandis qu'il la serrait contre lui et éclatait d'un rire heureux, tout à fait indigne d'un majordome stylé.

Je m'éclipsai et envoyai un télégramme à la police du port, leur signalant anonymement ce qu'ils trouveraient au fond des trois paniers dans la cabine d'Higgins. Ces paniers que j'avais gardé au frais dans la boutique d'un boucher de mes amis pendant que je me creusais désespérément... et vainement la cervelle, pour trouver un moyen de me sortir de ce guêpier.

Higgins avait bien calculé son coup et résolu avec élégance le problème de la suppression du corps - majordome efficace jusqu'au bout. Higgins n'avait fait qu'une légère erreur - une erreur inévitable. Trois hommes et une femme vivaient dans cette propriété. La femme était censée être morte; pourtant au milieu des bagages qu'il avait préparés pour le voyage en Europe (et n'était-il pas évident qu'ils prendraient des réservations pour une direction opposée?) se trouvaient quelques valises de femme.

Or, nul majordome de la classe d'Higgins n'enverrait deux hommes, son maître et lui-même, en Europe avec des bagages féminins.

DAME AVEC UNE BARBE

(The Bearded Lady)

par JOHN ROSS MACDONALD

LORSQUE je frappai, la porte, qui n'était pas fermée, s'ouvrit vers l'intérieur. J'entrai dans l'atelier, une pièce haute et sombre comme une grange. La grande fenêtre qui s'ouvrait au nord, face à moi, était tendue de rideaux épais qui ne laissaient pas filtrer la lumière matinale. Je trouvai l'interrupteur près de la porte et l'actionnai. Après quelques hésitations, plusieurs tubes fluorescents accrochés aux chevrons nus se mirent à répandre une clarté bleu-blanc.

Sous cette lumière crue, une étrange femme me faisait face. Ce n'était qu'un dessin au fusain posé sur un chevalet, mais elle me donna le frisson. Son corps nu, assis négligemment sur une chaise, était rond, mince et agréable à voir. Mais son visage, lui, n'avait rien d'agréable. Des sourcils noirs broussailleux dissimulaient presque ses yeux. Des moustaches à la gauloise encadraient sa bouche, et une barbe épaisse s'étalait en éventail sur son buste.

La porte grinça derrière moi. La jeune fille que je vis apparaître sur le seuil portait un uniforme blanc empesé. La raideur de son uniforme se retrouvait dans son expression, mais pas au point, tout de même, de gâcher sa beauté. Ses cheveux noirs étaient tirés en arrière, de façon stricte.

☐ Puis-je vous demander ce que vous faites ici? me lança-t-elle d'un ton brusque.

☐ Mais oui, bien sûr. Je cherche M. Western.

☐ Vraiment? Avez-vous essayé de regarder derrière les tableaux?

☐ Y passe-t-il beaucoup de temps?

☐ Non, et il y a encore autre chose qu'il ne fait pas - il ne reçoit pas d'invités dans son atelier quand il ne s'y trouve pas lui-même.

☐ Désolé. La porte était ouverte, alors je suis entré.

☐ Vous pouvez adopter maintenant le processus inverse.

☐ Une seconde... Hugh n'est pas malade?

Elle jeta un coup d'œil à son uniforme blanc et secoua la tête. _

☐ Êtes-vous une de ses amies? lui demandai-je.

☐ J'essaie, répondit-elle avec un léger sourire. Ce n'est pas toujours facile entre gens d'une même famille. Je suis sa sœur.

☐ Pas celle dont il parlait toujours?

☐ Je suis la seule qu'il ait.

Je me reportai mentalement en arrière et fouillai dans la boîte de mes souvenirs de guerre.

☐ Mary, dis-je. Son nom était Mary.

☐ C'est toujours le même. Et vous, êtes-vous un ami de Hugh?

☐ Je pense remplir les conditions. J'étais un de ses amis.

☐ Quand?

Elle avait posé la question sèchement. J'eus l'impression qu'elle n'appréciait guère les amis de Hugh, ou, du moins, certains d'entre eux.

☐ Aux Philippines. Il était attaché à mon groupe en qualité d'artiste combattant. À propos, je m'appelle Archer - Lew Archer.

☐ Ah! Oui. Je vois.

Sa désapprobation ne s'étendait pas jusqu'à moi - pas encore du moins. Elle me tendit la main, laquelle était ferme, fraîche, et s'accordait bien avec son regard direct.

☐ Hugh m'avait donné de vous, une idée fausse, dis-je. Je pensais que vous étiez encore une gamine à l'école.

☐ Il y a quatre ans de cela, rappelez-vous. Les gens grandissent en quatre ans. Enfin... certains d'entre eux.

Cette jeune fille était très sérieuse pour son âge. Je parlai d'autre chose.

☐ J'ai vu dans les journaux de Los Angeles l'annonce de son exposition. Et comme je passais par ici en allant à San Francisco, l'envie m'a pris de lui faire une petite visite.

☐ Je suis sûre qu'il sera content de vous voir. Je vais aller le réveiller. Il a un horaire impossible. Asseyez-vous, voulez-vous, Archer.

Je m'étais tenu le dos tourné au nu barbu que je lui avais caché plus ou moins consciemment. Lorsque je m'écartai et qu'elle le vit, elle ne parut nullement émue.

☐ Qu'ira-t-il chercher encore après ça?

Ce fut sa seule remarque. Quant à moi, je ne pouvais m'empêcher de me demander ce qui était arrivé au sens de l'humour de Hugh Western. Je parcourus des yeux la pièce, à la recherche de quelque chose qui pût expliquer cette horrible esquisse.

C'était l'atelier typique. Les tables et les bancs étaient encombrés de tout un attirail professionnel : des palettes et des plaques de verres barbouillées, des albums de croquis, du papier à dessin, des tubes de peinture éventrés. Accrochés à la grosse toile qui recouvrait les murs ou appuyés contre ceux-ci se trouvaient des tableaux de tailles diverses et à des stades de finition différents. Certains d'entre eux me paraissaient bizarres ou inquiétants, mais aucun n'était aussi bizarre ni aussi inquiétant que le croquis du chevalet.

Indépendamment des tableaux, il y avait une chose troublante dans la pièce. Le chambranle de la porte était marqué par une série de quatre empreintes arrondies et profondes. Les marques étaient récentes, et se trouvaient à peu près à hauteur de mes yeux. Elles donnaient l'impression qu'un coup de poing d'une force incroyable s'était écrasé sur le bois.

☐ Il n'est pas dans sa chambre, m'annonça le jeune fille en apparaissant sur le seuil.

Elle contrôlait soigneusement sa voix.

☐ Il s'est peut-être levé de bonne heure.

☐ Son lit n'est pas défait. Il n'est pas rentré de la nuit.

☐ À votre place, je ne m'en ferais pas. Après tout, ce n'est plus un enfant.

☐ Oui, mais il n'agit pas toujours en adulte.

Un sentiment profond se devinait sous son ton calme. Je n'aurais su dire si c'était de l'appréhension ou de la colère.

☐ Il a douze ans de plus que moi mais, au fond, c'est toujours un gamin. Un gamin d'âge mûr.

☐ Je vois. Un temps, je lui ai servi officieusement d'ange gardien. Je suppose que c'est un génie, ou quelque chose d'approchant, mais il a besoin de quelqu'un pour lui dire de ne pas rester dehors sous la pluie.

☐ Merci de me l'apprendre : je l'ignorais.

☐ Allons, ne vous en prenez pas à moi.

☐ Excusez-moi. Je suis un peu inquiète.

☐ Vous a-t-il donné du souci?

☐ Pas vraiment. C'est-à-dire, pas ces derniers temps. Il est redescendu sur terre depuis qu'il s'est fiancé avec Alice. Mais il continue à se faire les amis les plus invraisemblables. Il repère un faux Van Gogh les yeux fermés, littéralement, mais il manque totalement de discernement à propos des gens.

☐ C'est à moi que vous faites allusion?

☐ Non. (Elle sourit à nouveau. Son sourire me plaisait.) Je me suis montrée terriblement méfiante quand je suis tombée sur vous. Des gens plutôt douteux viennent le voir.

☐ Quelqu'un en particulier? m'enquis-je d'un ton détaché.

Juste au-dessus de sa tête, je distinguais la marque géante du poing sur le cadre de la porte. Mais avant qu'elle eût pu me répondre, une sirène se fit entendre au loin. Elle pencha la tête de côté.

☐ Il y a neuf chances sur dix que ce soit pour moi.

☐ La police?

☐ L'ambulance. Les sirènes de la police ont une tonalité différente. Je suis technicienne de rayons X à l'hôpital, aussi ai-je appris à repérer les ambulances au son. Et je suis de garde ce matin.

☐ L'exposition de Hugh s'ouvre ce soir, lui dis-je en la suivant dans l'entrée. Il reviendra certainement pour ça.

Elle venait d'atteindre la porte quand elle se retourna le visage illuminé :

☐ Il a peut-être passé la nuit à travailler à la galerie! Il est très

pointilleux sur la façon dont ses tableaux sont accrochés.

☐ Pourquoi ne pas téléphoner à la galerie?

☐ Il n'y a jamais personne au secrétariat avant neuf heures. (Elle jeta un coup d'œil à sa montre-bracelet d'un modèle peu féminin.) Il est moins vingt.

☐ Quand avez-vous vu Hugh pour la dernière fois?

☐ Hier soir, à dîner. Nous avons mangé de bonne heure. Il est retourné à la galerie aussitôt après. Il m'avait dit n'y aller que pour deux heures.

☐ Et vous, vous êtes restée ici?

☐ Jusque vers huit heures, heure à laquelle on m'a appelée de l'hôpital. Je ne suis rentrée à la maison que très tard, et j'ai pensé que Hugh était couché.

Elle me regarda d'un air incertain; le doute mettait une petite ride entre ses deux sourcils bien droits.

☐ Serait-ce un interrogatoire?

☐ Excusez-moi. Déformation professionnelle.

☐ Que faites-vous réellement dans la vie?

☐ Ceci n'est donc pas réel?

☐ Je veux dire, maintenant que vous avez quitté l'armée? Êtes-vous juriste?

☐ Détective privé.

☐ Oh! Je vois.

La ride s'accroissait entre ses deux yeux.

☐ Mais je suis en vacances, déclarai-je avec confiance.

Une sonnerie de téléphone se fit entendre derrière la porte de sa chambre. Elle alla répondre et revint, vêtue d'un manteau :

☐ C'était bien pour moi, Quelqu'un est tombé d'un néflier et s'est cassé la jambe. Vous voudrez bien m'excuser, monsieur Archer.

☐ Attendez une seconde. Si vous me dites où se trouve la galerie, je

pourrais aller voir si Hugh s'y trouve.

☐ C'est vrai, vous ne connaissez pas San Marcos.

Elle me conduisit à l'autre bout de l'entrée où se trouvait une porte-fenêtre. Celle-ci donnait sur un parking qui s'étendait à l'ombre d'un gros immeuble en stuc dont la forme évoquait un cube aplati. Un balcon prolongeait la porte-fenêtre, d'où partait un escalier de béton menant au parking. Elle sortit sur le balcon et me désigna le bloc de stuc.

☐ Voilà la galerie. Vous pouvez couper au plus court en suivant la petite ruelle.

Dans le parking, un jeune homme en combinaison noire briquait une décapotable rouge. Il rectifia la position et dit en agitant la main :

☐ *Bonjour*, Marie.

☐ *Bonjour*, mon Français loufoque. (Sa bonne humeur se teintait d'une pointe de mépris.) Avez-vous vu Hugh ce matin?

☐ L'enfant prodigue a-t-il à nouveau disparu?

☐ Pas à proprement parler...

☐ Je me demandais où se trouvait votre voiture. Elle n'est pas au garage.

Il parlait d'une voix beaucoup trop musicale.

☐ Qui est-ce? m'informai-je à mi-voix.

☐ Hilary Todd. Il dirige la boutique d'art du dessous. Si la voiture n'est pas là, Hugh n'est sûrement pas à la galerie. Il va falloir que je prenne un taxi pour aller à l'hôpital.

☐ Je vais vous conduire.

☐ Vous n'y pensez pas! Il y a une station de taxi juste de l'autre côté de la rue. Téléphonez-moi à l'hôpital si vous trouvez Hugh, me lançat-elle par-dessus son épaule.

Je descendis l'escalier menant au parking. Hilary Todd était toujours occupé à faire briller le capot de sa voiture, bien que celui-ci fût aussi net qu'un miroir.

Il avait des épaules larges et musclées. Des gars de son acabit

pouvaient être dangereux. Ce n'était plus un tout jeune homme. Il avait au sommet du crâne un petit rond chauve qui brillait comme un dollar d'argent.

☐ *Bonjour*, fis-je derrière son dos.

☐ Qu'est-ce que c'est?

Comme si mon français lui écorchait les oreilles, il se retourna, se redressa, et je vis à quel point il était grand - assez grand pour me donner l'impression d'être trapu, moi qui, pourtant, mesure un mètre quatre-vingts. Pour compenser sa calvitie naissante, il s'était fait pousser des favoris, ce qui, ajouté à ses yeux liquides, lui donnait une espèce d'air latin.

☐ Vous connaissez bien Hugh Western? lui demandai-je.

☐ Ça vous regarde?

☐ Ça me regarde.

☐ Et pourquoi?

☐ C'est moi qui ai posé la question, fiston. Réponds-y.

Il rougit et baissa les yeux, comme si j'avais pu lire ses pensées.

☐ Je..., bredouilla-t-il. Eh bien ça fait deux ans que j'habite au-dessous de chez lui. J'ai vendu quelques-uns de ses tableaux. Pourquoi?

☐ Je me suis dit que si sa sœur ignorait où il était, vous le sauriez peut-être, vous.

☐ Et comment le saurais-je? Êtes-vous de la police?

☐ Pas exactement.

☐ Pas du tout, vous voulez dire. (Il avait retrouvé son aplomb.) Auquel cas, vous n'avez pas le droit de prendre cette attitude autoritaire. Je ne sais absolument rien au sujet de Hugh, et je suis très occupé.

Il se retourna brusquement et, comme il reprenait son travail de lustrage, ses beaux muscles inutiles jouèrent à nouveau sous la combinaison.

Je suivis le passage étroit qui menait à la rue. A travers la haie de cyprès sur ma gauche, j'entrevis dans le patio d'un restaurant des parasols multicolores, semblables à des champignons géants. De

l'autre côté, se trouvait le mur de la galerie, un mur nu et blanc à l'exception d'une unique fenêtre garnie de barreaux de fer à hauteur de ma tête.

La façade de la galerie qui s'ornait d'un portique soutenu par de hautes colonnes avait l'aspect d'un monument grec. On y accédait de la rue par de larges marches, de béton. Une jeune fille était debout en haut des marches à demi appuyée contre une des colonnes.

Elle se tourna vers moi et les rayons obliques du soleil auréolèrent sa tête nue. Elle était d'une beauté sensationnelle : cheveux blonds, yeux noisette, peau bronzée. Elle remplissait son tailleur comme du sable dans un sac - solidement.

☐ Bonjour, lui dis-je.

Elle fit semblant de ne pas entendre. Du pied droit, elle tapotait impatiemment le sol. Je marchais jusqu'à la haute porte de bronze sur laquelle je pesai. Elle ne céda pas.

☐ Il n'y encore personne, dit la jeune fille. La galerie n'ouvre pas avant dix heures.

☐ Alors que faites-vous ici?

☐ Il se trouve que je travaille à la galerie.

☐ Pourquoi n'ouvrez-vous pas?

☐ Je n'ai pas de clé. De toute façon, ajouta-t-elle d'un ton pincé, nous ne laissons pas entrer de visiteurs avant dix heures.

☐ Je ne suis pas un touriste - du moins, pas en ce moment. Je suis venu voir M. Western.

☐ Hugh?

Elle me regarda en face pour la première fois.

☐ Hugh n'est pas ici. Il habite juste au coin, rue Rubio.

☐ J'en arrive.

☐ Eh bien, il n'est pas ici. (Elle insista curieusement sur le mot *ici*.) Il n'y a personne ici, que moi. Et je ne vais pas y rester beaucoup plus longtemps si le Dr. Silliman n'arrive pas.

☐ Silliman?

☐ Le docteur Silliman est notre conservateur.

On aurait pu croire à son ton qu'elle était propriétaire du musée. Au bout d'un moment, elle ajouta, d'une voix moins dure :

☐ Pourquoi cherchez-vous Hugh? Êtes-vous en affaires avec lui?

☐ Western est un de mes vieux amis.

☐ Vraiment?

Elle se désintéressa soudain de la conversation et nous restâmes plusieurs minutes sans parler. J'observai dans la rue la foule du samedi matin : des femmes en pantalon, en short ou en costume local, quelques hommes en chapeau texan, quelques autres en bérêt. Presque la moitié des voitures qui circulaient arboraient des plaques d'immatriculation d'autres États. San Marcos tenait à la fois de la ville de l'Ouest, de la station balnéaire et de la colonie d'artistes.

Un homme de petite taille en veste de velours côtelé violet se détacha de la foule et escalada les marches avec l'agilité d'un singe. Son visage marqué de rides avait lui aussi quelque chose de simiesque. Une masse de cheveux gris frisés ajoutaient près de huit centimètres à sa taille.

☐ Désolé de nous avoir fait attendre, Alice.

☐ Aucune importance, fit-elle avec un geste d'insouciance. Ce monsieur est un ami de Hugh.

Il se tourna vers moi.

☐ Bonjour, monsieur. Quel nom avez-vous dit?

Je me nommai. Il me serra la main. Ses doigts étaient comme de minces crochets d'acier.

☐ Western devrait arriver d'une minute à l'autre. Avez-vous été voir à son appartement?

☐ Oui. Sa sœur pensait qu'il avait peut-être passé la nuit à la galerie.

☐ Oh! Mais c'est impossible... Vous voulez dire qu'il n'est pas rentré chez lui hier soir?

☐ Apparemment, oui.

☐ Vous ne me l'aviez pas dit, intervint la blonde.

□ Je ne savais pas que cela vous intéressait.

□ Alice a tous les droits de s'y intéresser. (Les yeux de Silliman brillèrent de plaisir comme ceux d'une vieille commère.) Elle doit épouser Hugh. Le mois prochain, n'est-ce pas, Alice? À propos, puis-je vous présenter Miss Turner, monsieur Archer?

□ Hello, monsieur Archer.

Sa voix sonnait creuse et hostile. Je devinai que, d'une façon ou d'une autre Silliman l'avait embarrassée.

□ Je suis sûr qu'il ne va pas tarder, dit-il d'un ton rassurant. Nous avons encore du pain sur la planche pour le vernissage de ce soir. Voulez-vous venir l'attendre à l'intérieur?

J'acquiesçai volontiers.

Il sortit de la poche de sa veste un lourd trousseau de clés, déverrouilla la porte de bronze et la referma derrière nous. Alice Turner actionna un interrupteur qui éclaira un couloir haut de plafond le long duquel des statues grecques se tenaient figées comme des sentinelles. Il y avait plusieurs nymphes et des Vénus en marbre, mais Alice m'intéressait davantage. Elle avait tout ce que possédaient les Vénus avec, en plus, l'avantage d'être vivante. Apparemment, elle avait aussi Hugh Western, et cela me surprit. Il était un peu vieux pour elle, et un peu usé. Elle ne donnait pas l'impression d'être de ces filles qui en pincent pour les hommes mûrs. Mais il est vrai que Hugh Western avait du talent.

Elle sortit de la boîte aux lettres un paquet de courrier qu'elle emporta dans le bureau donnant sur le vestibule. Silliman se tourna vers moi et, de nouveau, m'adressa un de ses sourires" simiesques.

□ Elle est du tonnerre, pas vrai? Et elle sort d'une très bonne famille, d'une excellente famille. Son père, l'Amiral, est un de nos admirateurs, et Alice a hérité de ses goûts artistiques. Naturellement, elle s'intéresse à la question maintenant de façon plus personnelle. Saviez-vous qu'ils étaient fiancés?

□ Il y a des années que je n'ai vu Hugh : depuis la guerre.

□ Alors, j'aurais mieux fait de tenir ma langue et le laisser vous mettre au courant.

Tout en parlant, il me précédait le long de la galerie centrale, qui faisait toute la longueur du bâtiment, comme une nef d'église. A

gauche et à droite, dans ce qui aurait été les bas-côtés, les parois des salles d'exposition, plus petites, s'élevaient jusqu'à mi-hauteur du plafond. Au-dessus, se trouvait une mezzanine à laquelle on accédait par un escalier découvert. Silliman se mit à le gravir, en continuant de parler :

☐ Si vous n'avez pas vu Hugh depuis la guerre, ça vous intéressera de voir ses œuvres récentes.

Cela m'intéressait en effet, mais pas pour des raisons d'ordre artistique. Sur le mur de la mezzanine étaient accrochés une vingtaine de tableaux : des paysages, des portraits, des groupes de personnages à demi abstraits, et des natures mortes encore plus abstraites. Je reconnus quelques scènes dont il avait fait le croquis dans la jungle des Philippines, et qui, maintenant, étaient définitivement fixées à l'huile. Au centre, le portrait d'un homme barbu que j'aurais eu du mal à reconnaître, n'eût été l'inscription : « *Portrait de l'artiste par lui-même.* »

Hugh avait changé. Il avait grossi et entièrement perdu sa jeunesse. Il y avait des rides verticales sur son front, des touches de gris dans ses cheveux et sa barbe. Ses yeux clairs semblaient sourire d'un air sardonique. Mais en les regardant sous un autre angle, ils me parurent sombres et sinistres. C'était le genre de visage qu'on pouvait voir dans la glace de sa salle de bains par un matin gris de gueule de bois.

Je me tournai vers le conservateur qui s'attardait à mes côtés.

☐ Quand a-t-il laissé pousser sa barbe?

☐ Il y a deux ans, je crois, peu après être devenu un de nos peintres attitrés.

☐ Est-il obsédé par les barbes?

☐ Je ne vois pas très bien ce que vous voulez dire?

☐ Moi non plus. Mais je suis tombé sur une drôle de chose ce matin dans son atelier. Une esquisse de femme, un nu, avec une épaisse barbe noire. Cela signifie-t-il quelque chose pour vous?

Le vieil homme sourit.

☐ Il y a longtemps que j'ai renoncé à chercher un sens à ce que fait Hugh. Je suppose qu'il a sa logique esthétique à lui. Mais il faudrait que je voie cette esquisse avant de pouvoir formuler une opinion. Ce n'était peut-être qu'un simple gribouillage.

☐ Ça m'étonnerait. Le tableau était grand, et soigneusement exécuté.

Je lui posai la question qui me trottait dans la tête.

☐ Y a-t-il quelque chose qui ne va pas chez lui? D'un point de vue émotionnel, j'entends?

☐ Certainement pas, me répondit Silliman d'un ton catégorique. Il est tout simplement absorbé par son travail et il agit impulsivement. Il n'est jamais à l'heure à un rendez-vous.

Il consulta sa montre.

☐ Il m'avait promis hier soir de me retrouver ici ce matin à neuf heures; or il est presque neuf heures et demie.

☐ Quand l'avez-vous vu hier soir?

☐ Je lui ai laissé la clé de la galerie lorsque je suis rentré dîner chez moi. Il voulait changer quelques-uns des tableaux. Vers huit heures, ou peu après, il est venu chez moi me rendre la clé. Nous n'avons qu'une clé, étant donné que nous ne pouvons nous offrir de veilleur de nuit.

☐ Vous a-t-il dit alors où il allait?

☐ Il avait un rendez-vous, mais il ne m'a pas dit avec qui. Ce devait être urgent, car il a refusé de prendre un verre. Sur ce... (il jeta un coup d'œil à sa montre) Hugh ou pas Hugh, je crois que je ferais bien de me mettre au travail.

Alice nous attendait au pied de l'escalier. Elle s'agrippait à la rampe en fer forgé, comme si elle avait besoin d'un soutien. Sa voix n'était guère plus qu'un murmure, mais elle nous parut remplir la grande pièce d'échos sonores.

☐ Docteur Silliman. Le Chardin a disparu

Il s'arrêta si brutalement que je faillis le renverser.

☐ C'est impossible.

☐ Je le sais bien, mais il a disparu, cadre et tout.

Silliman descendit d'un bond les marches restantes et disparut dans une des pièces sous la mezzanine. Alice le suivit plus lentement. Je la rattrapai.

☐ Il manque un tableau?

☐ Le plus beau tableau de papa, un des meilleurs Chardin qui soit aux États-Unis. Il l'avait prêté à la galerie pour un mois.

☐ Est-ce qu'il vaut cher?

☐ Oui, il a beaucoup de valeur. Mais pour papa, il représente plus que de l'argent...

Elle pénétra dans la pièce et me jeta un regard vide d'expression, comme si elle se rendait brusquement compte qu'elle était en train de raconter des secrets de famille à un inconnu.

Silliman nous tournait le dos et contemplait un espace vide sur le mur qui nous faisait face. Quand il se retourna, il avait l'air terriblement secoué.

☐ J'avais bien dit au conseil d'administration que nous devrions installer un système d'alarme contre les cambrioleurs : les gens de l'assurance nous l'avaient recommandé. Mais l'amiral Turner a été le seul à me soutenir. Et maintenant, naturellement, c'est moi que l'on va critiquer!

Son regard troublé fit le tour de la pièce et se posa sur Alice.

☐ Et qu'est-ce que votre père va dire?

☐ Il va en être malade.

Elle avait aussi l'air malade.

Tout cela ne menant à rien, j'intervins :

☐ Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois?

☐ Hier après-midi, vers cinq heures trente, répondit Silliman. Je l'ai montré à un visiteur juste avant la fermeture. Étant donné que nous n'avons pas de gardien, nous surveillons très soigneusement les visiteurs.

☐ Et qui était ce visiteur?

☐ Une dame - une dame âgée de Pasadena. Elle est au-dessus de tout soupçon, naturellement. Je l'ai accompagnée jusqu'à la sortie, et elle a été la dernière à quitter la galerie. J'en suis sûr.

☐ N'oubliez-vous pas Hugh?

☐ Oh! Si, bien sûr! Il est resté ici jusqu'à huit heures hier soir. Mais vous ne voulez certainement pas insinuer que c'est Western qui l'a pris? C'est notre peintre attiré et il est tout dévoué à la galerie.

☐ Il a pu se montrer négligent. S'il travaillait dans la mezzanine et avait omis de verrouiller la porte...

☐ Il la gardait toujours fermée à clé - m'informa froidement Alice. Hugh n'est pas négligent pour les choses importantes.

☐ Y a-t-il une autre entrée?

☐ Non, dit Silliman. Le bâtiment a été conçu avec un souci de sécurité. Il n'y a qu'une seule fenêtre : celle de mon bureau, et elle est munie de lourds barreaux. Nous avons bien un système de conditionnement d'air, mais les orifices sont beaucoup trop petits pour que quelqu'un puisse s'introduire par là.

☐ Allons jeter un coup d'œil à la fenêtre.

Le vieil homme était trop bouleversé pour discuter mon autorité. Il me fit traverser une salle où étaient entreposées des toiles dans de vieux cadres dorés; si ceux-ci ne valaient pas d'être suspendus, leurs auteurs, eux, auraient bien mérité d'être pendus. L'unique fenêtre du bureau était fermée et masquée par un store vénitien. Je tirai le cordon et regardai à travers la vitre poussiéreuse. Les barreaux verticaux placés à l'extérieur n'étaient pas distants de plus de huit centimètres. Aucun d'entre eux ne donnait l'impression d'avoir été touché. De l'autre côté du passage, je voyais quelques touristes qui prenaient leur petit déjeuner derrière la haie du restaurant.

Silliman était penché au-dessus du bureau, une main sur le téléphone. L'indécision lui torturait le visage.

☐ J'ai vraiment horreur d'appeler la police dans une affaire de ce genre. Pourtant, je crois devoir le faire, non?

Alice posa sa main sur celle de Silliman, et son buste tendu dessina une arche au-dessus du bureau.

☐ Ne vaut-il pas mieux voir d'abord papa? Il était ici hier soir avec Hugh - j'aurais dû m'en souvenir plus tôt. Il y a une chance qu'il ait rapporté le Chardin à la maison avec lui.

☐ Vraiment? Vous le croyez vraiment?

Silliman lâcha le téléphone et joignit les mains sous son menton.

☐ Ce n'est pas le genre de papa d'agir ainsi sans vous tenir au courant. Mais le mois presque terminé, n'est-ce pas?

☐ Encore trois jours. (Silliman tendit à nouveau la main vers le téléphone.) L'amiral est-il chez lui? _

☐ Il doit se trouver au club à cette heure-ci. Êtes-vous en voiture?

☐ Non, pas ce matin.

Je pris une de mes fameuses décisions rapides, de celles qui font que vous vous réveillez au milieu de la nuit, cinq ans plus tard, pour les regretter. San Francisco pouvait attendre. Ma curiosité était excitée, et quelque chose aussi de plus profond que la curiosité. Un peu de cette responsabilité que j'avais ressentie pour Hugh aux Philippines, alors que j'étais l'homme au sens pratique, et lui, cet éternel adolescent s'imaginant que la jungle était un endroit aussi sûr qu'un paradis peint par le Douanier Rousseau. Bien que nous fussions à peu près du même âge, j'avais eu l'impression d'être son grand-frère, et je l'avais encore.

☐ Ma voiture est au coin, dis-je. Je serai heureux de vous conduire.

Le Beach Club de San Marcos était une longue bâtisse basse, peinte d'un vert discret, qui s'élevait bien en retrait de la route. Tout y était discret d'ailleurs, y compris le détective privé qui se tenait derrière les portes vitrées et qui nous regarda monter l'allée.

☐ Vous cherchez l'amiral, Miss Turner? Je crois qu'il est sur le pont nord.

Nous traversâmes un patio dallé qu'ombrageaient des palmiers en pots, et gravâmes un escalier qui menait à un pont promenade bordé de cabines. Je pus voir au nord-est, la ligne des montagnes protégeant la ville du désert, et la mer en-dessous avec ses vagues qui brillaient comme des écailles de poisson bleues. Abritée du vent par le pont, la piscine était calme et limpide.

L'amiral Turner prenait le soleil dans un transatlantique; il se leva en nous voyant; c'était un homme âgé mais robuste, en short et chemisette sans manches. Le soleil et le vent avaient halé son visage, plissé la chair autour des yeux. Si l'âge avait marqué son corps, sa voix, elle, n'était pas éteinte ou cassée. Elle conservait toujours l'intonation sonore du commandement.

☐ Qu'y a-t-il, Alice? Je te croyais au travail.

☐ Nous sommes venus vous poser une question, Amiral.

Silliman hésita, toussa derrière sa main, puis regarda Alice.

□ Parlez, mon vieux. Qu'avez-vous tous à faire une tête pareille?

□ Avez-vous emporté le Chardin chez vous hier soir? articula péniblement Silliman.

□ Non. Il a disparu?

□ Il n'est plus à la galerie, dit Alice.

Son attitude empruntée donnait à penser que son père lui faisait un peu peur.

□ Nous pensions que tu l'avais peut-être pris.

□ Moi, le prendre? Mais c'est ridicule! Absolument ridicule et grotesque! Quand l'a-t-on pris?

□ Nous ne le savons pas exactement. Il avait disparu quand nous avons ouvert la galerie.

□ Bon Dieu, que se passe-t-il? Il jeta un regard furibond à Alice, puis à moi. Ses yeux faisaient penser aux trous ronds et bleus de deux automatiques.

□ Et qui diable êtes-vous?

Ce n'était qu'un amiral en retraite, et il y avait des années que j'avais quitté l'uniforme; pourtant, je me sentis mal à l'aise.

□ C'est un ami de Hugh, papa, expliqua Alice. M. Archer.

Il ne me tendit pas la main. Je détournai les yeux. Une femme en maillot blanc se tenait debout sur un plongeoir de trois mètres, au bout de la piscine. Elle fit trois pas rapides, puis sauta. Son corps resta suspendu en l'air comme un canif entrouvert; je le vis se détendre, tomber et fendre l'eau avec à peine une éclaboussure.

□ Où est Hugh? demanda l'amiral d'un ton pétulant. Si c'est le résultat d'une négligence, j'étrillerai ce fils de...

□ Papa!

□ Il n'y a pas de « papa » qui tienne! Où est-il, Allie? Si quelqu'un devrait le savoir, c'est bien toi!

□ Mais je l'ignore. Il n'a pas reparu de la nuit, ajouta-t-elle d'une

petite voix.

☐ Ah! Vraiment?

Le vieil homme s'assit brusquement, comme si ses jambes étaient trop faibles pour supporter le poids de ses émotions.

☐ Il ne m'avait pas dit qu'il avait l'intention de partir.

La femme en maillot blanc gravit les marches derrière lui.

☐ Qui est parti? demanda-t-elle.

L'amiral se tordit le cou pour la regarder. Elle valait l'effort, et pourtant, elle ne reverrait plus ses trente ans. Son corps ruisselant était bronzé, renflé là où il le fallait, et mince ailleurs. Je ne reconnus pas son visage, mais son corps me parut familier. Silliman me la présenta comme la femme de l'amiral Turner. Lorsqu'elle ôta son bonnet de bain, sa chevelure rousse étincela.

☐ Tu ne vas pas croire ce qu'on vient de me dire, Sara. Mon Chardin a été volé.

☐ Lequel?

☐ Je n'en ai qu'un. *La pomme sur une table.*

Elle se tourna vers Silliman comme un chat qui bondit :

☐ Est-il assuré?

☐ Vingt-cinq mille dollars. Mais j'ai bien peur qu'il soit irremplaçable.

☐ Et qui a disparu?

☐ Hugh, dit Alice. Naturellement, ça n'a rien à voir avec le tableau.

☐ Tu en es sûre?

Sara se tourna vers son mari avec une vivacité qui la rendit presque disgracieuse.

☐ Hugh était à la galerie quand tu y es passé hier soir. C'est toi qui me l'as dit. Et n'avait-il pas essayé d'acheter le Chardin?

☐ Je n'en crois pas un mot, dit Alice. Il n'avait pas d'argent.

☐ Je le sais très bien, rétorqua Sara. Il agissait pour le compte d'un tiers. N'est-ce pas, Johnston?

□ Oui, reconnu le vieil homme. Il refusait de me dire pour qui il travaillait, ce qui est une des raisons pour lesquelles je ne voulais pas entendre parler de cette offre. Tout de même, c'est ridicule de conclure hâtivement au sujet de Hugh. J'étais avec lui quand il a quitté la galerie, et à ce moment-là, il n'avait pas le Chardin. C'est la dernière œuvre que j'ai regardée avant que nous partions.

□ À quelle heure t'a-t-il quitté?

□ Vers huit heures... Je ne me souviens pas exactement. (Il paraissait vieillir et se ratatiner sous le feu de ses questions.) Il m'a accompagné jusqu'à ma voiture»

□ Rien ne l'empêchait de retourner à la galerie, si?

□ Je me demande ce que vous cherchez à prouver, dit Alice.

La femme plus âgée lui décocha un sourire empoisonné.

□ J'essaie seulement de mettre les faits en lumière, pour que nous sachions quoi faire. Je remarque que personne n'a suggéré d'appeler la police.

Elle regarda chacun des autres à tour de rôle.

□ Alors? Est-ce qu'on la prévient? Ou admettons-nous que c'est ce cher Hugh qui a pris le tableau?

Personne ne lui répondit. Ce fut finalement l'amiral qui rompit l'horrible silence.

□ Nous ne pouvons faire intervenir les autorités si Hugh est impliqué. Il fait virtuellement partie de la famille.

Alice posa une main reconnaissante sur son épaule, mais Silliman dit, mal à l'aise :

□ Il y a des mesures à prendre. Si nous ne tentons pas de remettre la main sur le tableau, il se pourrait que nous ne touchions pas l'assurance.

□ Je m'en rends bien compte, dit l'amiral, mais c'est un risque à courir.

Sara Turner sourit de ses lèvres minces, pleine de suffisance. Elle avait marqué un point, mais je ne savais pas encore exactement ce qu'elle avait en tête. Pendant la discussion de famille, je m'étais écarté de quelques pas et accoudé à la rambarde, en haut des marches. Elle

s'avance vers moi. Au regard qu'elle me lança, je supposai que le mâle était une marchandise qu'elle appréciait.

□ Et vous, qui êtes-vous? me demanda-t-elle en élargissant son mince sourire.

Je me nommai, mais ne lui rendis pas son sourire. Elle s'approcha tout près de moi. Je sentais l'odeur de chlore qui émanait d'elle, et, par-dessous, l'odeur moins subtile de son corps.

□ Vous n'avez pas l'air à votre aise, me dit-elle. Pourquoi ne venez-vous pas nager avec moi?

□ Mon hydrophobie ne me le permet pas. Je regrette.

□ Quel dommage! J'ai vraiment horreur de faire les choses seule.

Silliman me donna un léger coup de coude et me dit à mi-voix :

□ Il faut vraiment que je retourne à la galerie. Je peux prendre un taxi si ça vous arrange.

□ Non, je vais vous conduire.

Je voulais avoir l'occasion de lui parler seul à seul.

On entendit des pas rapides dans le patio, au-dessous de nous. Je baissai les yeux et vis le crâne en partie déplumé d'Hilary Todd. Presque au même instant, il leva la tête, fit brusquement demi-tour et s'éloigna; puis il changea d'avis quand Silliman lui cria :

□ Salut! Vous cherchez les Turner?

□ En fait, oui.

Du coin de l'œil, je remarquai la réaction de Sara Turner lorsqu'elle entendit sa voix. Elle se raidit et porta la main à son éclatante chevelure.

□ Ils sont là-haut, dit Silliman.

Todd escalada les marches manifestement à contrecœur. Nous le croisâmes dans l'escalier. En chemise pastel et cravate assortie sous une veste de tweed de couleur vive, il était très élégant, mais il paraissait mal à l'aise, tendu. Sara vint l'accueillir en haut des marches. J'aurais bien voulu m'attarder un peu, mais Silliman pressa le mouvement.

☐ Mme Turner semble très sensible à la présence de Todd, lui dis-je une fois dans la voiture. Ont-ils des choses en commun?

☐ Je ne me suis jamais posé la question, me répondit-il sèchement. Pour autant que je sache, ils se connaissent sans plus.

☐ Et Hugh? Une simple relation, lui aussi?

Il m'étudia un instant pendant que la décapotable prenait de la vitesse.

☐ Vous êtes observateur, non?

☐ C'est mon métier de l'être.

☐ Que faites-vous exactement? Vous n'êtes pas. artiste?

☐ Je suis détective privé.

☐ Détective! (Il bondit sur son siège comme si j'avais fait mine de le mordre.) Alors, vous n'êtes pas un ami de Western? Appartenez-vous à la compagnie d'assurance?

☐ Pas le moins du monde. Je suis un ami de Hugh, et c'est l'unique raison pour laquelle je m'intéresse à cette affaire. Je suis plus ou moins tombé dessus.

☐ Je vois.

Mais il avait l'air plutôt sceptique.

Pour en revenir à Mme Turner, ce n'est point par plaisir qu'elle a fait cette scène à son mari. Elle devait bien avoir une raison. L'amour ou la haine?

Silliman tint sa langue une minute, mais ne put pas résister à cette bonne occasion de jaser.

☐ Je suppose que c'est un mélange des deux. Elle s'est toquée de Hugh dès son arrivée ici. Ce n'est pas une fille de San Marcos, vous savez. Cette pensée paraissait le réconforter. Pendant la guerre, elle était dans les transmissions à Washington. L'amiral l'a remarquée - Sara sait attirer l'attention - et engagée dans son propre personnel. Quand il a pris sa retraite, il l'a épousée et est venu s'installer ici dans sa maison de famille. Il y a longtemps que la mère d'Alice est morte. Eh bien, il n'y avait pas deux mois que Sara était ici qu'elle faisait déjà les yeux doux à Hugh. (Il serra les lèvres d'un air désapprobateur de vieille fille.) Le reste appartient à la chronique locale.

☐ Ils ont eu une liaison?

☐ Une liaison unilatérale, pour autant que je puisse en juger. Elle était absolument folle de lui. Je ne crois pas qu'il ait répondu à cet engouement, si ce n'est sur le plan strictement physique. Votre ami est un vrai Don Juan.

La désapprobation de Silliman masquait un soupçon d'envie.

☐ Mais j'ai cru comprendre qu'il était sur le point d'épouser Alice?

☐ Et c'est exact, tout à fait exact. Du moins, ça l'était jusqu'à ce que cette terrible histoire surgisse. Son... euh... affaire avec Sara a eu lieu avant qu'il n'ait fait la connaissance d'Alice. Jusqu'à ces tout derniers mois, elle suivait les cours d'une école des Beaux-Arts.

☐ Alice est-elle au courant de cette liaison avec sa belle-mère?

☐ Je suppose que oui. J'ai entendu dire que les deux femmes ne s'entendaient pas très bien, mais il peut y avoir d'autres raisons à cela. Alice refuse de vivre dans la même maison... elle s'est installée dans le pavillon du jardinier, derrière la demeure des Turner. Je crois que sa mésentente avec Sara est une des raisons qui l'ont décidée à venir travailler pour moi. Naturellement, il y a aussi la question d'argent. Les Turner ne sont pas très riches.

☐ Je pensais qu'ils croulaient sous l'argent, dis-je, à voir la façon dont ils ont écarté cette question d'assurance. Vous avez bien dit vingt-cinq mille^ dollars?

☐ Oui. L'amiral aime beaucoup Hugh.

☐ S'il n'est pas plein aux as, comment se fait-il qu'il possède un tableau d'une telle valeur?

☐ C'est un cadeau qu'il a reçu lorsqu'il a épousé sa première femme. Son père, à elle, était à l'Ambassade à Washington et il leur a donné le Chardin en cadeau de mariage. Vous pouvez comprendre pourquoi l'amiral y tient.

☐ Mieux que sa décision de ne pas prévenir la police. Qu'en pensez-vous, docteur?

Il resta un moment sans répondre. Nous approchions du centre de la ville; il fallait que je fasse attention à la circulation et je ne pouvais enregistrer ce qui se passait sur son visage.

☐ Après tout, c'est son tableau, dit-il précautionneusement. Et c'est de son futur gendre qu'il s'agit.

☐ Mais vous ne croyez tout de même pas Hugh coupable?

☐ Je ne sais que croire. Je n'y comprends rien. Et je ne saurai que penser tant que je n'aurai pas eu l'occasion de parler avec Western. (Il me jeta un regard vif.) Allez-vous partir à sa recherche?

☐ Il faut bien que quelqu'un le fasse. Je semble tout désigné pour ça.

Quand je le déposai devant la galerie, je lui demandai où travaillait Mary Western.

☐ Au City Hospital. (Il m'expliqua comment m'y rendre.) Mais allez-y doucement, n'est-ce pas, monsieur Archer? Gardez-vous de toute imprudence? Je me trouve dans une situation délicate.

☐ Je serai extrêmement doux et suave.

Sur quoi, je lui claquai violemment la portière au nez.

* * *

Dans la salle d'attente des rayons X, il y avait plusieurs malades à différents stades de décrépitude et de délabrement. La blonde replète de la réception me dit que Miss Western était dans la salle de radiographie. Voulais-je bien attendre? Je m'assis et admirai la façon dont ses épaules hâlées resplendissaient à travers son uniforme en nylon. Quelques minutes plus tard, Mary pénétra dans la pièce. Elle était toujours aussi raide, se dominait visiblement et paraissait très efficace. La lumière vive venant de la fenêtre la fit cligner. J'eus la fugitive impression d'une enfant perdue se cachant au plus profond d'elle-même.

☐ Avez-vous vu Hugh? me demanda-t-elle.

☐ Non. Sortons une minute.

Je la pris par le coude et l'entraînai vers le couloir.

☐ Qu'y a-t-il? (Elle parlait d'une voix calme, mais plus aiguë qu'à l'ordinaire.) Lui est-il arrivé quelque chose?

☐ Ce n'est pas à *lui* qu'il est arrivé quelque chose. On a volé le tableau de l'amiral Turner, à la galerie. Celui que tout le monde appelle le Chardin.

☐ Mais qu'est-ce que ça vient faire avec Hugh?

☐ Quelqu'un semble croire qu'il l'a pris.

☐ Quelqu'un?

☐ Mme Turner, pour ne rien cacher.

☐ Sara! Elle dirait n'importe quoi pour se venger de ce qu'il l'a laissée tomber.

J'enregistrai.

☐ Peut-être. Mais le fait est que l'amiral, lui aussi, semble le soupçonner. Tant et si bien qu'il préfère laisser la police en dehors de tout ça.

☐ L'amiral Turner est un vieil imbécile. Si Hugh était ici pour se défendre...

☐ Mais c'est là toute la question. Il n'y est pas.

☐ Il faut que je le trouve.

Elle se dirigea vers la porte.

☐ Ça ne sera peut-être pas si facile que ça.

Elle s'arrêta, projeta son menton en avant et me regarda d'un air furieux :

☐ Vous le suspectez, vous aussi?

☐ Non. Mais un crime a été commis, rappelez-vous. Les crimes vont souvent par paire.

Elle se retourna, ses yeux sombres largement ouverts.

☐ Alors, vous pensez vraiment qu'il est arrivé quelque chose à mon frère?

☐ Je ne pense rien. Mais si j'étais sûr qu'il aille bien, je serais à l'heure actuelle en route pour San Francisco.

☐ Vous croyez que c'est à ce point, me dit-elle dans un murmure. Il faut que j'aille à la police?

☐ À vous de juger. Mais vous préférez la tenir en dehors de tout ça s'il y a le moindre risque que...

Je laissai ma phrase inachevée. Elle la termina :

□ ... que Hugh soit un voleur? Il n'y en a aucun. Mais je vais vous dire ce que nous allons faire. Il est peut-être monté à sa cabane dans la montagne. Ça lui est déjà arrivé d'y partir sans prévenir personne. Voulez-vous y venir avec moi? (Elle posa une main légère sur mon bras.) Je peux y aller seule s'il faut que vous partiez.

□ Je ne quitte pas le secteur, dis-je. Pouvez-vous obtenir qu'on vous donne la journée?

□ Je la prends. Tout ce qu'on peut faire, c'est me renvoyer, et ils manquent de bons techniciens. De toute façon, j'ai fait trois heures de travail supplémentaires hier soir. Je vous rejoins dans deux minutes.

* * *

Je rabattis le toit de la décapotable. Elle s'assit près de moi. Comme nous sortions de la ville, le vent balaya son glacis d'efficacité, lui colora les joues et décoiffa ses cheveux.

□ Vous devriez le faire plus souvent, lui dis-je.

□ Faire quoi?

□ Partir à la campagne et vous détendre.

□ Je ne me sens pas tellement détendue avec mon frère accusé de vol... et disparu.

□ En tout cas, vous ne travaillez pas. Vous est-il jamais venu à l'esprit que vous travailliez peut-être trop?

□ Vous est-il jamais venu à l'esprit qu'il faut bien que quelqu'un travaille, si l'on veut que le travail soit fait? Hugh et vous, vous ressemblez plus que je ne le pensais.

□ D'une certaine façon, c'est un compliment. Mais dans votre bouche, on dirait une insulte.

□ Ne le prenez pas mal. Il se trouve simplement que Hugh et moi sommes différents. Je reconnais qu'il travaille dur sur ses tableaux, mais il n'a jamais essayé de gagner régulièrement sa vie. Depuis que j'ai fini mes études, j'ai dû gagner notre pain quotidien à tous les deux. Ce qu'il touche de la galerie, lui paie ses fournitures et c'est à peu près tout.

☐ Je pensais qu'il réussissait bien. On a fait tout un tapage dans les journaux de Los Angeles à propos de son exposition.

☐ Ce ne sont pas les critiques qui achètent les tableaux, dit-elle sans ménagement. S'il fait une exposition, c'est pour essayer de vendre quelques toiles afin de pouvoir se marier. Hugh vient de se rendre compte que l'argent était une chose indispensable.

Elle ajouta avec quelque amertume :

☐ C'est un peu tard.

☐ Pourtant, il travaille en dehors, non? N'est-il pas courtier à mi-temps, ou quelque chose comme ça?

☐ Pour Hendryx, oui. (Elle s'arrangea pour que le nom fît l'effet d'un gros mot.) Je préférerais qu'il n'accepte pas le premier sou de cet argent-là.

☐ Qui est Hendryx?

☐ Un type.

☐ Ça, j'avais compris. Qu'est-ce qui se passe avec son argent?

☐ Je ne sais pas exactement. Je n'ai aucune idée de sa provenance. Mais il en a beaucoup.

☐ Vous ne l'aimez pas?

☐ Non. Je ne l'aime pas et je n'aime pas les hommes qui travaillent pour lui. Ils me font l'effet d'une bande de gangsters. Mais Hugh est incapable de s'en rendre compte. Il est terriblement obtus en ce qui concerne les gens. Je ne veux pas dire qu'il ait fait quoi que ce soit de mal, s'empressa-t-elle d'ajouter. Il a acheté quelques tableaux pour Hendryx, à la commission.

☐ Je vois.

Mais ce que je voyais ne me plaisait pas.

☐ L'amiral a dit quelque chose à propos de Hugh qui essayait d'acheter le Chardin pour un acquéreur dont oh taisait le nom. Serait-ce Hendryx?

☐ Ça se pourrait.

☐ Parlez-moi encore d'Hendryx.

☐ Je ne sais rien d'autre. Je ne l'ai rencontré qu'une fois. Ça m'a suffi. Je sais que c'est un vieil homme méchant, et qu'il a un garde du corps qui le monte dans sa chambre.

☐ Qui le monte dans sa chambre?

☐ Oui. C'est un infirme. En fait, il m'a proposé un job.

☐ Le monter dans sa chambre?

☐ Il n'a pas spécifié ce que seraient mes attributions. Il n'est pas allé jusque-là.

Sa voix était si glaciale qu'elle pétrifiait la conversation.

☐ Maintenant, pourrions-nous parler d'autre chose, Archer?

La route avait commencé de grimper vers la montagne. Des panneaux jaune et noir signalant des zones glissantes se dressaient le long des contreforts. En appuyant presque à fond sur l'accélérateur, je maintenaïis notre allure aux alentours de soixante-quinze.

☐ Vous avez eu une matinée bien remplie, me dit Mary au bout d'un moment : faire la connaissance des Turner et tout...

☐ L'activité sociale constitue mon gagne-pain.

☐ Avez-vous aussi fait la connaissance d'Alice?

J'acquiesçai.

☐ Qu'en pensez-vous?

☐ Je ne devrais pas le dire à une autre fille, mais elle est ravissante.

☐ La vanité n'est pas un de mes défauts, dit Mary. Elle est belle. Et vraiment attachée à Hugh.

☐ C'est ce que j'avais cru comprendre.

☐ Je ne crois pas qu'Alice ait jamais été amoureuse avant. Et pour elle, la peinture compte presque autant que pour Hugh.

☐ Il a de la chance.

Je me souvins du regard désabusé de Hugh dans le portrait qu'il avait fait de lui-même, et souhaitai que sa chance se maintînt.

La route montait en tournant dans des tranchées d'argile rouge et à

travers des étendues d'yeuses desséchées.

□ Il y en a encore pour longtemps? demandai-je.

□ Encore trois kilomètres.

Finalement la route redevint horizontale. J'en surveillai si étroitement le bord que, pratiquement, je n'aperçus la cabane qu'au moment où nous fûmes dessus. C'était une construction sans étage qui s'élevait dans un petit creux. Accoté à l'une des parois, il y avait un abri en toile goudronnée d'où dépassait l'arrière d'un coupé gris. Je regardai Mary.

□ C'est notre voiture, fit-elle en hochant la tête. Sa voix débordait de soulagement.

J'arrêtai la décapotable dans le sentier, en face de la cabane. Dès que s'éteignit le moteur, le silence s'installa. Haut dans le ciel au-dessus de nous, un unique faucon tournait et retournait au bout de son fil invisible. À part lui, le monde entier semblait désert. Comme nous remontions l'allée de gravier mal entretenue le bruit de mes propres pas me fit tressaillir.

La porte n'était pas fermée à clé. La cabane ne comportait qu'une pièce. C'était un antre de célibataire que nulle main n'avait rangé depuis plusieurs mois. Des ustensiles de cuisine, une salopette tachée de peinture, du matériel de peintre, de la literie sale, étaient disséminés sur le plancher et sur les meubles. Il y avait une bouteille de whisky à demi-pleine, ouverte sur la table de cuisine au beau milieu de la pièce. Ça n'aurait été qu'une cabane de montagne comme les autres sans les aquarelles sur les murs, qui étaient comme de petites fenêtres brillantes, et l'unique grande fenêtre qui donnait sur le ciel.

Mary avait traversé la pièce et regardait par la fenêtre. J'allai me placer tout contre elle. Une étendue bleue s'enfonçait devant nous jusqu'à la mer, et au-delà, jusqu'à la ligne courbe de l'horizon. San Marcos et ses faubourgs s'épalaient comme une carte aérienne entre la mer et les montagnes.

□ Je me demande où il peut bien être, dit-elle. Peut-être parti se promener. Après tout, il ne sait pas que nous le cherchons.

Je jetai un coup d'œil vers la paroi de la montagne qui dégringolait presque à pic sous la fenêtre.

□ Non, fis-je, il ne le sait pas.

La pente d'argile rouge était semée de blocs rocheux. Il n'y poussait rien si ce n'est quelques buissons couleur de poussière... et un pied, portant une chaussure d'homme, qui émergeait d'une fissure entre deux rochers.

Je sortis sans un mot. Un sentier faisait le tour du cabanon et menait au bord de la pente. Hugh Western était bien là, au bout de ce pied. Il était étendu, ou plutôt suspendu, la tête en bas, le visage dans l'argile, à environ sept mètres de moi. Une de ses jambes repliée sous lui, l'autre coincée entre les blocs de pierre. Contournant les rochers, je me penchai sur lui pour examiner sa tête.

Sa tempe droite était défoncée, son visage tout meurtri. Je soulevai son corps rigide. Il y avait des heures qu'il était mort, mais une forte et tenace odeur de whisky émanait encore de lui.

Une avalanche de graviers minuscules s'abattit bruyamment près de moi. Mary se trouvait en haut de la pente.

☐ Ne descendez pas!

Elle ne prêta pas la moindre attention à mon avertissement. Je restai où j'étais, accroupi sur le corps, essayant de dissimuler à sa vue la tête défoncée. Elle se pencha par-dessus le bloc de pierre et regarda. Ses yeux noirs brillaient dans son visage exsangue. Je m'écartai. Elle prit la tête de son frère dans ses mains.

☐ Si vous vous évanouissez, dis-je, je ne sais pas si je pourrai vous remonter là-haut.

☐ Je ne m'évanouirai pas.

Elle souleva le corps par les épaules pour regarder le visage. Ses doigts passèrent doucement sur la tempe blessée.

☐ Voilà ce qui l'a tué. On dirait un coup de poing.

Je m'agenouillai auprès d'elle et vis la rangée de marques rondes qui s'étaient imprimées dans le crâne.

☐ Il a dû tomber, dit-elle, et se cogner la tête contre les rochers. Personne n'aurait pu le frapper avec une telle force.

☐ J'ai bien peur pourtant, que quelqu'un l'ait fait dis-je. Quelqu'un dont le poing est assez fort pour laisser sa marque dans du bois.

Deux longues heures plus tard, je garai ma voiture devant la boutique d'art, rue Rubio. Ses vitrines étaient bourrées de reproductions d'impressionnistes et de postimpressionnistes. Je remarquai également une très mauvaise huile originale qui représentait un effet de houle - une houle aussi raide et statique que de la crème fouettée. L'enseigne au-dessus des vitrines était rédigée en lettres fleuries : *Chez Hilary*. La pancarte en carton qui se trouvait sur la porte était plus simple et allait droit au but. Elle annonçait : *Fermé*.

L'escalier et l'entrée paraissaient sombres, mais il était agréable d'échapper au soleil. Le soleil me rappelait ce que j'avais découvert en plein midi sur le haut-plateau. Ce n'était pas encore le milieu de l'après-midi, mais je me sentais les nerfs à vif comme si la soirée était déjà très avancée. Et mes yeux me faisaient mal.

Mary ouvrit la porte de son appartement, et s'écarta pour me laisser passer. Elle s'arrêta sur le seuil de sa chambre pour me dire qu'il y avait du whisky dans le buffet. Je proposai de lui servir un verre. Non, merci, elle ne buvait jamais. La porte se referma derrière elle. Je me préparai un whisky à l'eau et essayai de me détendre sur une chaise longue. Impossible. Mon esprit s'obstinait à retourner les questions et les réponses... et les questions qui n'avaient pas de réponse. Du poste d'incendie le plus proche nous avions appelé le shérif et l'avions conduit avec ses assistants sur la montagne, devant le corps. Des photographies avaient été prises, on avait fouillé la cabane et ses alentours, beaucoup de questions avaient été posées. Mary n'avait pas parlé du Chardin. Ni moi non plus.

Après l'arrivée du coroner du comté, on eut la réponse à quelques-unes des questions que l'on se posait. Hugh Western était mort vers huit ou dix heures, la veille au soir; le coroner ne pouvait déterminer l'heure avec plus de précision avant l'analyse du contenu de l'estomac. C'est le coup sur la tempe qui avait tué Hugh. Les blessures au visage, qui n'avaient pas saigné, lui avaient vraisemblablement été infligées après sa mort. Ce qui impliquait qu'il était déjà mort lorsque son corps était tombé - ou avait été précipité - dans le vide.

Ses vêtements avaient été imbibés de whisky pour que cela eût l'air d'une chute d'ivrogne. Mais l'assassin avait pris trop de précautions et déjoué ses propres intentions. La bouteille de whisky du cabanon ne portait aucune empreinte digitale, pas même celles de Western, et le volant du coupé non plus. La bouteille et le volant avaient tous deux été essuyés.

Je me levai quand Mary revint dans la pièce. Elle avait brossé ses

cheveux noirs qui luisaient, et s'était changée. Elle portait maintenant une robe en jersey noir qui collait à son corps comme une seconde peau. Une pensée me traversa l'esprit, tel un sale petit rongeur. Je me demandai de quoi elle aurait l'air avec une barbe.

☐ Puis-je jeter encore un coup d'œil dans l'atelier? Je m'intéresse à cette esquisse.

☐ Une esquisse?

Elle me regardait en fronçant les sourcils et paraissait étonnée.

☐ Celle de la dame avec une barbe.

Elle traversa l'entrée devant moi en marchant précautionneusement comme si le sol n'était pas sûr. La porte de l'atelier n'était toujours pas fermée. Elle la tint ouverte pour moi et appuya sur l'interrupteur.

Quand les lumières fluorescentes s'allumèrent en clignotant, je vis que le nu barbu avait disparu. Il n'en restait plus rien, si ce n'est quatre coins de papier à dessin fixés au chevalet par des punaises.

Je me tournai vers Mary :

☐ L'avez-vous enlevée?

☐ Non. Je ne suis pas entrée ici depuis ce matin.

☐ Alors, quelqu'un l'a volée. Manque-t-il autre chose?

☐ Je ne peux pas en être sûre, il y a ici un tel désordre. Elle parcourut la pièce en regardant les tableaux accrochés aux murs et s'arrêta finalement près d'une table d'angle.

☐ Il y avait un moulage en bronze sur cette table. Il n'y est plus.

☐ Quel genre de moulage?

☐ Le moulage d'un poing. Hugh l'avait fait d'après le poing de cet homme - cet homme affreux dont je vous ai parlé.

☐ Quel homme affreux?

☐ Je crois qu'il s'appelle Devlin, le garde du corps D'Hendryx. Hugh s'est toujours intéressé aux mains, et cet homme en a d'énormes.

Son regard se perdit progressivement dans le vague; je devinai qu'elle pensait à la même chose que moi : les marques sur le côté de la tête de

Hugh, qui auraient pu être le fait d'un poing géant.

☐ Regardez!

Je lui montrai les traces sur le chambranle de la porte.

☐ Le moulage du poing de Devlin aurait-il pu laisser de telles marques?

Elle les toucha de ses doigts tremblants.

☐ Je le pense, oui.

Elle tourna vers moi un regard interrogateur.

☐ Dans ce cas, dis-je, cela signifie probablement qu'il a - été tué ici. Vous devriez en parler à la police. Et je crois qu'il est temps de la mettre au courant à propos du Chardin.

Une certaine résistance perçait encore dans son regard. Enfin, elle céda :

☐ Oui, il faut que je leur en parle. De toute façon ils ne tarderont pas à l'apprendre. Mais plus que jamais maintenant, je suis sûre que Hugh ne l'a pas pris.

☐ Que représente ce tableau? Si nous pouvions le trouver, nous y découvririons peut-être le meurtrier attaché.

☐ Vous croyez? Eh bien, c'est le portrait d'un petit garçon qui regarde une pomme. Attendez... Hilary en a une copie. C'est un des étudiants de l'université qui l'a faite, et elle n'est pas très bonne. Mais cela vous en donnera une idée, si vous voulez descendre jusqu'à sa boutique et y jeter un coup d'œil.

☐ La boutique est fermée.

☐ Il y est peut-être quand même. Il a un petit appartement au fond.

Je me dirigeai vers la porte, mais me retournai avant d'y parvenir.

☐ Qui est-ce, au juste, cet Hilary Todd?

☐ J'ignore d'où il est originaire. Ayant été stationné ici pendant la guerre, il y est resté, tout simplement. Ses parents ont eu de l'argent à un moment, et il a étudié la peinture et la danse à Paris, ou du moins c'est ce qu'il prétend.

☐ L'art semble être l'industrie principale de San Marcos.

☐ Si vous parlez ainsi, c'est que vous avez fait la connaissance des gens qu'il ne fallait pas.

Je descendis l'escalier extérieur jusqu'au parking. La décapotable de Todd se trouvait près de la ruelle. Je frappai à la porte de derrière de la boutique. Il n'y eut pas de réponse mais, de l'autre côté du battant qu'obturait un store vénitien, j'entendais un murmure de voix, l'une grondante, l'autre gazouillante. Il y avait une femme avec Hilary. Je frappai une seconde fois.

Après un nouveau temps d'attente, on entrebâilla la porte. Todd jeta un coup d'œil par l'ouverture. Il était en train de s'essuyer la bouche avec un mouchoir taché de rouge. Des taches trop éclatantes pour être du sang. Ses yeux étroits brillaient au-dessus du mouchoir, tels des éclats d'agate.

☐ Bonjour.

J'avancai comme si je m'étais attendu à ce qu'on me fît entrer. Sous la pression de mon épaule, Hilary ouvrit la porte à contrecœur, puis recula dans un couloir étroit entre deux cloisons.

☐ Que puis-je pour vous, monsieur... Je ne crois pas connaître votre nom.

Avant que j'aie pu répondre, une voix de femme dit clairement :

☐ Mais, c'est M. Archer, n'est-ce pas?

Sara Turner apparut dans l'encadrement de la porte derrière Hilary. Elle tenait un verre de whisky à la main et paraissait fraîchement ravalée. Ses cheveux roux n'étaient pas dérangés, sa bouche rouge resplendissait comme si elle venait de la farder.

☐ Bonjour, madame Turner.

☐ Bonjour, monsieur Archer. Connaissez-vous Hilary, monsieur Archer? Vous devriez. Tout le monde devrait. Hilary est ruisselant de charme, n'est-ce pas, très cher?

Sa bouche accusa un mince sourire et Todd lui jeta un regard de haine non dissimulée, puis se tourna vers moi sans modifier son expression.

☐ Vous désiriez me parler?

☐ Effectivement. Vous avez une copie du Chardin de l'amiral Turner?

- ☐ Une copie, oui.
- ☐ Puis-je y jeter un coup d'œil?
- ☐ Pourquoi diable?
- ☐ Je désire être à même d'identifier l'original. Il est probablement lié au meurtre.

Je les observais tous deux en prononçant ce mot. Ils ne marquèrent de surprise ni l'un ni l'autre.

- ☐ Nous en avons entendu parler à la radio, dit la femme. Pour vous, quelle chose épouvantable!
- ☐ Épouvantable, fit Todd en écho, avec dans le regard une sympathie factice.
- ☐ Pire encore pour Western, dis-je, et pour celui qui a fait le coup. Pensez-vous toujours qu'il ait volé le tableau, madame Turner?

Todd lui jeta un regard vif. Elle était embarrassée, comme j'avais voulu qu'elle le fût. Elle noya son embarras dans son verre, but une bonne part de son contenu, et laissa sur le bord une demi-lune rouge.

Jamais je n'ai pensé qu'il l'avait volé, mentirent les lèvres pourpres. J'en ai seulement souligné la possibilité.

- ☐ Je vois. N'avez-vous pas dit quelque chose à propos de Western essayant d'acheter le tableau à votre mari? Qu'il agissait au nom d'un tiers?
- ☐ Ce n'est pas moi qui ai dit cela. Je l'ignorais.

☐ Alors, c'est l'amiral. Il serait intéressant de savoir qui était ce tiers. Il voulait le Chardin et j'ai bien l'impression que Hugh Western est mort parce que quelqu'un voulait le Chardin.

Todd m'avait écouté attentivement sans rien dire.

- ☐ Je ne vois par le rapport, fit-il. Mais si vous voulez bien entrer et vous asseoir, je vais vous montrer ma copie.
- ☐ Vous ne sauriez pas, par hasard, pour le compte de qui Western agissait?

Il écarta les mains, paumes ouvertes, en un geste très continental.

☐ Comment le saurais-je?

☐ Vous êtes de la partie.

☐ J'en étais.

Il fit brusquement demi-tour et quitta la pièce.

Sara Turner s'était approchée d'un bar portatif dans un coin de la pièce et s'occupait à briser de la glace avec un pic à manche d'argent.

☐ Puis-je vous préparer un verre, monsieur Archer?

☐ Non, merci.

Je m'assis sur une chaise cubiste destinée aux personnes anguleuses et la regardai absorber d'une seule lampée la moitié du nouveau whisky qu'elle venait de se préparer.

☐ Que voulait dire Todd en déclarant qu'il *ait été* de la partie? Ce n'est pas lui qui fait marcher cette affaire?

☐ Il doit y renoncer. La boutique a fait faillite et Todd cherche une épaule sur laquelle pleurer.

☐ La vôtre?

Une sorte d'intimité hostile était née entre nous, et je tentai d'en tirer le meilleur parti possible.

☐ Qui vous a mis cette idée en tête?

☐ Je croyais que c'était un de vos amis.

☐ Ah! Oui? Son rire était trop bruyant pour être agréable. Vous posez beaucoup de questions, monsieur Archer,

☐ Cela semble nécessaire. Les flics d'une ville comme celle-ci semblent hésiter à marcher sur les pieds des gens.

☐ Mais vous, non.

☐ Moi, je ne fais que passer. Je peux suivre mes intuitions.

☐ Qu'espérez-vous y gagner?

☐ Rien pour moi. J'aimerais seulement que justice soit faite.

Elle s'assit en face de moi, ses genoux touchant presque les miens.

C'étaient de jolis genoux, et nus. Je me sentis gêné. Sa voix, chargée d'émotion facile, me gêna davantage encore.

□ Aimiez-vous beaucoup Hugh? me demanda-t-elle.

□ Je l'aimais bien.

J'avais répondu de façon machinale. Je pensais à autre chose : la façon qu'elle avait de s'asseoir, les genoux serrés, le corps penché en arrière, sûre de ses lignes fermes. J'avais vu la même pose sur un fusain le matin même.

□ Moi aussi, je l'aimais bien, et même beaucoup. J'ai pensé... je me suis souvenu de quelque chose. Quelque chose dont Hilary avait parlé voici une quinzaine de jours... à propos de Walter Hendryx. Il avait envie d'acheter le Chardin. Hugh et Walter Hendryx discutaient dans la boutique...

Elle s'interrompt brusquement. Elle avait levé les yeux et vu, appuyé contre le chambranle, Todd dont le visage exprimait la colère et les épaules esquissèrent un mouvement en direction de Sara. Elle recula en étreignant son verre. Si je n'avais pas été là, il l'aurait frappée. En l'occurrence, il dit d'un ton uni :

□ N'avez-vous pas un peu trop bu, chère Sara?

Elle avait peur de lui, mais ne voulait pas en convenir.

□ Il me faut bien faire quelque chose pour supporter la compagnie des personnes présentes, répliqua-t-elle.

□ Vous devriez être totalement anesthésiée maintenant.

□ Puisque vous le dites, chéri.

Elle jeta son verre encore à demi plein vers la porte. Il se brisa en faisant une marque sur le mur et éclaboussant une photo de Nijinsky en faune. Une partie du liquide se répandit sur les chaussures en daim bleu de Todd.

□ Charmant, dit-il. J'adore vos bouffonneries enfantines, Sara. J'adore également la façon dont vous bavez.

Il se tourna vers moi.

□ Voici la copie, monsieur Archer. Ne faites pas attention à Sara; elle est un rien partie.

Il tint le tableau de façon que je puisse le voir; il s'agissait d'une peinture à l'huile d'environ un mètre carré, montrant un petit garçon en gilet bleu assis à une table. Au centre de la nappe en toile, il y avait un plat bleu contenant une pomme rouge. Le petit garçon regardait la pomme comme s'il se proposait de la manger. Le copiste avait reproduit la signature et la date : *Chardin, 1744*.

☐ Ce n'est pas très bon, dit Todd, si jamais vous avez vu l'original. Mais ce n'est pas le cas?

☐ Non.

☐ Dommage. Vous n'en aurez probablement jamais l'occasion, maintenant, et c'est vraiment parfait. Parfait. Le plus beau Chardin que l'on puisse trouver à l'ouest de Chicago.

☐ Je n'ai pas renoncé à l'espoir de le voir.

☐ Vous feriez aussi bien, mon vieux. Il doit être en route vers l'Europe ou l'Amérique du Sud. Les voleurs de tableaux se déplacent vite, avant que la nouvelle du vol les ait rejoints et gâté le marché. Ils vendront le tableau à un collectionneur, à Paris ou Buenos Aires, et ce sera la fin.

☐ Pourquoi *ils*!

☐ Oh! Ils opèrent en équipe. Un homme seul ne peut opérer le vol et disposer du tableau. La division du travail est nécessaire, ainsi que la spécialisation.

☐ Vous donnez l'impression d'être vous-même un spécialiste.

☐ Je le suis, d'une certaine façon. (Il eut un sourire oblique.) Pas de la façon dont vous l'entendez. J'ai travaillé pour un musée avant la guerre.

Il s'interrompit et appuya le tableau contre le mur. Je jetai un coup d'œil à Sara Turner. Elle était tassée en avant sur sa chaise, immobile et silencieuse, le visage dans ses mains.

☐ Et maintenant, me dit Todd, je crois qu'il vous vaudrait mieux partir. J'ai fait ce que je pouvais pour vous. Et je vais vous donner un tuyau, si vous voulez. Les voleurs de tableaux ne commettent pas de meurtre - ce n'est pas leur genre. Aussi ai-je bien peur que votre précieuse hypothèse ne soit fondée sur une fausse intuition.

☐ Merci beaucoup, dis-je. J'apprécie pleinement. Merci aussi de votre hospitalité.

☐ Je vous en prie.

Il haussa un sourcil ironique et se dirigea vers la porte. Je traversai derrière lui la boutique déserte. La plus grande partie du stock semblait se trouver en vitrine. Tout respirait la tristesse et la précarité. Il régnait là une atmosphère de bohème au cœur vide, de bohème à la petite semaine. Todd ne jeta pas sur tout cela un regard de propriétaire. Il semblait que dans son esprit, il eût déjà quitté les lieux.

Il déverrouilla la porte d'entrée. La dernière chose qu'il me dit avant de la refermer derrière moi fut :

☐ Si j'étais vous, je n'irais pas importuner Walter Hendryx avec l'histoire que vous a contée Sara. Sara n'est pas un témoin digne de confiance, et Hendryx ne se montre pas aussi tolérant que moi avec les gens qui viennent chez lui sans y être invités.

L'histoire était donc vraie.

Je laissai ma voiture où elle était et me dirigeai vers une station de taxi, à l'angle de la rue. Il y avait un taxi jaune, avec un chauffeur au visage basané qui lisait un livre de bandes illustrées derrière son volant. Des femmes mortes s'épalaient sur la couverture. Le chauffeur détacha son regard des feuilles, se pencha d'un air las sur le dossier de son siège et m'ouvrit la portière.

☐ Pour où?

☐ Un type qui s'appelle Walter Hendryx - vous savez où il habite?

☐ Au-delà de Foothill Drive. J'y suis déjà allé. C'est une course à deux dollars cinquante - en dehors des limites de la ville.

Son accent du New Jersey s'accordait mal avec ses traits siciliens. D'où pouvait-il être?

S'adressant à moi par-dessus son épaule une fois que nous fûmes sortis de la zone de circulation intense, il me demanda :

☐ Vous avez votre passeport?

☐ Dans quel genre d'endroit m'emmenez-vous donc?

☐ On n'y aime pas les visites. Il vous faut un visa pour entrer, et un décret d'habeas corpus pour en sortir. Le vieux a une frousse bleue des cambrioleurs ou autres.

☐ Pourquoi?

☐ Pour à peu près dix millions de bonnes raisons, à ce que j'ai entendu dire. Dix millions de dollars.

Il fit claquer ses lèvres.

☐ Où se les est-il procurés?

☐ À vous de me le dire. Je laisserai tout tomber et j'irai tout droit à cet endroit-là.

☐ Et moi, pareil.

☐ J'ai entendu dire que c'était un important entrepreneur de Los Angeles, dit le chauffeur. J'y ai conduit voici deux mois, un reporter d'un des grands quotidiens de Los Angeles. Il voulait une interview avec le vieux à propos d'une histoire d'impôts.

☐ Quel genre d'impôts?

☐ Pourrais pas vous dire. Ça me dépasse, toutes ces histoires d'impôts. J'ai assez de mal avec ma propre déclaration.

☐ Qu'est-il arrivé au reporter?

☐ Je l'ai remmené tout de suite. Le vieux a refusé de le recevoir. Il n'aime pas être dérangé.

☐ Je commence à me faire une idée.

☐ Seriez-vous reporter, vous aussi, par hasard?

☐ Non.

Nous sortîmes des limites de la ville. Les montagnes s'élevaient devant nous, violettes et privées d'ombre dans les rayons de soleil qui s'allongeaient. Foothill Drive serpentait à travers un canyon, enjambait un pont, escaladait une colline d'où la mer apparaissait comme un nuage bleu, bas sur l'horizon. Nous quittâmes la route et franchîmes- une grille ouverte qui portait une pancarte : *propriété privée*.

Une seconde grille fermait la route en haut de la colline, une grille à deux battants en fer forgé, fixée d'un côté à un montant de pierre, de l'autre à une loge en maçonnerie. Un épais grillage en fil de fer tressé partait de chaque côté, épousant le contour des collines à perte de vue. La propriété d'Hendryx avait à peu près la taille d'une petite principauté européenne.

Le chauffeur klaxonna. Un homme à la taille épaisse, coiffé d'un panama, sortit de la loge. Il s'approcha de la voiture en se dandinant et questionna d'un ton sec :

☐ Eh bien?

☐ Je suis venu voir M. Hendryx à propos d'un tableau.

Il ouvrit la portière du taxi et m'inspecta; des cicatrices anciennes l'obligeaient à garder les yeux à demi fermés.

☐ Vous êtes pas celui qu'est venu ici ce matin.

J'eus ma première bonne idée de la journée :

☐ Vous voulez dire un grand type avec des favoris?

☐ Ouais.

☐ Je viens de sa part.

Il frotta son lourd menton du revers de la main, en produisant un bruit râpeux. Ses articulations étaient endommagées.

☐ Je suppose que c'est O.K., finit-il par dire. Donnez- moi votre nom et je vais prévenir à la maison. Vous pouvez y aller.

Il ouvrit la grille et nous laissa pénétrer dans une étroite vallée. En contrebas, dans un dédale de buissons, une longue maison basse était flanquée de courts de tennis et d'écuries. Incrusté dans la pelouse en terrasse derrière la maison, il y avait une piscine ovale qui ressemblait à un œil large et vert regardant le ciel. Sur le plongeur, qui se trouvait à un bout de la piscine, un homme petit en maillot de bain, était assis, dans la pose du Penseur.

Lui et la piscine échappèrent à nos regards quand le taxi se mit à dévaler la route bordée d'eucalyptus. Enfin, la voiture s'arrêta sous un portique, le long de la maison. Une femme de chambre en uniforme nous attendait à la porte.

☐ Le reporter n'est pas allé aussi loin, m'apprit à mi-voix le chauffeur. Vous avez des introductions?

☐ Tout le gratin de la ville.

☐ Monsieur Archer? fit la femme de chambre. M. Hendryx est en train de se baigner. Je vais vous montrer le chemin.

Je dis au chauffeur de m'attendre et la suivis à travers la maison. Lorsque j'en ressortis, je vis que l'homme du plongeur était loin d'être petit. C'était sa très forte carrure qui le faisait paraître petit. Des muscles saillaient sur son cou, s'amassaient sur ses épaules et son torse, gonflaient ses bras et ses jambes. Il avait tout du sous-homme se donnant beaucoup de mal pour devenir un superman.

Un autre homme flottait dans la piscine; la masse couperosée, brunâtre, de son ventre brisait la surface de l'eau comme la carapace d'une tortue de mer. Le Penseur se dressa, faisant jouer tous ses muscles, et l'appela : « Monsieur Hendryx! »

L'homme dans l'eau vira paresseusement et regagna sans se presser le bord de la piscine. Même sa tête faisait penser à une tortue, une tête couturée, chauve et qui donnait l'impression d'être imperméable. Il se dressa dans l'eau qui lui arrivait à la taille, leva ses bras minces et bruns. L'autre homme se pencha au-dessus de lui, le sortit de l'eau, l'assura sur ses pieds et le frotta avec une serviette.

☐ Merci, Devlin.

☐ À vos ordres.

Se penchant fortement en avant, les bras pendants comme ceux d'un singe épilé et ridé, Hendryx s'avança vers moi en tramant les pieds. Les articulations de ses genoux et de ses chevilles étaient noueuses, raidies par ce qui semblait être de l'arthrite. De sa taille à tout jamais voûtée, il leva les yeux vers moi.

☐ Vous voulez me voir?

La voix qui sortait de ce corps d'infirme était étonnamment riche et profonde. Il n'était pas aussi vieux qu'il en avait l'air.

☐ De quoi s'agit-il?

☐ Un tableau a été volé la nuit dernière de la galerie de San Marcos - *La pomme sur la table*, de Chardin. J'ai entendu dire que vous vous y intéressiez.

☐ On vous a mal informé. Bonsoir.

Son visage se referma comme un poing.

☐ Vous n'avez pas tout entendu.

Ne faisant nulle attention à moi, il appela la femme de chambre qui

attendait à quelque distance.

☐ R accompagnez ce monsieur.

Devlin vint se planter près de moi. Il roulait le torse comme un lutteur, et je remarquai ses grandes mains aux doigts crispés.

☐ Le reste, dis-je, c'est que, en même temps, Hugh Western a été assassiné. Je crois que vous le connaissiez, non?

☐ Je le connaissais, certes. C'est dommage qu'il soit mort. Très regrettable. Mais pour autant que je sache, sa mort n'a aucun rapport avec le Chardin, ni avec moi. Allez-vous partir maintenant, ou faudra-t-il que je vous fasse jeter dehors?

Il leva ses yeux froids au niveau des miens. Je le forçai à baisser le regard, mais n'en tirai guère de satisfaction.

☐ Vous prenez le meurtre bien à la légère, Hendryx.

☐ *Monsieur* Hendryx pour vous, me dit Devlin à l'oreille. Venez maintenant, mon vieux. Vous avez entendu ce qu'a dit M. Hendryx.

☐ Je n'ai pas d'ordres à recevoir de lui.

☐ Moi si, dit-il avec un sourire oblique ressemblant à la faille faite par la chaleur dans un melon. Le regard de ses petits yeux alla se poser sur Hendryx. Vous voulez que je le jette dehors?

Hendryx fit signe que oui, en se reculant. Ses yeux se réchauffaient, comme si la perspective de la violence l'excitait. La main de Devlin saisit mon avant-bras. Ses doigts se refermèrent sur mon poignet.

☐ Qu'est-ce là, Devlin? dis-je. Je pensais que Hugh Western était un de vos copains?

☐ Pour sûr.

☐ J'essaie de découvrir qui l'a tué. Ça ne vous intéresse pas? Ou est-ce vous qui lui avez cogné dessus?

Devlin me regarda en clignant des yeux d'un air stupide. Il essayait de faire entrer les deux questions à la fois dans son cerveau.

À bonne distance de nous, Hendryx lui enjoignit :

☐ Ne discutez pas. Contentez-vous de le rosser et de le mettre dehors.

Devlin regarda Hendryx. Ses doigts autour de mon poignet étaient aussi efficaces que d'épaisses menottes. D'un geste brusque, je lui relevai le bras et plongeai par dessous, brisant sa prise, et le frappai à la nuque. La base de sa tête était aussi dure qu'un fût de séquoia.

Il se retourna et tendit à nouveau les mains vers moi. Les muscles de ses bras ondulaient comme des serpents, mais il n'était pas rapide. Mon poing droit l'atteignit au menton et le lui rentra dans le cou. Il se reprit et me balança son poing latéralement. J'esquivai en me serrant contre lui, puis je me mis à marteler son estomac, deux fois, quatre fois; j'avais l'impression de cogner de mes poings une paroi en tôle ondulée. Ses énormes bras se refermèrent, mais je lui échappai en me baissant.

Lorsqu'il fut à nouveau sur moi, je dirigeai mes coups vers sa tête, la frappant de mon gauche jusqu'à ce qu'il perdît l'équilibre. Alors je pivotai et lui lançai un long crochet du droit qui se transforma en uppercut. Une décharge électrique parcourut mon bras. Devlin était allongé sur les dalles vertes, inerte comme un quartier de bœuf.

Par-dessus lui, mon regard se porta vers Hendryx. Aucune crainte ne se lisait dans ses yeux, seulement du calcul. Il recula vers une chaise de toile et s'y assit maladroitement.

☐ Vous êtes assez costaud, semble-t-il. Peut-être avez-vous été boxeur? J'ai employé quelques boxeurs autrefois. Vous auriez peut-être de l'avenir dans cette voie si vous étiez plus jeune. Qu'avez-vous dit que vous faisiez?

☐ Je suis détective privé.

☐ Un privé! Ah! Ah! (Sa bouche dessina un sourire de tortue sans lèvres.) Vous m'intéressez, monsieur Archer. Je pourrais vous utiliser, vous trouver une place dans mon organisation.

☐ Quel genre d'organisation?

☐ Je suis constructeur, fabricant en gros de maisons. Et comme les entrepreneurs qui réussissent le mieux, je me fais des ennemis; les grincheux, les cœurs tendres et les vétérans psychopathes qui s'imaginent que le monde leur doit quelque chose. Devlin n'est pas tout à fait l'homme que je croyais. Mais vous...

☐ N'y pensez plus. Je suis plutôt difficile dans le choix de mes employeurs.

☐ Idéliste, hein? Un jeune Américain idéaliste et sans compromis. (Le

sourire grimaçant n'avait pas quitté sa bouche.) Eh bien, monsieur l'idéaliste, vous perdez votre temps. Je ne sais rien de ce tableau, ni de quoi que ce soit s'y rapportant. Vous me faites perdre mon temps.

☐ Il semble que vous en ayez de reste. Et je pense que vous mentez.

Hendryx ne me répondit pas directement. Il se tourna vers la femme de chambre :

☐ Téléphonez à la loge. Dites à Shaw que nous avons quelques ennuis avec un invité. Après quoi, vous pourrez revenir et vous occuper de ça. Du pouce, il lui désigna M. Muscle qui manifestait quelques signes de vie.

☐ Ne vous donnez pas la peine de téléphoner, dis-je à la femme de chambre. Je m'en vais.

Elle haussa les épaules et consulta Hendryx du regard. Il hocha la tête. Elle me raccompagna.

☐ Vous n'êtes pas resté longtemps, me dit le chauffeur de taxi.

☐ Non. Savez-vous où habite l'amiral Turner?

☐ Aussi bizarre que cela puisse paraître, oui. Je devrais vous faire payer un supplément pour les renseignements.

☐ Conduisez-moi chez lui.

* * *

Il m'arrêta dans une rue de grandes et vieilles demeures qui se cachaient derrière des haies ou des murs de grès et devant lesquelles s'étaient de larges trottoirs. Je réglai le chauffeur et montai l'allée menant à la maison des Turner. Il s'agissait d'une bâtisse à la charpente usée par le temps, avec des tourelles et des pignons de style 1900. Une gouvernante à cheveux gris, survivance de la même époque, répondit à mon coup de sonnette.

☐ L'Amiral est dans le jardin, m'informa-t-elle. Voulez-vous me suivre?

Le jardin était rempli de bégonias multicolores et entouré d'un mur où grimpaient de la vigne. L'amiral, vêtu d'un uniforme taché et passé, s'appliquait furieusement à ôter les mauvaises herbes d'une plate-bande. Quand il me vit, il s'appuya sur sa raclette et essuya son front moite d'un revers de main.

☐ Vous ne devriez pas rester au soleil, gronda la gouvernante. Un homme de votre âge...

☐ Allons donc! Vous pouvez nous laisser, madame Harris. Que puis-je pour vous, monsieur...?

☐ Archer. Vous avez appris je suppose que nous avons découvert le corps de Hugh Western?

☐ Sara est rentrée il y a une demi-heure et m'a mis au courant. C'est une triste histoire, absolument incompréhensible. Il devait épouser...

Sa voix se brisa. Il jeta un coup d'œil vers le pavillon de pierre au bout du jardin. Alice Turner se tenait près d'une fenêtre ouverte. Elle ne regardait pas dans notre direction. Elle avait à la main un minuscule pinceau et travaillait devant un chevalet.

☐ Ce n'est plus aussi incompréhensible. Je commence à assembler les morceaux du puzzle, Amiral.

Il se retourna vivement vers moi. Ses yeux étaient devenus durs, comme vides, et me rappelèrent à nouveau des canons de revolver.

☐ Qui êtes-vous au juste? En quoi vous intéressez-vous à cette affaire?

☐ Je suis un ami de Hugh Western. M'étant arrêté à San Marcos pour le voir, je l'ai trouvé mort. L'intérêt que je porte à cette affaire me paraît donc pleinement justifié.

☐ Oui, bien sûr, oui, grommela-t-il. Mais, d'un autre côté, je ne fais guère confiance aux détectives amateurs qui se précipitent n'importe où comme des poulets décapités, en embrouillant tout pour les autorités.

☐ Je ne suis pas exactement un amateur. J'ai été flic. Et si l'on a ici brouillé des pistes, ce sont d'autres que moi qui l'ont fait. M'accuseriez-vous?

☐ Vous connaissez l'adage? Qui se sent morveux...

Il soutint mon regard un moment en essayant de nous dominer, la situation et moi. Mais il était vieux et dépassé par les événements. L'agressivité s'effaça progressivement de son regard. C'est d'un ton presque plaintif qui reprit :

☐ Vous m'excuserez. Je ne comprends pas très bien ce qui se passe. J'ai été assez bouleversé par tout ce qui s'est produit.

☐ Et votre fille?

Alice était toujours à la fenêtre, devant son tableau et ne prêtait nulle attention à notre entretien.

☐ Ne sait-elle pas que Hugh est mort?

☐ Si. Mais n'interprétez pas mal son attitude. Il y a de nombreuses façons de supporter le chagrin, et nous avons l'habitude, dans la famille Turner, de le faire en travaillant. Travailler dur est une façon de guérir bien des maux.

Brusquement, il changea de sujet et de ton.

☐ À votre avis, que s'est-il passé?

☐ Jusqu'ici, je n'ai qu'un soupçon. Je ne sais pas de façon certaine qui a volé votre tableau, mais je crois savoir où il est.

☐ Ah?

☐ Il y a un nommé Hendryx qui habite sur les hauteurs, en dehors de la ville. Vous le connaissez?

☐ Un peu.

☐ C'est probablement lui qui a le Chardin. J'en suis moralement sûr, bien que j'ignore à vrai dire comment il se l'est procuré.

L'amiral essaya de sourire,, et échoua lamentablement.

☐ Vous ne voulez pas dire qu'Hendryx l'a volé? Il n'est pas tellement ingambe, vous savez.

☐ Hilary Todd l'est, par contre, rétorquai-je. Et Todd est allé voir Hendryx ce matin. Je serais prêt à parier la grosse somme qu'il avait le Chardin.

☐ Mais vous n'avez pas vu le tableau?

☐ Ce n'était pas la peine. Il m'a suffi de voir Todd.

☐ Il a raison, Johnston, dit une voix de femme dans l'ombre de la galerie.

Sara Turner descendit l'allée vers nous; ses hauts talons frappant rageusement les dalles.

☐ C'est Hilary qui a fait le coup! s'écria-t-elle. Il a volé le tableau et

assassiné Hugh. Je l'ai vu hier soir à minuit. Il avait sur ses vêtements de l'argile rouge de la montagne.

☐ Bizarre que tu n'en aies pas parlé avant, remarqua sèchement l'amiral.

Je regardai Sara bien en face. Elle avait les yeux rougis, les paupières gonflées par les larmes. Sa bouche aussi était enflée, quand elle l'ouvrit pour parler, je vis que sa lèvre inférieure était fendue.

☐ Je viens de m'en souvenir.

Je me demandais si c'était le coup sur sa lèvre qui lui avait rafraîchi la mémoire.

☐ Et où as-tu vu Hilary Todd hier soir à minuit?

☐ Où?

Dans l'instant de silence qui suivit, j'entendis des pas derrière moi. Alice était sortie du pavillon. Elle marchait comme une somnambule plongée dans un mauvais rêve et s'arrêta près de son père sans prononcer une seule parole.

Sous l'effort qu'elle faisait pour trouver une réponse, le visage de Sara se tordait; finalement, elle dit :

Je l'ai rencontré au Presidio. J'étais allée y prendre un café après le spectacle.

☐ Tu mens, Sara, répliqua l'amiral. Le Presidio ferme à dix heures.

☐ Ce n'était pas le Presidio, rectifia-t-elle précipitamment, mais un bar juste en face, le Club Quatorze. J'avais dîné au Presidio, j'ai confondu...

Sans vouloir en entendre davantage, l'amiral passa brusquement devant elle en se dirigeant vers la maison. Alice l'accompagna. Le vieil homme marchait d'un pas incertain en s'appuyant sur le bras de sa fille.

☐ Avez-vous vraiment vu Hilary, hier soir? demandai-je.

Sara me regarda pendant un moment. Son visage était décomposé, marqué par la passion.

☐ Oui, je l'ai vu. J'avais rendez-vous avec lui à dix heures. J'ai attendu dans son appartement plus de deux heures. Il ne s'est pas montré

avant minuit passé. Je ne pouvais pas le lui dire, à *lui*.

D'un mouvement d'épaule méprisant, elle me désigna la maison.

☐ Et il avait de l'argile rouge sur ses vêtements?

☐ Oui. J'ai mis un bout de temps à faire le rapprochement avec Hugh.

☐ Allez-vous en parler à la police?

Elle sourit, d'un air énigmatique et déplaisant

☐ Comment le pourrais-je? Mon mari est ce qu'il est, mais je dois m'en accommoder.

☐ Vous m'en avez bien parlé, à moi.

☐ Vous m'êtes sympathique.

Bien qu'elle ne bougeât pas, elle donna l'impression de se pencher vers moi.

☐ J'en ai plein le dos de tous les petits minables qui peuplent cette ville.

C'est d'une voix calme et nette que je lui lançai d'un ton sec :

☐ En aviez-vous plein de dos de Hugh Western, madame Turner?

☐ Que voulez-vous dire?

☐ J'ai entendu raconter qu'il vous avait laissé tomber voici deux mois. Et quelqu'un l'a laissé tomber aussi hier soir dans son atelier.

☐ Il y a des semaines que je n'ai mis les pieds dans son atelier.

☐ Jamais posé pour lui?

Ses traits parurent se contracter, devenir plus tranchants. Elle posa sur mon bras une main à l'attache fine.

☐ Puis-je vous faire confiance, monsieur Archer?

☐ Pas si vous avez assassiné Hugh.

☐ Ce n'est pas moi... je vous jure que ce n'est pas moi. C'est Hilary!

☐ Mais vous êtes bien allée hier soir à son atelier?

☐ Non.

☐ Je crois que si. Il y avait une étude au fusain sur le chevalet, et c'est vous qui aviez posé, n'est-ce pas?

Ses nerfs étaient terriblement tendus, mais elle essaya de faire la coquette.

☐ Qu'est-ce qui vous le donne à penser?

☐ La façon dont vous vous tenez.

☐ Vous appréciez?

☐ Écoutez, madame Turner, vous n'avez pas l'air de vous rendre compte que cette étude constitue un indice, et que c'est un crime de l'avoir détruite.

☐ Je ne l'ai pas détruite.

☐ Alors, où l'avez-vous mise?

☐ Je n'ai pas dit l'avoir prise.

☐ Mais vous l'avez fait?

☐ Oui, finit-elle par admettre. Mais cela ne constitue pas une preuve en l'occurrence. J'ai posé pour cette étude il y a six mois, et Hugh l'avait dans son atelier. Quand j'ai appris qu'il était mort cet après-midi, je suis allée la chercher, simplement pour être sûre qu'elle ne paraîtrait pas dans les journaux. Hugh l'avait mise sur son chevalet pour une raison quelconque, et affublée d'une barbe. Je ne sais pas pourquoi.

☐ La barbe s'expliquerait si on modifiait un peu votre récit. En admettant, par exemple, que vous vous soyez disputée avec Hugh pendant que vous posiez pour lui hier soir, et que vous l'ayez frappé à la tête avec un poing de métal, vous auriez pu dessiner la barbe vous-même pour brouiller les pistes.

☐ Ne soyez pas ridicule! Si j'avais eu quelque chose à dissimuler, j'aurais détruit l'étude. De toute façon, je suis incapable de dessiner.

☐ Mais Hilary, lui, en est capable.

☐ Allez au diable! dit-elle entre ses dents. Vous n'êtes qu'un minable comme les autres.

Elle s'éloigna d'un pas décidé en direction de la maison. Je la suivis jusque dans le long vestibule sombre. À mi-chemin de l'escalier

menant à l'étage, elle se retourna et me jeta :

☐ Je ne l'avais pas détruite, mais je vais le faire maintenant.

Je ne pouvais l'en empêcher, aussi m'apprêtai-je à partir. Quand je passai devant la porte du salon l'amiral m'appela :

☐ C'est vous, Archer? Entrez une minute, voulez-vous?

Il avait pris place avec Alice sur un canapé de cuir semi-circulaire encastré dans une immense bow-window. Il se leva et se dirigea vers moi lourdement, tête baissée comme un taureau qui charge. Son visage était d'un jaune bilieux; le sang s'était retiré sous son hâle.

☐ Vous vous trompez complètement pour le Chardin, dit-il. Hilary n'a rien à voir avec le vol du tableau. En fait, celui-ci n'a pas été volé. Je l'ai retiré moi-même de la galerie.

☐ Ce n'est pas ce que vous m'avez dit ce matin.

☐ Je fais ce qui me plaît avec ce qui m'appartient. Je n'ai de comptes à rendre à personne, et certainement pas à vous.

☐ Le docteur Silliman aimerait sans doute être au courant, glissai-je d'un ton ironique.

☐ Je le lui dirai quand ça me plaira.

☐ Lui direz-vous aussi pourquoi vous l'avez pris?

☐ Certainement. Maintenant, comme vous vous êtes déjà rendu suffisamment nuisible, je vous demanderai de quitter ma maison.

☐ Papa!

Alice s'approcha et lui posa une main sur le bras.

☐ M. Archer a seulement essayé de rendre service.

☐ Et n'est arrivé à rien, dis-je. J'ai commis l'erreur de penser que certains amis de Hugh étaient honnêtes.

☐ Ça suffit! hurla l'amiral. Sortez!

Alice me rattrapa.

☐ Ne partez pas fâché. Papa peut se montrer terriblement puéril, mais ses intentions sont bonnes.

- ☐ Je n'y comprends rien. Ou bien il a menti ce matin, ou alors il ment maintenant.
- ☐ Il ne ment pas, assura-t-elle avec conviction. Il jouait tout simplement un tour au docteur Silliman et aux membres du conseil d'administration. Mais ce qui est arrivé à Hugh après coup, fait que l'incident a pris de l'importance.
- ☐ Saviez-vous que c'était votre père qui avait pris le tableau?
- ☐ Il venait de me l'apprendre, juste avant que vous n'entriez dans la maison. Je l'ai décidé à vous le dire.
- ☐ Vous feriez mieux de mettre Silliman au courant de la blague. Il est probablement en train de s'arracher les cheveux.
- ☐ C'est exact. Je l'ai vu à la galerie tantôt, et il s'arrachait les cheveux. Êtes-vous en voiture?
- ☐ Je suis venu en taxi.
- ☐ Je vais vous raccompagner en ville.
- ☐ Êtes-vous sûre que vous en aurez le courage?
- ☐ Je me sens mieux quand je fais quelque chose.

Une vieille conduite intérieure noire stationnait dans l'allée près de la maison. Nous y montâmes; Alice fit marche arrière jusque dans la rue et partit en direction du centre-ville. Tout en observant son visage, je lui dis :

- ☐ Vous vous rendez compte, bien sûr, que je ne crois pas un mot de son histoire.
- ☐ Celle de mon père? (Elle n'avait pas l'air surpris.) Je ne sais qu'en penser moi-même.
- ☐ D'après lui, à quel moment a-t-il pris le Chardin?
- ☐ Hier soir. Hugh travaillait dans la mezzanine. Papa s'est éclipsé et a emporté le tableau dans sa voiture.
- ☐ Hugh ne fermait donc pas la porte de la galerie à clé?
- ☐ Apparemment pas. Papa m'a dit que non.
- ☐ Mais quelle raison aurait-il eue de voler son propre tableau?

□ Il voulait prouver quelque chose. Il y a longtemps que papa soutient qu'il serait facile de voler un tableau à la galerie. Il a essayé de persuader le conseil d'administration de faire installer une sonnerie d'alarme. Il est vraiment axé sur la question. Il n'a accepté de prêter son Chardin à la galerie qu'à la condition que le conseil d'administration le fasse assurer.

□ Vingt-cinq mille dollars, fis-je à mi-voix.

Vingt-cinq mille dollars, c'était un mobile suffisant pour qu'un homme volât son propre tableau. Et si Hugh Western avait été témoin du vol, il y avait là un mobile de meurtre.

□ Votre père a monté une bien belle histoire. Mais où est le tableau maintenant? Il ne me l'a pas dit. Probablement quelque part dans la maison.

□ J'en doute. Il se trouve beaucoup plus vraisemblablement quelque part dans la maison de Walter Hendryx.

Elle eut un léger hoquet.

□ Qu'est-ce qui vous fait dire ça? Walter Hendryx? Vous connaissez?

□ Je l'ai rencontré. Et vous, le connaissez-vous?

□ C'est un homme horrible! Je ne vois vraiment pas ce qui vous fait croire qu'il a le Chardin.

□ Simple intuition.

□ Comment se le serait-il procuré? Papa n'aurait pas voulu entendre parler de le lui vendre.

□ Mais Hilary, si.

□ Hilary? Vous croyez qu'Hilary l'a volé?

□ Je vais aller le lui demander. Arrêtez-moi devant sa boutique, voulez-vous? Je vous retrouverai tout à l'heure à la galerie.

* * *

La pancarte *Fermé* était toujours accrochée à l'intérieur de la porte vitrée et celle-ci était fermée à clé. Je fis le tour par la ruelle pour gagner l'arrière de la boutique. La porte sous l'escalier était entrouverte. J'entrai sans frapper.

La salle de séjour était vide. Une odeur d'alcool émanait de la tache que le verre de Sara avait faite sur le mur en se brisant. Je traversai le couloir et me dirigeai vers la porte d'en face. Elle était également entrouverte. Je la poussai et entrai.

Hilary Todd gisait à plat sur le lit, son corps écrasant de tout son poids une valise ouverte. Le manche en argent de son pic à glace se dressait entre ses omoplates, au centre d'une tache humide et sombre. Le métal luisait d'un éclat froid dans le rai de soleil qui filtrait par les stores vénitiens à demi-clos.

Je cherchai son pouls et ne sentis rien. Sa tête était tournée de côté et ses yeux noirs, vides de toute expression, fixaient immuablement le mur. Un vent léger, venu de la fenêtre ouverte au pied du lit, agitait ses cheveux.

Glissant mes mains sous le corps massif, j'entrepris de le fouiller. Dans une poche intérieure de sa veste, je trouvai ce que je cherchais : une enveloppe commerciale ordinaire blanche, non cachetée, contenant 15 000 dollars en grosses coupures.

J'étais debout près du lit, l'argent à la main, quand j'entendis quelqu'un dans le vestibule. Peu après, Mary apparut à la porte.

☐ Je vous ai vu entrer, dit-elle. J'ai pensé...

C'est alors qu'elle vit le corps.

☐ Quelqu'un a tué Hilary, énonçai-je calmement.

☐ *Tué Hilary?*

Elle détacha son regard du corps et le tourna vers moi. Je me rendis alors compte que je tenais l'argent bien en vue.

☐ Que faites-vous avec ça?

Je pliai les billets et les fourrai dans ma poche intérieure.

☐ Je vais tenter une expérience. Soyez gentille et appelez la police à ma place.

☐ Où avez-vous trouvé cet argent?

☐ Il vient de quelqu'un à qui il n'appartenait pas. N'en parlez pas au shérif. Dites seulement que je serai de retour dans une demi-heure.

☐ Ils voudront savoir où vous êtes allé.

☐ Et si vous l'ignorez, vous ne pourrez pas les renseigner. Maintenant, faites comme je vous dis.

Elle me regarda en se demandant si elle pouvait me faire confiance. Sa voix trahit son indécision.

☐ Si vous êtes sûr d'agir pour le mieux...

☐ Personne n'en est jamais sûr.

Je me dirigeai vers ma voiture et partis en direction de Foothill Drive. Le soleil était bas sur la mer et l'atmosphère se rafraîchissait. Lorsque j'atteignis les grilles de fer qui séparaient Walter Hendryx du commun des mortels, la vallée au-delà de ces grilles était plongée dans l'ombre.

Le costaud sortit de sa loge comme s'il avait répondu à l'appel d'un bouton. Il me reconnut et approcha son visage tout contre la vitre entrouverte de la voiture.

☐ Mets les voiles, mon vieux. J'ai l'ordre de t'empêcher d'entrer.

Je réprimai mon envie de repousser ce visage et tentai la diplomatie.

☐ C'est pour rendre service à ton patron que je suis ici.

☐ Ce n'est pas sa façon de voir les choses. Maintenant, fous le camp.

☐ Écoute voir.

Je sortis la liasse de billets de ma poche et les lui fis passer sous le nez.

☐ Il y a une grosse somme dans le coup.

Ses yeux suivirent le mouvement des billets comme s'ils l'avaient hypnotisé.

☐ Je n'accepte pas de pot-de-vin, dit-il d'une voix rauque.

☐ Je ne t'en offre pas. Mais tu devrais téléphoner à Hendryx avant d'agir à la légère, et lui dire qu'il y a du fric dans le coup.

☐ Du fric pour lui? (Il y avait une note chagrine dans sa voix.) Combien?

☐ Quinze mille dollars.

☐ Joli paquet! Quel genre de maison te construit-il, vieux, pour que tu lui files quinze mille tickets de supplément?

Je ne répondis pas. Sa question me donnait trop à penser. Il retourna dans la loge. Deux minutes plus tard, il en ressortit et ouvrit les grilles.

☐ M. Hendryx va te recevoir. Mais n'essaie pas de faire le mariole, autrement tu ne sortiras pas d'ici par tes propres moyens.

La même femme de chambre attendait devant la porte. Elle me conduisit dans une grande pièce rectangulaire dont l'un des murs était percé de portes-fenêtres qui ouvraient sur une terrasse. Les autres cloisons étaient tapissées de livres du sol jusqu'au plafond - ce genre de livres qu'on achète au mètre et qu'on ne lit jamais. Devant la cheminée, à l'autre bout de la pièce, Hendryx était enfoui dans un fauteuil capitonné, une couverture sur les genoux.

Il leva la tête quand j'entrai dans la pièce. La lueur du feu dansait sur son crâne et mettait sur son visage un éclat de colère.

☐ Qu'y a-t-il? Asseyez-vous.

La femme de chambre se retira silencieusement. Je traversai toute la pièce et vins m'asseoir dans un fauteuil en face de lui.

☐ J'apporte toujours de mauvaises nouvelles, monsieur Hendryx. Des meurtres et des trucs comme ça. Cette fois-ci, c'est Hilary Todd.

Le visage de tortue ne broncha pas, mais dans le col-châle de la robe de chambre, la tête eut un mouvement de recul.

☐ Je suis vraiment navré de l'apprendre. Mais mon portier m'a parlé d'une question d'argent. Cela m'intéresse davantage.

☐ Bien.

Je sortis les billets et les étalai sur mes genoux.

☐ Les reconnaissez-vous?

☐ Le devrais-je?

☐ Pour un homme qui s'intéresse tant à l'argent, vous faites bien la sainte nitouche.

☐ C'est sa provenance qui m'intéresse.

☐ Je pensais qu'il provenait de vous. Et j'ai quelques autres idées. Par exemple : qu'Hilary Todd a volé le Chardin et vous l'a vendu. Mais il y a une chose que je ne m'explique absolument pas, c'est pourquoi vous achèteriez un tableau volé et le payeriez en argent liquide.

Dans la clarté du feu, ses fausses dents émirent un faible éclat. Tout comme le type de la grille, il gardait les yeux fixés sur l'argent.

☐ Le tableau n'a pas été volé. Je l'ai acheté à son véritable propriétaire.

☐ Je vous croirais peut-être si vous n'aviez tantôt affirmé tout ignorer de ce tableau. Je pense que vous saviez qu'il avait été volé.

☐ Il n'avait pas été volé, dit-il d'un ton tranchant.

Glissant sa main veinée de bleu à l'intérieur de sa robe de chambre, il en ressortit une feuille de papier pliée, qu'il me tendit.

C'était un acte de vente du tableau, non officiel mais valable, écrit à la main sur le papier à lettre du San Marcos Beach Club, signé par l'amiral Johnston Turner, et daté du jour même.

☐ À présent, puis-je vous demander où vous vous êtes emparé de cet argent?

☐ Je serai franc avec vous, monsieur Hendryx. Je l'ai pris sur le corps d'Hilary Todd, alors qu'il ne pouvait plus rien en faire.

☐ C'est là un acte criminel, si je ne m'abuse?

Mon cerveau fonctionnait à toute allure et tentait d'assimiler une masse de faits contradictoires.

☐ J'ai idée que ce n'est pas vous qui irez en parler à quelqu'un.

☐ Vous ne semblez pas à court d'idées, souligna-t-il en haussant les épaules.

☐ J'en ai encore une autre et c'est que vous devriez me savoir gré de vous avoir apporté cet argent.

☐ Avez-vous une raison particulière de me dire ça?

Son regard s'était détaché de l'argent pour se porter vers moi.

☐ Vous êtes dans des affaires de construction, monsieur Hendryx?

☐ Oui.

Il parlait d'une voix neutre.

☐ Je ne sais pas exactement comment vous vous êtes procuré cet argent. Ma supposition est la suivante. Vous avez extorqué à des

acheteurs en exigeant d'eux un bonus en liquide en sus de la valeur estimée des maisons que vous vendez aux anciens combattants.

☐ Voilà une supposition de taille, non?

☐ Je ne m'attends pas à ce que vous l'admettiez. D'un autre côté, vous ne voudriez probablement pas que l'on fasse remonter cet argent jusqu'à vous. Le fait que vous ne l'avez pas déposé en banque le donne à penser. C'est pourquoi Todd pouvait compter sur vous pour ne parler à personne de la négociation à propos de ce tableau. Et c'est la raison pour laquelle vous devriez vous montrer reconnaissant envers moi.

Les yeux de tortue me fixaient mais n'admettaient rien.

☐ Et si j'étais reconnaissant, quelle forme suggéreriez-vous que prenne ma gratitude?

☐ Je veux le tableau. En quelque sorte, il me tient à cœur.

☐ Gardez l'argent à la place.

☐ Cet argent ne vaut rien pour moi. L'argent douteux ne m'intéresse jamais.

Il rejeta ses couvertures et se hissa hors du fauteuil à l'aide d'un levier.

☐ Vous êtes un peu plus honnête que je ne le supposais. Vous me proposez donc de me racheter le tableau avec cet argent?

☐ Exactement.

☐ Et si je refuse?

☐ L'argent ira à la Section Enquêtes du Bureau des Contributions Directes.

Il y eut un moment de silence, rompu seulement par les craquements et les sifflements rageurs du feu.

☐ Très bien, dit-il enfin. Donnez-moi l'argent.

☐ Donnez-moi le tableau.

Il s'avança lourdement sur l'épais tapis, ne déplaçant chaque fois ses pieds que de quelques centimètres, puis il appuya sur un angle d'une des bibliothèques. Elle s'ouvrit comme une porte. Derrière elle, apparut un énorme coffre-fort mural. J'attendis, mal à l'aise, pendant

qu'il tournait le double cadran.

Quand, un instant plus tard, il se traîna de nouveau vers moi, il tenait le tableau à la main. Le jeune garçon en gilet bleu était là, sur la toile, et continuait d'observer la pomme, qui était encore appétissante après plus de deux cents ans.

Le visage ridé d'Hendryx avait pris une expression malveillante et résignée.

☐ Vous vous rendez compte que ce que vous faites ne vaut guère mieux que du chantage?

☐ Au contraire, je vous épargne les conséquences de vos erreurs de jugement. Vous ne devriez pas faire d'affaires avec des voleurs et des meurtriers.

☐ Vous persistez à dire que le tableau a été volé?

☐ Je pense qu'il l'a été et vous le savez probablement. Accepterez-vous de répondre à une question?

☐ Peut-être.

☐ Quand Hilary Todd a tâté le terrain pour savoir si vous achèteriez le tableau, a-t-il déclaré agir pour le compte de l'amiral Turner?

☐ Bien entendu. Vous avez l'acte de vente en main. Il est signé par l'amiral.

☐ C'est ce que je vois, mais je ne connais pas la signature de l'amiral.

☐ Moi, je la connais. Maintenant, si vous n'avez pas d'autres questions, puis-je avoir mon argent?

☐ Encore une question : qui a tué Hugh Western?

☐ Je n'en sais rien.

Il tendit sa main brunie, paume ouverte. Je lui remis la liasse de billets.

☐ Et l'acte de vente, s'il vous plaît.

☐ Il n'était pas inclus dans notre marché.

☐ Il faut qu'il le soit.

☐ Je suppose que vous avez raison.

Je le lui tendis.

□ S'il vous plaît, ne revenez pas une troisième fois, me dit-il en sonnant la femme de chambre. Je trouve vos visites fatigantes et ennuyeuses.

□ Je ne reviendrai pas, lui assurai-je.

Ce n'était plus nécessaire.

* * *

L'accalmie de la circulation, en ce début de soirée, me permit de réaliser une bonne moyenne pour rentrer en ville.

Je conduisais automatiquement, en pensant à d'autres choses : le mort sur la montagne, l'autre mort dans la chambre, le morceau de toile peinte d'une valeur de vingt-cinq mille dollars qui se trouvait sur le siège, auprès de moi; Hendryx avait répondu à une question, mais il en avait soulevé dix autres. Les questions et les éléments disparates du problème se pressaient dans ma tête comme des fourmis.

Je me garai dans la ruelle près de la galerie d'art et descendis de voiture, le Chardin sous le bras. Des rires et des bribes de conversation ainsi qu'un léger cliquetis de couverts me parvenaient du patio du restaurant derrière la haie. De l'autre côté de la ruelle une lumière brillait à la fenêtre du bureau de Silliman. Passant la main entre les barreaux, je frappai à la vitre. Je ne pouvais rien voir derrière les stores vénitiens fermés.

Quelqu'un ouvrit la fenêtre. C'était Alice; sa tête blonde s'auréolait de lumière.

□ Qui est là? murmura-t-elle d'un ton inquiet.

□ Archer.

J'eus une impulsion soudaine, plutôt théâtrale. Soulevant le Chardin, je le lui passai entre les barreaux. Elle me le prit des mains et eut un petit cri de surprise.

□ Il était là où je pensai qu'il serait, lui dis-je.

Silliman apparut à côté d'elle en poussant des petits couinements :

□ Qu'est-ce que c'est? Qu'est-ce que c'est?

Mon cerveau enregistra ce que je venais de faire; ce ne fut qu'ensuite que la pleine signification de mon acte lui parvint : *j'avais réintégré le Chardin dans la galerie sans me servir de la porte!* Il avait donc pu être volé de la même façon par Hilary Todd ou par toute autre personne ayant accès à la galerie. Nul être humain ne pouvait passer entre les barreaux... mais un tableau le pouvait!

La tête de Silliman, à la fenêtre, me fit l'effet d'un balai que l'on secoue.

☐ Où diable l'avez-vous trouvé?

N'ayant pas d'histoire prête, je me tus.

Une main légère effleura mon bras et s'y posa comme un oiseau. C'était Mary.

☐ Je guettais votre arrivée, me dit-elle. Le shérif est dans la boutique d'Hilary et fou de rage. Il dit qu'il va vous faire mettre en prison, comme témoin essentiel.

☐ Vous ne lui avez pas parlé de l'argent? fis-je à mi-voix.

☐ Non. Avez-vous vraiment mis la main sur le tableau?

☐ Venez voir à l'intérieur.

Au moment où nous débouchions à l'angle de la galerie, une voiture se dégaugea du trottoir juste devant nous, et remonta la rue à grand fracas. C'était la conduite intérieure noire de l'amiral Turner.

☐ On dirait Alice au volant, remarqua Mary.

☐ Elle est probablement allée prévenir son père.

Une décision soudaine me poussa vers ma voiture.

☐ Où allez-vous?

☐ Je veux voir comment l'amiral réagit à la nouvelle.

Mary me suivit jusqu'à la voiture.

☐ Emmenez-moi.

☐ Vous feriez mieux de rester ici. On ne sait ce qui peut se produire.

J'essayai de fermer la portière, mais elle s'y accrocha.

☐ Vous êtes toujours en train de vous sauver et vous me laissez fournir les explications à votre place.

☐ Très bien, montez. Je n'ai pas le temps de discuter.

Je remontai directement la ruelle et traversai le parking en direction de la rue Rubio. Un agent en uniforme se tenait à la porte de la boutique de Hilary, mais il n'essaya pas de nous arrêter.

☐ Qu'est-ce que la police a trouvé à dire à propos d'Hilary? demandai-je à Mary.

☐ Pas grand-chose. Le pic à glace avait été nettoyé; pas d'empreintes. Ils ne savent absolument pas qui a fait le coup.

Je franchis un carrefour au feu orange et laissai derrière moi un chœur d'avertisseurs indignés.

☐ Vous avez dit que vous ne saviez pas ce qui se passerait quand vous arriveriez là-bas. Pensez-vous que l'amiral...?

Mary laissa sa phrase inachevée.

☐ Je l'ignore. Mais j'ai bien l'impression que nous ne tarderons pas à savoir.

Finalement, je demandai à Mary :

☐ Est-ce bien cette rue?

☐ Oui.

Mes pneus gémirent dans le virage, puis à nouveau devant la maison. Mary se trouva descendue avant moi.

☐ Restez derrière, lui dis-je. Il y a peut-être du danger.

Elle me laissa remonter l'allée devant elle. La conduite intérieure noire s'y trouvait, phares allumés, la portière gauche ouverte. La porte d'entrée de la maison était fermée, mais une lumière brillait derrière elle. J'entrai sans frapper.

Sara sortit de la salle de séjour. Son visage s'était décomposé tout au long de la journée, au point d'être maintenant vieux, distendu et laid. Ses cheveux éclatants étaient emmêlés et elle parla d'une voix rauque :

☐ Qu'est-ce qui vous prend?

☐ Je veux voir l'amiral. Ou est-il?

☐ Comment le saurai-je? Je ne peux garder trace d'aucun de mes hommes.

Elle s'avança d'un pas vers moi, vacilla et s'effondra presque. Mary la retint et l'aïda à s'asseoir dans un fauteuil. Sa tête pendait mollement contre le mur, sa bouche était grande ouverte. Son rouge à lèvres ressemblait à un cercle de sang desséché, craquelé.

☐ Ils sont sûrement ici.

La détonation que nous entendîmes alors ponctua pratiquement la phrase d'un point d'exclamation. Elle émanait du fond de la demeure, assourdie par les murs et la distance.

Je traversai la maison et passai dans le jardin. Il y avait de la lumière dans le pavillon du jardinier. L'ombre d'un homme passa devant la fenêtre. Je remontai en courant le sentier qui menait jusqu'à la porte ouverte du pavillon et m'arrêtai pile.

L'amiral Turner me faisait face, un revolver à la main. C'était un automatique de gros calibre, du genre de ceux en service dans la marine. De sa gueule ronde, une bouffée de fumée bleue s'échappait paresseusement. Entre nous, Alice gisait à plat ventre sur le sol recouvert d'un tapis.

Je jetai un coup d'œil à la gueule du revolver, puis au visage de granit de Turner.

☐ Vous l'avez tuée, dis-je.

Mais ce fut Alice qui me répondit :

☐ Allez-vous-en.

Les mots furent noyés dans les sanglots qui ébranlèrent son corps prostré.

☐ Il s'agit d'une affaire privée, Archer.

Le revolver tremblait légèrement dans la main de l'amiral. À travers la largeur de la pièce, je pouvais presque sentir sa pression contre moi.

☐ Faites ce qu'elle vous dit.

☐ J'ai entendu un coup de feu. Un meurtre n'est pas une affaire privée.

☐ Il n'y a pas eu meurtre, comme vous pouvez constater.

☐ Vous avez la mémoire courte.

☐ Je n'ai rien à faire avec ça, dit-il. Je nettoyait mon revolver et j'ai oublié qu'il était chargé.

☐ Alors Alice s'est jetée par terre et a crié? Il faudra trouver mieux que cela, Amiral.

☐ Ses nerfs sont ébranlés. Mais je vous assure que les miens ne le sont pas.

Il fit lentement trois pas et s'arrêta près de la jeune fille étendue par terre. Le revolver était très ferme dans sa main.

☐ À présent, partez, ou il faudra que je fasse usage de ceci.

La pression du revolver s'accroissait. Je plaçai mes mains sur le chambranle et me tins parfaitement immobile.

☐ Vous paraissez maintenant tout à fait sûr qu'il est chargé, fis-je remarquer.

Tout en parlant, je perçus, dans le jardin, derrière moi, un léger crissement de gravier. Je haussai le ton afin qu'il ne l'entendît pas.

☐ Amiral, vous dites n'avoir aucun rapport avec l'assassin. Alors, pourquoi Todd est-il venu vous voir au club ce matin? Pourquoi avez-vous changé de version à propos du Chardin?

Il baissa les yeux vers sa fille comme si elle était en mesure de répondre à mes questions. Elle n'émit aucun son, mais ses épaules s'agitèrent sous l'effet de sanglots contenus.

Tandis que je les observais tous deux, le père et la fille, les images floues que j'avais eues de cette journée finirent par se grouper pour n'en former qu'une seule. Au centre de cette image, le canon du revolver de l'amiral, la gueule ronde et bleue de la mort.

☐ Je peux deviner, déclarai-je en articulant bien pour gagner du temps, ce que Todd vous a dit ce matin. Voulez-vous que je reconstitue votre entretien?

Il releva vivement les yeux, et le revolver suivit le mouvement. Du jardin ne parvenait plus aucun bruit. Si Mary était aussi preste que je le pensais, elle devait être au téléphone.

□ Il vous a dit avoir volé votre tableau et trouvé un acheteur. Mais Hendryx est méfiant. Todd avait besoin d'un document prouvant qu'il avait le droit de le vendre. Vous lui avez donné ce document. Et quand Todd a eu fait la transaction, vous lui avez laissé l'argent.

□ Allons donc! Sornettes que tout ça!

Mais c'était un mauvais acteur, et un menteur plus piètre encore.

□ J'ai vu l'acte de vente, Amiral. La seule question qui me reste à résoudre est de savoir pourquoi vous avez donné l'argent à Todd.

Ses lèvres s'agitèrent comme s'il allait parler, mais aucun mot n'en sortit.

□ Et je vais répondre à cette question-là également. Todd savait qui avait tué Hugh Western. Vous aussi. Il fallait que vous le fassiez se tenir tranquille, même si cela vous amenait à devenir complice du vol de votre propre tableau.

□ Je n'ai été le complice de rien du tout.

Sa voix avait perdu de sa vigueur, mais le revolver était plus puissant que jamais.

□ Mais Alice l'a été, rétorquai-je. Elle a aidé Todd à le voler ce matin. Elle le lui a passé par la fenêtre pendant que Silliman et moi nous trouvions à la mezzanine. C'est une des choses qu'il vous a dites ce matin au Beach Club, n'est-ce pas?

□ Todd vous a débité mensonge sur mensonge. Si vous ne me donnez pas votre parole que vous ne les répéterez pas, il va falloir que je vous tue.

Sa main se contracta quand il fit sauter le cran de sûreté de son arme. Ce bruit infime parut très expressif dans le silence. Les murs se renvoyèrent l'écho.

□ Todd ne va pas tarder à nourrir les vers, dis-je. Il est mort, Amiral.

□ Mort?

Sa voix n'était plus qu'un tremblement de vieillard, un frémissement de gorge.

□ Poignardé avec un pic à glace dans son propre appartement.

□ Quand?

☐ Cet après-midi. Voyez-vous encore un intérêt à essayer de me tuer?

☐ Vous mentez, Archer.

☐ Non. Il y a eu un second meurtre - celui de Todd.

Il regarda la jeune fille à ses pieds. Ses yeux exprimaient la stupeur. Mais sa douleur et sa confusion risquaient d'être dangereuses. Comme j'étais à l'origine de cette douleur, il pouvait tirer aveuglément sur moi. Je surveillai le revolver, guettant l'occasion de sauter dessus. Mes bras étaient rigides, tendus contre le chambranle de la porte.

Mary Western plongea sous mon bras gauche et passa dans la pièce devant moi. Elle n'avait d'autre arme que son courage.

☐ Il dit la vérité, confirma-t-elle. Hilary Todd a été poignardé cet après-midi.

☐ Posez ce revolver, dis-je. Il ne reste rien à sauver. Vous pensiez protéger une jeune fille malheureuse. Elle se révèle être deux fois meurtrière.

L'amiral regarda la fille couchée à terre.

☐ Si c'est vrai, Allie, je me lave les mains de toi.

Aucun bruit n'émana d'elle. Son visage était caché par la masse de cheveux blonds. Le vieil homme grogna. Le revolver s'affaissa dans sa main. Je m'avançai, en repoussant Mary de côté, et le lui arrachai. Il n'offrit aucune résistance, mais mon front ne s'en trouva pas moins ruisselant de sueur.

☐ Vous étiez probablement le suivant sur sa liste, lui dis-je.

☐ Non!

Ce « non » étouffé, c'était Alice qui l'avait prononcé. Elle se mit péniblement sur ses genoux et ses mains, comme un boxeur sonné. Puis, elle rejeta ses cheveux en arrière. Son visage s'était à peine modifié. Il était plus joli que jamais, mais vide d'expression, comme le visage d'une poupée.

☐ J'étais la suivante sur ma liste, dit-elle d'une voix sans timbre. J'ai essayé de me tuer quand je me suis rendu compte que vous saviez. Papa m'en a empêchée.

☐ Je ne « savais » pas. C'est seulement maintenant que j'ai compris la vérité.

☐ Si, vous saviez. Vous saviez sûrement. Quand vous parliez à mon père, dans le jardin, c'était pour que j'entende tout - tout ce que vous lui avez dit au sujet d'Hilary.

☐ Vraiment?

☐ Tu l'as tué, Allie, dit l'amiral avec une espèce d'effroi. Pourquoi voulais-tu avoir son sang sur tes mains? Pourquoi?

Son bras restait levé sur elle. Il l'a regardait comme s'il eût engendré une chose étrange et mauvaise.

Elle baissa la tête en silence. Je répondis pour elle :

☐ Elle avait volé le Chardin pour Todd et souscrit aux conditions qu'il lui avait imposées. Mais alors, elle s'est rendu compte qu'il ne pourrait pas partir, ou que s'il s'en allait, on le ferait revenir pour l'interroger. Elle ne pouvait être sûre qu'il garderait le silence, à propos de Hugh. Cet après-midi, elle s'en est assurée. Un second meurtre se commet toujours plus facilement.

☐ Non!

Elle secoua énergiquement sa tête blonde.

☐ Je n'ai pas assassiné Hugh. Je l'ai frappé avec quelque chose, mais je n'avais pas l'intention de le tuer. C'est lui qui m'a frappée le premier... il m'a *frappée*, alors j'ai répliqué.

☐ Avec une arme mortelle, un poing en métal. Vous avez frappé deux fois. La seconde fois, vous l'avez eu.

☐ Mais je n'avais pas *l'intention* de le tuer. Hilary savait bien que je ne l'avais pas fait exprès?

☐ Comment pouvait-il le savoir? Était-il présent?

☐ Il était en bas, dans son appartement. Quand il a entendu Hugh tomber, il est monté. Hugh était encore vivant. Il est mort dans la voiture d'Hilary, alors que nous partions pour l'hôpital. Hilary m'a dit qu'il m'aiderait à cacher la vérité. Il a pris cet horrible poing et l'a jeté dans la mer.

☐ Je savais à peine ce que je faisais. C'est Hilary qui s'est chargé de tout. Il a mis le corps dans la voiture de Hugh et l'a conduit dans la montagne. J'ai suivi avec la voiture d'Hilary afin de pouvoir le ramener. Sur le chemin du retour, il m'a dit pourquoi il m'aidait. Il

avait besoin d'argent. Il savait que nous n'en avions pas mais il avait une possibilité de vendre le Chardin. "Alors j'ai pris le tableau pour lui ce matin. *J'étais bien obligée!* Tout ce que j'ai fait, je l'ai fait parce que j'y étais obligée.

Son regard se détacha de moi et vint se poser sur son père. Celui-ci détourna le visage.

☐ Vous n'étiez pas obligée d'écraser le crâne de Hugh, dis-je. Pourquoi avez-vous fait ça?

Ses yeux de poupée roulèrent dans sa tête, puis se fixèrent à nouveau sur moi; j'y décelai une lueur de coquetterie froide et mortelle.

☐ Si je vous le dis, ferez-vous une chose pour moi? Une faveur? Vous me donnerez le revolver de papa pour une seconde seulement?

☐ Et vous laisserai nous tuer tous?

☐ Seulement moi. Ne laissez qu'une seule balle dedans.

☐ Ne le lui donnez pas, dit l'amiral. Elle en a fait assez pour nous déshonorer.

☐ Je n'ai pas la moindre intention de le lui donner. Et je n'ai nul besoin qu'on me dise pourquoi elle a tué Hugh. Pendant qu'elle l'attendait dans son studio hier soir, elle a trouvé une esquisse faite par lui. C'était une vieille étude, mais elle ne le savait pas. Elle ne l'avait encore jamais vue, pour d'évidentes raisons.

☐ Quel genre d'esquisse?

☐ Un portrait de femme nue. Elle l'a fixé avec des punaises sur le chevalet et décoré d'une barbe. Quand Hugh est rentré chez lui, il a vu ce qu'elle avait fait. N'appréciant pas qu'on endommage ses œuvres, il l'a probablement giflée.

☐ Il m'a donné un coup de poing, dit Alice. C'est en voulant me défendre que je l'ai tué.

☐ C'est peut-être comme ça que vous expliquez les choses. En réalité, c'est parce que vous étiez jalouse que vous l'avez tué.

Elle se mit à rire.

☐ Jalouse *d'elle* !

☐ Cette même jalousie qui vous a fait détériorer l'esquisse.

Ses yeux s'agrandirent, mais ils ne reflétaient rien; ils regardaient à l'intérieur d'elle-même.

□ De la jalousie? Je ne sais pas. Je me sentais si solitaire, si seule au monde. Je n'avais personne pour m'aimer depuis la mort de ma mère.

□ Ce n'est pas vrai, Alice. Tu m'avais, moi.

L'amiral ébaucha un geste de la main, mais une nouvelle fois, celui-ci s'interrompit, comme s'il y avait eu entre eux un mur invisible pour l'arrêter.

□ Jamais je ne t'ai eu. Je te voyais à peine. Et puis Sara t'a pris. Je n'avais personne - personne jusqu'à Hugh. Alors, j'ai pensé qu'enfin, j'avais quelqu'un pour m'aimer, quelqu'un sur qui compter...

Sa voix se brisa. L'amiral regardait partout, sauf en direction de sa fille. La pièce était comme un réceptacle en enfer où souffrent les âmes damnées sous l'effet d'un traitement silencieux. Le silence fut finalement rompu par le bruit lointain d'une sirène. Il grossit, s'enfla, jusqu'à ce que ses lamentations remplissent la nuit.

Alice pleurait, le visage découvert. Mary Western s'avança et l'entoura de son bras.

□ Ne pleurez pas, dit-elle d'une voix chaude, son beau visage empreint de gravité.

□ Vous me détestez, vous aussi.

□ Non. Je suis navrée pour vous. Plus que pour Hugh.

L'amiral m'effleura le bras.

□ Qui était la femme de l'esquisse? me demanda-t-il d'une voix tremblante.

Je regardai son vieux visage las et décidai qu'il avait suffisamment souffert.

□ Je l'ignore, répondis-je.

Mais je pus lire dans ses yeux que lui le savait.

LE GALET DES DUNES

(Dune Roller)

par JULIAN MAY

ILS furent deux seulement à voir le météore tomber dans le lac Michigan voici bien longtemps. L'un était un guerrier pottawatomie qui chassait un lièvre dans les dunes. Il vit le sillon de feu plonger dans l'eau et eut peur, parce que c'était un signe de mauvais augure lorsque les étoiles quittaient le ciel pour se noyer dans la Grande Eau. L'autre témoin oculaire, un esturgeon, happa gloutonnement le météore de taille très réduite qui coulait vers le fond. Le grand poisson le recracha avec dédain. L'objet n'était pas comestible. Le météore dériva dans les eaux noires et disparut. L'esturgeon nagea de son côté, et, un peu plus tard, mourut...

Le docteur Ian Thorne s'accroupit au bord d'une mare et se mit à pêcher avec un filet. Sous le soleil de la fin de juillet, les vagues du lac étincelaient au loin d'un bleu foncé, et se brisaient, transparentes comme du verre, sur le rivage de la mare du docteur Thorne. Une nuée de coléoptères émergea prudemment hors de l'eau et ils s'approchèrent de lui, en formant de petits triangles d'ombre au-dessus du fond sablonneux. Une punaise d'eau se dégagea délicatement d'un nuage d'algues et nagea autour d'un thermomètre suspendu dans l'eau à une brindille flottante.

15 h, inscrivit Thorne dans un grand carnet taché. Temp. de l'air : 32°. Temp. de l'eau : - Il se pencha pour bien regarder le thermomètre et la punaise s'enfuit. 28°. Vent : doux variable; force des vagues : réduite. Absence de spécimens flottants. Il mit la date sur une page vierge, l'intitula Quatorzième jour et se mit à répertorier les différents insectes.

Il griffonnait avec zèle, cet homme au visage agréable d'une trentaine d'années, vêtu d'une chemise hawaïenne et d'un short fuchsia, orné d'hibiscus verts sans aucune ressemblance avec la réalité botanique. Une vieille casquette de baseball couronnait le tout.

Il contourna du côté de l'embouchure cette mare d'environ un mètre sur deux, et nota un entassement accru de sable. L'eau deviendrait bientôt stagnante. Chaque jour apportait de nouvelles modifications

passionnantes dans la population qui y demeurerait. Des *gyrins*, des *hydrophiles*, un *corixa* qui se cachait dans les détritux à l'autre bout. Il ferait bien d'en prendre un ou deux échantillons. Sur le thermomètre, une *larve intacta* se rôissait avec arrogance au soleil.

La punaise d'eau, son courage retrouvé, nagea en zigzaguant à travers les déchets. *N. undulata*, écrivit le docteur Thorne.

Une fois l'inventaire terminé, il tira un flacon du sac à pêche qu'il portait en bandoulière, et recueillit quelques larves en utilisant le manche de l'épuisette pour les regrouper.

Il remarqua ensuite que, dans la partie claire et dépourvue d'algues du bassin, quelque chose scintillait avec un éclat plus doré que le simple miroitement du soleil sur l'eau. Il allongea l'épuisette pour repousser le sable.

Ce n'était pas un caillou ou un morceau de verre comme il l'avait cru. Il sortit de l'eau un objet semblable à une goutte, une bille avec une queue, une ravissante petite chose transparente d'une teinte ambrée, avec des reflets et des veinures dorés. Le soleil ricocha sur ses côtés bien lisses, étonnamment dépourvus de ces égratignures, qui sont l'inévitable patine des épaves flottant dans les dunes.

Il tapota le fond de l'épuisette jusqu'à ce que la perle tombe dans le flacon vide, et resta un instant à l'admirer. Elle irait gracieusement accroître sa collection déjà variée d'objets inutiles. On pourrait la mettre dans une petite bouteille entre la clochette de yack en laiton ciselé et le cristal de sulfate de cuivre de quinze centimètres.

Thorne rassemblait son équipement et se préparait à partir, lorsqu'un bateau arriva, décrivit une courbe et s'approcha du rivage. C'était un imposant douze mètres Matthews, baptisé *Carlin* par son propriétaire, un ami de Thorne, Kirk MacInnes.

□ Salut, Mac, cria Thorne amicalement. Fais attention au nouveau banc de sable qu'a formé la tempête.

Une silhouette sur la passerelle volante esquissa un signe bref de la main, et la pipe serrée entre les dents marmonna quelque chose d'inaudible. Le cruiser oscilla, et le ronronnement des moteurs s'éteignit doucement. Des petites vagues le ballottaient à quelques centaines de mètres du rivage. Un instant plus tard, un dinghy jaune fut jeté par-dessus bord.

Bon vieux Mac, pensa l'entomologiste. L'ex-ingénieur avec sa

moustache de terrier et son superbe bateau lui apportait régulièrement son courrier et un exemplaire de la *Revue biologique* ou encore des produits pharmaceutiques conçus pour éviter aux scientifiques isolés de prendre froid. Ses visites fréquentes étaient bien accueillies, mais il était toujours venu seul.

Jusqu'à présent.

□ Tiens, tiens, murmura le docteur Thorne en regardant à nouveau.

La fille était assise à l'arrière du canot. MacInnes pagayait avec adresse, et à mesure qu'ils approchaient, Thorne remarqua ses cheveux foncés et bouclés. Elle portait une salopette blanche impeccable et un foulard bleu nuit autour du cou. Elle l'observait; pour la première fois, il éprouva quelques scrupules à propos de son short hawaïen.

Le flanc du canot crissa contre les galets de la plage. MacInnes, sexagénaire grisonnant, une vénérable pipe en bruyère à la bouche, serra vigoureusement la main de son ami.

□ Je t'ai amené une visite aujourd'hui, Ian. Tu seras en bonne compagnie, Jeanne, ce monsieur en short et son sac de pêche sur l'épaule est le docteur Ian Thorne, distingué écrivain et professeur à l'université. Il écrit des livres sur l'écologie des dunes ou quelque chose dans ce genre-là. Ian, voici ma nièce, miss Wright.

Thorne émit un murmure poli. Eh bien, il n'a pas manqué l'occasion, le vieux renard! Elle était bien jolie quand même.

□ Comme c'est séduisant, déclara-t-elle avec un sourire. Un écologiste au regard polisson.

Le visage du docteur Thorne s'efforça soudain de prendre la teinte protectrice de son short.

□ Nous ne sommes pas des mauvais bougres au fond, miss Wright. C'est l'air pur qui nous donne la mine grivoise.

□ Je vois, reprit-elle d'un ton qui poussa Thorne à se demander ce qu'elle pouvait bien voir. Étiez-vous en train de recueillir des échantillons ici aujourd'hui?

□ Pas exactement. Je prépare un chapitre sur l'écologie des associations dans les mares des plages. Cette pièce d'eau est mon cobaye. Le banc de sable au bord du lac va grandir jusqu'à ce que la mare soit complètement isolée. À mesure que la stagnation s'accroît,

des formes progressives de vie animale et végétale vont y demeurer : des algues, des scarabées, des larves et ainsi de suite. Si nous avons un temps calme dans les prochaines semaines, je peux obtenir un excellent croisement entre la flore et la faune qui se développent dans ce type d'environnement. Le chapitre sur la mare fait partie d'un livre sur l'étude écologique des dunes de l'État du Michigan.

☐ Il suffit de le remonter comme une pendule, fit observer MacInnes en bâillant ostensiblement. Et on en a pour toute la journée.

Il tira le canot pneumatique sur la plage et exhiba un paquet plat.

☐ Je t'ai apporté un cadeau, au cas où tu serais intéressé.

☐ Qu'est-ce que c'est? Le courrier?

☐ Quelque chose de beaucoup plus facile à digérer. Des steaks. J'ai convaincu Jeanne de venir avec moi pour les préparer. J'ai déjà goûté ta cuisine.

☐ Je peux faire cuire une côtelette aussi bien que n'importe qui, protesta Thorne avec dignité. Mais bon, je te concède ce point. Je venais tout juste d'en finir ici. Voulez-vous descendre jusqu'à la cabane? J'habite au pied du rivage, dans un endroit perché sur une dune, miss Wright. C'est sauvage, mais c'est chez moi.

MacInnes gloussa et marcha en tête sur le sable humide au bord de l'eau.

A certains endroits, les dunes couronnées d'arbres semblaient descendre jusqu'au niveau de la plage. Les genévriers, les pins et des broussailles fourmies étaient les seules plantes capables de contenir le monstrueux rouleau compresseur que sont les dunes mouvantes. Sans ces chaînes vertes, elles eussent balayé fermes et forêts en ne laissant dans leur sillage que des arbres morts et des planches frottées par le sable d'argent.

Ils coupèrent par l'intérieur de la terre et firent le tour d'une grande vallée dont l'embouchure étroite s'élargissait sur les hautes collines sablonneuses. C'était un lieu dénudé, inquiétant, fait de souches pointues, usées par le vent et d'espaces blancs, silencieux.

☐ Une dune de sable, dit Thorne. Ce sont les effets des vents. Au fond de la vallée les dunes se déplacent. Vous voyez les arbres morts? Les collines les ont enterrés voici des années, puis elles ont bougé et laissé ces squelettes. Sans doute des jeunes chênes.

☐ Les pauvres, soupira la fille en s'éloignant.

Puis le paysage lugubre fit place à des hauteurs vertes à peine recouvertes de sable. Au sommet de la plus élevée se dressait la demeure de Thorne. Son apparence rustique se mariait discrètement avec les conifères et les érables tout autour. Devant la maison, des ifs et des genévriers couchés retenaient le sable.

Un escalier en rondins équarris courait le long du versant de la dune. Tout en bas, se dressaient un banc en bois, une pompe d'un vert éclatant, et une vieille cloche de navire sur son mât.

☐ Une sonnette de dunes! s'exclama Jeanne en saisissant la corde.

☐ Il n'y a encore personne à la maison, fit Thorne en riant. Mais voici la cabane.

☐ Ouais, grimaça Mac. Cent trente-trois marches jusqu'en haut.

Plus tard, Thorne manipulait verres et siphon, tandis que les deux autres étaient confortablement installés sous le porche.

☐ Vous vous sous-estimez vraiment, docteur Thorne. Ce n'est pas une cabane, mais un vrai logis. Un chalet dans les pins.

☐ Dieu fasse qu'il reste toujours aussi humble. Je suis venu ici pour acheter une cabane de deux mètres sur trois où ranger ma machine à écrire et mes microscopes. Je n'ai pu refuser ce petit chalet qu'un type m'a laissé pour une bouchée de pain.

☐ La vue est magnifique. Elle s'étend à des kilomètres!

☐ Mais quand le vent souffle en rafales, on a l'impression que la maison va s'envoler! Pourtant, c'est exactement ce dont j'ai besoin pour travailler. Pas de voisins, pas de pique-niqueurs, pas même une vraie route. Je dois conduire la jeep sur la plage pendant quelques kilomètres avant d'aborder la piste des vaches qui mène à la route du comté. Pas de téléphone non plus. J'ai aussi mon propre petit groupe électrogène là derrière, sinon il n'y aurait pas d'électricité ici.

☐ Pas de téléphone? répéta Jeanne en fronçant les sourcils. Mais oncle Kirk affirme que vous bavardez ensemble tous les jours. Je ne comprends pas.

☐ Venez avec moi. Je vais vous montrer quelque chose.

Il la mena dans une pièce minuscule avec d'énormes fenêtres,

attenance au living-room. Le matériel radio était posé sur le bureau et pendait aux murs. Un grand modèle en plâtre d'une sauterelle accroupie sur le poste émetteur portait un casque à écouteurs.

□ La radio amateur était mon violon d'Ingres, quand j'étais gosse. Maintenant cela me permet de rester en contact avec le monde extérieur. J'ai connu Mac sur les ondes bien avant de le voir en chair et en os. Il a dû vous montrer son installation chez lui. Je crois qu'il a même un petit émetteur dans le bateau.

□ Je l'ai vu. Est-ce à dire qu'il peut s'entretenir avec vous comme il veut?

□ Eh bien, ce n'est pas tout à fait le téléphone, admit-il. L'interlocuteur doit vous écouter sur la même fréquence. Mais avec votre oncle, nous avons un horaire régulier, tous les soirs et quelquefois le matin. D'autres amateurs dans différentes parties du pays ont la gentillesse de me permettre de bavarder avec mes amis et mes collègues. Cela marche bien dans tous les sens.

□ Oncle Kirk vous a décrit comme une espèce d'anachorète scientifique, dit-elle en soulevant un micro et effleurant les chromes polis. Mais je commence à penser qu'il avait tort.

□ Peut-être que oui, répliqua-t-il doucement. Peut-être que non. J'arrive à me débrouiller. Le poste radio m'est d'un grand secours pour surmonter l'isolement, mais... Il y a d'autres choses. Voulez-vous que nous retournions boire un verre?

Elle posa le microphone et lui lança un regard étrange.

□ Si vous voulez. Merci de m'avoir montré votre installation.

□ Ce n'est rien du tout. Si jamais vous êtes dans le pétrin, appelez W8-Dog-Zed-Victor sur dix mètres.

□ D'accord. J'y penserai si jamais c'est le cas.

Elle fit demi-tour et sortit de la pièce.

La remarque indifférente que Thorne allait faire mourut sur ses lèvres. Soudain toute la solitude de son existence dans les dunes se dressa autour de lui, comme les murs nus de la tempête de sable. Il était debout parmi les souches mortes; les pins verts et vivants se trouvaient à jamais hors d'atteinte.

□ Ce scotch a un goût de térébenthine, annonça MacInnes sous le

porche.

Thorne quitta la petite pièce en refermant la porte derrière lui.

□ C'est le seul alcool de la maison, à moins que tu ne veuilles goûter ma saumure, répliqua-t-il en se laissant tomber sur une chaise. Mais tu dois la connaître. C'est toi qui as amené le pot la semaine dernière.

La fille s'empara du sac à pêche et se mit à aligner les flacons sur la table. Des algues, des scarabées, et quelques petites choses horribles qui se tortillaient quand elle les agitant.

□ Qu'est-ce que c'est? demanda-t-elle avec curiosité en tenant la bouteille où était le gravillon ambré.

□ Je l'ai trouvé dans la mare cet après-midi. Je ne sais pas ce que c'est. Un cristal de roche peut-être, ou un bijou perdu.

□ Je le trouve plutôt joli, dit-elle admirative. Cela me rappelle quelque chose, avec cette petite queue. Je sais... Des larmes bataviques. Elles sont un peu plus petites et ont une bulle d'air à l'intérieur, sinon elles sont exactement pareilles. Quand on casse la petite queue, elles tombent en poussière.

Elle haussa les épaules avec indifférence.

□ C'est la pression ou quelque chose comme ça. Je n'en ai jamais vu de cette couleur. On dirait du verre de Venise.

□ Gardez-le si cela vous fait plaisir.

MacInnes se versa encore un doigt et demi de scotch, puis ajouta scrupuleusement deux gouttes de soda. Au milieu de la table, le petit œil ambré cligna faiblement au soleil.

Tommy Dittberner aimait bien marcher sur la plage après dîner, et regarder les crapauds jouer. Il y en avait des centaines qui sortaient dès le crépuscule pour se nourrir. Des petites bêtes argentées avec de grands yeux comme des pierres précieuses nageaient dans le miroir de l'eau ou s'asseyaient tranquillement dans sa main quand il les attrapait. Ils étaient de toutes les tailles. Les plus grands mesuraient dix centimètres environ et les plus petits restaient confortablement perchés sur l'ongle de son pouce.

Tommy venait à Port Grand tous les ans au mois d'août. Il habitait

dans un centre de villégiature non loin de la ville. Il savait n'avoir pas le droit de s'éloigner du pavillon, mais pensa qu'on devait trouver des crapauds encore plus gros le long du rivage.

Il irait seulement jusqu'à ce monticule de sable, c'est tout... Enfin, peut-être jusqu'au morceau de bois flottant là-bas. Il ne risquait pas de se perdre, comme le disait sa mère s'il s'éloignait trop. Il savait bien où il se trouvait : près de la maison de l'homme aux insectes.

Un type bizarre, vivant tout seul, ne parlant jamais à personne... En tout cas, c'est ce que disaient les copains. Mais Tommy ne leur faisait pas entièrement confiance. Une fois, la semaine précédente, l'homme aux insectes et une très jolie dame brune s'étaient proménés dans les dunes près du pavillon de Tommy. Il avait vu l'homme l'embrasser. Ça, mon vieux, c'était une sacrée histoire à raconter aux potes!

Voilà, il était arrivé jusqu'au bois flottant. La nuit tombait vraiment. Il était parti depuis six heures. S'il ne rentrait pas, il allait recevoir un de ces savons!

Les crapauds étaient plus nombreux que jamais, et il devait faire bien attention pour ne pas les piétiner. Soudain il en aperçut un allongé dans le sable tout près de l'eau, qui s'agitait faiblement. Le garçon s'agenouilla et l'observa attentivement.

☐ Il est malade, conclut-il en le tâtant du doigt.

L'animal tressaillit au seul contact et ses yeux se voilèrent de souffrance. Mais il n'était pas encore mort.

Tommy le ramassa délicatement des deux mains et escalada la dune basse jusqu'au pied de la colline où demeurait l'homme aux insectes.

Thorne ouvrit la porte pour considérer le petit garçon avec étonnement, et se demanda s'il fallait rire. La sueur due aux cent trente-trois marches avait coulé le long du jeune visage en laissant des sillons propres sur ses joues. Son T-shirt pendait hors de son jean. L'enfant lui tendit l'animal.

☐ J'ai trouvé ce crapaud, dit-il haletant. Je crois qu'il est malade.

Sans une parole, Thorne ouvrit la porte et le fit entrer. Ils passèrent dans son laboratoire.

☐ Est-ce que vous pouvez le guérir, monsieur?

☐ Eh bien, il faut d'abord que je comprenne ce qu'il a. Va te laver la

figure dans la cuisine et prends un coca dans le frigo. Je vais l'examiner.

Il allongea la petite bête sur la table. L'abdomen était enflé et décoloré; et tandis qu'il l'auscultait, le gonflement régulier de la partie inférieure de sa bouche frémit, puis cessa. L'animal ne bougea plus.

☐ Il est mort, n'est-ce pas? s'enquit une voix derrière lui.

☐ Je le crains, fiston. Il devait déjà l'être à moitié quand tu l'as trouvé.

Le garçon hocha la tête gravement. Il regarda silencieusement Thorne pendant un moment, puis demanda

☐ Qu'est-ce qu'il avait, monsieur?

☐ Je pourrais le dire si je le disséquais. Tu sais ce que cela veut dire, n'est-ce pas?

L'enfant fit signe que non.

☐ Eh bien, parfois en regardant à l'intérieur d'une chose malade qui est morte, on peut trouver la cause du mal Est-ce que tu voudrais me regarder faire?

☐ Je pense bien!

Le scalpel et l'aiguille de dissection brillèrent sous la lumière de la lampe. Thorne travaillait vite, tout en jetant de temps en temps des coups d'œil rapides au garçonnet Les instruments cliquetèrent dans la plaie écarlate provoquée par l'incision, et séparèrent les organes curieusement noircis et entortillés.

Thorne observa un instant, puis se leva en souriant aimablement à l'enfant.

☐ Il est mort d'un arrêt cardiaque, jeune homme. Je pense que tu devrais rentrer chez toi maintenant. Il fait sombre et ta mère doit être inquiète. Tu ne veux pas qu'il pense qu'il t'est arrivé quelque chose, n'est-ce pas? Un grand garçon comme toi ne veut pas causer de souci à sa mère.

☐ Qu'est-ce que ça veut dire « cardiaque »? demanda l'enfant en regardant le crapaud par-dessus son épaule, tandis que Thorne l'entraînait au dehors.

☐ Cela signifie « qui appartient au cœur », répondit l'homme. Et si je te ramenaïs dans ma jeep, qu'est-ce que tu en dis? Ça te plairait?

☐ Je pense bien.

La porte claqua derrière eux. Le gamin oublierait vite le crapaud, pensa Thorne. De toute façon il n'a pas pu voir ce qu'il y avait dedans.

Plus tard, dans le chalet, à la lumière d'une petite ampoule, Thorne mit le corps du crapaud dans l'alcool. À côté de lui, sur la table, brillaient deux minuscules gouttes ambrées avec leurs queues, qu'il avait sorties des restes flétris de l'animal éventré.

Le chronomètre marin sur le mur de la station amateur de Thorne marquait cinq-quinze. Son interlocuteur lui dit :

☐ Je dois fermer. Ma femme tient absolument à ce que je m'occupe des fenêtres avant le dîner. Je t'appellerai demain. Ici W8GB à W8DVZ, W8GB passe et ferme. Bonne nuit, Thorne.

☐ Bonne nuit, Mac. W8DVZ passe et ferme.

Il laissa le courant s'éteindre, alluma une cigarette, et, resta debout devant la fenêtre, à contempler le paysage. Dans le ciel bleu, au-dessus du lac, un unique nuage orageux, blanc, gigantesque, était suspendu comme une écume de marbre, pesante et sans éclat. Le vent qui se levait sifflait entre les branches raides des arbres verts. Il pouvait entendre faiblement le bruit des vagues à travers la vitre.

Après le dîner, il ne savait trop quoi faire de lui-même et attendait que quelque chose se produise. Il tapa les notes de la journée, rangea le laboratoire, s'efforça de lire une revue, pensa à Jeanne. C'était une fille sympathique, mais il n'était pas amoureux d'elle.

Les murs de sable semblèrent le cerner à nouveau. Il n'était pas parmi les souches mortes, il était l'une d'elles, enraciné dans le sable, le cœur vidé de toute la sève porteuse de vie.

Au diable. La revue fit un vol plané à travers la pièce et disparut derrière le divan dans un bruit de pages froissées.

Il se précipita dans le laboratoire, se cogna aux étagères et arrangea les spécimens qui se balançaient tristement dans leurs bouteilles. Dans la deuxième à partir de la droite, il y avait un crapaud. Dans la troisième, deux petites gouttes ambrées avec leurs queues et une inscription sur l'étiquette :

DIS-LE-MOI, TOI - 8/5/57.

Son intérêt se ranima. C'était un phénomène étrange. Il l'avait presque

oublié. Les cailloux, selon toute apparence, avaient provoqué la mort de l'animal. Ils avaient sûrement endommagé l'estomac et les tissus environnants avant d'avoir pu passer dans le système digestif. Du travail rapide. Il ramassa le deuxième flacon et l'agita doucement. La petite chose pâle à l'intérieur oscilla sur elle-même jusqu'à ce que l'incision avec les organes entortillés se trouvent en face de lui. Willy Seppel aimerait bien voir ce]a. Malheureusement il se trouvait à l'autre bout de l'État, à Ann Arbor.

Thorne musarda avec l'idée d'envoyer les deux gravillons à son vieil ami. Ils n'étaient pas ordinaires. Il laisserait l'étiquette, joindrait un mot sibyllin et lui rendrait ainsi la monnaie de sa pièce pour le jour où Seppel avait placé des vairons dans son seau de larves, lors de leur dernière tournée ensemble sur le terrain.

S'il se dépêchait, il pourrait envoyer le paquet ce soir même. Un train partait de Port Grand dans quarante minutes. L'orage se trouvait encore bien loin; il n'éclaterait pas avant la tombée de la nuit. D'ailleurs, cela lui ferait du bien de bouger.

Il trouva une petite boîte et la prépara pour l'expédition. Mais où pouvait bien se trouver son carnet de timbres? La lettre pour Seppel : il glissa une feuille de papier dans la machine à écrire et tapa à toute allure. La ficelle... Où se trouvait la ficelle? Là, sur le casier des revues. Maintenant l'imper. Ne pas partir sans vérifier les portes et les fenêtres.

Sa jeep était dans un abri au pied de la dune, protégée par un bois épais de peupliers et de cèdres. Comme il n'y avait pas de porte, Thorne n'avait qu'à mettre en marche arrière, sortir comme un trait, faire demi-tour et filer sur l'allée de cailloux improvisée vers le sable humide de la plage. Cinq kilomètres plus loin, il abordait un ancien chemin de camions envahi par l'herbe mais encore praticable, qui menait à la grand-route.

Les nuages formaient des rangs serrés vers l'ouest tandis que le docteur Thorne disparaissait au-dessus de la crête d'une grande dune.

Monsieur Gimpy Zandbergen, gentilhomme désœuvré, adepte autrefois de la haute mer, aujourd'hui de la grand-route, rentrait chez lui. Durant une existence longue et variée, M. Zandbergen avait erré loin de ses lacs d'origine pour voguer sur des eaux plus tumultueuses. Mais désormais son passé de mécanicien-graisseur était révolu. Un désir nostalgique avait grandi dans son cœur, celui de revoir les cargos

fruitiers sortir de Port Grand. Comme il n'avait pas de quoi payer un ticket de bus, ni l'ambition de travailler pour le gagner, il cheminait en arrêtant les camions dont les chauffeurs conciliants acceptaient de l'avancer sur son trajet.

Le dernier camion l'avait conduit sur la grand-route du rivage, à quelques kilomètres au sud de son but. Il y avait disputé de manière tout à fait regrettable sur la valeur sportive des « Tigres » de Détroit, sur quoi on l'avait invité à continuer son voyage à pied. Mais M. Zandbergen, un cœur simple, s'était contenté de hausser les épaules; il se réconforta en buvant un coup à la bouteille cachée dans sa sacoche et se mit en marche.

Il faisait chaud comme nulle part ailleurs au mois d'août, excepté dans le Michigan. Le soleil brûlait le ciment et se reflétait des collines de sable sur le bord de la route. Zandbergen s'arrêta, tira de sa poche un grand mouchoir bleu et tamponna son crâne dégarni sous sa casquette. Il pensa avec envie au sentier dans les dunes qu'il connaissait bien et qui se trouvait de l'autre côté de la forêt, vers le lac.

Cela remontait à bien longtemps, mais il s'en rappelait tout de même. Le sentier conduisait à Port Grand, aux cargos fruitiers. Ce serait un havre de fraîcheur.

Quand survint l'orage, M. Zandbergen fut déconcerté. Il n'avait pas vu s'amonceler les prémices annonciatrices. Quand le ciel s'assombrit, il pensa simplement qu'il s'agissait d'une de ces ondées estivales et espéra une rapide éclaircie.

Il fut irrité quand les grosses gouttes continuèrent de tomber à verse dans les chênes, et ennuyé quand il dut passer à travers les conifères plus bas et moins touffus. Il jura carrément lorsque le sentier se termina sur une colline broussailleuse.

Un éclair déchira les nuages noirs et M. Zandbergen allongea le pas précipitamment. Il avait tourné au mauvais endroit, il en était sûr maintenant. Il reconnut cependant le rivage, se rappela vaguement une cabane en bois près de la vieille route quelque part dans les parages. S'il la trouvait, il réussirait quand même à ne pas trop se mouiller.

A présent, il pouvait voir le lac. Le vent faisait rage et s'abattait sur les vagues en déchaînant les eaux calmes du Michigan. M. Zandbergen frissonna sous la pluie battante et descendit une dune en fonçant tête baissée. Les coups de tonnerre l'assourdisaient. Il était aveuglé; Mais où était donc cette route?

Un énorme éclair blanchit le ciel, tandis qu'il s'acharnait à escalader une autre dune. La voilà! La route se trouvait là en-bas! Avec les arbres, et la cabane aussi.

Il traversa la dune à grandes enjambées, louvoyant entre les arbres et les broussailles secouées par l'orage. Le vent s'apaisa, puis souffla avec rage dans les branches qui le frappèrent violemment au visage. Il trébucha et roula jusqu'en bas de la colline sablonneuse en poussant un cri d'angoisse. Il atterrit dans une haie acérée de genévriers et resta là, gémissant et jurant faiblement, tandis que la pluie et le vent le martelaient sans pitié. Le feuillage arraché aux arbres le piqua traîtreusement comme il s'efforçait de se lever, renonçait puis essayait de nouveau. Sur la plage noire, à quelques dizaines de mètres de là, les vagues bondissaient vers le ciel.

Puis vint une autre accalmie et une lumière apparut sur le lac. Elle s'élevait puis retombait dans le ressac. Quelques instants plus tard le petit homme couché put voir, horrifié, ce dont il s'agissait. Un coup de tonnerre solennel étouffa son hurlement de terreur.

Émettant des sons incohérents, il trébucha en se remettant sur ses pieds et s'agrippa de toutes ses forces aux buissons pour se retrouver sur la route. Mais la chose le voyait! Il en était sûr! Il se traîna à genoux dans le sable sur une courte distance, avant de s'effondrer pour la dernière fois.

Le vent hurla encore dans les arbres, mais la fureur de la tempête s'était finalement apaisée. La pluie tombait ferme sur les dunes de sable détrempées et ruisselait des branches des peupliers sur la silhouette tranquille de M. Zandbergen, qui, finalement, ne reverrait pas les cargos fruitiers sortir du port.

Le shérif était un homme loquace.

□ Eh bien, cela fait quarante ans que je vis sur ce lac, dit-il à Thorne, et je n'ai jamais, mais jamais vu un orage comme celui-ci. Non vraiment!

Il se tourna vers l'officier subalterne debout à côté de lui.

□ Un vrai typhon, n'est-ce pas, Sam? Je ne pense pas qu'on l'oubliera de sitôt.

Le docteur Thorne ne l'oublierait sûrement pas. Il pouvait encore se remémorer le roulement de tonnerre sur les dunes et les lumières

blanches de ses phares vacillants qui lui montraient le chemin sous la pluie. Il conduisait lentement sur le sable glissant de la vieille route des camions, mais malgré cela il avait failli ne pas le voir. Il avait d'abord cru que c'était une branche morte, puis une fois sorti de la voiture et debout sous la pluie, il l'avait considéré un instant avant de l'envelopper dans son imper et de le ramener en ville.

Maintenant la pluie avait enfin cessé. Le bureau du praticien de Port Grand, qui était le médecin légiste du comté, sentait la propreté et le renfermé à cause des produits pharmaceutiques et des imperméables mouillés. Mais parmi ces odeurs familières, celle de la chair brûlée se révélait persistante.

Les ciseaux du médecin crissaient à travers le tissu carbonisé. Thorne alluma une cigarette, aspira une bouffée, mais l'autre odeur tenace, nauséabonde resta dans ses narines.

☐ D'après sa carte internationale de marin, il s'appelait George Zandbergen de Port Grand, déclara le chef de la police à Sam qui nota soigneusement cette information dans son carnet.

Puis s'adressant à Thorne :

☐ Vous le connaissiez, monsieur?

Le scientifique secoua la tête.

☐ Je me souviens de lui, Peter, dit le médecin en constatant la raideur des doigts morts. Il est parti juste après s'être fait opérer de l'appendicite en 1946. Je crois qu'il était graisseur sur le *Joséphine Temple* pour la compagnie fruitière. Je dois avoir une fiche sur lui quelque part.

☐ Trouve-la, Sam.

Le shérif se tourna vers Thorne debout devant la table d'auscultation.

☐ Nous devons enregistrer votre déposition, pour le rapport bien sûr. J'espère que cela ne sera pas trop long. Recommencez depuis le début, s'il vous plaît.

Ravalant sa nervosité et son émotion, Thorne raconta son retour de la ville vers neuf heures du soir et la découverte de l'homme, allongé en plein milieu d'une route secondaire déserte. Il se rappela avoir été intrigué par l'état du corps. Malgré la tempête qui faisait rage à ce moment-là, certaines parties étaient complètement carbonisées. Il avait également trouvé quelque chose d'autre, mais ne voyant pas de

rapport immédiat avec les faits actuels, il avait prudemment gardé sa découverte pour lui. Le chef de la police ne s'y intéresserait guère, pensa-t-il. Il espérait toutefois que la protubérance de sa poche ne se remarquerait pas.

L'officier Sam Stern écrivit le dernier v renversé qui lui servait de point dans sa transcription et regarda nerveusement autour de lui. Le chef y jeta un regard approbateur, tout en ne comprenant rien aux notes, et reprit :

□ Alors, Docteur?

□ Brûlures au troisième degré sur cinquante pour cent du corps, cautérisation jusqu'à l'os sur certaines parties du visage et sur l'omoplate droite. Comment avez-vous dit qu'il était couché, lorsque vous l'avez trouvé, monsieur Thorne?

□ Recroquevillé sur le côté droit, d'une façon pas du tout naturelle.

Le médecin bâilla, fouilla dans un meuble et en tira un drap dont il recouvrit le corps.

□ C'est évident, Peter, avec toutes ces brûlures et le reste. La conclusion ne peut être que la mort accidentelle. Le pauvre diable a été frappé par la foudre. L'heure du décès devrait se situer vers huit heures du soir. (Il borda le drap autour de la tête.) Ces éclairs agissent de façon bizarre. Ils peuvent brûler les semelles de chaussures d'un homme sans même le toucher, ou produire suffisamment de chaleur pour faire fondre du métal. On ne sait jamais quel va être son prochain tour. Tiens, regarde ce type. D'un côté il est noir comme du charbon et de l'autre intact.

Il prit le téléphone et parla brièvement avec les pompes funèbres locales. Quand les dispositions furent prises pour l'infortuné M. Zandbergen, il posa le récepteur et traîna les pieds vers la porte. Thorne remarqua qu'il portait des caoutchoucs sur ses pantoufles.

□ Tu finiras demain, Peter, conclut-il. Ma femme n'était pas contente que je sorte ce soir. Tu sais comment elles sont. Bonne nuit, monsieur Thorne. Vous pouvez prendre le vieux manteau dans le placard. Le vôtre est bon pour le teinturier.

Le chef de la police eut un rire bienveillant.

□ Nous n'allons pas vous garder plus longtemps ce soir, monsieur Thorne. Dites-moi seulement comment je peux vous contacter.

□ Par l'intermédiaire de Kirk MacInnes à River Road. Il sera ravi de m'appeler sur son poste émetteur.

Il s'approcha de la porte et sortit dans la nuit tranquille. Le shérif le suivit de près.

□ Alors vous faites de la radio amateur? demanda-t-il avec chaleur. Ça alors! J'en faisais aussi quand j'étais jeune.

Murmures polis. Quelle coïncidence! Des âmes sœurs. Désolé pour cette sale affaire, vieux. Ce n'est pas de chance, si c'est vous qui l'avez trouvé. Ce n'est pas grave. *Pourquoi* ne se taisait-il pas? L'objet dans la poche de Thorne devenait plus lourd.

□ Un de ces jours, si cela ne vous ennuie pas, je passerai chez vous jeter un coup d'œil à votre équipement. Je suis sûr que vous ne serez pas mécontent d'avoir de la visite là-bas dans vos dunes, n'est-ce pas?

Mais non, bien sûr, ce sera un plaisir. Quand vous voudrez.

L'objet semblait s'affaïsser vers le bas. Il finirait par déchirer le fond de la poche et tomber par terre. Des bouts de tissus carbonisé y étaient accrochés. Pourquoi ne s'en allaient-ils pas? Ils ne pouvaient tout de même pas se douter qu'il n'avait pas...

Ils marchèrent jusqu'aux voitures sous les grands ormes qui bordaient la rue tranquille. Quelques étoiles apparurent et ils virent au bout de la rue débouchant sur la rivière, des lumières se déplacer le long du canal qui faisait communiquer la rivière avec le lac.

□ Eh bien, bonne nuit, shérif. Bonne nuit, monsieur Stern. J'espère vous revoir dans des circonstances plus agréables.

□ Bonne nuit, monsieur Thorne, répondit Sam passablement ennuyé par une conversation à laquelle il ne comprenait rien, et fortement désireux de rentrer chez lui auprès de sa femme et de son gosse.

Les policiers s'assirent dans leur voiture et démarrèrent. Thorne resta derrière le volant de sa jeep jusqu'à ce qu'ils aient disparu. Puis il sortit délicatement de sa poche l'objet pesant et enleva le mouchoir qui le recouvrait.

Cette fois-ci, il était de la taille du poing et de forme irrégulière. Il l'avait trouvé, écrasé sous le morceau de charbon qui avait été une épaule humaine. Une lueur jaune brillait en son centre. Il ressemblait aux trois petites gouttes, mais il put distinguer ce qu'il avait pris pour des reflets dorés : un fin réseau de fils métalliques formait une trame

apparemment encastrée à quelques centimètres sous la surface de l'objet.

Satané truc, pensa-t-il. Il a vraiment quelque chose d'étrange.

Autour de lui, les lumières des maisons silencieuses s'éteignaient à tour de rôle. Il était onze heures. Quelques taches d'humidité scintillèrent sous les réverbères et un bateau à moteur gronda sur la rivière, puis s'immobilisa.

Thorne jeta un coup d'œil rapide autour de lui, sortit de la voiture et posa la boule sur le trottoir. Dans le ruisseau, juste en-dessous, les feuilles mouillées prirent un vague reflet jaune.

Il lui parut étrange qu'une simple question de forme puisse changer de façon aussi radicale ses sentiments à l'égard de cet objet. Les petites billes ovales étaient très belles dans leur mystère, mais bien que celle-ci fût faite de la même matière, elle ne possédait en aucune façon leur beauté magique. La cavité irrégulière, sur le côté, rendait cet objet sinistre. Le sang séché et les cendres en faisaient un monstre.

Thorne sortit un démonte-pneu de la trousse à outils et frappa la boule brillante. Elle était certainement plus solide qu'elle ne le paraissait. Quand, malgré les coups redoublés, il ne réussit pas à la casser, il leva l'outil et l'abattit sur elle de toute sa force. Le démonte-pneu rebondit, dérapa, entailla le ciment du trottoir, mais la boule roula dans le ruisseau sans la moindre égratignure.

L'homme se pencha, le poussa du pied avec incrédulité. Soudain il lâcha l'outil en fer avec un cri de douleur. Il était brûlant! L'instrument tomba, encore fumant, dans l'herbe mouillée. Sa main... Il serra les dents pour ne pas hurler de nouveau.

Mais l'eau des ruisselets où baignait la boule brillante, était fraîche. Il lui sembla se souvenir de quelque chose, puis l'engourdissement progressif de sa main attira son attention et il oublia de nouveau.

Parmi les feuilles et les détritrus, la chose que Thorne n'avait pu briser devint passagèrement plus dorée, et avec un gargouillement liquide les vilaines enflures disparurent de la surface. Elle prit la même forme d'ovale parfait que les précédentes petites gouttes.

200 000 AU PLUS DES TAS DE WATTS. DIS-MOI, JOLIE BERGÈRE, Y EN A-T-IL D'AUTRES COMME TOI AU LOGIS? ARRIVE JEUDI MIDI. BISES. SEPPEL

□ Tu te trouves malin, n'est-ce pas?

□ Ouais, répondit Willy Seppel par-dessus sa bière, avec une satisfaction évidente.

Il posa son verre et sa bouche dessina un sourire ironique.

□ Assez malin pour comprendre ce qu'étaient les cailloux que tu m'as envoyés pour me mystifier. C'était encore une de tes bonnes farces. J'étais prêt à les jeter à la poubelle après avoir lu ton mot. C'est Archie Deck qui les a sauvés. Il pensait que c'était des larmes bataviques, et a essayé de briser leurs queues avec une lime.

□ Ah, ah, railla Thorne.

Seppel l'observa de ses grands yeux bleus. C'était un homme grand, élégant, au visage rose surmonté d'un nez en bec d'aigle et couronné de cheveux blonds.

□ Ne me regarde pas comme ça, continua Thorne. J'ai été capable d'en apprendre un peu plus long par moi-même.

□ Raconte.

□ Elles produisent de la chaleur. Je l'ai découvert de la même façon qu'Archie Deck sans doute. - Il montra sa main bandée. - Seulement moi, je me suis fait mal.

Après avoir ramassé bruyamment les verres vides et les bouteilles de bière, il disparut dans la cuisine sans arrêter de parler.

□ Les deux petites que je t'ai envoyées, je les ai trouvées dans l'estomac d'un crapaud, enfin de ce qu'il en restait. Regarde dans le labo, sur la grande étagère. La deuxième bouteille à partir de la droite.

Tout en essuyant sa main valide contre son pantalon, il revint auprès de Seppel qui contemplait pensivement le flacon du crapaud.

□ Il n'a pas aimé les gouttes, déclara Thorne.

□ Hum... Oui. Les sucs digestifs auraient peut-être pu...

□ Alors, Willy, qu'est-ce que c'est?

□ Tu avais presque raison quand tu disais qu'elles produisaient de la chaleur. J'en ai apporté une pour te montrer.

Il quitta la pièce et revint l'instant d'après avec une grande serviette en cuir de vache.

□ L'appareil est en plusieurs morceaux, s'excusa-t-il. Il faut que je le reconstitue. As-tu un dévolteur?

Thorne hocha la tête et le prit dans la bibliothèque.

□ Cette petite goutte a beau avoir tout juste l'air d'un grain, elle possède des propriétés particulières.

Il la sortit d'une boîte bien scellée et capitonnée, la posa ensuite au milieu de la table, nichée dans une espèce de matière laineuse grise.

□ Elle émet surtout des infrarouges jusqu'à 200 000 Angströms. Mais leur énergie est hors de proportion avec ce que tu attends de l'équation. Ce petit gadget, nous l'avons monté avec Deck pour la mesurer grossièrement. Tu mets la goutte là-dedans, tu règles la tension du ressort et en appuyant sur la détente, tu libères une baguette qui frappe la goutte avec suffisamment de force.

□ Ses doigts aux ongles impeccables travaillaient habilement.

□ Nous n'obtenons pas une mesure contrôlée, bien sûr, mais pour ce que je veux te montrer, cela suffira... Où caches-tu tes instruments?

□ Derrière le bac à poissons. Fais attention à ne pas débrancher le gazéificateur.

□ L'écran, à cette extrémité, va te montrer l'énergie produite. Regarde maintenant.

La ligne verte horizontale remonta sur le petit écran dès le déclenchement du ressort, puis éclata en une haie oscillante de lignes brisées.

□ C'est fou, n'est-ce pas? fit observer Thorne. Frappe-la encore, mais baisse la tension du ressort.

Les angles pointus s'élevèrent davantage sur l'écran.

□ Le rapport entre le coup et l'énergie ne sont pas proportionnels, dit Seppel. Quelquefois un tout petit choc la fait partir comme une fusée. Ou alors après que nous l'ayons frappée pendant une semaine à Ann Arbor pour comprendre ce que c'était, elle a décidé de bouder et n'a plus voulu réagir.

□ L'énergie produite est plutôt faible, tu ne penses pas?

☐ Oui, mais assez remarquable pour un objet de cette taille.

Il retira la goutte de l'appareil et la remit dans sa petite boîte.

☐ Nous pensons que son cœur brillant a quelque chose à voir là-dedans, ainsi que ses fils d'or, c'est de l'or pur, tu sais. Le vieux Camestres, le médailler, est venu nous voir à l'Université et il a dit que cette lueur va rendre fous les physiciens.

☐ Qu'est-ce que tu racontes? s'enquit Thorne désinvolte.

☐ Attends un peu, reprit Seppel. Nous ne l'avons pas encore analysé, mais nous en espérons beaucoup. La lueur n'a pas une forte irradiation, si c'est ce que tu penses.

Willy était fier de sa découverte, pensa Thorne. Elle lui appartenait après tout. Seppel était le genre d'homme qui trouvait de stimulants défis dans les choses les plus étranges. Cette fois, il avait gagné le gros lot avec les grains dorés!

Mais Thorne se rappela la grosse boule, celle de la taille d'un poing, et le corps carbonisé.

☐ J'ai trouvé un autre spécimen, dit-il en se penchant vers un des tiroirs du bureau. Plus gros que les autres.

Il extirpa celui de M. Zandbergen.

☐ C'est merveilleux! s'écria Seppel. Il a presque la taille d'un pamplemousse. Maintenant nous pouvons...

Thorne l'interrompit doucement.

☐ Je veux d'abord te raconter ce qui s'est passé pour celui-ci. Ensuite je te l'abandonne. Quand je l'ai trouvé, il était de forme irrégulière. Bosselé. Laid. Maintenant il est lisse, comme les autres. Je l'ai vu se transformer sous mes yeux. Il semblait devenir fluide pour se solidifier en une goutte. Il y a encore autre chose.

Il raconta à son ami ses efforts pour le briser et la brusque chaleur du fer.

☐ Oui, c'est possible, opina Seppel. Un plus gros échantillon comme celui-ci est bien capable de chauffer de manière perceptible un objet métallique à son contact. Les rayons infrarouges ne sont pas chauds par eux-mêmes, mais quand ils pénètrent dans un matériau, leur caractéristique augmente et l'énergie libérée chauffe le métal. Dans le

cas du démonte-pneu, sa conductibilité est supérieure à la tienne. Tu as senti la chaleur du fer avant que ta peau elle-même ne soit irradiée.

□ Le fer n'était pas chaud, Willy, il était brûlant! Et en l'espace de seulement quelques secondes.

Seppel secoua la tête.

□ Je ne sais que dire. C'est le phénomène le plus étrange que j'aie rencontré.

□ Le mort qui s'est allongé dessus n'a pas dû le trouver étrange, continua Thorne.

□ Tu ne penses tout de même pas que cette petite chose a pu le tuer? Il était complètement carbonisé sur un côté. Sais-tu quelle espèce d'infrarouge peut faire une chose pareille? Aucune.

□ Je n'ai pas affirmé que *celle-ci* l'a tué, reprit Thorne sur un ton que Seppel préféra ignorer. J'ai seulement dit que le corps de l'homme était juste au-dessus d'elle.

□ Trop compliqué pour moi, conclut l'autre.

Il se leva, s'étira nonchalamment et regarda la pendule.

□ De toute façon, c'est l'heure d'aller se coucher. Nous aurons tout le temps d'y penser demain, n'est-ce pas?

Thorne fut forcé de sourire. Bon vieux Willy. Ce n'est pas un petit monstre lumineux qui l'empêcherait de dormir, *lui*.

□ Nous allons mettre le pamplemousse dans le tiroir, proposa Seppel, manger un morceau et filer au lit.

□ On devrait peut-être mettre le gros dans un sceau de glace, tu ne crois pas? suggéra Thorne en riant à demi.

□ S'il irradiait, il ferait fondre le seau avant la glace. Et de toute manière, ajouta-t-il avec hauteur, ils n'irradient que lorsqu'ils sont perturbés.

Dans le rêve il y avait du sable tout autour de lui. Il y était enterré jusqu'au cou. Le soleil au-dessus de sa tête était doré et transparent. Le vent qui n'atteignait jamais son visage fiévreux faisait tourbillonner le sable jaune.

Quelquefois les traits familiers d'une femme apparaissaient. Il appelait son nom, mais elle disparaissait. Après il l'oubliait pour des petites choses sans forme qui bondissaient dans le sable et noircissaient dès que les rayons du soleil les touchaient...

Thorne se réveilla pour la cinquième fois, selon lui, fixant l'obscurité, les yeux grands ouverts. Il jura entre ses dents, retourna l'oreiller trempé de sueur et le tapota dans l'espoir de le faire gonfler. Seppel, allongé près de lui, ronflait doucement.

Quelque part dans le pavillon, une poutre craqua. Thorne sentit la peur revenir, vit le tas noir en boule gisant devant ses phares. Il eut mal à sa main qui se cicatrisait lentement. Du rêve, étrangement, il ne se rappelait rien.

Seulement la peur.

Mais pourquoi avoir peur? Il n'y avait rien là dehors. Rien du tout.

Mais le tas sur la route? La foudre. Mais la petite boule avait brûlé un homme. Et alors? La petite boule ne pouvait pas le faire. Je le sais. Il était calciné. La foudre, sombre crétin! Brûlé! Tais-toi. L'un d'eux l'a brûlé. Tais-toi! Tais-toi! Il y en a un autre là dehors cette nuit.

Non, il n'y avait rien dehors.

Rien, excepté les dunes et le lac. Rien.

Les coups de vent claquaient dans les branches des pins et les tourbillons de -sable emportés par-dessus la colline venaient susurrer contre la fenêtre. Les vagues du lac Michigan rugissaient. Mais il n'y avait rien d'autre.

Thorne réussit finalement à se rendormir.

Il faisait presque jour lorsqu'il se réveilla de nouveau. Cette fois, il était sur ses gardes en posant doucement ses pieds nus par terre. Sa main saisit une torche électrique posée sur la commode.

Il sortit sans bruit afin de ne pas réveiller le dormeur à côté de lui, traversa le laboratoire et le living-room sur la pointe des pieds. Il y avait quelque chose sous le porche.

Sur le seuil de la porte, il demanda brusquement :

□ Qui est là?

Une odeur de bois brûlé frappa ses narines. Il poussa une exclamation

étouffée et braqua la lumière vers le bas de la porte. Il y vit un trou noir arrondi dont les bords fumaient et rougeoyaient encore.

Il courut vers le labo et tira violemment le tiroir où se trouvait le pamplemousse ambré. Il était vide, le même trou était visible au fond. Le bois brûlait encore doucement.

Il sortit le tiroir du bureau, le transporta dans l'évier de la cuisine, remplit une casserole d'eau et mouilla le trou.

Ils n'irradient que lorsqu'ils sont perturbés! Tu parles. Non seulement ils irradiaient bel et bien, mais ils concentraient la radiation en un point précis. Thorne n'était pas physicien, mais il se mit à penser que l'instrument de mesure apporté par Seppel n'avait pas tout révélé sur la petite goutte.

Il déverrouilla la porte et se glissa dehors, dans l'obscurité. Sous l'escalier, il y avait une toute petite trace dans le sable, presque imperceptible. Il la suivit le long de la dune jusqu'en bas, la perdit momentanément dans un massif broussailleux, et la retrouva dans l'imperturbable étendue sablonneuse.

Il descendit la vallée silencieuse; le rai de lumière jaune de la torche électrique mettait en relief la minuscule empreinte. Quand il atteignit le creux du bassin, il s'arrêta parmi les grandes ombres des arbres pointus et désolés.

Une seconde empreinte était dessinée sur le sable. Elle venait à la rencontre de l'autre pour se confondre avec elle et mesurait à peu près un mètre de large. Il la suivit comme dans un rêve jusqu'à la crête de la première dune et resta un moment au sommet, dans l'herbe drue. Le croissant orange de la lune était suspendu assez bas au-dessus de l'eau. Il vit la trace qui descendait la pente et disparaissait dans les vagues tourbillonnant sur la plage au creux d'une nouvelle dépression.

Le vent rabattit les pans de la veste de son pyjama derrière lui. Il sut qu'il avait peur de cette empreinte dans le sable et que la foudre n'avait pas tué le vagabond.

Ce fut seulement lorsqu'il verrouilla la porte du chalet, qu'il eut conscience d'être rentré en courant.

Vendredi fut une journée calme dans le pays des dunes, mais la police reçut tout de même trois plaintes mineures. Un fermier accusait quelqu'un d'avoir filé après avoir mangé trois de ses meilleures poules

couveuses, en laissant les plumes et les os brûlés dans le poulailler. La Commission de la Voirie du Comté d'Ottawa voulait savoir qui allumait des incendies au milieu des routes asphaltées en éclaboussant le paysage de goudron brûlant. Enfin une demoiselle se plaignait que les membres d'une colonie estivale locale organisaient de nouveau de sombres orgies, d'après les lumières qu'elle avait vues chez eux à trois heures du matin.

Le docteur Thorne se pencha sur les traces dans le sable. Il lui parut évident que la grande avait pu attendre celle de M. Zandbergen.

□ Ôte-toi de là, fit Seppel en déclenchant son Graflex. Le vent ne va pas laisser ces empreintes encore longtemps. Franchement si je ne les avais pas vues de mes propres yeux, je n'y aurais jamais cru.

Il entourra le point de jonction et laissa son stylo à côté pour donner l'ordre de grandeur. Le flash du Graflex brilla de nouveau.

□ Il faudra prendre la porte aussi, dit-il en posant l'appareil photo pour griffonner quelque chose dans son carnet.

Thorne grommela.

□ La partie autour du trou suffira, déclara Seppel. As-tu découvert d'où venait la grande empreinte?

□ Je l'ai suivie jusqu'à la forêt. Le sol est trop mou, trop marécageux pour garder une trace comme celle-là, et je l'y ai perdue.

Willy eut du mal à se relever et prit sa veste accrochée à la branche d'un arbre blanc, squelettique.

□ Imagine un peu la taille de l'objet qui laisse une empreinte d'un mètre de large! s'exclama-t-il. Dire qu'il est resté dans le lac pendant Dieu sait combien de temps, et que pour la première fois il fait surface!

□ Je ne suis pas si sûr que ce soit la première fois. Il y a toujours eu de drôles d'histoires sur ces dunes. Ma grand-mère m'en a raconté une quand j'avais douze ans, à propos d'un galet des dunes qui était plus grand qu'un schooner et vivait dans les grottes marines au fond du lac. Il sortait tous les siècles et traversait la forêt en laissant une bande de sable nu derrière son passage, car il dévorait la végétation. On disait qu'il cherchait un homme; quand il en trouvait un, il arrêta sa course et replongeait dans le lac.

□ Grands dieux! fit Willy d'un ton pénétré. Je le vois maintenant, le

grand globe tapi au fond des cavernes où le soleil étincelant ne brille jamais, où la vie est réduite à quelques diatomées dérivant au fil des eaux immobiles.

Thorne regarda un instant son ami bouche bée, guettant une lueur ironique dans son œil bleu.

□ Il n'y a pas de quoi rire! dit-il sèchement.

□ Hum, marmonna Willy en brossant quelques grains de sable sur la manche de son beau costume.

Il était si tard quand miss Jeanne Wright sortit du cinéma à Muskegon, qu'elle eut à peine le temps d'aller faire des courses, ce qui avait été sa raison officielle pour sortir le *Carlin*.

□ On ne peut pas trouver de robes convenables à Port Grand, Oncle Kirk.

Cela ne l'ennuyait pas qu'elle prenne le bateau, n'est-ce pas? MacInnes marmonna quelque chose dans les profondeurs de son nouveau panadapteur et déclara que cela l'ennuyait. Bon sang, pourquoi n'utilisait-elle pas la voiture? Mais il lui avait quand même lancé les clés.

Les réverbères de la ville s'allumaient quand, chargées de paquets, Jeanne héla un taxi jusqu'au port de plaisance. C'était une soirée merveilleuse avec un ciel constellé d'étoiles, encore pourpre à l'ouest. Le *Carlin* glissa majestueusement parmi les bateaux ancrés dans le lac Muskegon.

Un feu de joie brûlait gaiement sur la plage et des chansons s'élevèrent. Les voix saluèrent joyeusement le bateau et Jeanne leur renvoya un coup de trompe. Son cœur était léger en pilotant le cruiser le long du canal menant au lac, puis en prenant la direction de la maison.

Un demi-sourire flottait sur les lèvres en pensant à un certain jeune biologiste au visage grave. C'était un homme étrange, qui se montrait parfois involontairement rude, préoccupé qu'il était par des sujets aussi arides que les cycles des plantes et leur adaptation à l'environnement. Mais il s'était un jour promené dans les dunes avec elle, et l'avait embrassée une fois très doucement sur les lèvres. Après cela, Jeanne avait su ce qu'elle désirait.

En ce moment, il devait être assis dans son laboratoire, en train d'observer les insectes récoltés pendant la journée et sans penser du tout à elle. Ou peut-être bavardait-il avec son oncle par radio.

Jeanne se prit à fredonner. La vitesse du cruiser monta à vingt nœuds et l'embarcation se balança un instant dans le creux d'une vague. Le petit porte-bonheur suspendu à la barre oscillait comme un pendule. Elle l'aimait surtout parce que c'était Ian qui le lui avait donné.

Un moment plus tard, Jeanne alluma le récepteur ondes courtes posé sur un des caissons dans la cabine et écouta Ian bavarder avec son oncle.

□ J'ai ici un collègue de Ann Arbor, disait Thorne. C'est au sujet de la goutte ambrée que nous avons trouvée. Je t'en ai parlé, tu te rappelles? J'en ai donné une à Jeanne. Mon ami est bio-physicien. Il pense que les gouttes représentent une grande découverte scientifique. Il s'appelle Willy Seppel. Dis quelque chose, Willy.

□ Gambusie, fit Seppel.

Jeanne écouta distraitement. Ian racontait comment les gouttes émettaient une lumière chaude quand elles étaient perturbées. Il pensait aussi que de plus gros cailloux dans les parages pouvaient produire une énergie égale à 40db au-dessus de S9 (qu'est-ce que cela pouvait bien signifier?) Thorne et le Willy en question allaient chercher des gouttes plus grosses.

□ Est-elle vraiment chaude? se demanda Jeanne en regardant avec curiosité le grain qui, dans son petit panier argenté, se balançait au-dessus de l'habitable. Elle n'en avait pas l'air. Mais Ian avait dit que les petites irradiaient peu. À peine de quoi vous chatouiller.

Au loin sur le lac, les lumières d'un minéralier clignotèrent. Jeanne passa devant le petit village de Lake Harbor et s'éloigna un peu du rivage. Après quoi, il n'y avait plus rien avant Port Grand.

Jeanne entendit dans le poste la voix familière et sympathique de l'oncle Kirk en train d'expliquer ses grands projets pour le panadapteur. Ian émettait quelques commentaires de temps à autre. Il semblait fatigué, le pauvre chéri.

Avec puissance, le *Carlin* déchirait les vagues à la poursuite de son ombre, laquelle était longue et très noire. Sans doute, un bateau avec un projecteur, pensa Jeanne avant de regarder vers l'arrière.

Il était là, voguant haut dans l'eau sombre : un grand globe lumineux,

phosphorescent, à une vingtaine de mètres derrière elle qui, lancé à sa poursuite, se rapprochait rapidement du bateau.

Jeanne hurla, mit pleins gaz et chercha à le semer. Mais la grande sphère brillante s'arrêtait pendant qu'elle virait et zigzagait, puis lui coupait facilement le chemin lorsqu'elle tentait de s'échapper. Les moteurs du Matthews vrombirent sous les pieds de la jeune femme, comme elle en forçait la puissance au-delà de leurs limites.

Le globe se rapprochait toujours. Jeanne voyait le sillage qu'il laissait dans l'eau. Qu'était-ce donc? Que faire s'il la rattrapait?

Des plus gros! Ses yeux horrifiés se tournèrent vers la petite goutte dans son panier argenté. Sa lueur était la parfaite miniature de l'énorme monstre derrière elle. Jeanne fondit en larme, manœuvrant la barre à droite et à gauche avec une frénésie hystérique. À travers la cabine, la voix calme d'Ian expliquait à MacInnes comment monter le panadapteur comme moniteur de fréquence.

Ian!

Si jamais vous êtes dans le pétrin...

Le visage inondé de larmes, elle mit le pilote automatique et s'affaira avec le petit poste émetteur encastré dans le caisson. Elle n'avait vu son oncle l'employer qu'une seule fois. Ce bouton l'allumait, pensa-t-elle, mais comment savoir s'il était réglé? Et comment le régler?

Sur le petit panneau il y avait trois interrupteurs, deux boutons, un cadran et une lumière rouge. Évidemment MacInnes n'avait pas étiqueté les commandes d'une machine qu'il avait construite lui-même, et le tableau était dépourvu de toute indication.

Le *Carlin* se ruait dans la nuit, l'objet lumineux à moins de quinze mètres derrière lui.

Jeanne pleurait désespérément et les voix placides à travers le récepteur parlaient de la destruction de la mare de Thorne par l'orage.

Oh ces boutons, et ces interrupteurs! Celui-ci, puis celui-là, pensa-t-elle. Non, ce n'est pas le bon. L'émetteur pourrait très bien ne pas être sur les ondes. Ou alors elle était sur une fréquence où Ian et son oncle ne seraient pas en mesure de l'entendre. Que faire? De plus, elle n'arrivait pas à comprendre ce curieux cadran de réglage.

□ J'ai une super TSHA mobile dans le *Carlin*, déclarait MacInnes.

☐ Qu'est-ce qu'une TSHA? demanda Seppel.

☐ Pour Mac, cela signifie Très Souvent Hors Antenne.

Rires.

Oh, tant pis, qu'est-ce que cela aurait changé? Que pourrait-il faire pour elle? La brillance de la sphère éclairait le lac à des centaines de mètres alentour.

Les voix calmes flottaient à travers le poste radio. Le globe était de plus en proche.

Jeanne s'accrocha à l'interrupteur de la radio. Soudain ses pleurs et le grondement des moteurs furent les seuls bruits dans la cabine. Elle tentait de joindre Ian en priant le ciel que son oncle ait laissé le poste réglé sur la bonne fréquence.

☐ Ian! cria-t-elle.

Puis elle se rappela de presser le bouton sur le côté du microphone. En refoulant ses larmes, elle dit :

☐ Ian, Ian! Tu m'entends?

Sa main tremblante toucha le récepteur.

☐ Jeanne! - le son explosa dans la cabine. - C'est toi? Que fais-tu?

☐ C'est derrière moi, Ian! hurla-t-elle. Une sphère lumineuse de cinq mètres de haut à peu près! Elle poursuit le bateau.

☐ Le bateau, dit la voix enrouée de MacInnes. Elle l'a pris pour aller à Muskegon.

☐ Jeanne! Écoute-moi. Je ne sais pas si ce sera efficace, mais tu vas faire exactement ce que je te dis. Tu m'entends?

☐ Je t'entends, Ian! Elle est presque sur le bateau!

☐ Écoute-moi, chérie. Tu as la petite goutte ambrée quelque part sur le bateau. Tu t'en souviens, n'est-ce pas? Celle que je t'ai donnée? Trouve-la et jette-la par-dessus bord. Aussi loin que possible. La goutte dorée! Dis-moi maintenant si tu m'as entendu.

☐ Oui, je t'entends. La goutte...

La goutte. Elle dansait dans le petit panier d'argent et la lumière en

son centre brillait, palpitante et chaude. Jeanne l'arracha de la barre, tâtonna vers la porte ouverte de la cabine de pilotage. Elle s'agrippa une longue minute à l'auvent de l'épontille, aveuglée par la lumière jaune.

Enfin la goutte décrivit une courbe lumineuse au-dessus de l'eau, comme l'avait fait le météore de nombreux siècles auparavant.

Ce que reflétaient les murs peints dans un blanc mat, clinique, étaient des formes vagues. Thorne frissonna en pensant à ce qu'elles auraient pu être. Une table, par exemple, sur quoi eût reposé quelque chose, avec tout un côté carbonisé.

Sans bouger la tête ou changer d'expression, il ferma les yeux très lentement puis les ouvrit de nouveau. Mais non, ce n'était pas le bureau du médecin. Il se trouvait dans la salle d'attente du petit hôpital local. Willy Seppel était assis près de lui sur le divan de cuir. Par la fenêtre ouverte, derrière les stores baissés, soufflait une agréable brise nocturne, qui déchirait la fumée remplissant la pièce; elle fit tourner une page du magazine que Seppel feuilletait.

En face d'eux, un jeune homme d'environ vingt-cinq ans engloutissait une énorme quantité de bonbons.

☐ Ma femme, avait-il déclaré en souriant nerveusement. Notre premier bébé.

Les personnes assises dans la salle d'attente pouvaient apercevoir par la porte ouverte une pièce au fond du hall où il y avait un continuel va-et-vient de gens en blanc. Un groupe sinistre y avait pénétré une heure plus tôt et n'en était pas encore ressorti.

☐ Willy, je deviens fou! éclata Thorne. Qu'est-ce qu'ils fabriquent là-dedans? Si encore ils me tenaient au courant... Ou me laissaient la voir...

☐ Patience! Maintenant, ça n'est plus l'affaire que de quelques minutes.

Il lui présenta son porte-cigarettes en or, mais l'autre secoua la tête.

☐ Pourquoi n'essayes-tu pas de te détendre? fit Seppel. Tu restes là, les yeux rivés au sol.

Thorne se renversa sur la banquette, le dos de sa main contre ses yeux.

Si seulement il avait été là quand ils l'avaient amenée! Mais il faut du temps pour localiser l'endroit où a dérivé un bateau sans pilote. Il avait attendu longtemps devant son poste sans rien faire. Les aiguilles de la pendule marquaient une heure du matin, quand le téléphone avait sonné pour lui annoncer que Jeanne était sauvée.

Il était maintenant trois heures et demie. MacInnes et sa femme se trouvaient avec Jeanne. Il jeta un regard désespéré vers le couloir blanc et attendit.

Il se remémora sa voix, rauque et haletante à cause des larmes. Elle avait dit que la chose mesurait cinq mètres de haut. Le grand lui-même. Qui aurait pensé que...

Non, ce n'est pas possible. Le souvenir de son rêve la nuit précédente se présenta à son esprit avec une horrible clarté. Le soleil brillant, doré, et les petits morceaux brûlés. Mais les infrarouges ne brûlent pas. Le soleil brillant, doré...

☐ Soleil, murmura-t-il pour lui-même.

☐ Comment? fit Seppel.

☐ Soleil, répéta-t-il! durement. Willy, réagis-tu toujours de la même manière?

☐ Non.

☐ Si je te frappe, comment réagis-tu?

☐ violemment, répliqua Seppel avec un sourire communicatif.

☐ Mais si tu trouves le meilleur moyen de te glisser hors d'ici sans être vu?

☐ Rationnellement.

☐ J'ai repensé à ces gouttes. Tu sais, nous avons une divergence assez grave touchant leurs propriétés supposées. Nous avons prouvé l'émission d'infrarouges, mais les infrarouges ne brûlent pas la chair.

☐ C'est ce que je ne cesse de te répéter.

☐ Pourtant c'est le grand, celui que Jeanne a vu, qui a tué le vagabond, j'en suis sûr. Si l'énergie émise n'était pas toujours constituée d'infrarouges? Si les infrarouges n'étaient que le résultat accidentel des coups que nous avons assenés à la goutte, alors que normalement, lorsqu'elle est stimulée, elle émet sur une autre

longueur onde? Quelque chose de visible avec beaucoup d'énergie, que la petite goutte pourrait concentrer en un rayon?

Seppel ne dit rien.

Un lourd silence plana. En face, dans le fauteuil, le jeune homme changea de position tout en les regardant avec un respect médusé. Des scientifiques!

Il y eut un bruissement de linge amidonné et une infirmière apparut sur le seuil. Thorne se leva aussitôt.

□ Pouvons-nous...

□ Monsieur De Angelo, énonça-t-elle sèchement en faisant un signe. C'est un garçon. Si vous voulez bien me suivre, je vous prie.

Le jeune homme poussa un cri de joie inarticulé et se précipita hors de la pièce.

Thorne se laissa retomber sur la banquette.

□ Bon Dieu! marmonna-t-il.

□ Tu es drôlement mordu, dis-donc! s'étonna Seppel.

□ Oh, Willy, ferme-la. Tu sais très bien que c'est seulement la grande sphère qui m'intéresse. Et arrête de me regarder comme ça. Toi et MacInnes, vous n'avez qu'une idée en tête.

Seppel eut l'air vexé.

□ Excuse-moi, dit Thorne avec brusquerie.

Il se mit à faire les cent pas dans la pièce. Le tout jeune père était parti si vite qu'il avait oublié ses bonbons. Thorne en mangea un au wintergreen. Il détestait l'essence de wintergreen.

Seppel bâilla discrètement, puis se pencha en avant et jeta un coup d'œil au-delà de la porte.

□ On vient, prévint-il doucement.

Un homme de haute taille en uniforme d'été, sortant de la pièce au bout du couloir, marchait vers la salle d'attente.

Seppel se leva dès l'entrée de cet homme.

□ Bonsoir, dit-il. Ou plutôt bonjour. Puis-je faire quelque chose pour

vous?

☐ Je m'appelle Cunningham et je commande le garde-côte *Manistique*. Êtes-vous monsieur Thorne?

☐ Je m'appelle Seppel. Voici Thorne. Voulez-vous vous asseoir?

☐ Merci.

Il s'adressa vivement à Thorne qui gardait les mains serrées derrière son dos.

☐ Monsieur Thorne, à 9 heures ce soir, votre poste amateur a contacté notre base en nous informant que le cruiser *Carlin* était en difficulté loin des terres, quelque part entre Port Grand et Muskegon.

☐ Ce n'est pas moi, mais Kirk MacInnes.

Thorne ne faisait visiblement pas grand cas de son interlocuteur dynamique.

☐ Nous avons trouvé le cruiser à la dérive, en panne d'essence, à sept kilomètres du phare de Port Grand. Miss Wright, qui pilotait le bateau, gisait évanouie dans la cabine. Je viens de la voir...

☐ Comment va-t-elle? coupa Thorne.

☐ Les médecins disent qu'elle est encore sous le choc, mais ils ne lui ont rien trouvé d'autre. Maintenant je voudrais savoir...

☐ Est-elle consciente? A-t-elle pu parler?

☐ Elle est très faible et ce qu'elle dit n'a aucun sens. J'espérais que vous pourriez m'éclairer à ce sujet.

Thorne observa le capitaine avec méfiance.

☐ Nous bavardions avec elle à la radio, quand soudain elle a semblé bouleversée et s'est probablement évanouie.

☐ MacInnes ne vous a rien dit? demanda Seppel.

☐ Non.

☐ Tais-toi, Willy.

☐ D'après ce qu'elle raconte, il semblerait que quelqu'un la poursuivait, insista Cunningham. N'a-t-elle rien dit dans votre conversation qui puisse nous donner une idée de ce dont il s'agissait?

□ J'avais compris que quelque chose n'allait pas, rien qu'au ton de sa voix. C'est tout. Quand elle n'a plus répondu, M. MacInnes a appelé le garde-côte.

□ Nous l'avons trouvée après quatre heures de recherches. Cette jeune femme a eu beaucoup de chance de tomber en panne d'essence. Son pilote automatique la menait droit vers le milieu du lac.

□ Il n'y avait... Rien d'autre près d'elle dans l'eau?

□ Le lac était désert.

Cunningham marqua un temps avant de poursuivre, d'un ton désinvolte :

□ Pensiez-vous que nous allions trouver quelque chose de précis, monsieur Thorne?

□ Certainement pas. C'était une simple question.

□ Je vois, fit l'autre en se levant. Je ne me gênerai pas pour vous dire ce que je pense, messieurs. Il me semble que vous me cachez quelque chose. J'ai fait mon travail. Il est également vrai que je n'ai pas à vous interroger. Mais je dois aussi veiller à la sécurité sur le lac. Cette jeune femme ne s'est pas évanouie par inanition ou à cause d'un épuisement nerveux. Quelque chose lui a causé une peur bleue. Si vous savez ce que c'est, je vous prie de me le dire.

□ Avez-vous déjà lu de la science-fiction, capitaine Cunningham? demanda Seppel en jouant avec son porte- cigarettes. Cigarette? proposa-t-il avec un temps de retard.

L'officier en prit une et remercia d'un air perplexe.

□ Me donneriez-vous à entendre que des petits Martiens verts ont transformé leurs fusées en hors-bord afin de donner; la chasse aux bateaux de plaisance sur notre lac?

Thorne rétorqua sèchement :

□ Le docteur Seppel veut dire ceci : nous avons toutes les raisons de penser qu'un phénomène fort peu ordinaire est responsable de l'incident de ce soir. Je n'ai pas l'habitude de tourner autour du pot, Capitaine. Je crois savoir ce qu'il y avait hier soir là-bas, mais je n'ai pas l'intention de vous le dire, car je n'ai aucune preuve tangible de ce que j'avance et ne tiens pas à ce que l'on me rie au nez.

□ Je ne vous rirai certainement pas au nez, monsieur Thorne. Et si vous avez des informations qui peuvent servir à la sécurité maritime, je vous rappelle que votre devoir est de les transmettre aux autorités compétentes.

□ Les autorités compétentes ne sont pas réputées pour leur compréhension. Elles se moqueraient de moi. Non merci, Capitaine. Tant que je n'aurai pas de preuve, je ne dirai rien.

La porte au fond du couloir s'ouvrit une fois de plus et se referma doucement derrière Kirk MacInnes et sa femme. Thorne alla vers eux.

□ Elle veut te voir, dit l'ingénieur avec lassitude. Elle est un peu mieux maintenant, et te réclame. Je ramène Ellen à la maison. Elle est très fatiguée.

□ Je me sens très bien, contredit sèchement sa femme.

Elle serrait dans sa main un mouchoir trempé et roulé en boule, mais son visage était calme.

□ Jeanne va bien, n'est-ce pas? insista Thorne.

□ Elle va se rétablir très rapidement, répondit MacInnes en lui donnant une tape sur l'épaule. Maintenant vas-y avant que les toubibs ne décident qu'elle ne peut plus recevoir de visite.

□ J'y vais tout de suite. Et... Merci, Mac.

Il disparut le long du couloir.

L'ingénieur et sa femme s'éclipsèrent en silence.

□ Thorne est un brave type, déclara Seppel. Même s'il est légèrement tête de mule.

Ses yeux brillants regardèrent avec humour le visage presque furieux de l'officier de marine. Il rit, se déplaça sur la banquette de cuir et dit :

□ Asseyez-vous ici, Capitaine. Prenez une autre cigarette, ou un bonbon. Je vais vous raconter une drôle d'histoire.

* * *

Dans le chalet de Thorne, un peu avant le déjeuner, la casserole bouillonnante que Willy Seppel remuait sur la cuisinière, exhalait un

arôme peu appétissant Les odeurs piquantes et acides, avec des relents fétides finirent par provoquer les remarques indignées de Thorne.

□ Écoute, dit-il depuis le seuil de la porte, en se pinçant le nez. Je suis le dernier à critiquer la cuisine d'un autre homme, mais veux-tu me dire ce que c'est?

□ Oh, juste un peu de suc digestifs! répliqua Seppel avec entrain.

Il ferma le gaz, emporta le récipient nauséabond dans le laboratoire. Thorne courut derrière lui.

□ Sans doute ne devrais-je pas te demander où tu les as pris?

□ Ne sois pas stupide, reprit Seppel. J'ai seulement volé tes enzymes et j'en ai cuit une fournée. Juste une idée.

Il prit la petite goutte dans son réceptacle et la posa sur la table près de la coupe.

□ Puisque les suc digestifs l'ont fait irradier une fois, cela peut se reproduire.

Thorne le regarda d'un air dubitatif.

□ Je donnerais cher pour rattraper le pamplemousse qui s'est enfui, continua Seppel.

Il glissa la goutte dans une boucle en plastique et la trempa dans la décoction.

□ Fais attention avec celui-ci, Willy. C'est notre seul lien avec le grand.

□ Alors, tu penses aussi qu'ils peuvent communiquer? fit Seppel sans lever les yeux.

□ Je ne sais pas si c'est de la communication ou des atomes crochus ou encore l'appel de la nature. En tout cas, le monstre a suivi Jeanne à cause de la petite goutte qui se trouvait dans le bateau car à peine l'a-t-il eue, qu'il a disparu. Le pamplemousse aussi a entendu maman l'appeler et s'en est allé. Je parie que si ce petit avait été assez fort pour passer à travers ta super-isolation, il aurait disparu avec l'autre.

Retirant la goutte de la casserole, Seppel la plongea dans le thermocouple. Rien ne se produisit.

□ Comme l'avait remarqué l'astucieux inspecteur : « Deux séries

d'empreintes conduisaient au lieu du crime, et une seule s'en éloignait. » Je me demande quelle sorte de formule moléculaire peut bien avoir cette enveloppe transparente?

Il frotta la goutte avec son doigt, haussa les épaules et la replongea dans la mixture.

□ Sauf erreur de ma part, dit Thorne, la grande sphère a tué le vagabond. L'ayant sans doute vue sortir du lac, le malheureux a cherché à s'enfuir et s'est effondré. La malchance a voulu qu'il s'abatte sur le pamplemousse.

□ Hé oui, opina Willy. Maman voulait juste récupérer son rejeton. Et ça n'était pas sa faute si celui-ci était recouvert par un homme évanoui.

□ Mais elle l'a néanmoins tué. Ces vieilles histoires de galets des dunes me donnent à penser que ça lui était déjà arrivé dans le passé.

Il pécha la goutte miniaturisée dans le liquide et étudia avec attention son cœur jaune.

□ Willy, conclut-il d'un air absent. Si on ne fait pas quelque chose sous peu, elle recommencera.

Les jours suivants, le docteur Thorne continua son travail habituel avec une sorte de calme préoccupation et Seppel en conclut qu'il y avait anguille sous roche. Il parlait rarement des gouttes, en dépit de ses visites quotidiennes à Jeanne, à laquelle il apportait des fleurs, des bonbons et des fruits. Seppel l'accompagnait pour l'agrément de la promenade, mais déclinait toujours l'offre d'entrer avec lui dans la chambre de la malade, et se faisait transporter en auto-stop jusqu'au poste de garde-côte pour un brin de conversation avec son nouvel allié, le capitaine Cunningham.

Des rides soucieuses creusant son front, Seppel faisait les cent pas dans le bureau de l'officier.

□ Thorne a une idée derrière la tête, déclara-t-il. Il part avec la jeep le matin et ne revient que vers midi. Quand je lui demande où il a été, il me dit être allé voir Jeanne en ville. Mais les visites ne sont permises qu'entre deux et quatre. Si ce n'est pas à l'hôpital, où va-t-il donc?

Cunningham haussa les épaules et prit sur la table un journal plié en deux.

□ As-tu vu ceci, Willy? Cela pourrait expliquer un certain nombre de choses.

Déconcerté, Seppel lut tout haut.

□ « Payons comptant certains minéraux. Meilleurs prix. Ramassage gratuit. Échantillons requis doivent être ronds, presque transparents, couleur ambre avec veinage métallique. URGENT! Écrivez aujourd'hui même : boîte 236, Port Grand, Michigan. »

□ Tu n'étais pas au courant? questionna l'officier en voyant l'air stupéfait de Willy. Sais-tu ce qu'il peut mijoter?

□ Non, mais je sais ce que je ferais à sa place. Une sorte d'attraction existe entre la grande sphère et les gouttes, une force qui attire les petits vers leur mère quand ils entendent son appel. Nous avons découvert cela grâce à l'une d'entre elles dans le pavillon de Thorne. Mais cette attirance est si grande qu'elle s'exerce dans les deux sens. Miss Wright te l'a dit. Si les gouttes ne peuvent pas venir, si nous les retenons, maman vient les chercher. Et c'est sur cela que doit miser Thorne.

Ce fut au tour de Cunningham d'être stupéfait.

□ Tu penses qu'il va utiliser les gouttes de l'annonce comme *appât*?

□ Que faire d'autre? répliqua Seppel. On ne peut pas laisser ces situations se reproduire. Le type qui trouve le monstre a trois solutions : rentrer chez lui en courant, se cacher sous son lit, et faire semblant de ne l'avoir jamais vu. Il peut le signaler aux autorités compétentes. Ou encore essayer de venir à bout du monstre lui-même. Thorne sait que personne ne va croire à son histoire de galet des dunes, alors il ne perd pas de temps à essayer de convaincre les gens.

Cunningham lança avec emportement :

□ Ne te mets pas à me faire la leçon, Willy! Pour je ne sais quelle raison, je crois à votre histoire de galet. Mais cela ne sert à rien. Si j'essayais de promouvoir l'ouverture officielle concernant un objet rond et lumineux de cinq mètres de haut, je provoquerais un énorme éclat de rire d'ici au Détroit de Mackinac. Le monde ne va pas se coaliser simplement parce que le Michigan a son monstre. En outre, même si je sors avec le *Manistique* que veux-tu que je fasse? Ian Thorne sait peut-être comment attraper les monstres, mais pas moi.

□ Alors tu vas le laisser faire, je suppose? reprit Seppel, avant d'ajouter avec un rien de tristesse : ça m'ennuie de le voir risquer sa

peau juste au moment où il envisage de se marier.

☐ Surveille-le et préviens-moi quand tu penseras qu'il va agir. Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir.

Cunningham jeta un coup d'œil à sa montre.

☐ Bon, il faut que je file, Willy. Garde les yeux bien ouverts. *Nous* ne pouvons rien faire d'autre qu'attendre.

* * *

Les gouttes brillaient sur la table de la cuisine.

☐ Sept! annonça Ian triomphalement. Comment les trouves-tu, Willy? De la taille d'un petit pois à celle d'une balle de tennis. Sept petits yeux démoniaques!

☐ Que vas-tu en faire?

Un vieux tablier de laboratoire pour protéger son pantalon, Seppel essuyait la vaisselle du petit déjeuner qu'ils avaient pris de très bonne heure.

☐ Juste une petite expérience. Une idée géniale qui m'est venue l'autre jour en rendant visite à Jeanne. Tu pourras avoir ces gouttes dès que j'en aurai terminé avec elles.

☐ Je voudrais que tu me laisses t'aider.

☐ Non, Willy.

☐ Cunningham aussi te croit, hasarda Seppel. Pourquoi ne nous dis-tu pas ce que tu as l'intention de faire?

☐ Non.

Thorne introduisit les cailloux dans une boîte en bakélite.

☐ Je serai absent toute la journée. Je dois recueillir des échantillons dans les dunes.

Il disparut dans la chambre à coucher et en revint chaussé de bottes, une grosse veste en cuir sur le dos. Un grand sac de montagne se balançait à son bras. Il mit la boîte en bakélite dans la poche extérieure du sac, prit une pochette en papier dans l'évier et la fourra dans la poche de derrière.

□ Oh lala! J'ai failli oublier mes flacons, s'écria-t-il en riant.

Il entra dans la pièce où se trouvait le poste radio.

Seppel posa le torchon et le suivit sans bruit, sachant qu'il n'y avait pas de flacons dans cette chambre. Il arriva juste à temps pour voir Thorne glisser dans le sac une poignée de petits cylindres métalliques et un objet noir d'environ dix centimètres.

Ian ne sembla pas du tout gêné par la présence de son ami. Il passa devant lui en coup de vent et sortit par la porte de la cuisine,

□ À bientôt, Willy! Garde bien la maison pendant mon absence. Préviens la police si je ne suis pas rentré avant la nuit.

La porte claqua derrière lui.

Seppel attendit une minute, puis saisit les jumelles sur l'étagère et se glissa silencieusement à travers la cour sableuse. Après avoir dépassé le bâtiment du générateur, il atteignit le chemin menant à l'abri où se trouvait la jeep.

Les brumes de l'aube s'accrochaient encore aux branches et s'attardaient dans les creux de terrain. Au loin, le cri d'un oiseau se répercuta à travers la forêt. À un tournant, dans le sentier en pente raide, Seppel aperçut soudain le large dos de Thorne éclairé par le pâle soleil qui émergeait du brouillard.

Le chemin tournait brusquement pour continuer en diagonale vers l'abri. Alors Seppel s'en éloigna et fit avec précaution le détour par la forêt pour se poster directement au-dessus du garage. Là, il ôta son tablier, l'étendit sur le sol trempé par la rosée, et s'allongea dessus au milieu des buissons, en braquant les jumelles sur l'homme qui était en bas.

Du coffre de la jeep, Thorne sortit un petit cageot en bois qui portait une inscription peinte en rouge :

G. B. VANDER ET FILS

CONSTRUCTION DE ROUTES

Il y avait aussi d'autres mots, mais Thorne en cachait la vue. Il transféra rapidement le contenu du cageot dans son sac; puis, après avoir jeté un rapide coup d'œil autour de lui, il descendit la dune à travers la forêt parallèle au rivage du lac.

Dès que Thorne eut disparu, Willy Seppel se leva péniblement et remonta le chemin vers la maison. Là il prononça quelques paroles, sur un ton animé, dans le micro de la radioamateur. Cette opération aurait été désapprouvée par la Commission Fédérale des Communications qui décourage l'utilisation d'un tel équipement par des personnes non autorisées.

Le docteur Ian Thorne aurait affecté l'indifférence et un détachement scientifique si on l'avait interrogé sur ce point, mais en vérité il était profondément attaché aux dunes. Après y avoir vécu toute son enfance et son adolescence, il les avait quittées pour les retrouver ensuite pratiquement inchangées. Il se rappelait combien ce détail l'avait surpris. Les dunes étaient censées se modifier, comme un être humain, mais seule une personne qui a bien connu leurs hauteurs et leurs marécages peut expliquer l'étrange vitalité ensommeillée des sables sous la forêt. Des choses douées d'une vie plus minuscule que celle des dunes frémissaient, rampaient et marchaient bravement à travers le sable, donnant à croire que les dunes étaient figées, domptées. Mais Thorne les avait vues se déplacer sans arrêt au souffle des vents et sentait l'existence d'un lien entre lui et les collines voyageuses, jamais installées.

Le chemin qu'il empruntait était un vieil ami. Il y avait poursuivi tous les habitants invertébrés de la forêt le long de ses méandres sans fin; il avait marché dans les flaques marécageuses à l'intérieur des dunes que le sentier évitait avec soin, été griffé par le lierre vénéneux qui pendait des troncs et des taillis.

Le sentier suivait le rivage sur cinq kilomètres. Thorne marchait sans se presser. Le sac était trop lourd et l'air immobile se réchauffait lentement à mesure que le soleil se levait entre les pins et les chênes. Un insecte bourdonna dans un creux, sur sa droite, et comme répondant à un signal, une nuée de moustiques surgit pour le piquer à la nuque.

Thorne déboucha dans la clairière sablonneuse, recouverte de touffes d'herbe verte et poussiéreuse. À l'abri d'une grande dune nue, au bord de la clairière, il y avait un petit peuplier solitaire à demi-enterré dans le sable. L'arbre avait poussé, transformant ses branches basses en racines. Il constituait une des rares formes de vie défiant encore les dunes, car il se développait avec elles.

Thorne gagna pensivement les profondeurs plus sombres de la forêt.

Il était presque midi lorsqu'il atteignit le bas d'un groupe de dunes dont le sommet principal s'élevait à quatre cent cinquante mètres. C'était le point le plus élevé sur plusieurs kilomètres le long du rivage et on appelait ça le Mont Scott. Le chemin prenait en écharpe le versant est et continuait plus loin, mais Thorne s'en éloigna et rejoignit le chemin à peine dessiné qui menait au sommet.

La montée était rude. Les branches de pommes épineuses semblaient vouloir lui crever les yeux; tandis que l'ascension devenait plus difficile, de brusques déplacements de sable sale le faisaient tomber. Les racines des arbres en travers du sentier avaient partiellement bloqué le sable en formant des marches grossières dans le bas de la pente. Mais au fur et à mesure de l'ascension, les arbres se raréfiaient, le sable devenait plus propre et plus chaud. Un lierre vénéneux, rampant et omniprésent, devint l'élément de verdure prédominant.

Thorne atteignit le sommet de la dune, en nage et hors d'haleine. Il lança un bref coup d'œil autour de lui et choisit pour s'y installer un coin partiellement abrité par un taillis de genévriers. Il s'assit, déposa son sac et sa veste, puis alluma une cigarette.

Au-dessous de lui, les collines se déroulaient au loin en vagues vertes et douces, à l'est, vers les fermes et les vergers, à l'ouest, vers le brillant lac bleu. Thorne distinguait les flèches de la ville de Port Grand déchirant la brume à quelques kilomètres du rivage, et des voiles blanches qui surgissaient du promontoire cachait l'entrée de la rivière.

Il porta son attention vers le Mont Scott lui-même. Le sommet de la dune était constitué par deux bosses, pas très hautes, avec une dépression sur le côté du lac où Thorne avait établi son camp. Au-dessous, une pente de sable à pic descendait jusqu'à l'enchevêtrement des bois qui s'étendait entre le rivage et l'homme.

Thorne regarda dans le sac et en tira sept gouttes, qu'il plaça en cercle sur le sable blanc du côté du lac. Puis il se retira dans son refuge et s'y installa le plus confortablement possible.

Le paquet recouvert de papier contenait trois sandwiches au jambon et aux cornichons qu'il mangea lentement. Une razzia dans les broussailles lui permit d'improviser un dessert composé d'airelles, les dernières de la saison. Après son repas, il s'occupa du contenu de son sac. Quand il eut achevé ce travail, il s'assit sous le genévrier et attendit.

L'ombre de l'arbre rétrécit, jusqu'à disparaître quand le soleil fut au

zénith. Puis elle réapparut de l'autre côté, en laissant Thorne recevoir les rayons solaires en plein dans les yeux, sans plus d'airelles pour étancher sa soif.

Enfin, à quatre heures de l'après-midi, la plus grosse goutte se mit à bouger.

Elle sortit doucement du creux dans le sable et roula en bas de la colline. Thorne la regarda escalader un petit tas de sable qui lui bloquait le passage et disparaître dans les bois.

À 16 h 57, une des plus petites gouttes suivit la voie tracée par la première. Elle eut aussi du mal en arrivant devant le tas de sable, mais elle négocia enfin l'obstacle et disparut.

Juste au moment où le soleil rouge se reflétait dans l'eau, un troisième petit galet commença à rouler vers le bas. Thorne se leva doucement et le remplaça dans le trou. La faible lueur en son centre lui sembla briller alors d'un éclat plus intense, mais ce n'était peut-être que le reflet du soleil.

Thorne disposa en fer à cheval les cinq gouttes restantes en les orientant vers le bas du versant. Celle dont il avait arrêté la course se trouvait à l'une des extrémités. Quelques minutes plus tard, la plus grosse, de l'autre côté, tenta de descendre la colline. Thorne la remit à sa place, la frappant avec son briquet pour l'enfoncer davantage dans le sable. Penché en avant, sur le qui-vive, il ne quittait pas des yeux l'espace boisé situé juste au-dessous de lui. Le soleil glissa de mauvaise grâce derrière le lac immobile, et l'odeur des pins balaya la pente. Les gouttes ne bougeaient plus.

Après le départ du soleil, la lueur habitant le cœur de ces objets inconnus se mit à palpiter de plus en plus fort, au point de les faire ressembler à une étrange constellation rivée à la terre.

Mais Thorne se rappela que cette clarté était maléfique, mortelle. Et la mort habitait aussi leur mère lumineuse qui avait déjà appelé deux de ses incroyables enfants. La mort qui avait roulé à travers le lac et la forêt des dunes...

Dans la brume, le bout incandescent de sa cigarette brillait plus faiblement que les gouttes. Il faisait encore suffisamment clair pour que Thorne pût voir alentour. Le ciel était écarlate au-dessus de lui et la forêt des dunes était silencieuse.

Il se demanda vaguement quelle puissance depuis longtemps oubliée

avait jeté les gouttes sur le rivage. Elles: n'étaient pas d'origine terrestre, il en était presque sûr. Elles avaient peut-être constitué un météore ayant explosé sur le lac, et la vie du grand objet - si c'était de la vie - avait depuis lors patiemment rassemblé sa substance dispersée, en assimilant les fragments pendant ses longues périodes de pause au fond de l'eau. Il avait dû s'accroître pendant des siècles, recueillant les grains par-ci par-là, sur les route, les dunes et les fermes. À ceux qui l'entravaient, il opposait la seule défense dont il était capable.

Maintenant Thorne allait le détruire. Le globe avait tué un homme. Peut-être avant cela d'autres hommes, trouvant ces cailloux jolis, les avaient négligemment fourrés dans leur poche... Le galet des dunes ensuite le cherchait. Il avait tué le vagabond et failli tuer Jeanne. Thorne ne voulait pas courir le risque de voir la chose se répéter.

L'image de Jeanne se présenta à son esprit. Le souvenir de leur promenade dans la forêt, de la brindille qui s'était accrochée à sa sandale. Elle avait des grains de sable sur ses bras bronzés et une belle fleur jaune enroulée follement dans ses boucles brunes. Elle avait ri quand il l'avait fait asseoir sur une racine moussue d'un vieux chêne pour retirer la brindille. Mais elle n'avait pas ri quand il l'avait embrassée.

Un souffle froid parcourut sa peau. La forêt était immobile. Pas un oiseau, pas un insecte, pas un bruit animal. Rien ne bougeait.

Il eut envie de crier. *Allez, mais sors donc! Viens me poursuivre comme tu l'as poursuivie, elle!*

Il effleura le bouton du petit instrument noir au creux de sa main.

Viens!

Et il vint.

Thorne n'avait jamais imaginé qu'il pût être aussi grand. Pétrifié d'horreur, il le regarda rouler jusqu'au pied de la grande dune, puis disparaître parmi les arbres. Mais un chaud rayon jaune éclairait les feuilles suivant son cheminement. La lumière étincela quand le galet émergea du buisson et se dirigea droit vers Thorne, en montant la colline.

Les petites gouttes frémirent dans leur piège de sable. Thorne leur assena un coup à chacune. Comme si lui aussi il en était affecté, le grand globe s'embrasa, puis pâlit. Mais, en dépit de sa masse, il progressait à une rapidité menaçante.

L'homme ne pouvait en détacher ses yeux. Les gouttes n'étaient que des cailloux, des petits bouts de cristal avec un éclat étrange. Mais le globe juste devant lui était la chose la plus terrifiante et la plus belle qu'il eût vue de sa vie, une chose vivante indubitablement. Il suffisait de la voir pour en être convaincu. Le cœur doré en son centre se gonflait en éclairant «es veinures métalliques.

Des bruits montaient à présent du chemin forestier au-dessous de Thorne. Les lumières vacillantes des hommes brillaient comme des têtes d'épingle. Mais Thorne n'entendait rien et ne voyait que la grande lueur devant lui. La sueur coulait sur son visage et l'instinct de fuite se transforma en terreur. Incapable de bouger, il était maintenant à quatre pattes, et regardait...

L'objet se rapprochait de plus en plus; il était presque au niveau des monticules de sable construits par Thorne. Il fallait partir. Plus de temps à perdre. Il obligea ses mains et ses pieds à se détacher du sable. Il lui fallait atteindre l'autre côté de la colline.

À l'ultime minute, ses doigts engourdis le plot du petit détonateur qui allait faire exploser la dynamite enterrée dans le sable.

Mais le monstre avait deviné car lorsque Thorne se jeta par-dessus le sommet, il sentit son corps s'embraser, et roula inconscient de l'autre côté de la colline quand cinq détonations firent éclater la sphère dorée en mille morceaux.

Des cercles blancs, flous se dressaient devant ses yeux. Il était vaguement surpris de voir six personnes avec trois paires d'yeux. Il cligna et les six se transformèrent en Seppel, MacInnes et Jeanne. Il essaya de lever un bras et éprouva une violente douleur. Le bras était recouvert d'un épais bandage, comme d'ailleurs tout le reste de son corps.

Les trois personnes avaient vu ses yeux s'ouvrir et se rapprochèrent de lui. Jeanne s'assit à côté de son lit, se pencha vers lui.

☐ J'espère que c'est bien toi là-dedans, dit-elle.

Il fut stupéfait de voir des larmes dans les yeux de la jeune femme.

☐ Comment suis-je? marmonna-t-il à travers ses bandages.

☐ Cuit à point, espèce de fou! lui dit Seppel.

□ Nous étions presque parvenus au sommet, ajouta MacInnes d'un ton bourru. Mais tu nous as devancés.

□ Il le fallait, articula Thorne péniblement.

□ Tu le voulais, conclut Jeanne.

□ Il est parti? demanda le malade qui se sentait très fatigué.

□ Parti en éclats, confirma Seppel avec quelque chose d'irrévocable dans la voix. Si tu voyais ce cratère dans le sable! Mais nous avons encore des petits à étudier. Ton annonce nous en a rabattu quatre de plus aujourd'hui. J'en ai parlé à Camestres au téléphone. Il dit être certain d'arriver à obtenir une grosse subvention dès que tu seras en mesure de sortir de ce lit...

Thorne grommela.

□ Il dit, traduit la jeune femme, qu'il s'en tiendra à l'*Étude écologique des dunes du Michigan*, chapitre huit. Plus de galets des dunes pour lui.

MacInnes se mit à rire et hocha sa vieille tête grise.

□ Vous feriez mieux de capituler, docteur Seppel. Jeanne est bien décidée. Et une chose est sûre : quoi qu'elle dise, elle restera toujours une Wright.

□ N'en sois pas si convaincu, répliqua-t-elle d'un air effronté en posant ses deux petites mains sur le bras bandé.

Thorne ne ressentit aucune douleur.

Tout en haut d'une dune, au-dessus du lac, la lune éclairait dans le sable un cratère noirci. Deux grains brillants au clair de lune, un peu plus dorés que les autres, roulèrent dans un creux pour recommencer le travail de trois siècles.

MÈRE À CONTRECŒUR

(Mother By Protest)

par RICHARD MATHESON

IL posa sa valise dans le hall.

□ Comment vas-tu?

□ Très bien, dit-elle en souriant.

Elle le débarrassa de son pardessus et de son chapeau, qu'elle rangea dans le placard.

□ Le mois de janvier dans l'Indiana paraît bien froid après six mois en Amérique du Sud.

Ils entrèrent dans le living-room en se tenant par la taille.

□ Qu'as-tu fait pendant tout ce temps? demanda-t-il.

□ Oh... pas grand-chose. J'ai pensé à toi.

Il lui sourit et la serra contre lui.

□ C'est déjà beaucoup.

Le sourire de la femme s'évanouit un instant, puis revint. Elle étreignit la main de son mari. Il ne s'en rendit pas compte sur le moment, mais elle paraissait soudain comme frappée de mutisme. Il avait tant de fois imaginé cet instant que, très vite, la tiédeur de ces retrouvailles le frappa. Elle souriait et le regardait droit dans les yeux pendant qu'il parlait» mais le sourire s'effaçait peu à peu et ses yeux évitaient les siens chaque fois qu'il cherchait plus particulièrement à croiser son regard.

Dans la cuisine, assise en face de lui, elle le regarda boire sa troisième tasse du café chaud et odorant qu'elle avait préparé.

□ Je ne dormirai pas cette nuit, dit-il en riant, mais je n'en ai justement pas envie.

Elle eut un sourire poli, sans plus. Le café lui brûla la gorge. Il

remarqua qu'elle n'avait pas touché à la tasse qu'elle s'était servie.

☐ Pas de café pour toi? demanda-t-il.

☐ Non, je... je n'en prends plus.

☐ Tu suis un régime?

Il vit sa gorge se contracter.

☐ Si on veut, oui.

☐ C'est ridicule! Tu as une silhouette parfaite.

Elle parut sur le point de dire quelque chose, puis y renonça. Il posa sa tasse.

☐ Ann, qu'est-ce...

☐ ... qui ne va pas? acheva-t-elle.

Il acquiesça.

Elle baissa les yeux, se mordit la lèvre et joignit les mains devant elle, sur la table. Puis elle ferma les paupières. Il eut l'impression qu'elle cherchait à s'abstraire d'une situation terrible, sans issue.

☐ Qu'y a-t-il, mon amour?

☐ Je crois... je crois-que le mieux est encore de tout te dire.

☐ Bien sûr, ma chérie, approuva-t-il avec sollicitude. De quoi s'agit-il? Il s'est passé quelque chose durant mon absence?

☐ Oui... et non.

☐ Je ne comprends pas.

Elle leva les yeux vers lui. Son regard halluciné le fit frissonner.

☐ Je vais avoir un bébé, dit-elle.

Il faillit s'écrier : « Mais c'est merveilleux! », bondir pour la prendre dans ses bras et danser avec elle autour de la pièce.

Puis il comprit et le sang se retira de son visage.

☐ Quoi?

Elle ne répondit pas : elle savait qu'il avait entendu.

□ De... depuis quand le sais-tu?

Impassible, elle l'observait. Elle exhala un soupir tremblotant et il comprit alors que sa réponse serait la mauvaise. Il avait bien deviné.

□ Depuis trois semaines.

Il la regarda, bouche bée, en tournant distraitement sa cuiller dans sa tasse. Lorsqu'il s'en aperçut, il la retira et la posa sur la soucoupe.

Il tenta de prononcer le mot - sans succès. Ça ne voulait pas sortir. Il se raidit.

□ Qui? demanda-t-il enfin d'une voix sans timbre, presque inaudible.

Livide, elle le fixa de ses yeux noirs. Ses lèvres tremblaient lorsqu'elle répondit :

□ Personne.

□ *Quoi?*

□ David, je t'assure... - Ses épaules s'affaissèrent. - Personne, David. Personne!

Il lui fallut un moment pour réagir. Elle lut son émotion sur son visage avant qu'il ne se détourne: Elle se leva et, sans cesser de le regarder, dit d'une voix frémissante :

□ David, je jure devant Dieu que je ne t'ai pas trompé une seule fois durant ton absence!

Il se tassa sur sa chaise, tout engourdi. Que pouvait-il dire, Seigneur? Un homme passe six mois dans la jungle puis, à son retour, sa femme lui annonce qu'elle est enceinte et lui demande de croire...

C'était affolant. Il avait l'impression d'être victime d'une plaisanterie odieuse, obscène. Il avala sa salive et contempla ses mains tremblantes. Ann, Ann! L'envie le prit de lancer sa tasse contre le mur.

□ David, il faut que tu me...

Chancelant, il se leva, sortit de la pièce. Elle le rattrapa vivement et lui étreignit la main.

□ David, il *faut* que tu me croies. Autrement, je deviendrai folle. La seule chose qui m'a permis de tenir le coup, c'est l'espoir que tu me croirais. Si tu refuses...

Elle s'interrompt et ils se dévisagèrent d'un air sombre. Il sentait la main d'Ann sur la sienne. Froide.

□ Que veux-tu que je croie, Ann? Que mon enfant a été conçu cinq mois après mon départ?

□ David, si j'étais coupable, te parlerais-je aussi ouvertement? Tu sais ce que notre vie de couple représente pour moi. Tu sais que tu es tout pour moi. - Sa voix se fit murmure. - Si j'avais fait ce que tu crois, je ne te l'aurais pas dit. Je me serais tuée.

Il la regardait avec désespoir, comme si la réponse était inscrite sur son visage angoissé.

□ Nous... irons voir le Dr Kleinman, dit-il enfin. Nous...

Ann laissa retomber sa main.

□ Ainsi, tu ne me crois pas?

□ Te rends-tu compte de ce que tu me demandes, Ann? dit-il d'une voix torturée. Je suis un homme de science : je ne peux pas admettre aussi facilement l'in vraisemblable. Crois bien que je voudrais te croire. Mais...

Elle demeura un long moment immobile. Enfin, elle se détourna.

□ Très bien, dit-elle d'une voix calme, parfaitement maîtrisée. Fais comme tu l'entends.

Elle sortit de la pièce. Il la suivit des yeux, puis, à pas lents, il s'approcha de la cheminée et contempla la poupée joufflue assise sur le manteau, les jambes pendantes. Les mots *Coney Island* étaient brodés sur sa robe. Ils l'avaient gagnée lors de leur voyage de noces, huit ans auparavant.

Le retour au foyer.

Ce n'était plus qu'une expression vidée de sens.

□ Maintenant que les politesses sont terminées, dit le Dr Kleinman, expliquez-moi ce qui vous amène. Vous avez attrapé un microbe dans la jungle?

Collier était effondré dans un fauteuil. Pendant quelques secondes, il regarda par la fenêtre, puis il se retourna vers Kleinman et le mit au

courant.

Lorsqu'il eut terminé, les deux hommes s'observèrent un moment en silence.

□ Ce n'est *pas* possible, n'est-ce pas? dit enfin Collier.

Kleinman serra les lèvres. Un sourire sans joie éclaira brièvement son visage.

□ Que voulez-vous que je vous dise? Que c'est impossible? Je n'en sais rien, David. On considère généralement que les spermatozoïdes survivent dans le col de l'utérus entre trois et cinq jours au maximum. Quelquefois un peu plus. Mais même dans ce cas...

□ Ils ne peuvent féconder l'ovule, acheva Collier.

Kleinman ne dit rien mais Collier connaissait la réponse.

Une réponse faite de mots tout simples qui réduisaient sa vie à néant.

□ Alors, dit-il calmement, il n'y a pas d'espoir.

Kleinman serra de nouveau les lèvres, tout en caressant d'un air absorbé la lame de son coupe-papier.

□ À moins que vous fassiez comprendre à Ann que vous ne l'abandonnez pas. C'est sans doute par crainte qu'elle parle ainsi.

Collier secoua la tête.

□ ... que je ne l'abandonnerai pas, répéta-t-il dans un murmure.

□ Attention, reprit Kleinman, je ne suggère rien. Simplement, il est possible qu'Ann soit trop effrayée pour vous dire la vérité.

Collier se leva, vidé de toute énergie.

□ C'est bon, dit-il sans conviction, je vais encore lui parler. Nous arriverons peut-être à... élucider cette histoire.

Mais lorsqu'il rapporta à Ann les propos de Kleinman, elle se contenta de le regarder d'un air impassible.

□ Et voilà, dit-elle. Ton opinion est faite.

Il avala péniblement sa salive.

□ Tu ne sembles pas te rendre compte de ce que tu me demandes.

☐ Si, je m'en rends très bien compte. Je te demande simplement de me croire.

Il maîtrisa la colère qu'il sentait monter en lui.

☐ Ann, dis-moi la vérité. Je ferais de mon mieux pour comprendre.

Maintenant, c'était elle qui s'énervait. Il vit ses mains se crispier, puis trembler sur ses genoux

☐ Désolée de te gâcher ta grande scène d'amour désintéressé, mais je ne suis pas enceinte d'un autre homme. Peux-tu comprendre cela? Me croire?

Elle n'était pas du tout hystérique ni effrayée. Elle ne tentait même pas de se justifier. L'esprit confus, il restait là, à la dévisager. Elle ne lui avait encore jamais menti, et pourtant...'Que devait-il en penser?

Il continua à l'observer tandis qu'elle se replongeait dans sa lecture. « Les faits sont là », pensa-t-il, obstiné, Il se détourna enfin. Connaissait-il vraiment Ann? Était-il possible qu'elle lui fût devenue totalement étrangère? En l'espace de six mois?

Que s'était-il passé durant ces six mois?

Il fit son lit sur le divan du living-room avec des draps et le vieux couvre-pieds qui datait des premiers temps de leur mariage. En contemplant l'épais tissu dont d'innombrables lessives avaient décoloré les motifs criards, il eut un petit sourire amer.

Le retour au foyer...

Avec un soupir de lassitude, il s'approcha de l'électrophone. L'aiguille grattait doucement. Il souleva le bras et posa sur la platine le disque suivant : le Lac des cygnes de Tchaïkovski. Alors que la musique démarrait, il regarda le dos de la pochette.

Pour mon amour à moi. Ann.

Ils ne s'étaient pas adressé la parole de l'après-midi ni de la soirée. Après le dîner, elle avait pris un livre dans la bibliothèque et était montée dans sa chambre. Lui, il était resté dans le living-room. Il avait essayé de lire *The Fort Tribune* - et, surtout, il avait essayé de se détendre. Mais comment l'aurait-il pu? Comment aurait pu se détendre un homme dont la femme portait un enfant qui n'était pas de lui? Le journal lui avait finalement glissé des mains et était tombé par terre.

À présent, il contemplait inlassablement la moquette, perdu dans ses pensées.

Et si les médecins se trompaient? Si la vie cellulaire était capable de conserver son pouvoir fécondant pendant des mois - et non des jours seulement? Il préférait croire à cette explication plutôt qu'à l'infidélité d'Ann. Jusque-là, ils avaient toujours formé un couple pour ainsi dire idéal, aux relations parfaitement harmonieuses. Et maintenant...

D'une main tremblante, il se lissa les cheveux. Il avait la respiration hachée, la poitrine oppressée. Un homme revient chez lui, après six mois dans la...

« Pense à autre chose! » se dit-il. Aux prix d'un effort, il ramassa le journal et le lut du début à la fin, y compris les bandes dessinées et les horoscopes. *Vous aurez aujourd'hui une grosse surprise*, lui prédisait la voyante de service.

Il jeta de côté le journal et regarda la pendule, sur la cheminée. Dix heures passées. Cela faisait plus d'une heure qu'il était là, en bas, pendant qu'Ann lisait dans son lit. Il se demanda par quel livre elle avait remplacé l'affection et la compréhension de son mari.

Péniblement, il se leva : l'aiguille de l'électrophone recommençait à gratter.

Après s'être lavé les dents, il sortit dans le hall et monta l'escalier. Devant la porte de la chambre, il hésita, risqua un coup d'œil. La lumière était éteinte. L'oreille tendue, il écouta. À sa respiration, il comprit qu'Ann ne dormait pas.

Une vague de désir le submergea et il faillit entrer dans la chambre. Mais il se souvint alors du bébé qu'elle portait, ce bébé qui ne pouvait être de lui. Se raidissant, il fit demi-tour, les lèvres pincées, et redescendit dans le living-room. D'un geste sec, il plongea la pièce dans l'obscurité.

Il trouva le divan à tâtons, s'y laissa tomber et fuma une cigarette dans le noir. Puis il écrasa le mégot dans un cendrier et s'allongea. Il faisait froid dans la pièce. Frissonnant, il se glissa sous les draps et sous le couvre-pieds. *Le retour au foyer...* Voilà que cette expression recommençait à l'obséder.

Le regard fixé sur le plafond obscur, il se dit qu'il avait dû dormir un peu. Il leva son poignet et regarda les aiguilles lumineuses de sa

montre. Trois heures vingt. Avec un grognement, il se mit sur le côté, puis se redressa afin de tasser l'oreiller.

Il se mit à penser à Ann. C'était sa première nuit chez lui après six mois d'absence, et il se retrouvait sur le divan du living-room pendant qu'elle dormait en haut. Il se demanda si elle avait peur. Elle avait gardé de son enfance une certaine appréhension de l'obscurité. D'habitude, elle se pressait contre lui, la joue sur son épaule, et s'endormait avec un petit soupir heureux.

Penser à cela le torturait. Il n'avait qu'une envie, grimper l'escalier quatre à quatre et se coucher près d'elle, sentir la chaleur de son corps contre le sien. « Pourquoi ne le fais-tu pas ? » demanda son cerveau engourdi. La réponse vint, docile : « Parce qu'elle porte l'enfant d'un autre. Parce qu'elle a fauté. »

Il secoua la tête avec impatience. *Fauté*. Quel mot ridicule ! Il se remit sur le dos et alluma une cigarette qu'il fuma lentement, regardant scintiller dans les ténèbres le bout incandescent.

Cela ne servait à rien. Il se mit sur son séant et chercha le cendrier à tâtons. Il fallait qu'il s'explique avec elle, voilà tout. S'il parvenait à la raisonner, elle lui dirait ce qui s'était passé. Et ils auraient alors un point de départ. C'était la meilleure solution.

Écartant ses dernières réticences, il gravit les marches glacées et s'arrêta devant la chambre, hésitant.

Il entra avec précaution, essayant de se rappeler la disposition des meubles. Il trouva la petite lampe posée sur le secrétaire, l'alluma. Sa faible lueur repoussa les ténèbres.

Il frissonna sous son épaisse robe de chambre. Les fenêtres étaient grandes ouvertes et la pièce était glaciale. Pourtant, en se retournant, il vit qu'Ann ne portait qu'une simple chemise de nuit en soie légère. Il s'approcha vivement du lit et ramena les couvertures sur elle, en s'efforçant de ne pas regarder son corps. « Pas maintenant », se dit-il, « pas en un moment pareil. Cela fausserait tout. »

Debout près du lit, il la contempla. Elle dormait, ses cheveux sombres répandus sur l'oreiller. Il regarda sa peau blanche, ses douces lèvres roses. « Qu'elle est belle... » Il faillit le dire tout haut.

Il détourna la tête. D'accord « fauter » était un mot ridicule mais, en l'occurrence, approprié. Comment exprimer autrement la trahison d'un serment de fidélité ? Existait-il un meilleur terme que celui-là ?

Il serra les lèvres. Elle avait toujours ardemment désiré un bébé, il s'en souvenait. Eh bien! Elle en avait un, à présent.

Il remarqua le livre posé à côté d'elle sur le lit. *Traité de Physique Élémentaire*. Qu'est-ce qui lui prenait de lire ça? Elle n'avait jamais manifesté le moindre intérêt pour les sciences - sauf, peut-être, pour la sociologie ou l'anthropologie. Il lui jeta un coup d'œil intrigué.

Il l'aurait volontiers réveillée mais il ne le pouvait pas. Il savait que, dès qu'elle ouvrirait les yeux, il se trouverait à court de mots. « J'ai bien réfléchi, je veux discuter raisonnablement », pensa-t-il. On aurait dit une réplique extraite d'un feuilleton à l'eau de rose.

C'était là le problème : il était incapable de discuter avec Ann, raisonnablement ou non. Il ne pouvait la quitter, pas plus qu'il ne pouvait vider l'abcès comme il l'aurait voulu. Il s'emporta contre lui-même, furieux de ces tergiversations. « Et comment est-on censé agir en pareille circonstance? » se défendit-il rageusement. « Un homme rentre chez lui après six mois dans... »

Il s'écarta du lit et s'effondra sur la petite chaise, devant le secrétaire. Et il resta là, frissonnant, à contempler le visage d'Ann. Ce visage si enfantin, si innocent...

Tandis qu'il la regardait, elle s'agita dans son sommeil et se trémoussa inconfortablement sous les draps. Elle laissa échapper un gémissement, puis, de la main droite, repoussa les couvertures, qui glissèrent du lit. Ses pieds achevèrent de les faire tomber. Alors, avec un grand soupir qui fit trembler tout son corps, elle roula sur le côté, toujours endormie malgré les frissons qui la secouaient.

Perplexe, il se releva. Ann avait toujours eu un excellent sommeil. Était-ce là une habitude qu'elle avait acquise durant son absence? « La culpabilité », se dit-il, déconcerté. Il s'approcha du lit et, d'un geste brusque, ramena les couvertures sur elle.

En se redressant, il vit qu'elle avait les yeux fixés sur lui. Il esquissa un sourire, qu'il effaça aussitôt de ses lèvres.

☐ Tu vas attraper une pneumonie si tu te découvres comme ça, dit-il avec irritation.

Elle cligna des paupières.

☐ Quoi?

☐ Je dis...

Il s'interrompit. La colère qui montait en lui l'empêchait de parler. Il la refoula avec peine.

☐ Tu défais les couvertures avec tes pieds, dit-il d'une voix terne.

☐ Oh, je... c'est comme ça depuis une semaine.

Il la regarda. « Et maintenant...? » se dit-il.

☐ Voudrais-tu m'apporter un verre d'eau? demanda-t-elle.

Il acquiesça, heureux de cette diversion. Il alla dans la salle de bains, laissa couler l'eau pour qu'elle soit bien fraîche, puis remplit le verre.

☐ Merci, dit-elle doucement lorsqu'il le lui tendit.

☐ Pas de quoi.

Elle le vida d'un trait, leva les yeux d'un air coupable.

☐ Cela... t'ennuierait de m'en apporter un autre?

Après l'avoir dévisagée un instant, il alla de nouveau remplir le verre et le lui rapporta. Elle le vida tout aussi rapidement.

☐ Qu'as-tu mangé? demanda-t-il.

Il en éprouvait un étrange malaise à renouer le dialogue à partir d'un sujet aussi futile.

☐ Du sel, je suppose.

☐ Tu as dû en prendre une énorme quantité.

☐ En effet, David.

☐ Ce n'est pas bon.

☐ Je le sais.

Elle lui lança un regard implorant.

☐ Que veux-tu? interrogea-t-il. Encore un verre?

Elle baissa les yeux. Il eut un haussement d'épaules.

Cela ne lui semblait pas raisonnable, mais il n'avait pas envie de discuter. Il retourna donc dans la salle de bains et lui rapporta un troisième verre d'eau. Lorsqu'il revint, elle avait les yeux fermés.

☐ Tiens, dit-il, voilà ton eau.

Il posa le verre, car elle dormait. Tandis qu'il l'observait, il éprouva le désir incontrôlable de s'étendre près d'elle et la serrer contre lui, d'embrasser ses lèvres et son visage. Il pensa à toutes ces nuits étouffantes passées sous la tente, où, tout éveillé, il pensait à Ann, désespéré d'être si loin d'elle. Il ressentait la même chose à présent. Et pourtant, bien que si proche d'elle, il ne pouvait la toucher.

Il fit brusquement demi-tour, éteignit la lampe de chevet et sortit de la chambre. Une fois en bas, il se jeta sur le divan et finit par sombrer dans un sommeil agité.

Lorsqu'elle fit son entrée dans la cuisine, le lendemain matin, Ann reniflait et toussait.

☐ Tu as encore rejeté tes couvertures? dit-il.

☐ Pourquoi « encore »?

☐ Je suis monté te voir cette nuit, tu ne te rappelles pas?

Elle le regarda d'un air déconcerté.

☐ Non.

Ils se dévisagèrent un instant en silence, puis il alla chercher deux tasses dans le placard.

☐ Tu prends du café?

☐ Oui, répondit-elle après une hésitation.

Il posa les tasses sur la table, s'assit et attendit. Quand le café commença à jaillir dans le dôme en verre de la cafetière, Ann se leva. Collier la regarda verser dans sa tasse, d'une main un peu tremblante, le liquide noir et fumant, et il dut se reculer pour éviter d'être éclaboussé.

Quand elle se fut rassise, il lui demanda d'un ton renfrogné :

☐ Pourquoi lis-tu un ouvrage de physique élémentaire?

Même expression déconcertée, incertaine.

☐ Je ne sais pas. Il a... éveillé mon intérêt, comme ça.

Il versa une cuillerée de sucre dans son café et remua, en remarquant

qu'Ann mettait du lait dans le sien.

☐ Je... je pensais... - Il prit une profonde inspiration. Je pensais que tu boirais plutôt du lait écrémé, quelque chose de ce genre.

☐ J'avais envie d'une tasse de café.

☐ Je vois.

Il but à petites gorgées son café brûlant, en regardant la table d'un air morose. Délibérément, il s'enfonça dans un morne nuage, s'isola, à tel point qu'il en oublia presque la présence d'Ann. La pièce disparut, les bruits lui parvinrent assourdis.

Soudain, la tasse d'Ann heurta violemment la table. Il sursauta.

☐ Si tu refuses de me parler, autant nous lever de table tout de suite! dit-elle avec colère. Si tu t'imagines que je vais rester à attendre que tu daignes m'adresser la parole, tu te trompes!

☐ Et que voudrais-tu que je fasse? riposta-t-il sur le même ton. Quelle serait ta réaction si tu apprenais que j'ai fait un enfant à une autre femme?

Elle ferma les yeux, le visage tendu comme si elle était à bout de patience.

☐ Écoute-moi, David : pour la dernière fois, *je n'ai pas commis d'adultère*. Je sais que cela gâche ton rôle d'époux d'être outragé, mais je n'y peux rien. Demande-moi de jurer sur une centaine de Bible, je te dirai toujours la même chose. Injecte-moi du sérum de vérité, je te dirai encore la même chose. Soumets-moi au détecteur de mensonge, cela n'y changera rigoureusement rien. David, je...

Elle ne put terminer : une violente quinte de toux la secoua. Le visage empourpré, les joues baignées de larmes, elle hoquetait pour reprendre sa respiration, les doigts crispés sur le rebord de la table.

Alors il ne vit plus que la souffrance de sa femme. Bondissant sur ses pieds, il courut à l'évier chercher de l'eau et la fit boire en lui donnant de petites claques dans le dos. Elle le remercia d'une voix entrecoupée.

☐ Tu ferais mieux de rester couchée aujourd'hui, dit-il, tu as une mauvaise toux. Et je... il faudrait que tu épingles les couvertures pour éviter...

☐ David, que vas-tu faire? demanda-t-elle d'un air malheureux.

(
☐ À quel sujet?

Elle ne précisa pas.

☐ Je... je ne sais pas très bien, Ann. Je voudrais de tout mon cœur pouvoir te croire, mais...

☐ Mais tu ne peux pas. Au moins, voilà qui est clair.

☐ Oh, arrête de sauter ainsi aux conclusions! Laisse-moi le temps d'étudier le problème. Bon sang, je ne suis rentré que depuis hier!

Un bref instant, il crut discerner dans les yeux d'Ann un peu de leur ancienne chaleur. Peut-être voyait-elle, derrière sa colère, l'intense désir qu'il avait de rester. Elle leva sa tasse de café.

☐ Alors, dit-elle, réfléchis. Moi, je sais quelle est la vérité. Si tu refuses de me croire... étudie le problème à ta façon.

☐ Merci.

Quand il quitta la maison, elle était au lit, chaudement enroulée dans ses couvertures, et lisait avec avidité, entre deux quintes de toux, *Une Introduction à la Chimie*.

☐ Dave!

Un sourire éclaira le visage studieux du professeur Mead. Il posa la pince avec laquelle il maniait une lamelle pour examen microscopique et tendit la main droite. Johnny Mead était un grand garçon de vingt-sept ans, large d'épaules, aux cheveux coupés en brosse. Il étreignit avec force la main de Collier.

☐ Alors, vieux? On en a eu assez de la vermine du Matto Grosso?

☐ Plus qu'assez, répondit Collier en souriant.

☐ Tu as l'air en pleine forme, Dave. Et quelle mine superbe! Tu as dû faire sensation en traversant le campus de cette faculté de lépreux.

Ils passèrent devant des étudiants penchés sur leurs microscopes et se dirigèrent vers le bureau de Mead, à l'autre bout du vaste laboratoire. L'espace d'un instant, Collier eut l'impression d'être de retour chez lui; paradoxalement, c'était ici - et non dans son propre foyer - qu'il

éprouvait ce sentiment.

Mead ferma la porte et indiqua un fauteuil à Collier.

□ Et maintenant, Dave, raconte-moi tes glorieux exploits sous les tropiques.

Collier s'éclaircit la gorge.

□ Si cela ne te fait rien, Johnny, je voudrais d'abord te parler de quelque chose.

□ Je t'écoute, vieux.

Après un instant d'hésitation. Collier reprit :

□ Entendons-nous bien : ceci doit rester strictement entre nous. Si je t'en parle, c'est parce que je te considère comme mon meilleur ami.

Mead se pencha en avant. Son expression de gaieté juvénile s'effaçait peu à peu devant la mine soucieuse de Collier.

Celui-ci le mit au courant.

□ Non, Dave, dit Johnny lorsqu'il eut terminé.

□ Ça paraît dément, je le sais bien. Mais elle a protesté de son innocence avec une telle énergie que... Franchement, je ne sais plus que penser. Je ne vois que deux explications : ou bien, dans un accès de dépression, elle en est arrivée à oblitérer le souvenir de... de...

Ses mains s'agitèrent nerveusement sur ses genoux.

□ Ou bien? dit Johnny.

Collier prit une profonde inspiration.

□ Ou alors, elle dit la vérité.

□ Mais...

□ Je sais, je sais. Je suis allé voir Kleinman, notre médecin. Tu le connais.

Johnny acquiesça.

□ Je suis donc allé le voir, et il a dit exactement ce que tu penses. À savoir qu'une femme ne peut en aucun cas être enceinte après cinq mois exempts de rapports sexuels. C'est une évidence, mais...

☐ Mais quoi?

☐ N'y a-t-il pas un autre moyen?

Johnny le regarda sans répondre. Lentement, Collier baissa la tête et ferma les yeux. Au bout d'un moment, il fit entendre un petit rire amer.

☐ Mais non, il n'y a pas d'autre moyen, dit-il d'un ton ironique. Quelle question stupide!

☐ Et elle assure qu'elle n'a eu aucun...

Collier hocha la tête avec lassitude.

☐ Oui, elle... Oui.

☐ Étrange, murmura Johnny en caressant de l'index sa lèvre inférieure. Peut-être est-elle hystérique. Peut-être... *David, peut-être n'est-elle pas du tout enceinte!*

☐ Quoi?

Collier releva brusquement la tête, les yeux plongés dans ceux de Johnny.

☐ Gare aux faux espoirs, Dave : je ne voudrais pas avoir cela sur la conscience. Mais enfin... Ann a toujours désiré un bébé, n'est-ce pas? Je pense même qu'elle le désirait très fort... Ce n'est peut-être qu'une théorie absurde, mais il est possible que la tension émotionnelle, consécutive à votre séparation de six mois, ait provoqué une grossesse nerveuse.

☐ Un immense espoir submergea Collier, un espoir qu'il savait déraisonnable mais auquel il se cramponnait désespérément.

☐ À mon avis, dit Johnny, tu devrais à nouveau lui parler. Tâche d'en apprendre davantage. En dernier ressort, fais ce qu'elle propose et essaie l'hypnose, le sérum de vérité et le reste. Mais... n'abandonne pas, vieux! Je *connais* Ann. Et j'ai confiance en elle.

Tout en descendant la rue au pas de course, il réfléchissait que, s'il avait enfin trouvé la confiance dont il avait besoin, ce n'était pas tant grâce à lui. N'importe : il la tenait, c'était l'essentiel. Cela lui rendait l'espoir, lui donnait envie de sangloter. « Il faut que ce soit vrai, il le *faut!* »

Au moment de tourner dans l'allée de la maison, il s'arrêta brusquement, au point qu'il faillit perdre l'équilibre, et poussa une exclamation étouffée.

Ann se tenait sur le porche, le vent glacé de janvier plaquant sur son corps harmonieux sa chemise de nuit en soie. Elle était debout sur les planches couvertes de givre, pieds nus, une main sur la balustrade.

□ *Mon Dieu!* murmura Collier d'une voix étranglée, en se précipitant pour la prendre dans ses bras.

Elle avait la peau bleue, froide comme la glace, et quand il plongea son regard dans les yeux écarquillés, hébétés, la panique s'empara de lui.

À grand-peine, il la ramena dans le living-room chauffé et l'installa dans une bergère devant la cheminée. Elle claquait des dents et avait la respiration sifflante. Les mains tremblantes, complètement affolé, il brancha la couverture chauffante, qu'il plaça sous les pieds glacés d'Ann, il coupa du bois avec des gestes frénétiques pour faire du feu, puis il prépara du café brûlant.

Enfin, lorsqu'il eut fait tout ce qu'il était possible de faire, il s'agenouilla près d'elle et étreignit ses mains gelées, écoutant avec une indicible angoisse sa respiration saccadée.

□ Ann, Ann, qu'est-ce qui t'arrive? dit-il d'une voix qui était presque un sanglot. As-tu perdu la tête?

Elle tenta de répondre mais n'y parvint pas. Elle se recroquevilla sous les couvertures, le regard implorant.

□ N'essaie pas de parler, mon amour. Tout va bien.

□ Il... il... *f-fallait* que je sorte, balbutia-t-elle.

Ce fut tout. Il demeura ainsi près d'elle, sans la quitter des yeux un instant. Malgré ses tremblements convulsifs et de pénibles quintes de toux, elle semblait se rendre compte qu'il avait foi en elle, car elle lui sourit et il lut dans ses yeux qu'elle était heureuse.

Vers l'heure du dîner, elle eut une forte poussée de fièvre. Il la mit au lit et lui donna toute l'eau qu'elle désirait, mais rien à manger. La température fluctuait; d'une seconde à l'autre, rouge et brûlante sa peau devenait froide et moite.

À six heures, Collier appela Kleinman. Le médecin arriva un quart

d'heure plus tard et monta directement dans la chambre ausculter Ann. Le visage grave, il fit signe à Collier de le suivre dans le couloir.

□ Il faut l'emmener à l'hôpital, dit-il avec calme.

Puis il descendit téléphoner pour demander une ambulance. Collier retourna au chevet d'Ann, prit sa main inerte entre les siennes et regarda ses yeux fermés, son teint fiévreux. « L'hôpital! », songea-t-il. « Oh, mon Dieu, l'hôpital... »

Kleinman remonta et, de nouveau, invita Collier à sortir dans le couloir. Les deux hommes restèrent ainsi à bavarder jusqu'à ce qu'on sonne à la porte. Collier descendit ouvrir et remonta l'escalier, suivi d'un interne et de deux infirmiers portant un brancard.

Alors se produisit une chose étrange.

Ils trouvèrent Kleinman debout près du lit, regardant Ann d'un air abasourdi.

Collier se précipita.

Kleinman se tourna vers lui, très impressionné.

□ Elle est guérie, dit-il.

□ Quoi?

L'interne s'approcha vivement du lit. Kleinman s'adressa à lui et à Collier.

□ La fièvre est tombée, dit-il. Tout est normal : la température, la respiration, le pouls... Sa pneumonie a été complètement guérie en l'espace de...

Il consulta sa montre.

□ *De dix-sept minutes.*

Dans la salle d'attente du Dr Kleinman, Collier feuilletait sans le voir le magazine posé sur ses genoux. Dans le cabinet du médecin, Ann se faisait radiographier.

Il n'y avait plus aucun doute : Ann était bien enceinte. Les radios, à six semaines, avaient montré le fœtus qu'elle portait. Encore une fois, le doute s'insinuait dans l'esprit de Collier. Il était toujours préoccupé

par la santé de sa femme mais, une fois encore, il n'arrivait pas à lui parler, à lui dire qu'il croyait en elle. Et, quoiqu'il ne l'eût pas manifesté, Ann avait bien senti que, de nouveau, il doutait. Alors elle l'évitait, passant la moitié du temps à dormir et l'autre moitié à dévorer des livres. Il ne comprenait pas cette fringale de lecture : elle avait épluché tous ses ouvrages de physique, puis ses traités de sociologie, d'anthropologie, de philosophie, de sémantique et d'histoire; et maintenant, elle était plongée dans des livres de géographie. Cela n'avait aucun sens.

En outre, durant toute cette période, alors que son ventre prenait la forme successivement d'une petite bosse, d'une poire, d'une sphère, puis d'un œuf, elle avait absorbé d'énormes quantités de sel. Le Dr Kleinman ne cessait de la mettre en garde contre ces excès et Collier avait tenté de la freiner, mais elle refusait d'arrêter. Manger du sel semblait pour elle un irrésistible besoin.

En conséquence, elle buvait trop d'eau. Si bien que le fœtus, d'un volume anormal, lui comprimait le diaphragme et la gênait pour respirer.

La veille encore, elle avait eu une crise de suffocation et Collier l'avait conduite immédiatement chez Kleinman. Le médecin avait réussi à la soulager - Collier ignorait par quel moyen. Il l'avait ensuite radiographiée et avait dit à Collier de la lui ramener le lendemain.

La porte s'ouvrit et Kleinman fit sortir Ann de son cabinet.

□ Asseyez-vous, ma chère. Je voudrais parler à David.

Ann passa devant Collier sans le regarder et alla s'asseoir sur le divan en cuir. Avant de se lever, il remarqua qu'elle prenait une revue scientifique. Avec un soupir, il secoua la tête et entra dans le bureau de Kleinman.

Tout en s'installant dans le fauteuil, il pensa - pour la centième fois, lui sembla-t-il - à cette nuit où elle lui avait dit en pleurant qu'elle était bien obligée de rester parce qu'elle n'avait aucun autre endroit où aller. Parce qu'elle n'avait pas d'argent à elle, pas de famille. Elle lui avait dit que, si elle ne s'était sue innocente, la manière dont il la traitait l'aurait probablement conduite au suicide. Et pendant qu'elle pleurait, il était demeuré debout près du lit, silencieux et crispé, incapable de discuter, de consoler ou même de répondre. Il était simplement resté là jusqu'au moment où, n'y tenant plus, il avait quitté la pièce.

☐ Pardon? dit-il.

☐ Regardez ces clichés, répéta Kleinman d'un air sombre.

Le comportement du médecin s'était modifié au cours des derniers mois; sa tranquille assurance s'était muée peu à peu en une sorte de rage confuse.

Collier examina les deux radios. L'une était datée de la veille, l'autre était celle que Kleinman venait de faire.

☐ Je ne...

☐ Regardez la taille de l'enfant, l'interrompt le médecin.

Collier compara les deux clichés plus attentivement. Tout d'abord, il ne vit rien. Soudain, il leva vers Kleinman des yeux effarés.

☐ Mais... ce n'est pas possible! murmura-t-il, en proie à un vertigineux sentiment d'irréalité.

☐ C'est pourtant vrai, se contenta de répondre le médecin.

☐ Mais *comment*...?

Kleinman secoua la tête. Collier le vit crisper les poings sur son bureau, comme si cette nouvelle énigme le mettait hors de lui.

☐ Je n'ai jamais rien vu de tel, dit Kleinman. La structure osseuse complètement terminée dès la septième semaine, le visage façonné dès la huitième semaine, les organes achevés et fonctionnels dès la fin du deuxième mois, la mère qui se gava de sel... Et maintenant, ça!

Il prit les radios et les examina d'un air belliqueux.

☐ Comment la taille d'un fœtus peut-elle décroître? murmura-t-il, mystifié.

Le ton du médecin serra le cœur de Collier.

☐ C'est pourtant clair, reprit Kleinman en secouant la tête avec irritation. Le fœtus avait pris des proportions anormalement grandes parce que la mère buvait trop d'eau. Des proportions telles qu'il comprimait dangereusement le diaphragme. Or voilà que, en un seul jour, la pression a disparu et la taille d'un fœtus a décru de façon notable.

Il serra brusquement les poings et conclut avec nervosité :

☐ C'est presque à croire que l'enfant sait ce qui se passe.

☐ Plus de sel! s'écria Collier d'une voix stridente.

Il arracha la salière de la main d'Ann et s'en fut la ranger dans le placard. Puis il lui prit son verre d'eau, qu'il vida aux trois-quarts dans l'évier avant de retourner s'asseoir.

Elle resta là, tremblante, les paupières closes, et il vit des larmes couler lentement sur ses joues. Elle se mordit la lèvre inférieure, puis rouvrit les yeux. Des yeux agrandis, effrayés. Elle réprima un sanglot, essuya vivement ses larmes et demeura assise sans bouger.

☐ Désolée, murmura-t-elle.

Pour une raison ou pour une autre, Collier eut l'impression que ce n'était pas à lui qu'elle s'adressait.

Elle vida son verre d'un trait.

☐ Tu recommences à boire trop d'eau, maugréa-t-il. Rappelle-toi ce qu'a dit le Dr Kleinman.

☐ Je... j'ai beau essayer, je ne peux m'en empêcher. J'ai besoin de beaucoup de sel et ça me donne affreusement soif.

☐ Il faut que tu cesses de boire autant, dit-il froidement. Tu mets en danger la vie du bébé.

Brusquement, un spasme la plia en deux. Livide, elle porta les mains à son ventre ballonné et lança à son mari un regard implorant.

☐ Qu'y a-t-il?

☐ Je ne sais pas, gémit-elle. Le bébé m'a donné un coup de pied.

Rassuré, il se laissa aller contre le dossier de sa chaise.

☐ Cela n'a rien d'extraordinaire.

Ils demeurèrent un moment sans parler. Ann chipotait dans son assiette. À un moment, il la vit tendre la main d'un geste machinal pour prendre la salière, puis lever les yeux d'un air vaguement alarmé en constatant qu'elle n'était plus sur la table.

☐ David..., dit-elle au bout de quelques minutes.

Il termina sa bouchée.

□ Quoi?

□ Pourquoi restes-tu avec moi?

Il était incapable de répondre.

□ Je ne sais pas, Ann. Je n'en sais rien.

La faible lueur d'espoir qui brillait dans son regard s'éteignit. Elle baissa la tête.

□ Je me disais que si tu restais, c'était peut-être...

Elle se remit à pleurer. Cette fois, elle ne chercha même pas à essuyer les larmes qui roulaient lentement sur ses joues et sur ses lèvres.

□ Oh! Ann..., soupira-t-il, mi-excédé, mi-peiné.

Il se leva et s'approcha d'elle. À cet instant, un autre spasme, plus violent que le précédent, la plia en deux. Le visage défait, elle refoula ses sanglots et se frotta les joues avec une sorte de rage froide.

□ Je n'y peux *rien*, dit-elle d'une voix lente et forte.

Ce n'était pas à lui qu'elle parlait. Pas à lui, Collier en était sûr.

□ Qu'est-ce que tu racontes? dit-il nerveusement.

Il observa sa femme. Elle paraissait désespérée, effrayée. Il aurait voulu la serrer contre lui pour la réconforter. Il aurait voulu...

Il lui caressa doucement les cheveux et elle appuya la tête contre sa poitrine.

□ Pauvre petite fille, murmura-t-il. Ma pauvre petite fille...

□ Oh! David, *David*, si seulement tu me croyais! Je ferais n'importe quoi pour que tu me croies. N'importe quoi! Je ne peux plus supporter ta froideur. Surtout que je n'ai rien fait de mal.

Il la regarda en silence, tout en pensant : « Il y a une chance, oui, une chance... »

Elle dut deviner à quoi il pensait car elle leva les yeux vers lui, et dans son regard, il y avait toute la confiance du monde.

□ N'importe quoi, David. *N'importe quoi*.

☐ Ann, tu m'entends?

☐ Oui.

Ils se trouvaient dans le cabinet du professeur Mead. Ann, les yeux fermés, étaient allongée sur le divan. Mead prit la seringue que tenait Collier et la posa sur une table. Puis il s'assit sur le coin de son bureau et observa la scène en silence, l'air grave.

☐ Qui suis-je, Ann?

☐ David.

☐ Comment te sens-tu?

☐ Lourde. Je me sens lourde.

☐ Pourquoi?

☐ Le bébé est si lourd...

Collier se passa la langue sur les lèvres. Pourquoi temporiser ainsi, poser des questions sans rapport avec le problème? Il savait très bien ce qu'il voulait demander à Ann. Était-ce la peur qui le retenait? Et si, malgré son empressement à se soumettre à cette épreuve, Ann donnait les réponses qu'il redoutait d'entendre?

Il joignit étroitement les mains. Il avait l'impression d'avoir une colonne de pierre à la place du gosier.

☐ Ne sois pas trop long, Dave, l'avertit Johnny.

Collier prit une profonde inspiration.

☐ Est-ce que... - Il s'interrompit, avala péniblement sa salive. - Est-ce que le bébé... est de *moi*, Ann?

Hésitation. Froncement de sourcils. L'espace d'une seconde, elle ouvrit les yeux et son corps tout entier tressaillit. Elle semblait vouloir repousser la question. Le sang se retira de son visage et elle répondit, les dents serrées :

☐ Non.

Collier se raidit, comme si tous ses muscles et ses tendons étaient de la pâte qui levait sous sa peau.

□ Qui est le père? demanda-t-il, sans se rendre compte combien sa voix était rauque et forcée.

Le corps d'Ann se mit à trembler violemment. Sa gorge émit un gargouillis et sa tête roula sur l'oreiller. À ses côtés, ses poings crispés s'ouvrirent lentement.

Mead bondit et prit le poignet d'Ann pour lui tâter le pouls, l'air tendu. Satisfait, il souleva la paupière droite et examina le blanc de l'œil.

□ Elle est évanouie, dit-il. Je t'avais prévenu qu'il n'était pas bon d'administrer le sérum dans le cas d'une femme à un stade de grossesse avancé. Tu aurais dû faire ce test il y a des mois. Kleinman ne sera pas content.

Collier n'entendait pas un mot. Son visage était un masque d'indicible détresse.

Quelque chose palpitait dans sa poitrine. Sur le moment, il ne comprit pas de quoi il s'agissait. Il se frotta les joues de ses mains tremblantes et contempla avec incrédulité ses doigts humides. Il ouvrit la bouche, la referma, essayant en vain de réprimer ses sanglots.

□ Il sentit le bras de Johnny autour de ses épaules.

Il ferma hermétiquement les yeux, en souhaitant que les ténèbres tourbillonnantes l'engloutissent. Des soupirs tremblotants s'échappaient de sa poitrine oppressée et il avait une boule dans la gorge. Sa tête dodelinait doucement. « Ma vie est terminée », songea-t-il. « Je l'aimais, j'avais confiance en elle, et elle m'a trompé. »

Il entendit la voix de Johnny :

□ Dave?

Il émit un grognement.

□ Je ne voudrais pas aggraver les choses, mais... il me semble qu'il reste encore un espoir.

□ Hein?

□ Ann n'a pas répondu à ta question. - D'un ton incertain, il ajouta : - Elle n'a pas dit que le père était... un autre homme.

Collier se leva brusquement.

□ Oh! *La ferme*, tu veux? dit-il avec colère.

Peu après, ils transportèrent Ann jusqu'à la voiture et Collier la ramena à la maison.

Sans se presser, il retira son pardessus et son chapeau, qu'il laissa tomber sur le coffre du hall. Puis, d'un pas traînant, il entra dans le living-room et s'affala dans son fauteuil avec un soupir las, les pieds posés sur le divan. Et il resta ainsi, prostré, les yeux fixés sur le mur.

Où était-elle? Sans doute dans sa chambre en train de lire, telle qu'il l'avait laissée le matin. Elle avait au pied de son lit une pile de livres prélevés dans la bibliothèque : Rousseau, Locke, Hegel, Marx, Descartes, Darwin, Bergson, Freud, Whitehead, Jeans, Eddington, Einstein, Emerson, Dewey, Confucius, Platon, Aristote, Spinoza, Kant, Schopenhauer, James... Un inépuisable assortiment d'ouvrages.

Et sa façon de les lire! Elle tournait rapidement les pages, comme si elle ne regardait même pas le texte. Et pourtant,, il savait qu'elle enregistrerait tout. De temps à autre, elle laissait échapper un bout de phrase, un concept, une idée - preuve qu'elle n'en perdait pas un mot.

Mais pourquoi?

Un jour, il s'était dit que Ann avait dû lire un article sur les caractères acquis et tentait de transmettre toutes ces connaissances à l'enfant qu'elle portait. Mais il avait eu tôt fait d'écarter cette hypothèse insensée : Ann était suffisamment intelligente pour savoir qu'une telle chose était manifestement impossible.

Tout en réfléchissant il secouait lentement la tête, habitude qu'il avait contractée au cours des derniers mois. Pourquoi restait-il avec Ann? Les mois avaient passé, et il habitait toujours cette maison. Cent fois il avait décidé de partir... et changé d'avis au dernier moment. Il avait finalement renoncé à cette idée et s'était installé dans la chambre d'amis. À présent, leurs rapports étaient ceux d'une logeuse et de son locataire.

Ses nerfs commençaient à flancher; il se découvrait en proie à une exaspération grandissante qu'il était incapable de maîtriser. S'il se rendait à pied d'un endroit à un autre, il était pris d'un brusque accès de rage à l'idée qu'il n'était pas encore arrivé à destination. Tous les moyens de transport, pas assez rapides à son gré, l'exaspéraient. Il rembarrait en permanence ses élèves, qu'ils l'aient mérité ou non. Ses

cours étaient tellement mal faits qu'il avait été convoqué devant le Dr Peden, responsable du département de géologie. Peden ne s'était pas montré trop dur car il était au courant pour Ann, mais Collier savait qu'il ne pourrait continuer ainsi.

Son regard fit le tour de la pièce. La moquette était couverte de poussière. Il essayait bien de passer l'aspirateur quand il y pensait, mais n'arrivait pas à tenir le rythme. La maison était abandonnée à la saleté. Il devait s'occuper lui-même de son linge. La machine à laver, au sous-sol, n'avait pas servi depuis des mois : il ne savait pas la faire marcher et Ann n'y touchait plus. Il portait ses vêtements à la laverie automatique.

Un jour qu'il avait fait une réflexion sur ce laisser-aller, Ann avait pris un air outragé et s'était mise à pleurer. À présent, elle pleurait tout le temps - et toujours de la même manière : au début, on avait l'impression que cela allait durer des heures mais, d'un seul coup, elle s'arrêtait et s'essuyait les yeux. Parfois, Collier avait l'impression qu'elle réagissait ainsi à cause du bébé, de crainte de l'incommoder. D'autres fois, il pensait que c'était peut-être le bébé lui-même qui n'aimait pas...

Il ferma les yeux, comme pour rejeter cette pensée. Les doigts de sa main droite pianotaient nerveusement et impatiemment sur le bras du fauteuil. Incapable de rester assis, il se leva et arpenta le living-room, caressant les meubles au passage, essuyant la poussière avec son mouchoir.

Il contempla d'un air hargneux les assiettes entassées dans l'évier, les rideaux froissés, le linoléum taché. L'envie le prit de monter dire à Ann que, enceinte ou non, si elle ne se décidait pas à sortir de sa léthargie et à redevenir une véritable épouse, il partirait.

Il traversa la salle à manger, s'engagea dans l'escalier. À mi-hauteur, il hésita, puis s'arrêta. Lentement, il retourna dans la cuisine et mit la cafetière à chauffer. Ce ne serait pas du café frais, mais il préférerait boire celui-là que d'en préparer d'autre.

À quoi bon parler à Ann? Elle essaierait de le persuader qu'elle comprenait, puis, comme sous l'effet d'un maléfice, elle fondrait en larmes. Au bout d'un moment, elle prendrait son air hébété et cesserait de pleurer. D'ailleurs, elle commençait maintenant à contrôler ses larmes dès le début. Comme si elle savait que les sanglots ne la mèneraient à rien, que cela ne valait pas la peine.

C'était étrange.

Collier se redressa. Oui, c'était le mot : étrange. Étranges, la pneumonie, la taille décroissante du fœtus, la boulimie de lecture, cette envie de sel, ces crises de larmes brusquement interrompues...

Il s'aperçut qu'il avait le regard fixé sur le mur blanc derrière la cuisinière. Et il s'aperçut qu'il frissonnait.

Ann ne nous a pas dit que le père était un autre homme.

À son retour, ce soir-là, il trouva Ann à la cuisine en train de boire du café. Sans un mot, il lui prit la tasse des mains et la vida dans l'évier.

☐ Le café t'est interdit, dit-il.

Il souleva le couvercle de la cafetière. Le matin même, elle était encore presque pleine.

☐ Tu as bu *tout ça*? s'écria-t-il avec colère.

Elle baissa la tête.

☐ Pour l'amour du ciel, ne pleure pas!

☐ Je... je ne pleure pas.

☐ Pourquoi bois-tu du café alors que tu sais que ce n'est pas bon pour toi?

☐ Je n'ai pas pu résister.

Il secoua la tête, les mâchoires serrées, et sortit de la pièce.

☐ David, lui lança-t-elle, je ne peux pas m'en empêcher. Si je ne dois pas boire d'eau, il faut bien que je boive quelque chose! David...

Il monta prendre une douche. Mais il était incapable de se concentrer sur ce qu'il faisait : il oublia où il avait posé le savon et interrompit son rasage avant d'avoir terminé. C'est seulement plus tard, en se coiffant, qu'il s'aperçut n'avoir fait que la moitié du travail. Étouffant un juron, il se remit du savon à barbe et se rasa l'autre joue.

Cette nuit-là fut semblable à toutes les autres, sauf sur un point. En entrant dans la chambre pour chercher un pyjama propre, il constata qu'Ann avait des difficultés à concentrer son regard. Peu après, alors qu'il corrigeait des copies dans la chambre d'amis, il l'entendit glousser. Il se retourna des heures durant dans son lit avant de s'endormir; pendant tout ce temps, elle ne cessa de glousser. Il aurait volontiers fermé la porte pour étouffer ce bruit, mais il devait la

laisser ouverte pour le cas où Ann aurait besoin de lui pendant la nuit.

Enfin, il sombra dans le sommeil. Combien de temps dormit-il, Collier n'aurait su le dire. Il lui sembla qu'une seconde plus tôt, il était encore à contempler le plafond dans le noir.

□ *Je suis maintenant étranger et oublié, âme perdue dans la nuit de l'errance.*

Sur le moment, il crut qu'il rêvait.

□ *Ténèbres inconnues, me voici dans la nuit éternelle, brûlante, étouffante.*

Il se mit sur son séant, le cœur battant.

C'était la voix d'Ann.

À tâtons, il chaussa ses pantoufles et se dirigea vivement vers la porte. Le froid transperçait son mince pyjama de rayonne et il frissonna. Dans le hall, il entendit de nouveau la voix qui psalmodiait :

□ *Abandonné, immergé dans de bouillonnantes liqueurs, j'aspire à la lumière et aux adieux, libérez-moi du tourment et de l'épreuve.*

C'était la voix d'Ann, mais pas vraiment la sienne : celle-ci était plus haut perchée, plus tendue.

Ann était allongée sur le dos, les mains pressées sur son ventre. Et son ventre bougeait. Collier regarda la peau onduler sous la fine chemise de nuit. Normalement, elle aurait dû être gelée dans ses couvertures, mais elle semblait avoir chaud. La lampe de chevet était toujours allumée. Son livre - *Science et Équilibre* de Korzybski - lui avait échappé des mains et gisait sur le matelas, à moitié ouvert.

Mais le plus frappant, c'était son visage. Couvert de gouttes de sueur semblables à de minuscules cristaux. Ses lèvres étaient retroussées sur ses dents et ses yeux grands ouverts.

□ *O parents de la nuit, vous à qui déplaît ce gouffre, ne m'envoyez pas en éclaireur!*

Immobile, il écoutait, pris d'une horrible fascination. Mais Ann souffrait : cela se voyait à sa pâleur, à ses mains crispées qui griffaient le drap comme des serres.

□ *Je pleure, je pleure, Rhyuio Gklemmo Fglwo!*

Il la gifla et elle se contorsionna sur le lit.

☐ *Encore lui, l'agresseur!*

Un hurlement monta de sa bouche grande ouverte. De nouveau, Collier la gifla. Elle fixa son regard sur lui, une terreur indicible dans les yeux. Elle porta les mains à ses joues, les pressa contre elles, parut se recroqueviller dans le lit. Ses pupilles étreintes n'étaient plus que deux pointes d'épingle.

☐ Non, dit-elle dans un souffle. *Non!*

☐ Ann, c'est moi, David! Reprends-toi!

Elle le regarda un long moment sans comprendre. Elle avait du mal à respirer et sa poitrine se soulevait par saccades.

Puis, d'un seul coup, elle se détendit et le reconnut. Sa mâchoire retomba, un soupir de soulagement jaillit de sa gorge.

Collier s'assit près d'elle et la prit dans ses bras. Elle se cramponna à lui en pleurant, le visage blotti contre son épaule.

☐ Vas-y, mon petit. Pleure, laisse-toi aller.

Et ce fut la même chose : les sanglots cessèrent brusquement et Ann s'écarta de lui, les yeux secs, le regard vide.

☐ Qu'y a-t-il?

Pas de réponse. Elle se contenta de le dévisager.

☐ Que se passe-t-il, mon petit? Pourquoi ne pleures-tu pas?

Les traits d'Ann s'animèrent fugitivement, puis reprirent leur impassibilité.

☐ Pleure donc, mon petit.

☐ Je n'en ai pas envie.

☐ Pourquoi cela?

☐ Il ne veut pas!

Ils se regardèrent, soudain silencieux. Et, en cet instant, Collier comprit que la réponse était toute proche.

☐ Qui ça, « il »?

☐ Non... ce n'est pas ce que je veux dire. Ce n'est pas cela, c'est autre

chose.

Ils demeurèrent longtemps ainsi à se regarder, immobiles. Puis, sans mot dire, il la fit s'allonger et la borda avec soin. Il passa lui-même le restant de la nuit sur le fauteuil devant le secrétaire, enveloppé dans une couverture. Le lendemain matin, lorsqu'il se réveilla, ankylosé et grelottant, il constata qu'elle s'était à nouveau découverte.

* * *

Kleinman lui expliqua qu'Ann s'était adaptée au froid. Comme si un élément nouveau était apparu dans son organisme, ayant pour fonction de lui dispenser de la chaleur lorsqu'elle en avait besoin.

☐ Et tout ce sel qu'elle prend! dit le médecin en levant les bras au ciel. Cela défie le bon sens. Logiquement, avec ce régime salé, l'enfant devrait se développer; or le poids d'Ann ne bouge plus. Et que prend-elle pour se désaltérer, puisqu'elle ne boit pas d'eau?

☐ Rien. Elle a toujours soif.

☐ Et sa boulimie de lecture, ça continue?

☐ Oui.

☐ Elle parle toujours pendant son sommeil?

☐ Oui.

Kleinman secoua la tête.

☐ C'est bien la première fois de ma-vie que je vois une grossesse pareille, dit-il.

Quand Ann eut terminé le dernier ouvrage de l'énorme pile qui avait régulièrement augmenté, elle remit tous les livres à leur place dans la bibliothèque.

Alors commença une nouvelle étape.

Elle était enceinte de sept mois. Un beau jour de mai, Collier s'aperçut que le réservoir d'huile de sa voiture était encrassé, les pneus anormalement usés et l'aile arrière gauche légèrement cabossée.

☐ Tu t'es servie de la voiture? demanda-t-il à Ann.

C'était un samedi matin. Ils étaient dans le living-room et l'électrophone jouait du Brahms.

☐ Pourquoi? dit-elle.

Il lui fit part de ce qu'il avait observé.

☐ Si tu connais déjà la réponse, maugréa-t-elle, je ne vois pas pourquoi tu me poses la question.

☐ C'est donc bien toi?

☐ Oui, je me suis servie de la voiture. C'est interdit?

☐ Il n'y a pas de quoi te montrer ironique.

☐ Oh! non, dit-elle avec colère, il n'y a vraiment pas de quoi. Je suis enceinte depuis sept mois et tu es toujours convaincu que le père de ce bébé est un autre homme. J'ai eu beau te répéter sur tous les tons que je ne t'ai pas trompé, tu ne m'as encore jamais dit : « Je te crois. » Et c'est *moi* qui suis ironique! Franchement, David, tu ne manques pas d'humour!

Elle s'approcha de l'électrophone et l'arrêta d'un geste sec.

☐ J'écoutais, figure-toi! protesta-t-il.

☐ Navrée. Moi, je n'aime pas cette musique.

☐ Depuis quand?

☐ Oh, laisse-moi tranquille!

Comme elle se détournait, il l'attrapa par le poignet.

☐ Écoute-moi, dit-il. Tu crois peut-être que je m'amuse depuis le début de cette histoire? Je rentre chez moi après six mois de recherches et je te trouve enceinte. Enceinte d'un autre! Tu peux dire ce que tu veux, je ne suis pas le père; or, à ma connaissance, il n'existe qu'un seul moyen de faire des enfants. Malgré tout, je ne t'ai pas quittée. Je t'ai vue de transformer en machine à lire. J'ai été contraint de faire le ménage quand j'en avais le temps, de préparer les repas, de m'occuper de la lessive - tout en allant chaque jour à l'université faire mon cours. J'ai été obligé de te surveiller comme une enfant, pour t'empêcher de te découvrir la nuit, de prendre trop de sel, de boire trop d'eau, trop de café, de trop fumer...

☐ J'ai arrêté de fumer de mon propre chef, dit-elle en se dégageant de

son étreinte.

☐ Pourquoi?

Elle se tut, impassible.

☐ Vas-y, dis-le! reprit-il. Parce qu'il n'aime pas ça!

☐ J'ai arrêté de fumer de mon propre chef, répéta-t-elle. Je ne supporte plus le tabac.

☐ Et maintenant, tu n'aimes plus la musique.

☐ Ça... ça me donne mal à l'estomac, répondit-elle d'un ton indécis.

☐ Absurde!

Avant qu'il ait pu l'arrêter, elle s'était précipitée dehors, sous le soleil radieux. Il alla sur le seuil et la regarda monter avec peine dans la voiture. Il voulut l'appeler, mais elle ne pouvait l'entendre à cause du moteur qui démarrait. Il suivit l'auto des yeux jusqu'à ce qu'elle eût disparu, lancée en seconde à quatre-vingts kilomètres à l'heure.

☐ Il y a combien de temps qu'elle est partie? demanda Johnny.

Collier jeta un coup d'œil nerveux à sa montre.

☐ Je ne sais pas exactement. Il devait être aux environs de neuf heures et demie. Comme je te l'ai dit, nous nous étions disputés et...

Il s'interrompit pour consulter de nouveau sa montre. Il était minuit passé.

☐ Et depuis combien de temps prenait-elle ainsi la voiture?

☐ Je n'en sais rien, Johnny. Je m'en suis aperçu seulement maintenant.

☐ Est-ce que son ventre...? commença Johnny.

☐ Non, le bébé a perdu du volume.

Collier énonçait maintenant les faits les plus extraordinaires d'un air imperturbable. Il passa une main tremblante dans ses cheveux.

☐ À ton avis, on devrait appeler la police?

☐ Attendons encore un peu.

☐ Et si elle a eu un accident? reprit Collier. Ce n'est pas une bien fameuse conductrice. Pourquoi l'ai-je laissée partir, bon Dieu? Enceinte de sept mois! Oh, je mériterais...

Il se sentait sur le point de craquer. Le climat de tension qui régnait chez lui, cette interminable grossesse, étrange et angoissante - tout cela jouait sur ses nerfs. On ne pouvait impunément vivre sous pression pendant sept mois. Il n'arrivait plus à empêcher ses mains de trembler et il avait pris l'habitude de cligner des yeux sans arrêt pour dépenser un peu de son trop-plein de nervosité.

Il s'approcha de l'âtre et se mit à pianoter nerveusement sur le dessus de la cheminée.

☐ On devrait appeler la police, dit-il.

☐ Pas d'affolement, lui recommanda Johnny.

☐ Et que veux-tu que je fasse? glapit Collier.

☐ Assieds-toi. Là. Parfait... Et maintenant, détends-toi. Il n'y a pas lieu de s'inquiéter, crois-moi. Je ne me fais aucun souci pour Ann : elle a dû avoir une crevaison ou tomber en panne dans un trou perdu. Combien de fois ne m'as-tu pas répété qu'il te fallait changer ta batterie? Elle aura claqué, voilà tout.

☐ Quand même... tu ne penses pas que la police la retrouverait beaucoup plus rapidement?

☐ D'accord, mon vieux. Je vais l'appeler, si ça peut te rassurer.

Collier acquiesça, puis sursauta en entendant passer une voiture dans la rue. Il se précipita vers la fenêtre et regarda à travers le store. Les lèvres serrées, il revint se poster devant la cheminée pendant que Johnny allait dans le hall pour téléphoner. Il l'entendit tourner le cadran, puis raccrocher précipitamment. Son visage se crispa.

☐ La voilà! annonça Johnny.

Ils la firent entrer dans le living-room. Elle avait l'air égaré et ne répondit pas aux questions frénétiques de Collier. Elle se dirigea tout droit vers la cuisine, comme si les deux hommes n'existaient pas.

☐ Du café, dit-elle d'une voix gutturale.

Collier voulut l'arrêter, mais il sentit la main de Johnny se poser sur

son bras.

□ Laisse-la, dit Johnny. Il est temps d'aller au fond des choses.

Elle s'immobilisa devant la cuisinière et alluma sous la cafetière. Négligemment, elle versa dedans plusieurs cuillerées de café, rabattit le couvercle et resta à contempler attentivement le récipient.

Collier ouvrit la bouche pour dire quelque chose mais, encore une fois, Johnny l'en empêcha. Alors, énervé, il se posta sur le seuil et observa sa femme.

Quand le liquide noir commença à jaillir dans le dôme en verre, Ann retira la cafetière du feu à main nue. Collier retint son souffle.

Elle versa le liquide fumant dans une tasse sale, éclaboussant la table, puis posa brutalement la cafetière et se mit à boire avec avidité.

Elle vida la cafetière en dix minutes.

Elle but le café sans ajouter ni lait ni sucre, comme si le goût lui était indifférent, comme si elle ne sentait pas le goût.

Ce fut seulement lorsqu'elle eut terminé que son visage se détendit. Elle se laissa aller contre le dossier de sa chaise et demeura longtemps ainsi. Les deux hommes l'observaient en silence.

Enfin, elle les regarda et gloussa.

Elle se mit péniblement debout mais heurta la table. Collier entendit Johnny pousser un exclamation étouffée.

□ Seigneur, dit-il, elle est *ivre*!

C'est un fardeau pesant et délicat à manier qu'ils durent monter au premier, d'autant qu'Ann ne fit rien pour les aider. Elle fredonnait tout bas une mélodie étrange et discordante, aux accents indéfinissables, dont le côté répétitif évoquait le gémissement du vent. Et elle souriait d'un air béat.

□ Tu parles d'un succès! marmonna Collier.

□ Patience, patience, répondit Johnny dans un souffle.

□ Pour toi, c'est facile de...

□ Chut! fit Johnny pour le calmer.

De toute façon, Ann n'entendait pas un mot de ce qu'ils disaient.

Elle cessa de fredonner dès qu'ils la déposèrent sur le lit et, lorsqu'ils se redressèrent, elle dormait déjà profondément. Collier ramena sur elle une légère couverture et disposa un oreiller sous sa tête. Elle ne remua pas.

Silencieux, les deux hommes restèrent debout près du lit. Collier regarda sa femme, cette femme qu'il ne comprenait plus. Son esprit était submergé de pénibles contradictions, auxquelles se mêlait l'ardente brûlure du doute qui ne l'avait jamais quitté. Qui était le père de cet enfant? Malgré tout l'amour et la pitié qu'il éprouvait pour Ann, malgré son refus de la quitter, il savait qu'ils ne pourraient retrouver le bonheur ensemble tant qu'il ne connaîtrait pas la réponse.

☐ Selon toi, où va-t-elle quand elle prend la voiture? s'enquit Johnny.

☐ Je n'en sais rien, maugréa Collier.

☐ Elle a dû aller drôlement loin pour que les pneus soient aussi usés. Je me demande...

À cet instant, Ann se remit à psalmodier.

☐ *Ne m'envoyez pas*, dit-elle.

Johnny agrippa le bras de Collier.

☐ C'est ça?

☐ Je ne sais pas encore.

☐ *Noir, noir, faites-moi sortir, horreur en ces rivages, lourd, lourd.*

Collier frissonna.

☐ Oui, dit-il. C'est ça.

Johnny s'agenouilla vivement près du lit et tendit l'oreille.

☐ *Aspirez-moi, implorez mes pères, arrachez-moi à cette douleur écumante, ne m'envoyez pas en éclaireur.*

Johnny observa les traits crispés d'Ann : elle semblait de nouveau en proie à la douleur. Et pourtant, remarqua brusquement Collier, ce n'était pas le visage de sa femme. Cette expression n'était pas la sienne.

Ann rejeta la couverture et frappa le matelas de ses mains et de ses pieds. Elle avait le visage en sueur.

□ Marcher sur les rives d'une mer orange, frais, errer de par les champs écarlates, frais, glisser sur des eaux silencieuses, frais, arpenter le désert, frais, renvoyez-moi aux pères de mes pères, Rhyuio Gklemmo Fglwo.

Elle se tut, n'émettant plus que de petits gémissements.

À ses côtés, ses mains griffaient les draps. Sa respiration était entrecoupée, irrégulière.

Johnny se redressa et regarda Collier. Les deux hommes n'échangèrent pas un mot.

* * *

Ils étaient dans le bureau de Kleinman.

□ Ce que vous suggérez est invraisemblable, dit le médecin.

□ Récapitulons, dit Johnny. Primo : le besoin de sel trop important, beaucoup plus important que pour une grossesse normale. Secundo : la façon dont le corps d'Ann s'est adapté au froid, la façon dont elle s'est guérie d'une pneumonie en quelques minutes.

L'esprit engourdi, Collier observait son ami.

□ Bon, reprit Johnny, commençons par le sel. Au début, cela a poussé Ann à boire trop d'eau. Elle a pris alors du poids, mettant en danger la vie de l'enfant. Moralité : elle n'a plus été autorisée à boire de l'eau.

□ Autorisée? releva Collier.

□ Laisse-moi terminer. En ce qui concerne le froid, c'était comme si l'enfant en avait besoin et obligeait Ann à prendre froid - jusqu'au moment où il a compris que, tout en se procurant un certain confort, il menaçait le réceptacle dans lequel il vivait. Il a donc guéri de la pneumonie ce réceptacle.

□ Vous parlez comme si..., intervint Kleinman.

□ Et les effets du tabac, l'interrompt Johnny. Excusez- moi, Docteur... Ann aurait très bien pu fumer modérément sans inconvénient pour elle ni pour l'enfant. Pourtant, elle s'est arrêtée complètement. Ce fut peut-être une décision d'ordre moral, je vous l'accorde. Mais il se peut également que l'enfant ait réagi violemment à la nicotine et que, d'une

certaine manière, il ait interdit à Ann de...

Irrité, Kleinman lui coupa la parole :

□ Vous parlez comme si l'enfant donnait des directives à sa mère, alors que c'est un être sans défense, totalement dépendant du comportement maternel!

□ Sans défense? se contenta de répéter Johnny.

Kleinman se tut. Il serra les lèvres d'un air obstiné et pianota nerveusement sur son bureau. Johnny attendit un moment, puis, voyant que le médecin n'avait pas l'intention de poursuivre, il reprit :

□ Tertio : l'aversion d'Ann pour la musique qu'elle aimait avant. Pourquoi? Parce que c'est de la musique? Je ne le pense pas. À *cause des vibrations*. Ces vibrations, un enfant normal ne les sentirait même pas, étant isolé du son, non seulement par l'épiderme maternel mais aussi par la structure même de son appareil auditif. Apparemment, ce... cet enfant a une ouïe beaucoup plus fine. Venons-en maintenant au café. Il a enivré Ann. Ou plutôt... il a enivré *l'autre*.

□ Minute..., dit Collier, qui s'interrompit aussitôt.

□ Quant à ses lectures, ça cadre avec le reste. Tous les livres qu'elle a lus étaient des ouvrages de base dans tous les domaines du savoir. Apparemment, il s'agissait d'une étude délibérée de l'espèce humaine et de son mode de pensée.

□ Où veux-tu en venir? s'enquit Collier avec appréhension :

□ Réfléchis, Dave! La lecture, les randonnées en voiture... Comme si Ann cherchait à obtenir le plus possible de renseignements sur notre civilisation. Comme si l'enfant était...

□ Vous ne pensez tout de même pas que cet enfant...

□ Cet enfant? répéta Johnny d'un air sombre. À mon avis, nous pouvons cesser de lui donner ce nom. Peut-être a-t-il le corps d'un enfant; mais le cerveau... sûrement pas.

Un silence de mort suivit. Collier sentait son cœur battre d'une, étrange façon dans sa poitrine.

□ Écoutez, reprit Johnny. Cette nuit, Ann - ou plutôt... *l'autre* - était ivre. Pourquoi? Peut-être à cause de ce qu'il avait appris, de ce qu'il avait vu. Je l'espère. Peut-être qu'il en avait assez et désirait oublier. -

Il se pencha en avant. - Je considère que les visions qu'a eues Ann nous donnent l'explication - aussi délirante soit-elle. Les déserts, les marais, les champs écarlates... Ajoutez à cela le froid. Une seule chose n'a pas été mentionnée, et ce doit être probablement parce que ce n'en sont pas.

□ Quoi donc? interrogea Collier, qui commençait à perdre pied.

□ Des canaux. *Ann porte en elle un Martien.*

Longtemps, ils l'observèrent dans un silence incrédule. Puis ils se mirent à parler en même temps, avec une sorte d'exaspération horrifiée. Johnny attendit que le flot de leurs protestations se fût calmé.

□ Avez-vous une meilleure réponse?

□ Mais... *comment* une telle grossesse serait-elle réalisable? s'exclama Kleinman avec chaleur.

□ Je n'en sais rien. Par contre, je crois savoir pourquoi.

Collier n'osa pas l'interroger.

□ Depuis des années, dit Johnny, on ne compte plus les livres, les films, les articles consacrés aux Martiens et aux soucoupes volantes. Tous bâtis sur le même schéma.

□ Je ne..., commença Collier.

□ Je pense que l'invasion a enfin eu lieu. Du moins, sur le plan expérimental. À mon avis, ils en sont à leur première tentative : l'invasion par la chair. Cela consiste à placer une cellule vivante adulte de leur planète dans le corps d'une Terrienne. Puis, une fois que le cerveau totalement développé du Martien est couplé à la forme d'un enfant terrien... la conquête commence. Tel est, à mon sens, le but de leur expérience, de leur test. Et si ça marche...

Il n'acheva pas.

□ Mais... mais c'est *insensé!* s'écria Collier, en s'efforçant de refouler la peur qui montait en lui.

□ Insensé, oui... Comme les lectures d'Ann. Comme ses expéditions en voiture. Comme son besoin de café, son aversion pour la musique, sa pneumonie guérie toute seule, sa résistance au froid, la réduction de la taille du fœtus, ses visions, cette absurde mélopée qu'elle fredonne.

Que te faut-il de plus, Dave? Un dessin?

Kleinman se leva et s'approcha de son armoire à classeurs. Il ouvrit un tiroir et revint s'asseoir à son bureau, une chemise à la main.

□ J'ai ceci dans mes dossiers depuis maintenant trois semaines, dit-il. Je ne vous en ai pas parlé; je ne savais comment faire. Mais ce nouveau développement... - Vivement, il rectifia : - ... cette *théorie*, me contraint à...

Par-dessus le bureau, il tendit la radio à ses collègues, qui l'examinèrent.

Collier eut une exclamation étouffée. Subjugué, Johnny murmura :

□ *Un cœur double!* - Les poings crispés, il ajouta : - Voilà qui tranche la question! Sur Mars, la gravité est les deux cinquièmes de la gravité terrestre. Ils ont donc besoin d'un cœur double pour drainer leur sang ou le quelconque fluide qu'ils ont dans les veines.

□ Mais... sur Terre, cela n'a pas de raison d'être, objecta Kleinman.

□ Alors il reste un espoir, dit Johnny. Cette invasion présente des difficultés. Par nécessité génétique, la cellule martienne doit provoquer chez l'enfant certaines caractéristiques martiennes : le cœur double, l'ouïe particulièrement fine, le besoin de sel - j'ignore pourquoi - et le besoin de froid. Le moment venu - et si cette expérience réussit - ils pourront peut-être surmonter ces obstacles et créer un enfant ayant l'esprit d'un Martien et toutes les caractéristiques physiques d'un Terrien. Je n'en sais rien, mais je suppose que les Martiens sont également télépathes. Sinon, comment le fœtus aurait-il su que la pneumonie d'Ann était dangereuse pour lui?

Brusquement, Collier se revit par la pensée au chevet d'Ann, songeant : « *L'hôpital! Oh! Mon Dieu, l'hôpital...* » Et, sous la peau d'Ann, un minuscule cerveau étranger, déjà familiarisé avec le langage des Terriens, avait épié ses pensées. Hôpital, examens, découverte... Collier frissonna.

□ ... nous allons faire? - Il saisit la fin de la question que posait Kleinman. - Tuer le... le *Martien* à sa naissance?

□ Je ne sais pas. Mais si ce... - Johnny haussa les épaules -... cet enfant naît vivant et normal, je ne vois pas à quoi cela nous avancerait de le tuer. Vous pouvez être sûr qu'ils nous épient. Si la naissance se passe bien, ils considéreront peut-être leur expérience comme un succès -

que nous détruisions l'enfant ou non.

□ Et si on pratiquait une césarienne? dit Kleinman.

□ C'est toujours possible. Mais... seraient-ils convaincus d'avoir échoué si nous devions employer des moyens artificiels pour détruire... leur premier envahisseur? Non, je ne pense pas que ce soit la solution. Ils feraient une nouvelle tentative ailleurs, dans un endroit impossible à contrôler : un village africain, un hameau inaccessible...

□ Mais on ne peut pas laisser ce... cette chose dans le ventre d'Ann! s'écria Collier, horrifié.

□ Comment savoir si nous pouvons l'extraire sans tuer Ann? répliqua Johnny d'un air sombre.

□ Que faire, alors?

Johnny exhala un soupir chevrotant.

□ Il faut attendre. Je ne pense pas que nous ayons le choix.

Voyant l'expression de Collier, il s'empressa d'ajouter :

□ Ce n'est pas désespéré, vieux. Il y a des éléments favorables : le cœur double, qui déréglera peut-être la circulation sanguine; les difficultés qu'ont à se combiner deux cellules étrangères; le fait que nous sommes en juillet et que la chaleur pourrait avoir raison du Martien; le fait, aussi, que nous pouvons bloquer son ravitaillement en sel. Tout cela peut se révéler utile. Mais l'essentiel, c'est que le Martien se trouve malheureux. Il a bu pour oublier. Rappelle-toi ses paroles : *Ne m'envoyez pas en éclaireur...* Espérons qu'il meure de désespoir.

□ Sinon? demanda Collier d'une voix blanche.

□ Sinon, ce... métissage spatial sera un succès.

* * *

Collier grimpa l'escalier quatre à quatre, le cœur battant la chamade. Il était partagé entre deux sentiments contradictoires : la joie de savoir enfin Ann innocente et l'horrible angoisse de connaître le danger qu'elle courait.

Sur le palier, il s'arrêta. En cette fin d'après-midi, la maison était silencieuse. Il faisait chaud.

Soudain, il prit conscience que Kleinman et Johnny avaient raison : il ne devait pas mettre Ann au courant. Sur le moment, il s'était dit que ce serait une erreur de ne pas la prévenir. Il avait pensé que, à partir du moment où elle saurait à quoi s'en tenir, où elle aurait retrouvé la confiance de son mari, le reste lui serait indifférent.

Mais maintenant, il s'interrogeait. Ann, en apprenant la terrifiante vérité, risquait de sombrer dans l'hystérie; d'autant que, depuis trois mois, elle était au bord de la dépression nerveuse.

Les lèvres serrées, il entra dans la chambre.

Étendue sur le-dos, les mains posées, inertes, sur son ventre gonflé, elle contemplait le plafond d'un œil vide. Il s'assit au bord du lit. Elle ne le regarda pas.

☐ Ann...

Pas de réponse. Un frisson le parcourut. « Je ne peux pas t'en vouloir », pensa-t-il. « J'ai été dur et borné avec toi. »

☐ Mon amour...

Lentement, elle tourna les yeux lui. Son regard était froid, étranger. « C'est la créature qui est en elle », se dit-il; « Ann ne se rend pas compte qu'elle est sous son emprise. Il ne faut pas qu'elle le sache, jamais. » Collier en était maintenant convaincu.

Il se pencha vers elle et pressa sa joue contre la sienne.

☐ Ma chérie...

Voix sourde, lasse, à peine audible :

☐ Quoi?

☐ Est-ce que tu m'entends?

Elle ne répondit pas.

☐ Ann... À propos du bébé...

Une petite lueur s'alluma dans ses yeux.

☐ Quoi, le bébé?

Il avala sa salive.

☐ Je... je sais que... que ce n'est pas celui... d'un autre homme.

Elle le dévisagea un moment. Puis, détournant la tête, elle marmonna :

☐ Bravo.

Immobile, les poings crispés, il pensa : « Et voilà... maintenant, j'ai complètement tué son amour. »

Mais Ann se tourna de nouveau vers lui. Dans son regard vibrait une interrogation pressante.

☐ Alors? dit-elle.

☐ Je te crois. Je sais que tu m'as dit la vérité. Je m'excuse de tout mon cœur... si tu veux bien me pardonner.

Au début, elle sembla ne pas avoir entendu. Puis ses mains quittèrent son ventre pour se presser contre ses joues. Ses grands yeux bruns, fixés sur Collier, se mirent à briller.

☐ Tu... tu parles sérieusement? demanda-t-elle.

Après un instant d'hésitation, il se jeta contre elle.

☐ Oh! Ann, Ann! Pardonne-moi. J'ai tant de remords, Ann!

Elle noua ses bras autour du cou de son mari et le serra contre elle. Il sentait sa poitrine secouée de sanglots. De la main droite, elle lui caressait les cheveux, répétant inlassablement :

☐ David, David...

Ils demeurèrent longtemps ainsi, apaisés et silencieux. Puis Ann s'enquit :

☐ Qu'est-ce qui t'a fait changer d'avis?

Collier sentit sa gorge se serrer.

☐ C'est venu comme ça, simplement.

☐ Mais pourquoi?

☐ Sans raison particulière, ma chérie. Enfin, si : je me suis aperçu que...

☐ Tu as douté de moi pendant sept mois, David. Pourquoi, d'un seul coup, as-tu changé d'avis?

« N'ai-je donc aucune réponse satisfaisante à lui donner? » se dit-il,

furieux contre lui-même.

☐ Je me suis rendu compte que je t'avais mal jugée.

☐ Pourquoi?

Il se redressa et la regarda. Elle avait perdu son expression paisible et heureuse : son visage était tendu, inflexible.

☐ *Pourquoi, David?*

☐ Je te l'ai dit, mon amour...

☐ Tu ne m'as rien dit du tout.

☐ Si. Je t'ai dit que je t'avais mal jugée.

☐ Ce n'est pas une raison.

☐ Ann, ne nous disputons pas. Est-ce vraiment important?...

☐ Oui, très important! l'interrompit-elle, haletante. Qu'as-tu fait de tes certitudes biologiques? Aucune femme ne peut être enceinte sans avoir été fécondée par un homme : c'est ce que tu as toujours affirmé. Alors? Aurais-tu perdu foi en la biologie, à mon avantage?

☐ Non, ma chérie, je sais simplement des choses que j'ignorais avant.

☐ Quelles choses?

☐ Je ne peux pas te les dire.

☐ Encore des secrets! Est-ce un conseil de Kleinman pour rendre plus agréable mon dernier mois de grossesse? Ne me mens pas, David. Je vois tout de suite quand tu mens.

☐ Ne t'énerves pas comme ça, Ann.

☐ Je ne m'énervais pas!

☐ Tu cries. Allons, calme-toi.

☐ Non, je ne me calmerai pas! Cela fait plus de six mois que tu joues avec mes sentiments, et tu voudrais que je sois calme, raisonnable! Eh bien, non! J'en ai assez de toi et de tes airs outragés! J'en ai assez de...
Ohhh!

Soudain livide, elle eut un soubresaut qui souleva sa tête de l'oreiller. Le regard qu'elle fixait sur Collier était le regard hébété et affolé d'un

enfant blessé.

□ *Mon ventre!* hoqueta-t-elle.

□ Ann!

Elle était à moitié assise, toute tremblante, et une plainte sauvage, désespérée, montait de sa gorge. Il la prit par les épaules pour tenter de l'apaiser. « C'est le Martien! » pensa-t-il. « Il n'aime pas qu'elle se mette en colère! »

□ Ce n'est rien, mon petit, ce...

□ Il me fait mal! cria-t-elle. Il me fait mal, David! Oh, mon Dieu!

□ Il ne peut pas te faire de mal, s'entendit-il répondre.

□ Non, non, non... C'en est trop! dit-elle, les dents serrées. *Je n'en peux plus!*

La crise prit fin aussi subitement qu'elle s'était déclarée. Les traits d'Ann se relâchèrent. Plus qu'une véritable détente, c'était une absence totale d'émotions. Elle regarda David d'un air hébété.

□ Je suis tout engourdie. Je.... ne... sens... plus...

Lentement, elle retomba sur l'oreiller et resta un instant immobile, les yeux ouverts. Puis elle adressa à Collier un sourire assoupi.

□ Bonne nuit, David.

Et elle ferma les paupières.

Kleinman se tenait au pied du lit.

□ Elle est dans le coma, dit-il sans s'émouvoir. Ou, plus exactement, elle est en état de transe hypnotique. Son organisme fonctionne normalement mais son cerveau a été... gelé.

Johnny se tourna vers le médecin.

□ Une syncope, en quelque sorte?

□ Non, puisque les fonctions vitales ne sont pas suspendues. Elle dort, simplement. Et je ne peux pas la réveiller.

Ils descendirent dans le living-room.

□ Au fond, reprit Kleinman, cela vaut mieux pour elle. Ses troubles sont terminés. Son corps fonctionnera sans doute et sans effort.

□ C'est certainement une intervention du Martien pour préserver son... cocon, dit Johnny.

Collier frissonna.

□ Excuse-moi, Dave. - Après un silence, Johnny reprit :

□ Il doit savoir que nous sommes au courant.

□ Pourquoi? demanda Collier.

□ Il ne se manifesterait pas aussi ouvertement s'il jugeait encore possible de garder le secret.

□ Peut-être qu'il souffrait trop, suggéra Kleinman.

Johnny acquiesça.

□ Peut-être, oui.

Collier écoutait, le cœur battant à se rompre. Brusquement, il se martela les cuisses de ses poings crispés.

□ Qu'est-ce qu'on va faire, en attendant? Sommes-nous sans recours devant ce... *cet intrus*?

□ Nous ne pouvons pas prendre de risques avec Ann, se contenta de répondre Johnny.

Kleinman approuva du chef.

Collier s'effondra dans un fauteuil et contempla d'un œil morne la poupée joufflue posée sur la cheminée. Les mots *Coney Island* étaient brodés sur la robe - et, sur la ceinture : *Joyeux Souvenir*.

□ *Rhyuio Gklemmo Fglwo!*

Inconsciente sur son lit d'hôpital, Ann était en proie aux contractions de l'accouchement. Collier était debout à côté d'elle, raidi, les yeux rivés sur son visage baigné de sueur. Il avait envie de courir chercher Kleinman mais il savait qu'il ne le devait pas. Ann était ainsi depuis maintenant vingt-quatre heures - vingt-quatre heures d'une souffrance torturante, intolérable. Quand les douleurs avaient commencé, il avait

interrompu ses cours pour rester auprès d'elle.

Les doigts tremblants, il prit la main moite d'Ann, qui se cramponna à la sienne au point de lui faire mal. Alors, engourdi par l'horreur, il vit, l'espace d'une seconde, un visage inconnu se substituer aux traits d'Ann : des yeux en amande, des lèvres minces et retroussées, une peau blanche tendue à craquer sur les os.

□ *Douleur! Douleur! Épargnez-moi, père de mes pères, ne m'envoyez pas en...*

Il y eut un gargouillis, puis ce fut le silence. Le visage soudain détendu, Ann frissonna légèrement. Collier entreprit de lui tamponner le front avec une serviette.

□ Dans la cour, David, murmura-t-elle, toujours inconsciente.

Il se pencha vivement, le cœur battant.

□ Dans la cour, David... J'ai entendu un bruit et je suis sortie. Les étoiles brillaient et il y avait un croissant de lune. Soudain, j'ai vu une lumière blanche inonder la cour. J'ai fait demi-tour en courant pour regagner la maison, mais quelque chose m'a frappée. Comme si une aiguille s'enfonçait dans mon dos, dans mon ventre. J'ai crié, puis ce fut le trou noir. Impossible de me rappeler quoi que ce soit. J'ai essayé de t'expliquer, David, mais je ne me rappelais pas, je ne me rappelais pas. Je ne...

Un hôpital. Dans le couloir, le père fait les cent pas, le regard fiévreux, halluciné. En cette matinée de début août, le hall est chaud et silencieux. Le père marche de long en large avec agitation; ses mains, à ses côtés, sont des poings crispés.

Une porte s'ouvre et un médecin apparaît. Le père fait volte-face. Le médecin abaisse le masque qui recouvrait son nez et sa bouche. Il regarde l'homme.

□ *Votre femme va bien, dit-il.*

Le père agrippe le médecin par le bras.

□ *Et le bébé?*

□ *Le bébé est mort.*

□ *Dieu soit loué, dit le père.*

Tout en se demandant si, en Afrique, en Asie...

TRISTE FIN

(It's A Lousy World)

par BILL PRONZINI

COLLY Babcock fut tué le soir du 9 septembre, dans un passage entre la Vingt-neuvième rue et Valley Street, dans le quartier de Glen Park à San Francisco.

Deux policiers effectuant une ronde de nuit le repérèrent alors qu'il sortait par la porte arrière d'un magasin d'alcools nommé Budget Liquors, portant une boîte de métal. Il s'enfuit en les apercevant. Ils s'élancèrent à sa poursuite et lui crièrent de s'arrêter, mais il continua de courir. Un des deux flics tira un coup de semonce, sans ralentir sa course. Alors le flic tira à nouveau, en visant les jambes; mais le passage était à demi obscur, et la balle atteignit Colly au creux des reins. Il fut tué sur le coup.

J'appris la nouvelle en lisant mon journal le lendemain matin, dans la cafétéria de Taylor Street où je prenais mon petit déjeuner de café et d'œufs mal cuits, à cent mètres de mon bureau. L'incident était relaté en quelques lignes, sur une des pages intérieures, sans commentaires. Un homme meurt, mais pour le journaliste ce n'est rien de plus qu'un nom imprimé sur du papier, un fait divers à lire et à oublier aussitôt en buvant le café matinal.

Pour un journaliste, oui. Mais pas pour celui qui a connu la victime. Pas pour celui qui était son ami.

Soigneusement, je repliai le journal et le mis dans la poche de mon pardessus. Je me levai et traversai la salle pleine de fringants jeunes gens en complet sombre et cravate étroite, de filles en lainages moulants et manteaux courts.

Dans la rue, l'air puait la pollution. Le vent s'était levé, venant de la baie, et les détritiques tourbillonnaient dans les caniveaux. Bientôt il allait pleuvoir, mais ce ne serait qu'un bref nettoyage sans efficacité.

Je marchai, face au vent, jusqu'à mon bureau.

Comment vont les affaires, Colly?

Oh, bien, très bien.

Pas d'ennuis?

Non, absolument pas.

J'espère que tu te tiens tranquille, Colly.

Oui. Je suis devenu un autre homme.

Rangé des voitures, alors?

Complètement.

Le hall de l'immeuble était froid, sombre, silencieux. La porte de l'ascenseur arborait un écriteau « En panne »; je montai les deux étages à pied pour arriver à mon bureau. La porte n'était pas fermée. La veuve de Colly Babcock m'attendait, assise sur la chaise des visiteurs.

Je refermai doucement derrière moi, Nos regards se croisèrent et restèrent rivés l'un à l'autre plusieurs secondes. Je contournai le bureau et m'assis face à elle.

☐ Le concierge m'a dit d'entrer, expliqua-t-elle.

☐ Il a bien fait.

Ses mains restaient étroitement nouées sur ses genoux.

☐ Vous savez?

☐ Oui, répondis-je. Que vous dire, Lucille?

☐ Vous étiez son ami. Vous l'avez aidé.

☐ Pas assez, malheureusement.

☐ Mais il n'a rien fait! s'exclama-t-elle. Il n'a pas volé cet argent. Il n'a pas commis ces cambriolages.

☐ Écoutez, Lucille...

☐ Colly et moi étions mariés depuis trente et un ans. Croyez-vous qu'il ait eu quelque chose de caché pour moi?

Je ne répondis rien.

☐ J'ai toujours été au courant de tout, dit-elle.

Je la regardai. C'était une forte femme - forte et belle. Il y avait de l'énergie dans les lignes de sa bouche et dans ses grands yeux gris, à présent striés de rouge à force d'avoir pleuré. Elle était restée fidèle à Colly Babcock, malgré deux emprisonnements, malgré trente ans de difficultés et de cache-cache avec la police.

Oui, c'était vrai. Elle avait toujours été au courant de tout.

□ Le journal dit qu'il sortait du magasin avec une boîte de métal à la main, objectai-je. Il y avait cent six dollars dans la boîte et la porte avait été forcée.

□ Je sais ce que les journaux ont imprimé, et je sais ce que racontent les flics. Mais c'est faux. Faux.

□ Pourtant il était là-bas, Lucille.

□ Bien sûr, admit-elle. Il aimait marcher le soir. Une longue promenade, et un verre en rentrant à la maison. Ça l'aidait à se détendre. C'est pour ça qu'il se trouvait là.

Je changeai de position sur ma chaise, sans rien dire.

□ Quand il était sur un coup, poursuivit Lucille, il était nerveux, à cran. Il ne dormait pas. Je m'en apercevais tout de suite.

□ Et il n'était pas comme ça, ces derniers temps?

□ Vous l'avez vu il y a quelques semaines. Vous a-t-il paru nerveux?

□ Non, pas du tout.

□ Nous étions heureux. Vraiment heureux. Il se tenait tranquille. Finies les sales histoires. Oui, vraiment heureux.

Je me sentis la bouche sèche.

□ Comment allait son travail?

□ Bien. Il avait eu une augmentation de quinze dollars la semaine dernière. Il m'avait emmenée dans un chouette restaurant du Wharf pour fêter ça.

□ Vous n'aviez pas d'ennuis d'argent, donc?

□ Aucun. Nous avions même ouvert un petit compte à la banque. Il voulait en mettre de côté pour se retirer aux Antilles. Il en rêvait, des Antilles.

Je regardai mes mains. Elles paraissaient énormes et maladroitement posées comme ça sur le bureau. Je les dissimulai entre mes genoux.

□ Ces cambriolages de Glen Park ont commencé voici un mois et demi, dis-je. La police estime le montant total des vols à trois mille

cinq cents ou quatre mille dollars. Il y a de quoi se payer le voyage aux Antilles.

Elle me fixa calmement de ses grands yeux gris.

☐ Il n'a pas pu être mêlé à ça, répliqua-t-elle.

Que répondre? Bien sûr, Colly n'avait jamais été un petit saint, et elle le savait. Mais, cette fois, il était innocent. Toutes les preuves, toutes les paroles, n'y changeraient rien en ce qui la concernait.

Je tirai une cigarette de ma poche et pris mon temps pour l'allumer. La fumée me fit la bouche encore plus sèche. Sans lever les yeux, j'articulai :

☐ Que voulez-vous que je fasse, Lucille?

☐ Je veux que vous prouviez que Colly était innocent. Qu'il n'avait pas fait ce dont on l'accuse.

☐ Vous savez que rien ne me ferait plus plaisir, mais comment y parvenir? Les preuves...

☐ Je me fous des preuves! s'exclama-t-elle, la bouche tremblante d'émotion. Colly était innocent, je vous le répète. Je ne veux pas qu'il soit enterré avec cette injustice sur sa mémoire, vous comprenez.

☐ Écoutez-moi, Lucille...

☐ Non, je n'écoute rien. Colly était votre ami. Vous l'avez aidé à obtenir sa mise en liberté sur parole, à trouver un travail honnête. Vous lui avez parlé, vous l'avez conseillé. Il était devenu un autre homme, grâce à vous. Allez-vous me dire que vous croyez, sincèrement, qu'il a sacrifié tout cela pour quatre mille dollars? Allez-vous les laisser accabler sa mémoire et lui coller tout sur le dos, alors que vous savez, au fond, que ce n'est pas vrai? Ou bien ça vous est-il égal?

Je n'osais toujours pas la regarder en face. Je gardai les yeux fixés sur la cigarette qui se consumait entre mes doigts, contemplant la fumée s'élever et se dissoudre en spirales dans l'air froid de mon bureau. Le silence dura longtemps.

Finalement, je relevai la tête.

☐ D'accord, Lucille, dis-je. Je verrai ce que je peux faire.

Elle se leva, très droite, comme je l'avais toujours connue. Sa colère

avait disparu. Seule la tristesse subsistait.

☐ Pardonnez-moi, murmura-t-elle. Je ne voulais pas vous vexer.

☐ Vous avez eu raison, la rassurai-je. C'était votre mari.

Elle hocha la tête, les lèvres tremblantes. Nous n'avions plus de paroles à prononcer, ni elle ni moi.

Au Commissariat central, on me dit que l'inspecteur Eberhardt était absent mais qu'il reviendrait d'ici une heure. Je traversai Bryant Street et m'installai dans un petit bistrot en face, le temps de boire trois cafés et de fumer six cigarettes. Trois quarts d'heure passèrent.

Quand j'en ressortis, il s'était mis à bruiner. Le fond de l'air était moins froid, mais le vent plus fort. De gros nuages noirs, prêts à crever, dérivaien au-dessus de la baie.

Je retournai au Commissariat central où, cette fois, on me dit qu'Eberhardt était rentré. Le planton l'appela au téléphone pour lui demander s'il voulait me recevoir. Il accepta.

Eb était vêtu d'un complet brun qui avait tout l'air d'avoir été lavé à la main et au savon noir. Sa cravate était de travers, un bouton manquait à sa chemise. Un magnifique coquard, virant au violet, s'étalait sur son œil gauche.

☐ Bon, dit-il. Tâche d'être rapide. Qu'est-ce qu'il y a?

☐ Qu'est-il arrivé à ton œil?

☐ Je me suis cogné à une poignée de porte.

☐ Tiens donc!

☐ C'est pour t'inquiéter de ma santé que tu es venu, ou pour passer le temps? Il y a trente-huit heures que je n'ai pas été au plumard, et je n'ai pas envie de bavarder.

☐ Je voudrais te demander un service, Eb.

☐ Évidemment. Et moi, je voudrais trois semaines de vacances. Quel service?

☐ J'aimerais jeter un coup d'œil à un rapport.

☐ Rien que ça! Tu es cinglé, ou quoi?

☐ Écoute, Eb. Un type s'est fait descendre la nuit dernière à Glen Park en s'enfuyant d'un magasin qui venait d'être cambriolé.

☐ Et alors?

☐ C'était un pote à moi.

Eberhardt me jeta un regard aigu.

☐ Comment s'appelait-il?

☐ Colly Babcock.

☐ Est-ce que je le connais?

☐ Je ne pense pas. Il a fait deux séjours à San Quentin pour cambriolage. C'est moi qui l'ai arrêté la première fois, quand j'étais flic.

☐ Glen Park, réfléchit Eberhardt. N'est-ce pas là qu'il y a eu cette série de casses?

☐ Oui. Et d'après les journaux, on est en train de refiler tout le paquet à Colly.

☐ Mais toi, tu n'y crois pas?

☐ Sa femme n'y croit pas, rectifiai-je. Et tout compte fait, peut-être bien que je n'y crois pas non plus.

☐ Je ne peux pas te communiquer un rapport, répliqua-t-il. Tu le sais bien. Et même si je le pouvais, ce n'est pas dans mon secteur. C'est aux collègues des cambrioles qu'il faudrait t'adresser.

☐ Tu pourrais tirer quelques ficelles.

☐ Oui, mais je ne le ferai pas. Je suis dans une affaire jusqu'au-dessus des oreilles. Je n'ai pas le temps de m'occuper de ton type.

Je me levai.

☐ Bon, tant pis. N'en parlons plus.

J'avais la main sur la poignée de la porte quand il prononça mon nom. Je m'arrêtai et me retournai.

☐ Si tout va bien, grommela Eberhardt sans me regarder, j'aurai fini

mon service dans deux heures. Si par hasard je passe du côté des cambrioles, je verrai s'il y a quelqu'un que je connais.

☐ Merci, Eb. Ce serait très chic de ta part.

Il ne répondit pas. Sa main était déjà posée sur le téléphone. Mais il m'avait entendu quand même.

Je trouvai Tommy Belknap au bar « Chez Luigi », dans le quartier de la Mission.

Il buvait du whisky au comptoir, la tête appuyée sur les bras, le regard fixé au mur. À l'autre extrémité du zinc, deux hommes en bleu de travail buvaient de la bière et mangeaient des sandwichs tirés de leurs musettes; au milieu se tenait une vieille femme enveloppée dans un châle jadis blanc, dont les doigts arthritiques agrippaient un verre de vin rouge.

Je m'assis sur un tabouret à côté de Tommy et dis « Hello ». Il se tourna lentement vers moi, les yeux vagues. Son visage était d'une pâleur anémique, et son crâne chauve luisait de transpiration. Il se passa sur le front une main aux veines saillantes. Pour une biture, c'était une belle biture. La cause, je la connaissais.

☐ Salut, dit-il quand il m'eut enfin reconnu. Vous prenez un verre?

☐ Non, pas maintenant, merci.

Il porta le whisky à ses lèvres d'un geste tremblant.

☐ Colly est mort, annonça-t-il.

☐ Je sais.

☐ Ils l'ont flingué dans le dos, les salauds. Dans le dos.

☐ Ne vous énervez pas, Tommy.

☐ C'était mon ami, vous savez.

☐ C'était mon ami aussi, répliquai-je.

☐ Colly était un bon mec, répéta-t-il. Un bon mec. Ils n'avaient pas le droit de le descendre comme ça.

☐ Il cambriolait un magasin, pourtant.

Tommy fit pivoter son tabouret et allongea la main jusqu'à me planter son index sur la poitrine.

☐ C'est des menteries, protesta-t-il. Colly s'était acheté une conduite. Il ne faisait plus de coups depuis qu'il était ressorti de taule.

☐ Est-ce sûr?

☐ Oui, tout à fait sûr.

☐ Alors, ces casses à Glen Park, ce n'était pas lui?

☐ Non. Il était complètement rangé.

☐ Mais si ce n'était pas lui, qui était-ce?

☐ Je n'en sais rien.

☐ Allons, Tommy, protestai-je. Vous circulez. Vous entendez des choses. Vous devez bien avoir une idée.

☐ Non. Aucune, idée, vrai.

☐ Des gamins? Un gang de mômes?

☐ Je ne sais pas.

☐ Alors comment savez-vous que ce n'était pas Colly?

☐ Parce qu'il en avait fini avec ces trucs-là. Et maintenant, il est mort.

Il reposa la tête sur ses bras. Le barman s'approcha. C'était un gros type avec une moustache en guidon de vélo.

☐ Tu ne peux pas dormir ici, Tommy, dit-il.

☐ Colly est mort, répéta Tommy, les larmes dans les yeux.

☐ Laissez-le tranquille, intervins-je auprès du barman.

☐ Mais il ne peut pas rester ici à roupiller!

☐ Alors donnez-lui un autre verre, répliquai-je en tirant de ma poche un billet d'un dollar.

Le barman me regarda, regarda le dollar, puis haussa les épaules et s'en alla.

Je ressortis dans la pluie froide.

D.E.O'MIRA ET CIC, FOURNITURES DE PLOMBERIE EN GROS, occupait un grand bâtiment de deux étages dans Berry Street, près de China Basin.

Je me garai de l'autre côté de la rue et poussai la porte. Une cage vitrée avec un guichet, face à l'entrée, portait l'indication « RENSEIGNEMENTS ». Une fille brune, vêtue d'une robe imprimée, y était assise devant un standard téléphonique.

Je lui demandai si M. Templeton était là. Elle me répondit qu'il était à une réunion en ville et ne rentrerait pas de la journée. M. Templeton était le directeur du personnel et c'était à lui que je m'étais adressé lorsque j'avais cherché du travail pour Colly Babcock à sa sortie de prison.

J'hésitai à demander un des sous-directeurs, pensant qu'ils n'auraient guère eu l'occasion d'entrer en contact avec Colly. Étant donné qu'il travaillait à l'entrepôt, le mieux était de voir son supérieur immédiat. Je demandai à la fille où se trouvait le service des expéditions.

Elle m'indiqua une double porte à gauche. Je la remerciai et me dirigeai de ce côté. Au-delà de la porte, un couloir étroit et sombre menait à l'entrepôt, vaste bâtiment dont un long comptoir occupait tout un côté, avec une rangée de rayonnages et de casiers le long du mur. Quatre ou cinq hommes se tenaient devant le comptoir et deux autres derrière. Par une large baie ouverte, on voyait le quai de chargement et une vaste cour avec des camions à l'arrêt. Sur ma droite étaient un bureau vitré et une pièce encombrée de cartons, de caisses et de matériaux divers.

J'entrai dans le bureau, où un vieil homme en pantalon de velours à côtes, veste brune et vieux chapeau cabossé était assis derrière une table, occupé à compulser des papiers tout en fumant un cigare nauséabond.

J'attendis un moment, mais comme il ne levait pas les yeux je toussai pour attirer son attention.

☐ Qu'est-ce que vous voulez? grommela-t-il.

☐ Êtes-vous M. Harlin?

☐ Ouais.

Je lui dis qui j'étais, et lui demandai s'il pouvait me consacrer un

moment.

☐ Je vous écoute, répondit-il

☐ J'aimerais mieux un endroit plus discret.

Il me regarda d'un air soupçonneux.

☐ C'est à quel sujet?

☐ Colly Babcock.

Cette fois il se leva, sans cesser de grommeler, et me fit signe de sortir sur le quai de chargement. Nous passâmes à côté d'un garçon blond en salopette verte qui transférait des évier d'acier d'une palette dans un camion. Harlin s'arrêta près d'une large baie qui ouvrait sur un autre vaste entrepôt.

☐ Vous pouvez parler ici, dit-il.

☐ Vous étiez le chef de Colly, n'est-ce pas?

☐ Oui.

☐ Parlez-moi de lui.

☐ Je ne vous en dirai pas de mal, si c'est ça que vous attendez.

☐ Au contraire.

Il réfléchit un moment, puis haussa les épaules.

☐ Colly était un bon travailleur, dit-il. Il exécutait ce qu'on lui commandait, sans faire d'histoires. On ne l'entendait pas beaucoup. Un type calme, qui se tenait à l'écart.

☐ Vous saviez qu'il avait été en prison?

☐ Tout le monde le savait, mais je m'étais arrangé pour qu'on ne lui en parle jamais.

☐ Est-ce qu'il vous paraissait heureux ici?

☐ En tout cas, je ne l'ai jamais entendu se plaindre.

☐ Pas de disputes avec les autres hommes?

☐ Non. Il s'accordait bien avec tout le monde.

Un signal retentit à l'intérieur de l'entrepôt, et un chariot jaune portant une palette de lavabos se dirigea vers nous. Nous nous écartâmes pour le laisser passer; il sortit, cahotant et cliquetant, sur le quai de chargement.

☐ Quelle a été votre réaction quand vous avez appris ce qui est arrivé? demandai-je.

☐ Je n'arrivais pas à y croire. Personne n'y croyait. Même maintenant, je ne peux pas m'y faire.

☐ Je comprends, dis-je. Est-ce que Colly avait un copain en particulier? Quelqu'un avec qui il déjeunait à midi, par exemple?

☐ Il ne se mêlait pas beaucoup aux autres, je vous l'ai dit, mais je sais qu'il s'arrêtait quelquefois pour boire une bière avec Sam Biehler après le travail.

☐ Me permettez-vous de parler à ce Biehler?

Le vieil homme me regarda d'un air pensif en mâchonnant son cigare.

☐ Pas d'inconvénient, dit-il. Mais pourquoi toutes ces questions? Y a-t-il quelque chose de pas clair dans la mort de Colly? J'ai lu les journaux, bien sûr, mais j'ai passé l'âge de croire tout ce qu'on y raconte.

☐ Je ne sais pas, monsieur Harlin, répondis-je. Je cherche. Je crois en effet qu'il y a des choses à éclaircir.

☐ Si je peux vous aider, vous n'aurez qu'à me le dire.

☐ Merci. Je vous appellerai en cas de besoin.

Nous rentrâmes dans l'entrepôt et il me présenta Sam Biehler, un grand type mince avec une crinière de cheveux blancs qui lui donnaient, malgré sa combinaison de travail, un aspect assez distingué.

☐ J'aime autant vous dire, attaqua-t-il d'emblée, que je ne crois pas un mot de tout ce qu'on raconte. Il aurait fallu que je voie la chose de mes propres yeux, et encore.

☐ Vous connaissiez bien Colly? demandai-je.

☐ On s'arrêtait pour boire une bière ensemble, environ une fois par semaine.

- ☐ De quoi parliez-vous?
- ☐ Du travail, surtout. Ce qui ne va pas dans la boîte, ce qu'on pourrait faire pour que ça aille mieux, tout ça.
- ☐ Rien d'autre?
- ☐ Au sujet du passé de Colly?
- ☐ Oui.
- ☐ Une fois. Oui, une fois seulement, il m'a raconté des choses. Mais je n'ai pas insisté. Je ne voulais pas avoir l'air de fouiner.
- ☐ Que vous a-t-il dit au juste, monsieur Biehler?
- ☐ Qu'il ne retournerait jamais en prison. Qu'il avait complètement changé de vie, et que, pour la première fois de son existence il se sentait bien dans sa peau.

Il me regarda, les yeux brillants, comme pour me défier.

- ☐ Et voulez-vous savoir quelque chose? dit-il.
- ☐ Quoi donc?
- ☐ Je suis au monde depuis cinquante-neuf ans, déclara-t-il. J'ai rencontré beaucoup de gens, de toutes les sortes. J'ai appris à les connaître. Eh bien, Colly ne mentait pas. J'en mettrais ma tête à couper.

Je passai une demi-heure à la Bibliothèque publique, à compulser la collection du *Chronicle* et de *L'Examiner*. Les cambriolages de Glen Park avaient commencé un mois et demi plus tôt, et je n'y avais prêté à l'époque qu'une attention distraite.

Quand je me fus familiarisé avec tous les détails, je retournai à mon bureau et appelai Lucille Babcock.

- ☐ Les flics sortent d'ici, dit-elle. Ils avaient un mandat de perquisition.
- ☐ Ont-ils trouvé quelque chose?
- ☐ Il n'y avait rien à trouver.
- ☐ Qu'ont-ils dit?

☐ Ils ont posé un tas de questions. Ils cherchaient des comptes en banque ou des coffres.

☐ Les avez-vous aidés?

☐ Oui.

☐ Vous avez bien fait, dis-je.

Je lui racontai comment j'avais occupé ma matinée et ce que m'avaient dit les gens avec qui j'avais parlé.

☐ Vous voyez, remarqua-t-elle quand j'eus terminé. Personne de ceux qui connaissaient Colly ne croit qu'il était coupable.

☐ Sauf la police, Lucille.

☐ Oh, la police..., répéta-t-elle d'un ton expressif, mais sans animosité dans la voix.

Je restai silencieux. Il y avait bien des choses que j'aurais voulu dire, mais elles semblaient toutes banales et inutiles. Au bout d'un long moment, je lui dis que je la rappellerais et je raccrochai. Mes paumes étaient moites.

Je tirai une cigarette de mon paquet, mais je n'avais plus d'allumettes. Je cherchai dans les tiroirs de mon bureau, sans succès. Je remis la cigarette dans son paquet.

J'allongeai la main vers le téléphone, mais avant que j'aie pu le prendre en main la sonnerie retentit. Je soulevai le combiné. C'était Eberhardt.

☐ J'allais justement t'appeler, dis-je.

☐ J'essaie de te joindre depuis deux heures, répliqua-t-il.

☐ Me téléphones-tu de chez toi?

☐ Oui. J'ai ton rapport.

☐ Puis-je venir?

☐ À condition d'être ici tout de suite. J'ai l'intention de me coucher tôt. Dans une demi-heure, je ferme la porte à double tour et je débranche le téléphone.

☐ Je serai là dans vingt minutes, dis-je.

Eberhardt habitait à Collingwood, au pied des Twin Peaks, une maison blanche, petite, confortable, avec des stucs, une pelouse bien peignée et des massifs de fleurs. Quand on connaissait Eb, c'était une maison presque symbolique; elle résumait tout ce qu'un flic honnête et consciencieux passe sa vie à protéger. Je pense qu'il s'en rendait compte, d'ailleurs, et qu'il en tirait une sorte de satisfaction perverse : c'était un type comme ça.

Je garai ma voiture dans l'allée et frappai à la porte. Sa femme, une petite rouquine à la patience d'ange, m'ouvrit, me demanda comment j'allais et me fit entrer dans la cuisine, où elle me laissa avec son mari.

Il était assis devant la table, fumant la pipe, avec une tasse de café à portée de main. Le coquard de son œil gauche était recouvert d'un bandage d'allure très professionnelle.

☐ Assieds-toi, dit-il. Tu veux du café?

☐ Volontiers, merci.

Il emplit une tasse et me la tendit, puis m'indiqua une grosse enveloppe posée sur le coin de la table. Tandis que j'allongeais la main pour la prendre, il s'absorba dans la succion de son tuyau de pipe et affecta de m'ignorer.

L'enveloppe contenait le rapport fait par les deux flics, Avisini et Carstairs, qui avaient tiré sur Colly Babcock. Je le lus attentivement, en m'attardant sur le paragraphe intitulé « Effets ». Lorsque j'eus terminé, je remis le rapport dans l'enveloppe et le reposai sur la table.

Eberhardt leva les yeux.

☐ Alors? demanda-t-il.

☐ J'ai remarqué une chose qui n'était pas dans les journaux.

☐ Quoi donc?

☐ On a trouvé dans la poche du pardessus de Colly une bouteille de Kesslers enveloppée dans un sac en papier.

Eb haussa les épaules.

☐ Et alors? C'était un magasin d'alcools. Il a pris la bouteille en sortant.

☐ Après l'avoir mise dans un sac en papier?

☐ Les gens font parfois des choses bizarres.

☐ Ouais...

Je bus mon café et me levai.

☐ Tu t'en vas déjà?

☐ J'ai des choses à faire, répondis-je.

☐ Tu me dois un service, rappelle-toi.

☐ Je m'en souviendrai. J'ai bonne mémoire.

☐ Comme les éléphants, grommela-t-il.

Je rangeai ma voiture dans un parking au bas de Chenery Street, à côté de la maison où Lucille et Colly Babcock vivaient depuis un an dans un appartement de trois pièces. Il pleuvait toujours, une pluie froide que le vent me jetait à la figure. Lucille m'ouvrit aussitôt que j'eus frappé.

Elle portait la même robe noire que le matin, lorsqu'elle était venue à mon bureau. J'eus l'impression, à la voir, qu'elle était restée toute la journée assise sur une chaise dans cet appartement silencieux.

Je me laissai tomber dans le vieux fauteuil de cuir près de la fenêtre, le fauteuil de Colly.

☐ Voulez-vous boire quelque chose? demanda Lucille.

☐ Non, merci. Mais vous, avez-vous mangé au moins?

☐ Non.

☐ Il le faut, Lucille. Vous ne devez pas vous laisser aller.

☐ Plus tard, peut-être.

☐ Comme vous voudrez.

Je fis tourner mon chapeau entre mes mains, les yeux fixés sur lui. Il y avait des choses que je voulais demander, mais j'avais peur d'inspirer à Lucille des espoirs impossibles. J'avais bien une idée, mis une idée seulement, et il était trop tôt pour en faire état.

Je lui racontai ma visite à D.E.O'MIRA et ma conversation avec Tommy Belknap. Lorsque je jugeai pouvoir le faire sans qu'elle risque d'en tirer de fausses conclusions, je lui posai la question :

☐ Vous m'avez dit ce matin que Colly aimait se promener le soir. Allait-il toujours au même endroit, ou marchait-il au hasard?

☐ Au hasard. Juste pour prendre l'air. Quelquefois il restait dehors une heure ou deux.

☐ Vous disait-il où il était allé?

☐ Non. Juste qu'il avait fait un tour dans les environs.

Un tour dans les environs. L'endroit où il avait été tué était à un kilomètre de Chenery Street. Il avait fort bien pu y aller par hasard, en marchant droit devant lui, ou en faisant un circuit quelconque.

☐ Buva-t-il quelque chose, en rentrant de ces promenades?

☐ Un whisky, souvent.

☐ Vous en avez une bouteille, par conséquent?

☐ Bien sûr.

☐ Finalement, j'en prendrais bien un verre, Lucille.

☐ D'accord.

Elle alla vers le buffet qui se trouvait près de la porte de la cuisine et l'ouvrit. Elle se pencha pour chercher à l'intérieur.

☐ Je suis désolée, dit-elle en se redressant. Il n'y en a plus.

☐ Ça ne fait rien, la rassurai-je. Il est temps que je m'en aille, de toute façon.

☐ Où allez-vous?

☐ Voir des gens.

☐ Vous me tiendrez au courant?

☐ Promis.

Sur le seuil de la porte, je m'arrêtai.

☐ Pourrais-je avoir une photo de Colly, Lucille? Un instantané,

n'importe quoi. J'espère que vous en avez une.

☐ Je pense que oui. Mais pourquoi me demandez-vous ça?

☐ Je pourrais en avoir besoin. Je vais rencontrer un tas de gens.

Ma réponse parut lui suffire.

☐ Je vais voir si je peux vous en trouver une.

Elle disparut dans la chambre à coucher. Une ou deux minutes plus tard elle revint avec une photo en noir et blanc, prise dans la pièce où nous nous trouvions. Colly y était souriant, un sourcil relevé avec une expression gouailleuse.

Je la mis dans ma poche, remerciai Lucille et sortis.

Le ciel s'était ouvert comme les eaux de la Mer Rouge devant Moïse. Des gouttes de pluie aussi grosses que des grêlons cinglaient le trottoir. Le tonnerre grondait, de plus en plus proche. Je remontai le col de mon pardessus et courus jusqu'au parking.

J'entrai dans la boutique de vins et alcools Tay's Liquors et me secouai pour me débarrasser de l'eau qui m'imprégnait. Il y avait un radiateur à infrarouges au-dessus de la porte et je m'offris le luxe d'y demeurer quelques instants pour me réchauffer, puis je m'avançai vers le comptoir.

Un jeune type en chemise blanche, avec un élastique vert à la manche droite, se leva de son tabouret près de la caisse enregistreuse et vint à ma rencontre, toutes dents dehors.

☐ On dirait qu'il pleut, dit-il finement.

☐ Pensez-vous! Il fait un soleil éclatant. Je voudrais savoir si vous pouvez m'aider.

☐ À votre service. Quel est votre poison?

De plus en plus original, ce type. Je sortis de ma poche la photo de Colly Babcock et la lui tendis.

☐ Avez-vous déjà vu cet homme? Demandai-je.

Il me dévisagea, nettement moins aimable.

☐ Flic?

Je soupirai et lui tendis ma carte professionnelle. Il haussa les épaules, et se concentra sur la photo.

☐ Je l'ai peut-être vu, grommela-t-il au bout d'un moment.

Brusquement, il me parut qu'il faisait moins froid. J'arpentais les rues de Glen Park depuis deux heures et demie. J'étais entré dans huit magasins de vins et liqueurs, deux supermarchés de nuit, une épicerie et six bars autorisés à vendre les spiritueux en bouteilles. Je n'avais rien récolté, sinon peut-être un rhume.

Le jeune homme continuait à examiner la photo.

☐ Il ressemble à un type qui est venu hier soir, poursuivit-il. Plutôt sympa, d'ailleurs.

☐ Quelle heure était-il?

☐ Onze heures et demie, à peu près.

Un quart d'heure avant la mort de Colly Babcock, dans un passage obscur à deux cents mètres de là.

☐ Vous rappelez-vous ce qu'il a acheté?

☐ Attendez... Du bourbon, je crois. Quelque chose de pas cher.

☐ Du Kesslers?

☐ Ouais, je crois que c'est ça. Du Kesslers.

☐ Merci, dis-je. Puis-je savoir votre nom?

☐ Eh là! protesta-t-il. Je ne veux pas être mêlé à vos histoires.

☐ Rassurez-vous, ce n'est pas ce que vous croyez. Vous n'avez rien à craindre.

Sans enthousiasme, il me donna son nom et son adresse. Je les notai dans mon carnet, le remerciai à nouveau et sortis.

Cette fois, j'avais un peu plus qu'une idée.

☐ Je devrais te casser la gueule! grogna Eberhardt.

Il sortait de son lit, les yeux brouillés de sommeil, les cheveux emmêlés, une robe de chambre lie-de-vin hâtivement passée sur son pyjama. Sa femme était à côté de lui.

□ Je suis désolé, Eb, mais ça ne pouvait pas attendre, m'excusai-je.

Il bougonna quelque chose que je n'entendis pas, mais qui lui valut une petite tape réprobatrice de sa femme avant que celle-ci ne regagne la chambre à coucher.

Eberhardt s'assit sur le divan et passa les doigts dans ses cheveux.

□ Vas-y, accouche! dit-il. Qu'est-ce que tu as de si important à me dire?

□ C'est au sujet de Colly Babcock.

□ Tu ne renonces pas facilement, toi.

□ Ça m'arrive, mais pas cette fois-ci.

Je lui fis part de ce que j'avais appris chez Tay's Liquors. Il réfléchit un instant.

□ Ça ne prouve pas grand-chose, remarqua-t-il finalement.,

□ Écoute, Eb. S'il avait l'intention de cambrioler un entrepôt d'alcools, crois-tu qu'il aurait acheté une bouteille de whisky un quart d'heure auparavant?

□ L'idée de faire son casse a pu lui venir soudainement-

□ Sûrement pas. Ce n'était pas sa façon de travailler. Il ne faisait que des coups bien préparés, bien étudiés, dans tous les détails.

□ Il vieillissait, remarqua Eberhardt. On change, avec l'âge.

L'argument n'était pas sans valeur, mais Eberhardt n'avait pas connu Colly.

□ Il y a autre chose, dis-je.

□ Quoi?

□ Les autres cambriolages. Je me suis documenté sur eux. Ils ont été accomplis de la même façon. Portes de derrière forcées, avec des marques sur les montants et les serrures faites avec une barre de fer. Et Colly n'avait pas de barre de fer.

☐ Il s'en était peut-être débarrassé avant.

☐ Quand? Il a été tué juste en sortant de l'entrepôt.

Eberhardt s'humecta les lèvres. Il gambergeait ferme.

☐ Continue, dit-il.

☐ Les portes forcées, les tiroirs vidés, les papiers éparpillés... Tout ça, c'est du travail d'amateur, Eb.

Il se frotta le menton, faisant crisser sa barbe non rasée.

☐ Tandis que Colly, lui, était un professionnel? suggéra- t-il.

☐ Exactement. Il était net et précis, allant droit au but, sans fioritures ni bavures. Jamais de désordre ni de dégâts.

Eberhardt se leva et marcha jusqu'à la fenêtre aux rideaux tirés. Il resta planté là, me tournant le dos.

☐ Quelles conclusions tires-tu de tout ça ? s'enquit-il.

☐ Les mêmes que toi, Eb.

Il garda le silence pendant un long moment, puis il prit la parole, lentement, comme à regret.

☐ D'accord, dit-il. Mais je n'aime pas ça. Je n'aime pas ça du tout.

☐ Et Colly? répliquai-je. Crois-tu qu'il l'ait aimé?

Eberhardt se retourna brusquement et décrocha le téléphone. Il appela un numéro, parla à quelqu'un, puis à quelqu'un d'autre. Quand il raccrocha, il commençait déjà à déboutonner sa robe de chambre.

Parvenu à la porte, il s'arrêta.

☐ Veux-tu venir avec moi?

☐ Non, Eb. Ce n'est pas ma place.

☐ J'espère que tu te trompes, ajouta-t-il.

☐ Je ne crois pas.

☐ On verra bien. Attends-moi chez toi.

Je fumais, assis dans l'obscurité, lorsque le téléphone sonna trois heures plus tard. Je décrochai sans me presser.

□ Tu ne t'étais pas trompé, dit Eberhardt.

Je ne répondis pas, attendant la suite.

□ Avisini et Carstairs, poursuivit-il, de l'amertume dans la voix. Dans la police depuis plus d'un an, l'un et l'autre. La vieille histoire, quoi : des dettes, les longues heures de service, la paie insuffisante. Ils ont mis leur petite idée au point en faisant leurs rondes et sont passés à l'exécution. Ça a marché. Qui irait soupçonner des flics?

□ Je suis désolé, Eb, dis-je maladroitement.

□ Moi aussi, répliqua-t-il.

□ Et pour Colly...?

□ Comme tu l'avais deviné. En traversant le passage, il a vu les deux types qui sortaient de l'entrepôt. Il s'est méfié et s'est mis à courir. Ils ont pris peur. Avisini l'a tué par derrière. Après coup, Carstairs s'est aperçu qu'il était fiché, à la police, et ils ont vu le moyen de s'en sortir sans dégâts.

□ Écoute, Eb..., commençai-je.

□ Ferme-la. Je sais ce que tu vas dire. .

□ Tu ne peux pas empêcher qu'il y en ait deux comme ça de temps en temps.

□ J'ai dit : ferme-la.

□ D'accord. Merci, Eb.

Il grommela une phrase indistincte et raccrocha.

Je restai, le combiné à l'oreille, à écouter le bourdonnement de la ligne. Quelle saleté de monde, pensai-je. Et malgré tout, quelquefois, la justice se fait...

Alors j'appelai Lucille Babcock et lui dis comment son mari était mort.

Colly eut un bel enterrement.

La cérémonie religieuse se déroula dans une petite église

multiconfessionnelle de Monterey Boulevard, avec un tas de fleurs, surtout des roses, jaunes et rouges, comme Colly l'aurait souhaité.

Il y avait là Tommy Belknap, Sam Biehler, le vieux Harlin, et toute l'équipe de D.E.O'MIRA. Il y avait aussi des visages anonymes; l'affaire avait été abondamment commentée dans les journaux.

Eberhardt était venu - seuls ceux qui ne le connaissaient pas auraient pu s'en étonner. Lucille, elle, était assise très droite, face au cercueil, sur le banc de devant. Les yeux secs. Des femmes comme elle, ça ne court pas les rues.

Après la cérémonie, nous allâmes au cimetière de Colma, tout vert et calme avec ses larges grilles, et nous regardâmes le corps de Colly descendre dans la fosse. Quand ce fut terminé, j'offris à Lucille de la reconduire chez elle, mais elle refusa : elle avait des dispositions à prendre pour l'aménagement et l'entretien de la tombe, et les gens des pompes funèbres la raccompagneraient.

Je revins à l'église de Monterey Boulevard avec le chauffeur du corbillard. Eberhardt m'attendait avec sa voiture.

☐ Je n'aime pas les enterrements, dit-il.

☐ Moi non plus, répliquai-je.

☐ Qu'est-ce que tu fais, maintenant?

☐ Je ne sais pas. Rien de précis.

☐ Viens chez moi. Ma femme est partie voir sa sœur. J'ai du cognac. On se saoulera peut-être.

Je montai dans la voiture à côté de lui.

☐ Tu as raison, dis-je. Allons nous saouler.

LE TAPIS BLEU

(The Blue Carpet)

par MITSU YAMAMOTO

□ CELUI-CI serait parfait.

Je levai les yeux de l'équation que j'étais en train de vérifier, pour regarder les deux hommes qui se tenaient sur le seuil de mon laboratoire. L'un était Jamison, vice-président chargé des relations publiques et de la publicité; l'autre, que je ne connaissais pas, portait un chandail de vigogne, un pantalon de velours côtelé brun, et pas de cravate. Du premier coup d'œil je le pris pour ce qu'il était : un créateur d'idées. Je sus par la suite qu'il s'appelait Reg. *Reg-le-Tapis*.

Mais le tapis, c'était pour plus tard. Pour l'instant, Jamison me tapotait le bras et me présentait au nouveau venu.

□ Voici Don, un de nos penseurs. Il fait toute sa chimie assis derrière son bureau.

Reg avait apparemment la trentaine, une trentaine élégante avec une expression dynamique et un large sourire conquérant. Je le trouvai sympathique, tout en sentant que ce devrait être un de ces enquiquineurs typiques de Madison Avenue.

□ Qu'est-ce que vous expérimentez comme ça de loin? s'enquit-il en s'avançant vers moi.

□ Pas tout à fait de loin, rectifiai-je. J'ai des idées, mes assistants les testent, ça rate, ils nettoient les éprouvettes, et je retourne à ma table de travail avec du papier et un crayon neuf.

Jamison fronça les sourcils.

□ Allons, Don, vous exagérez. Le purificateur de zinc a été une réussite.

Reg n'insista pas. Il hocha la tête dans ma direction.

□ Pour les films, Don, il faudra que vous soyez devant vos instruments et que vous manœuvriez vos becs Bunsen vous-même.

Je remarquai qu'il m'appelait déjà Don, et cela me rappela un type que j'avais connu à l'armée. Toujours jovial et à l'aise avec tout le monde.

□ Quels films? demandai-je.

Jamison se hâta d'intervenir.

□ Don, vous savez bien que nous avons un programme de publicité télévisée, histoire de rafraîchir un peu l'image de marque de la boîte. C'est Reg qui est chargé des films : les scénarios, la mise en scène, tout.

□ Je veux un vrai chercheur de Parkson, précisa Reg. Bien sûr, pour le rôle de ménagère nous aurons une actrice professionnelle.

□ Mais je ne sais pas jouer la comédie! protestai-je.

Reg se mit à rire.

□ Vous n'en avez pas besoin. Avec votre air studieux et votre attitude sûre de vous, vous serez parfait naturellement.

Ainsi, j'étais promu vedette de télé, ou presque. Il y avait quatre films prévus, situés dans un labo et dans une cuisine. Au cours des jours suivants, nous expédiâmes des tonnes de vases d'Erlanger et d'éprouvettes à un studio de West Side. J'essayai de faire disposer tout ce matériel d'une façon qui ne fût pas totalement absurde, mais Reg déclara que ça n'avait aucune importance, que c'était juste du décor. En revanche, il passa une heure à visionner les bouts d'essai des cuisinières peintes avec la dernière-née des peintures Parkson.

Celui qui se donnait vraiment du mal, c'était le responsable des éclairages. Il trouvait que tous ces trucs en verre faisaient des reflets partout. Mes cheveux, d'après lui, étaient trop sombres et absorbaient trop de lumière; un spot fut installé pour y remédier. Je me sentais complètement imbécile, à me tenir en blouse bleue sous les projecteurs torrides, mais Reg adorait ça et débordait d'énergie, courant, criant, manœuvrant tout le monde, donnant des instructions tous azimuts, et trouvant encore le temps d'interviewer les filles qui se présentaient pour le rôle de la maîtresse de maison.

À la fin de la première journée, j'étais complètement lessivé rien que de me tenir debout et de jouer mon rôle comme une marionnette. Reg s'en rendit compte et m'invita à boire un verre chez lui.

Je m'attendais à voir l'appartement-type d'un célibataire new-yorkais

gagnant quarante mille dollars par an (tarif courant pour les publicitaires-télé de sa classe, m'apprit-il à mon vif dépit), mais je me trompais : l'appartement de Reg ne ressemblait qu'à lui.

La salle de séjour ne contenait que trois grands divans bleu sombre, des tables basses, un bar, une chaîne hi-fi et un tapis. Un tapis bleu pâle, de quatre mètres sur quatre, entièrement uni à l'exception d'un motif bleu foncé au centre, d'un dessin compliqué, difficile à démêler depuis la porte. Tous les meubles étaient disposés autour du tapis sur lequel étaient éparpillés quelques coussins bleu sombre.

□ Maintenant, mon vieux, la vie peut commencer, dit Reg en se débarrassant de son pardessus et se dirigeant vers le bar.

J'hésitai sur le seuil.

□ Qu'est-ce qui vous arrête? Vous n'avez pas soif?

□ Si, mais... est-ce qu'on ose marcher là-dessus? Avec des chaussures?

Il rit.

□ On peut, pour commencer. J'ai un service de nettoyage qui passe tous les mois.

Je m'aventurai sur le tapis. L'impression était de marcher avec des coussins attachés sous les semelles. Reg me regardait avec un sourire béat.

□ Vous aimez ça, hein? Ça vous donne envie de marcher en chaussettes, ou même pieds nus, n'est-ce pas? Allez-y, ne vous gênez pas.

Je hochai la tête, un peu intimidé, ôtai mon pardessus puis mes chaussures. Le tapis, sous mes pieds, était doux, sybaritique, presque tranquillisant. Comme une montagne de plumes sur laquelle on flotterait.

□ C'est épatant, murmurai-je.

Reg laissa tomber ses chaussures à son tour et me tendit un verre.

□ Maintenant, vous allez passer à la phase deux, dit-il. Vous allez vous asseoir sur le tapis.

Il joignit le geste à la parole et s'installa le dos contre un des divans. J'hésitai une seconde, car mon complet venait juste de rentrer du pressing, mais la tentation était trop forte. Je me laissai glisser sur la

surface moelleuse et goûtai mon verre. C'était un scotch de luxe - je l'appréciais plus en chimiste qu'en connaisseur, car ce n'est pas avec mon salaire que j'aurais pu m'en payer un pareil. Je me sentis soudain merveilleusement relaxé et regardai Reg, allongé sur le tapis, passer un doigt paresseux sur le motif compliqué du centre.

□ Y a-t-il une phase trois? demandai-je.

Reg sourit à nouveau.

□ La phase trois, répliqua-t-il, est quand la fille regarde le dessin et s'écrie : « On dirait des gens, ou quelque chose comme ça. » Alors elle regarde de plus près et commence à discerner deux figures enlacées.

□ La fille? Quelle fille?

□ Allons, mon vieux, un peu de bon sens. Vous ne vous imaginez quand même pas que je me suis payé un tapis de cinq mille dollars, fait sur commande, uniquement pour permettre à des gars comme vous de s'y promener en chaussettes?

J'avalai une gorgée de super-scotch.

□ Cinq mille dollars pour ce tapis? m'exclamai-je.

□ Oui, et croyez-moi, il les vaut.

Je rampai vers le centre et scrutai le motif bleu foncé. Petit à petit, je distinguai la jambe de femme sur l'épaule de l'homme, et jusqu'aux doigts écartés de la main droite de l'homme. Machinalement, j'allongeai le bras pour recevoir le second verre que Reg me passait. Je revins à ma posture initiale, adossé contre le divan, désormais indifférent au pli de mon pantalon.

□ C'est bien la plus délicate, la plus réaliste et la seule image porno que je n'aie jamais vue tissée dans la haute laine, remarquai-je. Je bois à sa santé.

Reg s'épanouit, visiblement heureux.

□ Ne vous y trompez pas, dit-il. C'est véritablement de l'art. Le motif est tiré du *Kamasoutra*. Il a été tissé pour moi par un peintre et une tisserande de Greenwich Village, d'après un manuscrit hindou très ancien. Avec les cinq mille dollars ils sont partis pour le Mexique, et moi j'ai eu des dizaines et des dizaines de jolies filles qui m'ont emmené au paradis.

□ Je croyais que, d'après Kinsey, protestai-je, les femmes ne sont pas particulièrement sensibles à la pornographie.

□ D'abord, répliqua Reg, il ne s'agit pas de pornographie, mais d'art, je vous le répète. Ensuite, il est exact que Kinsey a écrit cela, mais ça prouve qu'il ne connaissait pas toutes les femmes.

Je revins vers le motif pour mieux l'étudier.

□ J'avoue que j'aimerais bien avoir ce tapis chez moi, mais l'idée de devoir dépenser cinq mille dollars pour cela au risque de trouver que Kinsey a eu finalement raison dans la plupart des cas me refroidirait.

Reg avait maintenant pris la bouteille de scotch à côté de lui et se contenta de ramper un peu vers moi pour remplir mon verre.

□ Mais non, mon vieux, vous n'y êtes pas. Je ne m'attends point à voir les filles bouleversées par ce spectacle. Simplement, cela nous donne un sujet de conversation. Connaissez-vous un moyen plus direct et plus rapide pour amener une fille à parler de baisage quand elle vient prendre un verre chez vous? Et, en même temps, pour l'inciter à se détendre, retirer ses chaussures et se mettre à l'aise sur une surface moelleuse?

Je hochai la tête avec admiration.

□ À la santé des deux artistes qui sont au Mexique et de leur génial cochon de commanditaire! dis-je en levant mon verre.

Pour moi, tout ça était plutôt une plaisanterie qu'autre chose. Ce qui m'intéressait, personnellement, c'était le mariage. J'avais un bon métier que j'aimais, et je commençais à en avoir assez de la drague. Je voulais une épouse, un foyer et des enfants. Mais j'avais suffisamment le sens de l'humour pour apprécier l'astuce de Reg et le truc du tapis, dont le succès me fut confirmé les jours suivants au studio de télévision. Toutes les filles connaissaient l'existence du tapis et son rôle, mais elles le considéraient comme un sujet de plaisanterie et, de toute façon, c'était si agréable de s'allonger dessus et Reg avait tant de charme que, tout compte fait, elles aimaient ça.

* * *

Le tournage du premier film était programmé pour le mardi. À dix heures du matin, Reg était encore occupé à auditionner des filles pour

le rôle de la ménagère.

D'habitude il recrutait ses actrices sans difficulté mais, cette fois, il fallait que la fille s'accorde avec moi. Je suis brun, donc il la fallait blonde. Je mesure un mètre quatre-vingt-trois, donc elle ne devait pas dépasser un mètre soixante-cinq. J'ai des traits plutôt rudes, donc elle devait être du genre chaton. Et pour contraster avec mon ton posé et volontaire, il était nécessaire qu'elle eût une voix douce et harmonieuse.

Finalement, le chaton blond à la voix douce s'appela Sally Larsen. À la première phrase qu'elle prononça (« Je viens faire un essai pour la publicité Parkson »), Reg sut qu'elle constituerait avec moi un couple parfait pour le petit écran; en outre, elle se révéla intelligente et de caractère agréable. Au bout du troisième film, j'étais amoureux d'elle; à la fin du quatrième, je lui fis ma déclaration, pour l'habituer à cette idée.

Tout le monde l'aimait, bien entendu. Aussitôt qu'elle entrait sur le plateau, chacun des hommes s'efforçait d'apparaître sous son meilleur jour, depuis le mixeur de son jusqu'au gamin qui surveillait les câbles pour les empêcher de s'emmêler. Tous, nous voulions l'impressionner favorablement - tous, y compris Reg.

Pendant toute la semaine que durèrent les tournages, Sally, Reg et moi fûmes comme les trois mousquetaires. Mais nous n'allâmes jamais chez Reg. Il tenait à conserver son tapis comme surprise pour ses nouvelles relations. Nous allions dans un nouveau bar et un nouveau restaurant chaque soir, mais cela n'empêchait pas la question de se poser clairement : j'avais envie de Sally, Reg avait envie de Sally, de qui Sally avait-elle envie?

La question resta en suspens pendant les deux mois qui suivirent. Je retournai à mon laboratoire chez Parkson, mais nous continuions, Reg, Sally et moi, à rester en relations étroites et à nous rencontrer ici ou là. Je regardais nos films à la télé aussi souvent que je le pouvais, juste pour revoir les yeux de Sally briller en découvrant la peinture-émail Parkson. Je savais que Reg l'avait invitée à venir chez lui boire un verre mais, n'étant à New York que depuis six mois, elle n'était pas encore tout à fait habituée à aller si vite en besogne.

Je lui parlai du tapis bleu, pour la mettre en garde - sans insister -, mais ce fut une erreur car je m'aperçus que, en fait, j'avais surtout piqué sa curiosité. Je me disais que, après tout, moi aussi, j'avais quelque chose d'intéressant à lui montrer: une licence de mariage. Le jour-où je me surpris quittant le labo à onze heures du matin pour

courir revoir un vieux film commercial que j'avais vu vingt fois, mais où elle figurait, je me rendis compte que cette fois il était urgent de l'épouser.

Les vacances de Noël furent terribles. Sally se trouvait dans sa famille en Ohio, et Reg était invité aux Bahamas. Je restai au labo la plupart du temps, y compris les soirées, mais je me jurai que l'année suivante, pour compenser, je resterais tout le temps à la maison avec ma femme, occupé à préparer les plans de la maison que nous allions faire construire sur le terrain que j'avais acheté près de Parkson.

J'avais fait tant de projets pour Sally et moi que, lorsqu'elle me dit non, je fus un moment avant de comprendre. Pendant ses vacances en Ohio elle avait beaucoup réfléchi, et décidé qu'il ne serait pas honnête de sa part de me laisser dans l'incertitude. Elle était bien décidée à se marier un jour, peut-être avec moi, mais pas tout de suite. Elle voulait d'abord profiter un peu de la vie à New York, savourer le plaisir d'être la fille vers qui tous les hommes se tournent lorsqu'elle entre dans une pièce. Et, pour commencer, elle avait décidé d'accepter l'invitation de Reg à aller chez lui le dimanche suivant.

Je rentrai chez moi et me saoulai. Je me souviens d'avoir expliqué au porte-parapluie, avec des larmes dans la voix : « Je veux l'épouser, et elle me repousse. Reg ne veut pas l'épouser, et elle va chez lui. » Il me fallut deux jours pour me dégriser, et c'était alors vendredi. Vendredi, samedi, dimanche - la fin de mon rêve d'une vie partagée avec Sally.

Je réfléchis toujours mieux assis devant mon bureau, un crayon à la main. Après avoir pris un petit déjeuner copieux, je décrochai le téléphone et m'installai devant un bloc de papier. Un scientifique commence par absorber les faits et s'initier aux techniques de sa spécialité, ce qui fait de lui un technicien; ensuite il apprend à réfléchir et à résoudre des problèmes, et il devient alors un savant. Moi, j'étais un scientifique avec un problème. J'y réfléchis pendant la plus grande partie du vendredi. À minuit j'allai me coucher, mais je m'éveillai dès quatre heures du matin et je retournai à ma table de travail avec un verre de lait. Le samedi à neuf heures, mon problème était résolu. Je retournai au lit jusqu'à l'heure d'appeler Reg.

Je réussis finalement à le joindre à son appartement vers les six heures du soir, après l'avoir appelé tout l'après-midi. Je pris une voix un peu tremblante.

□ Écoutez, Reg, il faut que je vous voie. Au sujet de Sally. Elle me dit

que... qu'elle a rendez-vous avec vous demain.

Reg était embarrassé par l'émotion qu'il décelait dans ma voix, mais il répondit sans hésiter.

☐ Bien sûr, mon vieux, Seulement ce soir, je sors, et demain est exclu. Voulez-vous lundi?

J'insistai pour le voir le soir même, sur un ton de nervosité croissante. Il finit par accepter que je vienne vers minuit, contre ma promesse de ne pas rester longtemps. Je raccrochai avec satisfaction.

J'arrivai en ville vers huit heures et achetai une bouteille de la liqueur rose et sucrée qu'aimait Sally. Je dînai dans un snack-bar et entrai dans un cinéma où on projetait un film français. Je constatai avec plaisir que j'étais assez calme pour apprécier le film, bien que de temps à autre le poids de la bouteille se fit sentir sur mes genoux. De onze heures à minuit je bus. Reg était expert à juger le degré d'alcoolisation des gens; comme agent publicitaire, il devait amener les clients à boire assez pour être euphoriques, mais sans aller jusqu'à leur faire perdre conscience. Il fallait donc, pour le convaincre, que je sois à la limite exacte entre l'excitation et la dépression.

Reg ouvrit la porte aussitôt après mon coup de sonnette. Je remarquai son expression de contrariété lorsqu'il me vit obligé de m'appuyer contre le chambranle de la porte pour éviter de trébucher. Il était clair qu'il n'avait aucune envie de parler de Sally, ni de me voir, ni surtout d'affronter un ami ivre et mécontent.

Je sortis la bouteille de ma poche.

☐ C'est pour Sally. Elle aime ça.

Je m'assis brusquement sur le tapis, tenant toujours la bouteille.

☐ Allons, Don, calmez-vous, dit Reg. Je vais faire du café.

☐ Non, attendez, interrompis-je. Je voulais vous casser la gueule, mais c'est trop dégradant pour Sally. Vous avez ruiné ma vie.

Il soupira.

☐ Écoutez, dit-il. Sally n'est pas vraiment intéressée par moi. Nous nous verrons quelque temps et c'est tout. Pour elle, je représente la vie de New York, la nouveauté, rien de plus. Vous verrez.

Il me laissa assis par terre et passa à la cuisine. Sans prendre la peine

d'ôter mon pardessus, je débouchai la bouteille et la vidai soigneusement sur le tapis. Une fois les dernières gouttes tombées sur le motif du Kamasoutra, je frottai avec mon pied pour faire pénétrer le liquide poisseux dans la laine épaisse.

Je levai les yeux en entendant l'exclamation de Reg. Il fit un effort violent pour rester calme et y réussit. Il posa la cafetière sur une table et parla sans élever la voix.

□ D'accord, Don. Vous êtes saoul et malheureux. Vous pensez que vous avez des raisons de l'être. C'est votre droit. Personnellement, ce n'est pas mon avis.

□ Sally était ma fiancée, dis-je en bégayant de façon appuyée et en contemplant le désastre de la tache rosâtre au milieu du tapis bleu.

□ Rentrez chez vous, répliqua-t-il. Si vous croyez que cet enfantillage empêchera Sally de venir chez moi demain, vous vous trompez. Ça ne servira à rien du tout.

Je regardai Reg et souris intérieurement. Je n'avais pas mal calculé : il réagissait exactement comme je l'avais prévu dans mon équation. En proie à une fureur glacée, il était plus décidé que jamais.

□ J'ai l'intention, poursuit-il, de nettoyer cette tache et de recevoir Sally demain comme convenu - ou plutôt ce soir, vu l'heure qu'il est. Il y a un drugstore ouvert toute la nuit à Times Square. Je vais descendre acheter un détachant. Maintenant, fichez le camp et retournez à vos éprouvettes.

Je me levai en titubant et me dirigeai vers la porte. Reg me regardait sans mot dire.

Arrivé sur le seuil, je me retournai et passai la main sur mon front.

□ Reg, je... il faut que vous compreniez ce que je ressens. Je ne sais pas comment j'ai pu faire une chose pareille.

Mais mes yeux brillaient de plaisir en voyant comment les fibres du tapis avaient absorbé le liquide, dont les gouttes poisseuses accrochaient la lumière et scintillaient.

Je tournai la poignée de la porte.

□ Pour nettoyer, dis-je, demandez du tétrachlorure de carbone.

□ Du tétrachlorure de carbone?

☐ Oui, c'est le meilleur détachant.

Son expression s'adoucit. Je sortis et marchai pendant une heure dans la nuit froide. Au bout d'un moment, la neige se mit à tomber.

* * *

Le dimanche soir, à huit heures, Sally m'appela d'un hôpital. Elle était au bord de la crise de nerf. Je la rejoignis aussi vite que je le pus. Quand elle me vit, elle se précipita dans mes bras en sanglotant. Je savais qu'elle y resterait désormais toute la vie.

☐ Oh, Don, c'est affreux, affreux! Quand je suis arrivée chez lui, j'ai sonné mais il n'a pas répondu. J'entendais la hi-fi marcher. Je me suis inquiétée et je suis descendue chercher le concierge.

☐ Mais Reg...? demandai-je.

Elle leva vers moi un visage baigné de larmes.

☐ Il était étendu sur le tapis, inconscient. Il est mort dans l'ambulance.

☐ Mort? Mais comment!

☐ Le docteur a dit qu'il s'est empoisonné. Il buvait de la bière, et l'alcool lui a fait assimiler le poison plus rapidement. Oh, Don, il était tout bleu!

Elle frissonna. Je la secouai gentiment.

☐ Je n'y comprends rien, dis-je. Quel poison a pu faire ça?

☐ Il nettoyait son tapis, cet affreux tapis dont vous m'aviez parlé. À côté de lui il y avait un seau et une éponge. Le docteur dit que c'était du tétrachlorure de carbone. Oh, je ne pourrai jamais l'oublier! C'était affreux!

Elle se mit à trembler et je la serrai dans mes bras. Ma Sally.

☐ C'est un accident, Sally. Cela peut arriver à tout le monde, un accident. N'y pensez plus. Je vais vous ramener chez vous.

Elle se laissa conduire hors de l'hôpital, mais s'arrêta sur le trottoir, sous la neige.

☐ Juste un accident, Don. C'est cela qui rend la chose si terrible. S'il tenait absolument à nettoyer son tapis, pourquoi ne vous a-t-il pas

demandé de lui indiquer un produit? Vous êtes chimiste, vous auriez su.

☐ Vous avez raison, dis-je. J'aurais su.

Et je la reconduisis chez elle.

TOMBEAU À CIEL OUVERT

(A Cry From The Penthouse)

par HENRY SLESAR

C'ÉTAIT bien Coombs, d'avoir choisi une nuit pareille pour régler ses affaires! Chet Brander croisa plus étroitement son cache-nez autour de son cou et enfonça ses mains gantées dans les poches de son pardessus, mais il n'y avait vraiment pas moyen de se défendre efficacement contre un froid aussi intense. Les rues de la ville étaient verglacées et les tuyaux d'échappement des voitures lâchaient des nuages tourbillonnants. Le vent vous transperçait au point que, à chaque nouvel assaut, Chet était presque tenté de renoncer. Mais il ne pouvait pas se le permettre. Ce soir, on faisait les comptes, et il lui tardait de mettre enfin la main sur cet argent demeuré si longtemps dans la poche de Frank Coombs.

Et la chance le favorisa. Un taxi s'arrêta à deux pas de lui, d'où descendit une grosse dame aux joues rouges que Chet faillit renverser tant il mit de hâte à occuper la banquette qu'elle venait de libérer. Il donna au chauffeur l'adresse de Coombs. Lorsqu'il arriva à destination, devant le grand immeuble construit à proximité de l'East River, la nuit lui parut encore plus froide. Il dut lutter contre le vent pour gagner le hall, et rendit grâce au ciel lorsque les portes de verre se refermèrent derrière lui.

C'était un autre genre de frisson que suscitait l'ambiance de l'immeuble, à cause du silence insolite qui en émanait, silence dû aux épaisses moquettes mais également au fait que nombre d'appartements demeuraient inoccupés. Deux mois auparavant, la mise en location de cette nouvelle « résidence » avait été lancée à grand renfort de publicité. Mais les candidats au logement ne s'étaient pas rués vers des appartements dont les loyers s'échelonnaient à partir de mille dollars par mois. En dépit de quoi, Frank Coombs avait été le premier à signer un engagement de location et pour rien de moins que le penthouse [1]. Dans l'ascenseur automatique, Chet eut une grimace expressive tandis que la cabine l'emportait vers le luxueux appartement que Coombs s'offrait avec de l'argent emprunté.

□ À la porte du penthouse, il pressa rageusement le bouton de sonnette en marmottant : « M'as-tu vu! »

Lorsque Coombs ouvrit la porte, une ambiance chaleureuse accueillit Chet, due au chauffage central, au feu de bois dans la cheminée, au carafon de whisky posé sur la table : la chaleureuse ambiance de la cordialité. Il n'y avait pas meilleur hôte que Coombs, toujours prêt à vous accueillir avec un large sourire et une tape dans le dos pour vous signifier que vous étiez le bienvenu, le tout avec une telle aisance que vous sentiez à peine ses doigts plonger dans votre portefeuille pour en estimer le contenu.

□ Chester! s'exclama Coombs avec un gloussement de joie. C'est rudement chic de ta part d'être venu par un temps pareil! Entre, mon vieux, entre!

□ Brander entra et ôta son pardessus tout en suivant Coombs dans le somptueux living-room où tout n'était que tapis moelleux, sièges capitonnés, rideaux de satin et murs recouverts de tissu. Coombs, avait une apparence assortie à ce cadre : cheveux cirés, joues satinées, veste d'intérieur en velours, pipe de bruyère.

□ Eh bien, qu'est-ce que tu en penses, Chet? demanda-t-il avec un geste large. C'est autre chose que le trou de rat que j'habitais? Dès que j'ai appris que les appartements d'ici seraient à louer, je me suis précipité...

□ Les gens ne semblent pas s'être battus pour en avoir, fit remarquer Chet. La moitié des appartements sont encore inoccupés, à ce que j'ai vu en bas.

□ Seulement ceux des étages supérieurs, car ce sont ceux qui coûtent le plus cher, comme tu le sais, précisa Coombs en le débarrassant de son pardessus. Veux-tu enlever ton veston? C'est bien chauffé...

□ Non, tout de même pas, fit Chet en repoussant la main empressée. En effet, c'est vraiment très beau ici, Frank. Tu es sûr de pouvoir te permettre un tel luxe?

Coombs éclata de rire :

□ Ne te fais pas de bile pour ce vieux Frankie! Quand je t'ai parlé de placements on ne peut plus intéressants, je savais ce que je disais. Crois-moi, Chet, tu ne regretteras pas de m'avoir confié ton argent.

□ Alors, ça a marché?

□ Buvons d'abord un verre. Nous aurons tout le temps de parler de ça ensuite.

☐ Le verre peut attendre. Écoute, Frank, si je suis sorti par un tel froid c'est parce que tu m'as fait un tas de belles promesses et que j'ai hâte de savoir ce qu'il en est. On encaisse la grosse somme ou on est refaits?

Coombs se servit un grand verre de whisky nature, qu'il but en trois longues gorgées avant de déclarer :

☐ Le pactole, Chet, je viens de te le dire! Avant que tu t'en ailles, je te donnerai un chèque du montant de ce que tu m'as prêté, plus...

☐ Plus combien?

Coombs rit de nouveau et se déplaça d'un pas légèrement vacillant.

☐ Tu verras, Chet, tu verras! Mais ne sois pas si basiquement intéressé. On est copains, non? Viens que je te montre l'appartement...

☐ Je l'ai vu.

☐ Non, tu n'as pas vu ce qu'il y a de mieux.

Il étendit la main vers les doubles rideaux d'épais satin :

☐ Une terrasse de cinquante mètres carrés, entièrement à moi, d'où l'on a sur la ville la plus belle vue qui se puisse rêver...

Il se dirigea vers la porte-fenêtre qu'il ouvrit toute grande, laissant entrer un flot d'air froid.

☐ Brrr! fit Chet Brander.

☐ Frileux, va! Tu ne risques pas la fluxion de poitrine le temps de jeter un coup d'œil, si? Jamais de ta vie tu n'as vu quelque chose de comparable...

☐ Brander se leva. Par la porte grande ouverte, il voyait les lumières de Manhattan : difficile de résister à l'attrait d'un tel panorama, où ces lumières de la ville semblaient autant d'étoiles chues des cieux. Comme pour le tenter davantage, Coombs écarta complètement les rideaux.

☐ Qu'est-ce que tu en dis? Ça t'en bouche un coin, hein?

☐ Mais pourquoi tous ces barreaux aux fenêtres?

☐ Ah! Tu me connais, fit l'autre avec un rire étouffé. Je suis d'un naturel prudent et comme je sais que les cambrioleurs ont un faible

pour les penthouses, je n'ai pas voulu courir de risque. Tu vois, la porte, elle est blindée. Mais viens donc!

□ Brander traversa la pièce, sortit sur la terrasse, sans plus sentir le froid ni entendre le vent : En un panorama aux contours estompés, Manhattan lui offrait ses lumières et il en eut le souffle coupé.

□ Hein, qu'est-ce que tu en dis, Chet? jubila Coombs. C'est quelque chose d'unique, pas vrai?

□ Oui... murmura Brander comme en extase.

□ Mets-en plein tes yeux, mon garçon, et moi, je vais nous préparer quelque chose à boire, dit Coombs en regagnant le living-room.

Chet Brander s'emplit les yeux, avec le sentiment de vivre un rêve, de n'être plus sur terre. Mais il finit quand même par prendre conscience qu'il se trouvait, sans pardessus ni chapeau, exposé au froid le plus intense que New York eût connu depuis sept ans. Frissonnant, il se retourna vers le seuil de l'appartement bien chauffé, juste à temps pour voir Coombs, grimaçant un sourire, refermer posément la porte-fenêtre.

□ Hé! cria-t-il en remuant la poignée. Ouvre-moi, Frank!

Dans le losange de verre armé qui perçait l'un des panneaux de la porte blindée, le visage de Coombs avait cessé de sourire et semblait un masque de soie. Il éleva le verre qu'il tenait à la main, comme pour porter un toast, but une longue gorgée, puis s'éloigna.

□ Hé! cria Chet Brander, en s'efforçant vainement de secouer la porte. Laisse-moi rentrer, Frank! On gèle dehors!

□ Il ne voyait plus Coombs, mais le sentait présent de l'autre côté, savourant sa petite farce. Brander frappa du poing le losange de verre et acquit la conviction qu'il était incassable. Le reste de la porte, lui, était d'acier blindé.

□ Frank! Bon sang, cesse de faire le clown! Frank, ouvre donc!

Sur quoi les lumières de l'appartement s'éteignirent.

Ce fut seulement alors que Chet Brander comprit : il s'agissait de tout autre chose que d'une farce. Coombs n'allait pas rouvrir la porte blindée qui donnait accès à la vivifiante chaleur. Pas même dans une heure, ni peut-être...

□ *Frank!* hurla-t-il, pour découvrir aussitôt que c'était à peine s'il s'entendait lui-même, le vent happant voracement tout ce qui sortait de sa bouche. *Laisse-moi rentrer!* clama sans bruit cette bouche tandis qu'il frappait la porte à coups de poings et de pieds.

Il n'aurait su dire combien de temps il resta là, refusant encore de croire que la porte resterait inexorablement fermée. Se déplaçant de côté, il alla jusqu'à l'une des fenêtres, mais sa main lui rappela aussitôt qu'elles étaient toutes munies de solides barreaux pour prévenir les cambriolages. L'accès à l'appartement chauffé de Coombs lui était absolument interdit et il restait là dehors, seul dans le froid.

Le froid! À se démener, Brander avait oublié combien celui-ci sévissait cruellement. Mais il le sentait de nouveau maintenant lui tenailler la chair comme si son corps avait été nu. À ce froid s'ajoutait le vent qui plaçait sur lui un linceul glacé. Un froid si terrible et inexorable qu'il évoqua pour Chet celui du tombeau.

Il ne s'agissait pas d'une farce, Chet en était à présent convaincu. Ce n'était pas une coïncidence si Coombs lui avait donné rendez-vous par une nuit aussi glaciale. Le vent et le froid faisaient partie des plans de Coombs en sus de la nuit noire, concourant tous à isoler son créancier sur cette terrasse jusqu'à ce que la créance s'éteigne avec la vie de Chet.

Mais quelle explication Coombs pourrait-il donner? Que dirait-il lorsqu'on découvrirait le cadavre de Chet Brander, mort de froid à quelques centimètres d'une pièce chauffée...?

Interrompant le cours de ces réflexions, Brander se précipita vers le parapet de la terrasse, mesurant du regard la terrifiante distance qui le séparait de la rue.

□ Au secours! hurla-t-il désespérément. *Au secours!*

De nouveau, le vent happa ses cris et il eut beau les répéter, tout demeura obscur dans les appartements sans locataires qui se trouvaient au-dessous de lui, nul ne l'entendit.

□ Personne ne saura que je suis ici, dit-il à haute voix, la gorge houleuse de sanglots. Personne ne se doutera de rien...

Il fit le tour de la terrasse, encerclant dans sa course tâtonnante et sans cesse recommencée la forteresse que constituait l'appartement de Coombs, y cherchant une faille, un point faible. Il n'en trouva aucun. Déjà ses pieds s'engourdisaient et c'est à peine s'il se sentait marcher.

Il se mit à battre des mains, à se donner des grands coups de bras en travers du corps pour essayer de se réchauffer.

□ Il faut que je continue de bouger... Faut pas que je m'arrête...

S'élançant au pas de course, il zigzagua sur la terrasse jusqu'à ce que, hors d'haleine, il s'effondrât sur la pierre glacée.

□ Il me faut donner l'alarme... faire savoir que je suis là...

Chet entreprit une fouille désespérée de ses poches. Ses mains trouvèrent d'abord la masse de son portefeuille, mais ce fut à peine si ses doigts en sentirent le cuir. Il demeura un instant à le considérer d'un air stupide, puis le porta jusqu'au parapet.

□ Écrire un mot..., dit-il, toujours à voix haute.

Mais à peine cet espoir avait-il lui, que Brander découvrit n'avoir ni stylo, ni crayon, rien qui pût lui permettre de faire savoir au monde indifférent qu'il était prisonnier sur la terrasse du vingtième étage.

Il regarda son portefeuille puis, d'un geste rageur, le jeta dans le vide où il se perdit aussitôt, et plus aucun espoir ne subsista dans son cœur.

Il trouva ensuite dans ses poches un paquet de cigarettes et des allumettes. Abandonnant les cigarettes, il essaya de frotter une allumette au creux de ses mains, pour avoir l'infime réconfort de sa chaleur. Mais le vent ne le lui permit pas, et les allumettes suivirent alors le même chemin que le portefeuille.

Puis, dans la poche droite de son veston, il sentit une clef. Il la regarda, n'arrivant pas à la reconnaître. Il la voyait pour la première fois : ce n'était pas sa clef. Il faillit la lancer aussi dans le vide, mais suspendit à temps son geste quand il devina ce qu'elle était. C'était une clef de l'appartement de Coombs, que ce dernier avait dû glisser dans sa poche. Mais dans quel but?

Puis il comprit. Si Coombs lui avait donné une clef de son appartement, la mort de Chet Brander pouvait s'expliquer. Si l'on découvrait son cadavre frigorifié avec cette clef sur lui, tout le monde croirait qu'il l'avait utilisée pour entrer chez Coombs, puis s'était trouvé bloqué sur la terrasse par suite de quelque maladresse...

Malin, ça! Brander en aurait ri, si son visage n'avait été comme pétrifié par le froid. Mais à malin, malin et demi, pensa-t-il, prêt à envoyer la clef voltiger par-dessus le parapet de la terrasse. Il se retint toutefois de le faire et l'étreignit car, même si elle ne pouvait lui être

d'aucune utilité sur la terrasse, elle n'en demeurerait pas moins susceptible de lui ouvrir l'accès à cette chaleur toute proche...

Chet fourra la clef dans la poche de son pantalon et s'en retourna vers la porte, contre laquelle il frappa de ses poings, jusqu'à ce que la peau de sa main droite éclate et se mette à saigner. Alors, il se laissa tomber par terre et éclata en sanglots.

Quand il se remit debout, Chet délirait. L'espace d'un moment, il crut que le froid avait fui, que la température s'était délicieusement réchauffée. Mais ce n'était qu'un instant de rémission dû au délire et, lorsque le vent glacé l'assaillit de nouveau, Chet reprit conscience de sa situation avec le violent désir de s'en tirer.

Le buste couché sur le parapet, il se mit à hurler dans la nuit :

□ Au secours! Je suis ici, sur la terrasse! *Au secours!* Je meurs de froid!

Et brusquement il pensa au toit.

Le penthouse avait un toit. S'il arrivait à s'y hisser, peut-être trouverait-il là-haut une porte communiquant avec un couloir ou l'escalier.

Sortant son mouchoir, il s'en servit pour panser sa main droite qui saignait et lui faisait mal. Puis il tâtonna le long du mur.

Un fil lui frôla le visage.

Après quelques gestes dans le vide, il réussit à l'agripper entre ses mains engourdis et tira. Le fil résista, se révéla être un petit câble très solide. S'il pouvait l'aider à se hisser.

Tendant chaque muscle de son corps, Chet opéra une traction des bras et balança ses pieds contre le mur du penthouse. Il demeura quelques secondes dans cette position, incapable de bouger, prêt à renoncer et mourir plutôt qu'imposer à son corps douloureux un nouvel effort. Puis il se remémora le sourire soyeux de Coombs et la haine lui redonna des forces. Il progressa lentement de quelques centimètres, le câble souple lui entaillant les paumes comme un rasoir.

Une véritable agonie.

Il s'éleva de quelques centimètres, puis tourna les yeux vers les lumières de la ville, qui maintenant évoquaient pour lui une sorte de géhenne lointaine.

De nouveau quelques centimètres. Encore. Et encore. Il lui prenait des envies de tout lâcher et savourer la volupté de s'abandonner à la chute, à la tranquillité de la mort, mais il continua néanmoins.

Le bord du toit apparut à hauteur de ses yeux.

Par un ultime effort désespéré, il se hala le long du mur de maçonnerie qui déchira son pantalon, lui racla les genoux, puis il s'abattit sur le toit, roula de côté, loin du vide.

Il n'était qu'à trois mètres environ au-dessus de la terrasse, mais le vent et le froid y semblaient beaucoup plus violents. Il se vit environné de formes spectrales, qui paraissaient le considérer avec curiosité. Des antennes de télévision.

En chancelant dans les ténèbres, Chet se mit en quête de la porte donnant accès à ce toit. Sa main rencontra une poignée et il eut un cri de joie qui s'acheva en gémissement : la porte était fermée.

Sa rage et sa fureur furent de courte durée. Enfonçant la main dans la poche de son pantalon, il toucha la clef du penthouse. «Tu as gagné, Frank» pensa-t-il en s'en revenant vers le bord du toit. « Surtout pas m'endormir... » se dit-il dans le même temps qu'il s'affaissait lentement sur le toit en s'accotant à une antenne dont il saisit impulsivement le fil.

Le fil!

Le fil large et plat, de couleur claire, reposait sur la paume de sa main, et Chet se rappela soudain la mission de ce fil.

Il tira dessus, tira plus fort, tira frénétiquement, désespérément. Puis il en trouva d'autres tout semblables, aboutissant, chacun à une antenne, et l'un d'eux finit par céder à ses tractions. Mais Chet ne s'estima pas satisfait et continua ses douloureux efforts, lesquels eurent raison d'une demi-douzaine de ces fils aboutissant à de lumineux écrans que des gens contemplaient dans des appartements bien chauffés de ce luxueux immeuble... Il poursuivit son œuvre destructrice jusqu'à ce que, complètement épuisé, il tombât à quatre pattes en essayant de se rappeler comment prier.

Quelques minutes plus tard, une brusque clarté explosa sur le toit, et Brander entendit une voix qui disait :

□ Hé! Regardez donc!

□ Ce doit être un dingue...

□ Je voyais bien l'image se déformer, mais je me disais que c'était l'effet du vent...

□ Moi, c'est devenu brusquement tout noir...

Des mains le touchèrent. Des mains chaudes.

□ Dites donc, il a l'air en piteux état...

□ Je ne serais pas étonné qu'il ait attrapé le coup de la mort par ce froid...

□ Rentrons-le...

□ Merci, voulut dire Chet, mais cela resta une pensée informulée. Quand, de l'autre côté de la porte, il sentit les premières atteintes de la chaleur, il s'abandonna au plaisir de sombrer dans l'inconscience.

* * *

Il était étendu sur un divan, un goût amer dans la bouche, et son estomac était la proie d'un feu dévorant. Ses mains et ses pieds le brûlaient non moins terriblement, si -bien qu'il se tortilla pour essayer d'échapper aux flammes. Ce faisant, il ouvrit les yeux et vit le visage rond d'un homme âgé qui le considérait d'un air anxieux.

□ Ça va mieux, mon garçon? Mais que diable faisiez- vous là-haut?

Il ne put répondre.

□ Inutile... N'essayez pas de parler. Je m'appelle Collyer, j'occupe l'appartement 12-D, et je vous ai découvert sur le toit. Les autres voulaient que j'appelle la police, mais je leur ai dit : « Pour quoi faire? Il n'a besoin que de chaleur. » Et c'est comme ça que je vous ai amené ici, chez moi.

Brander promena lentement son regard autour de lui, puis parvint à se dresser sur son séant et reconnut alors le goût de l'alcool dans sa bouche.

□ J'ai pensé qu'un peu de cognac vous ferait du bien... Vous étiez enfermé dehors, hein? Vous habitez l'immeuble?

□ Non, dit Brander d'une voix qu'il ne reconnut pas. Je... Je visitais simplement des appartements, dans l'intention d'en louer peut-être un... Puis je me suis rappelé qu'on m'avait parlé d'un solarium sur le toit... J'ai voulu voir...

☐ Ce n'était vraiment pas l'heure... Et pour ce qui était du soleil!...

☐ Oui, mais j'ai quand même voulu voir. Et, vlan la porte s'est refermée derrière moi...

☐ Oui, il fait un vent terrible là-haut... Nous avons justement pensé que le vent avait arraché les antennes... et c'est comme ça que nous vous avons trouvé.

M. Collyer eut un gloussement :

☐ Plusieurs des locataires sont furieux après vous. Surtout qu'ils ne peuvent pas espérer avoir un réparateur avant demain matin, au plus tôt!

☐ Je suis désolé...

☐ Ce n'est rien, et vous avez eu une bonne idée d'agir ainsi... Hé, où allez-vous?

Brander s'était mis debout, et faisait quelques pas dans la pièce tout en remontant machinalement son nœud de cravate.

☐ Vous ne pouvez pas repartir dans cet état...

☐ Si, je vais prendre un taxi. Il me faut rentrer...

☐ Alors laissez-moi vous prêter un pardessus, quelque chose...

☐ Non, non, merci. Ça ira très bien comme ça, assura Brander qui avait atteint la porte de la pièce et en tournait le bouton.

☐ Il vous vaudrait mieux voir un médecin...

☐ Je vais le faire, soyez tranquille! dit Chet en gagnant le couloir de l'étage, feutré et silencieux.

Il appela l'ascenseur et sut ainsi qu'il était au douzième étage. Sa main plongea dans la poche de son pantalon. Il y sentit le contact glacé de la clef de chef Coombs.

Lorsqu'il entra dans l'ascenseur, Chet appuya sans hésiter sur le bouton du haut, marqué P.

* * *

Quand il pénétra dans l'appartement, il n'alluma pas. La clarté provenant du palier était suffisante pour lui permettre de s'orienter.

Dans la penderie, il trouva un pardessus, cache-nez et manteau. Il les enfila, mais continua de sentir le froid dans ses membres, comme si jamais plus il ne devrait arriver à se réchauffer.

Se dirigeant alors vers la porte-fenêtre, il l'ouvrit et la laissa entrebâillée. Après quoi, il ferma la porte de l'appartement et s'installa sur le canapé de Coombs pour attendre dans l'obscurité.

Une pendule venait de sonner la demie de minuit, lorsqu'il entendit la clef dans la serrure. Il se leva aussitôt et, sans hâte excessive gagna la pièce voisine, la chambre à coucher derrière la porte de laquelle il se dissimula.

Coombs entra dans l'appartement en titubant, grommela quelque chose, laissa glisser par terre son pardessus avant d'arriver à trouver le commutateur. Lorsqu'il eut allumé, il continua de marmotter en regardant vaguement du côté de la terrasse, et émit un gloussement d'ivrogne. Il se dirigea vers le bar et se servit quelque chose, qu'il but d'un trait tout en se tournant vers la porte-fenêtre.

Chet vit le verre redescendre lentement et entendit Coombs dire d'une voix pâteuse :

☐ Qu'est-ce que diable...?

Il marcha vers la porte-fenêtre. S'apercevant qu'elle était entrebâillée, il l'ouvrit toute grande et sortit sur la terrasse en criant :

☐ *Brander!*

Mais Brander n'était pas sur la terrasse. Brander traversait en courant le living-room pour arriver à la porte-fenêtre avant que Coombs ne rentre. Il arriva largement le premier et referma les battants d'acier avant même que l'autre fût assez près pour être témoin de sa jubilation. Mais il attendit, le visage derrière le losange de verre armé, afin que Coombs pût le voir et comprendre.

☐ *Brander!*

Un hurlement affaibli par le vent et l'épaisseur de la porte blindée.

☐ Au nom du Ciel, Brander, laisse-moi rentrer!

Chet sourit et s'éloigna.

☐ Inutile de tripoter les antennes, dit-il tout en sachant très bien que Coombs ne pouvait l'entendre. Ce soir, plus personne ne regarde la

télé.

☐ Chet! Chet! Pour l'amour de Dieu! *Chet!*

Sur le palier, Brander ne perçut plus rien des supplications désespérées de Coombs. Il prit l'ascenseur jusqu'au rez-de-chaussée et eut un hochement de tête amical à l'adresse du portier, lequel regardait le ciel en faisant la grimace.

☐ Foutu temps, hein? dit Chet.

☐ Et qui ne va pas en s'arrangeant, répondit l'autre, la main étendue au dehors. Vous voyez ce qui nous arrive?

☐ Quoi donc? demanda Chet en levant les yeux vers le ciel.

☐ De la neige.

☐ Ou plus probablement du grésil, rectifia Chet.

LA SEULE FAÇON

(The Real Thing)

par ROBERT SPECHT

CHARLIE Alkinson et Tad Winters furent conduits ensemble à la maison de fous. Charlie ne fit aucune difficulté pour s'y rendre : étant un demeuré, peu lui importait de dormir là plutôt qu'ailleurs. Mais Tad, ce fut tout autre chose. Quand on l'emmena de force, il hurlait comme un chien qu'une auto vient d'estropier.

Il n'est pas de petite localité qui n'ait son idiot du village et son farceur. Et il semble que le premier soit appelé à être inmanquablement la victime du second. C'était le cas en ce qui concernait Charlie et Tad, mais ce dernier ne semblait jamais en prendre ombrage; son éternel sourire aux lèvres, il disait : « Ce qu'il est marrant, Ted! Ah! Oui, alors, il est drôlement marrant! »

Charlie couchait dans une petite pièce, derrière la boutique de M. Eakin, lequel tenait une entreprise de pompes funèbres. Charlie veillait à ce que l'endroit fût toujours bien balayé. M. Eakin lui confiait de menues tâches de ce genre pour qu'il n'eût pas le sentiment d'être hébergé par charité. Charlie aimait sa petite chambre, et ça ne le dérangeait pas que, la plupart du temps, il y eût un mort dans le salon du funérarium.

Mais voilà qu'en ce mois d'avril, la principale conduite d'eau alimentant la localité éclata, et les infiltrations transformèrent le cimetière en un véritable bournier. De ce fait, pendant le temps que durèrent les travaux d'assèchement, il y eut au funérarium d'Eakin trois personnes attendant de pouvoir entreprendre leur dernier voyage, et Charlie fut contraint de partager sa chambre avec la jeune Dayton, morte de pneumonie trois jours auparavant.

Dès que Tad apprit cela, il ne résista pas au plaisir de taquiner l'innocent.

□ Hé dis donc, Charlie, c'est vrai ce qu'on m'a raconté? Tu as de la compagnie?

Et comme l'autre le regardait d'un air ahuri :

□ Je veux parler de cette jolie fille qui partage ta chambre.

□ Oh! Voyons, Tad, c'est la fille Dayton, tu le sais bien.

Charlie regarda les copains de Tad pour voir s'ils souriaient, n'étant pas encore sûr que cela relevât de la mise en boîte.

□ Tu veux dire que ça n'est pas ta petite amie?

□ Mais, Tad, elle est *morte*. Elle ne peut plus être la petite amie de personne. Oh! Tu es vraiment un drôle de numéro!

Voyant que certains de ses camarades étaient sur le point de pouffer, Ted, du regard, leur intima de ne pas broncher, car il avait son idée.

□ Charlie... La fille Dayton... La nuit, tu ne l'as jamais vue se lever et se promener dans la chambre?

□ Tu te paies ma tête!

□ Pas du tout! assura Tad d'un air grave. Et si j'ai un conseil à te donner, c'est de veiller à ce que le couvercle soit bien fermé.

À l'exemple de Tad, tous les autres avaient pris un air grave et, voyant cela, Charlie demanda :

□ Pourquoi tu me dis ça?

□ Parce que j'ai entendu raconter que, avant de mourir, cette fille avait été mordue par un loup, déclara Tad en rapprochant son visage de celui de Charlie. Mais pas par un loup ordinaire : par un loup-garou. Tu sais ce que cela fait d'elle.

□ Un vampire?

Dans le cerveau de Charlie les légendes se mélangeaient un peu, mais Tad ne jugea pas utile de rectifier.

□ Oui, exactement. Alors, pendant que tu dors, tu risques qu'elle vienne te mordre à la gorge, pour te boire tout ton sang.

Sur quoi, Tad s'éloigna avec sa petite cour, laissant Charlie à ses réflexions.

Plus, tard dans la journée, Charlie questionna M. Eakin au sujet des vampires et M. Eakin lui dit tout ce qu'il en savait. Puis, avant qu'il ait pu demander à Charlie ce qui motivait sa curiosité, un client arriva et M. Eakin oublia la chose.

Ce fut bien dommage car, ce même soir, Tad et ses camarades se retrouvèrent derrière l'entreprise de pompes funèbres, sous la fenêtre de Charlie. Quelques commerçants de la ville donnaient à l'innocent un dollar par semaine pour que, avant d'aller se coucher, il s'assure que les portes de leurs boutiques étaient bien fermées. Et le petit groupe attendait qu'il s'en aille accomplir cette quotidienne mission.

Parmi eux, Susan était la seule fille. Tad se tourna vers elle. Il devait l'épouser sous peu, mais ça n'empêche qu'il fut lui-même vaguement effrayé en voyant la façon dont elle était maquillée ce soir-là. Ses yeux étaient cernés de noir charbonneux, alors que ses lèvres apparaissaient d'un rouge d'autant plus éclatant que le reste du visage était d'une pâleur crayeuse.

☐ Tad, chuchota-t-elle, ça ne me plaît pas de faire ça...

☐ Voyons, ma cocotte, c'est juste pour s'amuser...

☐ Oui, seulement je n'aime pas l'idée de m'étendre dans un cercueil...

☐ Ce n'est pas un vrai cercueil, mais un panier d'osier, tu ne risques donc pas de manquer d'air. Et puis c'est juste pour quelques minutes, le temps que Charlie revienne. Comme je te l'ai dit, il s'agit du modèle que Eakin expose dans sa vitrine pour les gens, comme le père Dayton, qui vivent dans la terreur d'être enterrés vivants et de mourir ainsi asphyxiés s'ils sont dans un cercueil en bois. Nous allons faire l'échange avec celui de la fille Doyle et, quand Charlie reviendra, tu n'auras qu'à émettre quelques gémissements, puis soulever le couvercle... La gueule qu'il va faire!

☐ Et s'il avait une crise cardiaque ou quelque chose?

☐ Penses-tu, il est bien trop idiot pour ça! Il va se mettre à hurler et prendre les jambes à son cou... Tu seras aux premières loges pour assister au spectacle!

Susan pouffa malgré elle.

☐ Pssst! fit la voix de celui qui était chargé de guetter au coin de la maison. Ça y est! Il vient de partir! Allons-y!

Charlie venait à peine de s'éloigner dans la grand-rue que le petit groupe pénétrait à l'intérieur du funérarium dont la porte n'était pas fermée à clef pour une si courte absence. Quelques minutes plus tard, lorsque revint Charlie, les garçons étaient de nouveau rassemblés derrière la boutique, sous la fenêtre de la petite chambre.

□ Soulevez-moi, demanda Ted.

Deux de ses copains le saisirent chacun par une jambe et le levèrent jusqu'à ce qu'il eût la possibilité de regarder dans la chambre à travers la fenêtre, guère plus grande qu'une imposte.

□ Il arrive..., informa-t-il doucement les autres. Il s'assied sur le lit pour se déchausser...

Tad n'eut pas besoin de poursuivre le reportage, car tous ceux qui étaient avec lui purent entendre le gémissement s'échappant du cercueil d'osier. À l'intérieur de la chambre, Charlie se dressa brusquement. Lorsqu'il perçut de nouveau un gémissement en provenance du cercueil, Tad le vit s'agripper des deux mains au rebord du lit, et lui-même eut grand-peine à ne pas éclater de rire.

□ Qu'est-ce qui se passe? demanda l'un de ceux qui le soutenaient.

□ Attends... (Il pouffa.) Y a le cercueil qui s'ouvre... Elle se redresse... Mon vieux, on jurerait vraiment que...

Il s'interrompt, car Charlie reprenait soudain vie et se précipitait non pas vers la porte, comme Tad l'avait pensé, mais vers le cercueil. Tad se rendit compte que Susan aussi était surprise par cette réaction, car elle n'opposa aucune résistance quand, d'un bond, Charlie la renversa de nouveau dans le cercueil et rabattit le couvercle sur elle.

□ Qu'est-ce qu'il y a, Tad? chuchota quelqu'un.

Tad était tellement sidéré qu'il eut peine à répondre :

□ Je ne sais pas... Il a bouclé le couvercle et maintenant il tire quelque chose de sous son lit. On dirait... Oh! Mon Dieu! *Non! Mon Dieu, NON!*

Sa voix exprimait une telle épouvante que l'hilarité des autres s'interrompt net. Le garçon qui tenait la jambe gauche voulut changer de position et Tad chut par terre en criant. Il s'ensuivit une mêlée confuse et, avant qu'ils aient pu se remettre debout, un hurlement strident leur parvint de la chambre, exprimant toute l'horreur d'une femme en proie à une mortelle agonie, suivi d'un autre, encore plus suraigu.

Ayant réussi à se relever, Tad partit en courant et disparut au coin de la maison. Lorsque ses amis le rejoignirent, il se jetait de toutes ses forces contre la porte, maintenant fermée à clef. Ne perdant pas son sang-froid, l'un de ses compagnons ramassa un gros pavé et, criant aux autres de s'écarter, le lança en plein dans la vitrine. Des éclats de verre

tombaient encore que Tad avait déjà pénétré dans la boutique, cependant que les hurlements en provenance de la chambre atteignaient une intensité maximum, pour s'arrêter brusquement au moment où les arrivants allaient atteindre le seuil de la pièce de derrière.

Là encore, Tad précéda ses compagnons et ce qu'il vit lui arracha un cri d'horreur. Le cercueil d'osier était toujours posé sur les tréteaux, mais Charlie se tenait debout près de lui, un lourd maillet à la main. Une sorte de gargouillis s'échappa du cercueil et le long pieu de bois qui avait été enfoncé à travers le couvercle d'osier remua un peu, puis s'immobilisa définitivement tandis que du sang gouttait par terre.

C'est alors que Tad se mit à hurler sans plus pouvoir s'arrêter.

Plus tard, lorsque la police eut emmené Tad et Charlie, tous furent d'accord pour dire que c'était la faute de Tad. Tous sauf M. Eakin, lequel ne dessoula pas d'une semaine, tant il se reprochait amèrement d'avoir dit à Charlie que la seule façon de tuer un vampire était de lui transpercer le cœur avec un pieu.

LÀ-BAS DANS L'HERBE

(Back There In The Grass)

par GOUVERNEUR MORRIS

C'ÉTAIT le printemps, dans les mers du Sud, lorsque, pour la première fois, je débarquai dans le village polynésien de Batengo, seule et unique agglomération de la grande île herbeuse qui porte le même nom. À quelque distance du village, juste en surplomb de la plage, se trouve une station-relais télégraphique. Un certain Graves en avait la charge. Ce jeune homme me parut d'un excellent naturel : net, franc, de bon aloi... et indépendant. À mes yeux, le fait qu'il eût passé trois ans dans la région sans avoir heurté le moins du monde les us, coutumes et comportements locaux tendait à le démontrer. Il n'était vraiment pas contaminé par son environnement. D'ailleurs, l'intérieur de son logis, une maison en tôle ondulée, révélait au premier coup d'œil le célibataire intégral, à la vie nettement retranchée. Enfin, irréfutable preuve, Don, mon chien d'arrêt, qui a une sainte horreur de tout ce qui est polynésien ou mélanésien, l'eut immédiatement à la bonne, témoignant à son égard d'une frétilante amitié, avec ébats et gambades. Il nous offrit un repas sur une sorte de petite véranda, face à l'entrée. Comme il n'avait pas vu un homme blanc depuis deux mois, et un chien blanc et marron depuis des années, il se sentit d'humeur à s'épancher et nous conta par le menu son existence, allant des souvenirs de prime enfance aux projets d'avenir.

Cet avenir était fort simple. Venant des États-Unis, une jeune fille devait le rejoindre. Elle allait arriver, non point par le prochain steamer, mais par le suivant. Le capitaine dudit steamer les unirait par les liens sacrés du mariage.

Après quoi, à la grâce de Dieu; il faisait confiance à la Providence.

□ Mon cher monsieur, me dit-il, vous pensez sans doute que je lui demande de partager une existence on ne peut plus solitaire et sans attrait, mais si vous pouviez imaginer tous les trésors d'affection, de gentillesse, de prévenance, et autres, que j'ai mis en réserve pour elle afin de les lui offrir sans relâche tout au long de notre vie commune, vous n'auriez pas la moindre appréhension quant à son bonheur futur. Lorsqu'un homme consacre tout son temps et toute son imagination à rechercher les moyens de rendre une femme heureuse, c'est fou ce

qu'il peut arriver à trouver... Venez donc, voulez-vous? J'aimerais tant vous la montrer!

Il me conduisit à sa chambre, et là se figea, dans une attitude d'extase, devant sa table de toilette où, appuyée au mur, trônait une grande photographie.

Je regardai, ébloui moi-même, et sidéré, je l'avoue. Je voyais mal cette fascinante personne épousant un homme dans sa situation. Cette fille me paraissait être en effet le fin du fin, la perle rare : très belle, mais simple et sans affectation.

☐ Oui, n'est-ce pas? fit-il (je n'avais pas dit un mot).

Je répondis :

☐ On conçoit aisément que, à contempler une aussi merveilleuse créature, vous ne vous sentiez point seul. Elle va vraiment arriver par le second steamer de passage? C'est difficile à croire parce que... comment dire? Elle semble faire partie de ce qui est trop beau pour être vrai.

☐ Oui, n'est-ce pas?

☐ En général, continuai-je, pour ne pas devenir fou dans un métier comme le vôtre, on prend un petit compagnon du genre chien ou chat à qui l'on puisse faire la conversation. Mais je comprends parfaitement qu'une photographie comme celle-là suffise à maintenir le moral de n'importe quel homme. Et même s'il n'a jamais vu l'original! Félicitations. Permettez-moi de vous serrer la main.

Sur ce, je l'arrachai à sa contemplation et l'entraînai loin de l'enchanteresse; mon temps était compté et il me fallait obtenir certains renseignements, pour moi fort importants.

☐ Vous ne m'avez pas demandé ce qui m'amène dans ces parages, déclarai-je, mais je vais vous le dire. Je recherche des plantes, plus précisément des herbes, pour le compte du Jardin Botanique du Bronx.

☐ Alors, là, on peut dire que vous tombez au bon endroit! Il fut un temps où il y avait un arbre sur cette île, mais le dernier homme à l'avoir vu est mort en 1789. Des herbes! Il n'y a que de ça ici; rien qu'autour de ma maison, il s'en trouve bien cinquante espèces.

☐ Je n'en ai repéré que dix-huit, mais là n'est pas la question. Ce qui m'intéresse, c'est ceci : quand les herbes de l'île de Batengo

commencent-elles à monter en graine?

Je le lorgnai avec un sourire un peu malicieux.

□ Vous croyez me poser une colle, hein? Vous pensez qu'un homme comme moi ne remarque pas ce genre de chose. Eh bien, tenez, cette herbe, là (il pointa le doigt), ce sera la première à monter en graine, et cela se produira, si je ne me trompe, dans six semaines exactement.

□ Vous n'inventez pas? Vous ne brodez pas un peu pour m'impressionner?

□ Non, monsieur, pas du tout. Je le sais pour ainsi dire à la minute près. Voyez-vous, je suis sujet au rhume des foins.

□ En ce cas, dis-je, dès que votre nez se mettra à couler, vous pourrez vous attendre à me voir surgir d'un instant à l'autre.

Son visage s'illumina.

□ Vraiment? Vous m'en voyez ravi. Seulement six semaines. Eh bien mais, voyons... Si vous restiez alors ne fût-ce que cinq ou six semaines *de plus*, vous seriez là pour le mariage?

□ Je ferai tout mon possible pour qu'il en soit ainsi, dis-je. J'ai grande envie de voir si cette jeune fille est bien réelle.

□ Puis-je faire quelque chose pour vous pendant que vous serez parti? J'ai des tonnes de temps libre...

□ Si vous vous y connaissiez un peu en plantes...

□ À vrai dire, non. Mais j'irai faire un peu de prospection à l'intérieur des terres. J'en avais l'intention depuis pas mal de temps, rien que pour le plaisir. Mais je n'ai jamais pu obtenir que l'un d'eux m'accompagne. Aucun n'a voulu.

□ Vous parlez des indigènes?

□ Oui. Un triste lot. Ils sont en train de faire de l'auto-génocide à la vitesse grand V. Dans le village de Batengo, on trouve plus d'idoles en bois que d'habitants; la superstition y est si épaisse qu'on pourrait la couper au couteau. Toutes les vertus viriles ont disparu... Aloiu!

Le garçon qui exécutait pour Graves quelques travaux ménagers sortit nonchalamment de la maison.

□ Aloiu, dit Graves, cours vite au sommet de cette colline, celle-ci - tu

vois? - là-bas - et ramène une poignée d'herbes pour ce monsieur. Il te donnera cinq dollars. Aloiu eut un demi-sourire contraint, prit un air penaud, et secoua la tête.

□ Cinquante dollars?

Aloiu secoua la tête encore plus vigoureusement, ce qui me fit émettre un léger sifflement. Cinquante dollars en auraient fait le Rockefeller-Carnegie-Morgan de la région.

Graves s'esclaffa, mais gentiment.

□ C'est bon, petit froussard! Allez, déguerpis; va jouer avec tes copains... Qu'en dites-vous? Curieux, non? Amour, argent, insultes, rien n'y fait; pas moyen de les faire s'écarter du rivage vers l'intérieur, pas même d'un kilomètre. Ils affirment que si l'on s'en va « là-bas dans l'herbe », il vous arrive des choses horribles.

□ Quoi, par exemple?

□ D'après les souvenirs du plus vieux des villageois, la dernière personne à s'y être risquée était une femme. Quand on l'a retrouvée, elle était toute noire et enflée - c'est du moins ce qu'ils racontent. Elle avait été mordue juste au-dessus de la cheville.

□ Ça ne tient pas debout, dis-je. Dans tout ce groupe d'îles, il n'y a pas de serpents.

□ Ils ne prétendent pas qu'il s'agissait d'un serpent, répliqua Graves. Ils disent que les marques de la morsure ressemblaient à celles qu'auraient laissées les dents d'un tout petit enfant.

Graves se leva et s'étira.

□ À quoi bon discuter avec des gens qui vous sortent de telles sornettes! Toujours est-il que si vous êtes décidé à partir en expédition « là-bas dans l'herbe », vous devrez le faire tout seul, à moins que le câble ne se casse, ce qui me laisserait libre de vous accompagner.

Cinq semaines plus tard, à bord de mon schooner, je longeai à nouveau la côte et les onduleuses collines de l'île de Batengo, scrutant avec une particulière intensité le rivage pour y repérer la bâtisse de Graves, et lui-même éventuellement. Quand un Blanc vient de passer cinq semaines en la seule compagnie de Canaques, celle de son chien mise à part, il est bien naturel qu'il n'ait qu'une hâte : retrouver un de ses pareils. De plus, lors de notre courte entrevue, j'avais été séduit par la personnalité de Graves, et aussi très charmé, j'en conviens, par

cette adorable jeune fille qui, pour être auprès de lui, n'hésitait pas à affronter les aléas de l'existence dans les mers du Sud. Si j'étais impatient de débarquer, Don l'était plus encore. Je tenais un fusil en travers des genoux, destiné à signaler ma présence à Graves, et la seule vue de cette arme, associée à de savoureux souvenirs d'une grande chasse récente, mettait mon chien en émoi; il frémissait depuis les narines jusqu'au bout de l'échine, se recroquevillait, frétillait de la queue, et brusquement se livrait à une sorte de tam-tam en martelant le pont de ses pattes de devant. Et lorsque la station apparut enfin et que j'eus lâché mes deux coups, il se mit à aboyer et courir en tous sens avec une frénésie de possédé.

La salve fit sortir Graves de chez lui. Je le vis agiter un mouchoir. Je pris mon porte-voix pour le saluer, lui déclarer que je l'espérais en bonne santé, lui faire part de mon plaisir à le revoir, et lui demander de venir me rejoindre au village.

Même à cette distance il me semblait discerner un je-ne-sais-quoi d'indécis, d'irrésolu, dans son attitude; et lorsque je le vis sortir quelques minutes plus tard (il était rentré chercher un chapeau) pour se diriger vers le village après avoir fermé sa porte à double tour, il me fit l'effet d'un soldat s'en allant essuyer le feu de l'ennemi bien plus que d'un homme s'apprêtant à franchir quelques centaines de mètres pour accueillir un ami.

□ C'est drôle, dis-je à Don. Il vient à notre rencontre alors qu'il paraît n'en avoir aucune envie. Bah, on verra bien!

Sans attendre que le schooner jette l'ancre, je partis en canot et j'atteignis le rivage avant que Graves ne fit son apparition. Don ne me quittait pas, presque collé à moi; il y avait trop de bizarres hommes bruns pour son goût. Quand Graves arriva, les indigènes s'écartèrent vivement sur son passage, comme devant un lépreux. Il esquissa un faible sourire, presque une grimace, et à peine eut-il ouvert la bouche que le chien se mit à gronder, menaçant, raidissant ses muscles.

□ Don! fis-je, sévère.

Le chien se calma un peu, mais les poils de son dos se hérissaient et il dardait toujours un regard hostile sur Graves; un Graves aux traits tirés, à l'air maussade, irrité même. Il n'y avait plus trace en lui de cette expression juvénile, ouverte et franche, que j'avais appréciée. Ses nerfs semblaient prêts à craquer; manifestement, quelque chose l'avait mis à rude épreuve.

□ Que diable se passe-t-il donc, mon bon ami? demandai-je.

Graves tourna la tête à droite puis à gauche, et les indigènes s'écartèrent encore plus.

□ Vous pouvez le constater par vous-même, dit-il, plutôt sèchement. Je suis tabou.

Il ajouta, la voix légèrement altérée :

□ Même votre chien le sent. Don, mon petit vieux, sois gentil, viens près de moi, vite!

Grondement sourd de Don.

□ Vous voyez!

□ Don! Cet homme est mon ami, et c'est aussi le tien. Caressez-le un peu, Graves.

Graves s'avança pour lui caresser la tête en prononçant quelques paroles apaisantes.

Don s'abstint de gronder ou menacer, mais il frissonna sous la caresse, l'air fort malheureux.

□ Ainsi, vous voilà tabou! dis-je, m'efforçant de prendre un ton jovial. Ça peut résulter de n'importe quoi : d'enfiler des coquillages roses et jaunes sur la même ficelle comme d'assassiner la belle-mère de votre oncle. Qu'avez-vous fait au juste?

□ Je suis allé là-bas dans l'herbe, et parce que... parce que rien ne m'est arrivé, je suis tabou.

□ C'est tout?

□ En ce qui les concerne - oui.

□ Eh bien, pour faire ma récolte, je vais être obligé d'y aller moi-même je ne sais combien de jours de suite. À mon tour je deviendrai tabou, et alors nous serons deux. Vous avez trouvé quelques herbes susceptibles de m'intéresser?

□ Les herbes, ce n'est pas mon fort, je vous l'ai dit, mais j'ai trouvé quelque chose de très curieux que je désire vous montrer. J'aimerais avoir votre avis. Seriez-vous prêt à loger sous mon toit?

□ Je pense rester à bord du schooner; ce sera mon quartier général. Mais si vous voulez bien m'offrir un repas de temps à autre ou m'héberger pour la nuit...

□ Je vous offre un déjeuner sur-le-champ, si vous daignez l'accepter. Depuis que je suis tabou, c'est moi qui fais la cuisine et la vaisselle, mais j'ose dire qu'en ce qui concerne la nourriture, ça n'est pas plus mal, au contraire.

Il s'était quelque peu rasséréné; sans être enjoué pour autant, il s'exprimait avec beaucoup moins de morosité.

□ Puis-je amener Don?

Il hésita une seconde.

□ Heu... oui... bien sûr.

□ Ça ne vous ennuie pas, vraiment?

□ Non, non, amenez-le. Je voudrais bien essayer de regagner son amitié.

Nous nous acheminâmes donc vers la demeure de Graves, Don sur mes talons.

□ Graves, dis-je, être déclaré tabou par une bande d'indigènes un peu mabouls, il n'y a sûrement pas là de quoi bouleverser un homme comme vous. Pourtant, quelque chose vous tourmente. Mauvaises nouvelles?

□ Oh, non, *elle* va arriver. C'est autre chose. Je vous expliquerai cela en détail; vous saurez tout bientôt. Ne vous tracassez pas pour moi. Je suis solide. Écoutez le bruit du vent dans les herbes. Tenir le coup en entendant ça nuit et jour, c'est une performance.

□ Vous dites que vous avez trouvé quelque chose de très curieux là-bas dans l'herbe?

□ Entre autres, j'ai découvert un monolithe, immense, tombé par terre de tout son long, mais presque aussi grand que l'Empire State Building. Il est très ancien - et entièrement sculpté; ça représente plus ou moins une femme, à mon sens. Mais nous irons l'examiner de plus près un de ces jours. Et puis, bien entendu, j'ai vu toutes les herbes possibles et imaginables - de quoi vous captiver - mais je suis un si piètre botaniste que j'ai renoncé à tenter de les cataloguer. Je préfère les fleurs - il y en a des millions - disséminées parmi les herbes... Comme magasin de curiosités, cette île, elle se pose un peu là, moi je vous le dis; unique au monde.

Nous arrivions. Graves ouvrit la porte et s'effaça pour me laisser entrer

le premier.

□ Don! Tais-toi!

Le chien s'était mis à gronder furieusement et je lui administrai une tape sèche sur le museau. Il s'assagit et consentit à me suivre, mais tendu, méfiant, aux aguets.

Sur l'étagère où Graves rangeait ses livres, se trouvait installée, les jambes pendant par-dessus le rebord, ce que je pris pour une idole en bois; un bois marron, plutôt clair, tirant sur le rose, du genre bois de santal. Cette sculpture était un véritable tour de force; car elle reproduisait la nature, à une échelle réduite, de façon stupéfiante; je n'avais jamais rien vu de pareil, ni dans les îles ni ailleurs. Elle avait à peu près trente centimètres de haut et représentait une jeune Polynésienne en plein épanouissement, disons dans les quinze ou seize ans; toutefois les traits étaient plus fins et plus nettement dessinés qu'à l'ordinaire.

C'était un nu, dans une attitude tout à fait décontractée : les jambes pour ainsi dire ballantes, les orteils pendillants, les mains posées à plat sur l'étagère, le tronc un peu affaissé. Pour faire les yeux, d'une sorte de bleu acier, on semblait avoir appliqué, couche après couche, quelque émail merveilleusement translucide; et pour rendre son œuvre encore plus réaliste, l'artiste avait planté à l'emplacement des sourcils et des cils de vrais poils noirs, sur le crâne de vrais cheveux bruns, tendres et soyeux. L'impression de vie était si forte que j'en fus presque effrayé et qu'il me parut fort compréhensible que Don se mît derechef à gronder comme un tonnerre lointain. Je me penchai néanmoins pour le saisir par le collier, parce qu'il se préparait de toute évidence à bondir sur la statuette pour la détruire.

Quand je me fus redressé, je vis que les yeux de la statuette avaient bougé. Dirigés vers le bas, ils fixaient le chien avec une curiosité froide et la plus parfaite indifférence. Un frisson me parcourut le dos. Et voici (ô prodige!) que les seins minuscules de la statuette se soulevaient et s'abaissaient lentement, que de l'air s'échappait de ses narines en une longue expiration.

Je me heurtai à Graves en un brusque mouvement de recul, entraînant Don avec moi et le faisant un peu suffoquer, le pauvre.

□ Dieu Tout-Puissant! m'écriai-je. Elle est vivante!

□ Et comment! renchérit-il. Je l'ai attrapée là-bas dans l'herbe, la petite coquine. Et quand j'ai entendu votre signal, je l'ai juchée là-haut pour l'empêcher de faire des bêtises. C'est trop haut pour qu'elle puisse sauter - et elle n'apprécie pas ça du tout.

□ Vous l'avez trouvée dans l'herbe... Dieu du ciel! Est-ce qu'il y en a d'autres?

□ À foison, ça pullule; cependant, pour les apercevoir, c'est une autre paire de manches. Mais toi, tu étais dévorée de curiosité, hein, ma petite? Tu t'es approchée pour reluquer le grand géant blanc et il t'a saisie par la peau du cou avec le pouce et l'index - si bien que tu n'as pas pu le mordre - et voilà où tu en es.

Les lèvres de cette apparence de femme en miniature s'écartèrent et je vis étinceler une rangée de dents blanches. Elle leva les yeux vers le visage de Graves, l'éclat dur et métallique de leur regard s'adoucit. Elle paraissait nourrir à son égard des sentiments pour le moins amicaux.

□ Drôle de mascotte, non? dit Graves.

□ Drôle, ça? répondis-je. Horrible, oui - malsain - pas normal. Ça... ça devrait être tabou. Don a vu juste; il sait à quoi s'en tenir. Devant ça, il lui vient des envies de tuer.

□ Je vous en prie, abstenez-vous de dire « ça » en parlant d'elle. Elle serait très offensée - si elle comprenait.

Graves murmura alors quelques paroles auxquelles je ne compris rien, mais la mini-femme se mit à rire; d'un rire menu et frais, tintant agréablement à l'oreille comme les notes hautes d'une épinette.

□ Vous connaissez son langage?

□ Quelques mots seulement - *Tog ma Lao?*

□ *Na!*

□ *Aba Ton sug ato.*

□ *Nan Tane dom ud Ion anea!*

Enfin, c'était quelque chose comme ça - mais le tout prononcé en un doux murmure, rappelant un peu le chuchotis du vent dans les herbes.

□ Elle dit qu'elle n'a pas peur du chien, dit Graves, et qu'il ferait bien de la laisser tranquille.

□ J'en viens presque à espérer qu'il n'en fera rien, rétorquai-je. Venez, allons dehors, voulez-vous. Je crois que je commence à avoir la chair de poule.

Graves s'attarda un instant pour ôter la petite captive de son perchoir et la déposer à terre. Quand il me rejoignit, j'avais pris mon parti. J'allais tenter de lui faire un peu la leçon, comme un père s'adressant à son fils.

□ Graves, dis-je, après tout, bien que cette créature n'ait qu'un pied de haut, ce n'est pas une petite truie ou une guenon; dites-vous que c'est une femme et que vous vous rendez coupable de ce que l'on considère chez nous comme un crime très grave : le rapt. Vous avez enlevé cette femme à ses proches, ses parents, ses semblables; le moins que vous puissiez faire est de la ramener là où vous l'avez trouvée et de la lâcher dans la nature. Et puis, laissez-moi vous poser une question : que penserait Miss Chester?

□ Oh, ce n'est pas cela qui me préoccupe. Non, mais préoccupé, je le suis - terriblement. Il est encore tôt... Attendons-nous d'avoir déjeuné, ou voulez-vous que nous en parlions maintenant?

□ Maintenant, dis-je.

□ Bon. Eh bien, voilà : comme vous aviez quelque peu éveillé mon intérêt pour la botanique, et désirant vous rendre service, je suis allé là-bas à deux reprises jouer les chasseurs de plantes. À ma seconde expédition, je suis parvenu dans une sorte de vallée plutôt profonde où les herbes vous arrivent à la ceinture - c'est là, au fait, que se trouve le grand monolithe - et cette zone fourmillait de petits êtres qui s'enfuyaient en courant, effrayés par ma présence. Je ne les voyais pas, mais je me rendais compte des directions qu'ils prenaient en observant le mouvement des tiges. Il y avait à proximité pas mal de pierres éparses; je m'en servis comme projectiles pour essayer d'atteindre une de ces créatures. Tout à coup, j'aperçus une paire de petits yeux brillants qui me lorgnaient entre deux tiges. Visant aussitôt, je lançai une pierre; j'entendis une espèce de gémissement et une fuite éperdue à travers les herbes, qui bientôt s'immobilisèrent. C'est alors que, m'étant approché, je l'ai trouvée évanouie.

Quand elle a repris connaissance elle a essayé de me mordre, mais je la tenais par la peau du cou et elle n'a pas pu. Par ailleurs, atteinte à la poitrine, elle était fort mal en point, et je la vis brusquement tourner de l'œil à nouveau entre mes mains, et sombrer dans une sorte de coma. Je ne disposais pas de la moindre goutte d'eau ou de quoi que ce soit qui me permît de lui porter secours - et je ne voulais pas

qu'elle meure; je l'ai donc emportée chez moi. Elle est restée malade une bonne semaine - et je l'ai soignée avec autant de vigilante attention que j'en aurais eu pour un chiot ou un chaton. Elle a fini par se rétablir complètement et, bientôt, s'est mise à vouloir jouer, gambader par-ci par-là et fourrager dans tous les coins. En fin de compte, elle s'est révélée d'excellente compagnie - tout autant qu'un chat, un chien ou un singe- et naturellement, comme elle est si petite, j'avais peine à voir en elle autre chose qu'une espèce de petit animal que j'avais capturé et apprivoisé... Vous voyez l'enchaînement des faits, n'est-ce pas? Cela aurait pu arriver à n'importe qui.

□ Mon Dieu, oui, dis-je. Je comprends qu'on puisse s'en faire une sorte de petite compagne, dans la mesure où elle ne vous donne pas d'emblée la chair de poule. Mais, mon ami, je vous assure, il n'y a qu'une chose à faire. Ramenez-la où vous l'avez trouvée, je vous en conjure. Rendez-lui sa liberté.

□ Voilà qui est bel et bon, mais vite dit. J'ai déjà essayé, figurez-vous, et le lendemain matin je l'ai trouvée à ma porte, en train de sangloter - d'horribles sanglots secs - sans larmes... Vous avez dit quelque chose de tout à fait juste : ce n'est pas une petite truie - ou une petite guenon - c'est une femme.

□ Vous n'allez pas me raconter que cette créature, ce petit bout de rien du tout, est amoureuse de vous?

□ Je ne vois pas ce qu'on pourrait dire d'autre.

□ Graves, Miss Chester arrive par le prochain bateau. En attendant, il faut absolument faire quelque chose.

□ Et quoi donc? demanda-t-il, visiblement désespéré, l'horizon lui paraissant totalement bouché.

□ Je ne sais pas, répondis-je. Laissez-moi y réfléchir.

Ce brave Don vint poser son museau sur mon genou, pesamment, semblant vouloir me signaler qu'il était prêt à m'offrir une solution en tranchant la question à sa façon.

Une semaine avant le jour prévu pour l'arrivée du steamer la situation n'avait toujours pas changé. La mini-femme de Graves faisait partie intégrante de sa demeure, à peu près comme sa porte d'entrée. Pauvre Graves; jamais homme ne fut confronté à pareil problème, aussi épineux qu'insolite. Par deux fois il l'avait emportée « là-bas

dans l'herbe » pour l'y abandonner, et à chaque fois elle était revenue faire sa séance d'horribles petits sanglots secs sur le seuil. Nous avions également, Graves et moi, entrepris à plusieurs reprises des recherches systématiques pour tenter de contacter ses pareils. Graves la transportait alors dans la poche de sa veste, un peu comme l'eût fait un kangourou. Elle était fort morose et renfrognée lors de ces expéditions, en même temps qu'effrayée. Lorsque Graves essayait de la poser à terre, elle se raccrochait à lui avec une telle vigueur qu'on avait toutes les peines du monde à lui faire lâcher prise.

Elle pouvait courir au moins aussi vite qu'un rat; en terrain découvert, il eût été impossible de lui fausser compagnie. Graves aurait eu beau détalé à toutes jambes, elle serait restée sur ses talons. Mais à devoir se frayer un passage dans le fouillis des hautes herbes, elle se fatiguait au bout de quelques centaines de mètres, se laissait peu à peu distancer... et se mettait à sangloter. C'était assez irritant, mais pathétique aussi.

Elle me détestait et n'en faisait pas mystère, mais entre nous s'était instaurée une sorte de trêve armée. Elle redoutait mon influence sur Graves, et moi je la craignais... ma foi, tout comme certaines personnes craignent les rats ou les serpents. Ce qui sort carrément de la normale m'indispose toujours, et Bo (Graves l'appelait ainsi, tenant d'elle ce nom) représentait à mon sens un phénomène effarant, et unique, dans l'ordre de l'humain. Par son aspect, elle n'était guère qu'une fille des îles, exceptionnellement jolie, comme observée par le petit bout de la lorgnette; mais par ses actes et son comportement, elle était fort différente. On la voyait attraper des mouches et de petites sauterelles pour les dévorer vivantes, et si on la taquinait un peu trop à son goût, elle rabattait ses oreilles comme font les chats, émettait un sifflement pareil à celui de certaines tortues, et montrait les dents.

Mais, somme toute, à la longue on s'y faisait. Même ce pauvre Don avait appris à s'abstenir de bondir pour la punir en claquant des mâchoires. Toutefois, il ne tolérait pas qu'elle le touche, estimant qu'une telle créature devait pour le moins faire montre de la plus extrême discrétion. Quand elle s'approchait, il s'écartait, avec dignité, certes, mais résolument. Il savait d'instinct qu'il y avait en elle quelque chose de radicalement faux, néfaste, contre nature. Moi aussi, je le savais, et je pense que Graves commençait à le soupçonner.

Vint enfin le jour où Graves, debout dès l'aube, vit la fumée d'un vapeur à l'horizon et jugea bon de tirer plusieurs coups de revolver pour me réveiller afin que je puisse participer à sa joie. Je fis du thé, gagnai le rivage et allai le rejoindre.

- ☐ C'est elle. C'est son bateau, dit-il.
- ☐ Oui, fis-je, et il nous faut prendre une décision.
- ☐ Au sujet de Bo?

☐ Je vous propose de m'en charger - pour une semaine environ - jusqu'à ce que Miss Chester et vous soyez bien installés dans votre nouvel état. Miss Chester - ou plutôt Mme Graves - pourra alors décider elle-même de ce qu'il convient de faire. Je préférerais, je l'avoue, me laver les mains de toute cette affaire, mais je suis le seul Blanc disponible, et je me fais un devoir d'être solidaire. Surtout, pas un mot à Bo - contentez-vous de l'amener à bord du schooner et de l'y laisser.

Graves tergiversa un peu et finit par accepter mon offre. Dans ma cabine, Bo, passablement excitée, vibrant de curiosité; entreprit d'explorer les moindres recoins. Nous en profitâmes pour nous éclipser et l'enfermer à double tour. À peine eut-elle compris ce qui lui arrivait qu'elle se mit à faire un raffut du diable, chamboulant et lacérant tout à la ronde. On eut dit un chat piquant une crise carabinée.

Graves était blême.

- ☐ Partons vite, dit-il; je me fais l'effet d'être un salaud.

Mais Miss Chester tenait toutes les promesses de sa photographie, et même plus, si bien que le mauvais tour qu'il avait joué à Bo ne pesa plus bien lourd dans son esprit et ses remords s'estompèrent.

Le mariage, un peu expéditif et prosaïque par la force des choses, n'en fut pas moins joyeux et eut même un côté romanesque. Le plus vieux des passagers conduisait la future mariée, faisant office de père. Tous les membres de l'équipage, assemblés à la poupe, entonnèrent « La Voix Qu'On Entendit Au Sixième Jour Lors Du Premier Mariage » - et cela sur un air populaire bien connu. Ils avaient mis au point leur numéro en secret pour nous en réserver la surprise. Les yeux de la promise s'embruèrent. J'étais garçon d'honneur et témoin. Le capitaine lut ce qu'il avait à lire en s'empêtrant par moments dans son texte, la gorge un peu nouée. Graves, je dois le dire, ne m'avait point paru jusque-là particulièrement beau garçon; eh! bien, en l'occurrence, avec son visage tout hâlé ressortant sur son costume de toile blanche, il me fit penser, je ne sais trop pourquoi, à saint Michel - vous savez, le jour où il terrassa Lucifer. Le capitaine nous offrit champagne et gâteau, après quoi l'heureux couple prit place dans une embarcation contenant tout le trousseau de la mariée. L'équipage se massa au

bastingage pour lancer un triple hurrah, suivi de multiples ovations, dans les vingt-sept, je crois. Finalement, le canon de cuivre fut tiré, et l'on vit de petits drapeaux carrés, portant une lettre chacun, se déployer sur les drisses de signalisation; on pouvait lire : B-o-n-n-e C-h-a-n-c-e.

Quant à moi, je regagnai mon schooner en me sentant assez solitaire et déprimé. Les femmes, je les connaissais peu, et l'amour encore moins. J'avais l'impression d'être un défavorisé du sort, victime d'une injustice, et sur le moment je me pris à détester ma profession de chasseur de plantes au service de vieux messieurs érudits et savants que je n'avais jamais vus. Contre la déprime, un seul remède : s'occuper à divers travaux, mettre ses affaires en ordre, se dépenser.

Je nettoyai mon fusil et mon revolver. Je mis à jour mon carnet de notes. Je développai quelques plaques. Je parcourus studieusement un livre tout récent qu'on venait de m'envoyer, sur les herbes des mers du Sud, et j'y découvris quelques erreurs. Je me rendis à terre avec Don pour faire une longue promenade sur la plage - pas vers la demeure de Graves, bien sûr, dans la direction opposée. Je lançai quelques bouts de bois dans l'eau pour inciter Don à montrer ses talents de nageur. Comme il semblait prendre plaisir à cet exercice, je me déshabillai afin de m'ébattre avec lui. Je me séchai ensuite au soleil, et m'amusai à faire rivaliser mes mains pour voir laquelle des deux dénicherait le plus petit coquillage. Aux approches du crépuscule, nous retournâmes au schooner pour nous restaurer; après quoi j'allai voir dans ma cabine comment se comportait ma petite pensionnaire Bo.

Elle se rua aussitôt vers moi comme un chat en furie, et si je n'avais vivement retiré mon pied, elle m'aurait mordu. Elle réussit d'ailleurs à arracher un petit bout de mon pantalon avec ses dents. J'ai bien peur, par réaction, de lui avoir décoché un assez brutal coup de chaussure. Toujours est-il que je l'entendis valdinguer et aller s'écrouler au fin fond de la pièce. Je craquai une allumette pour allumer des bougies - elles diffusent moins de chaleur que les lampes- tout en lorgnant du côté de Bo; la vigilance s'imposait. Elle s'était réfugiée sous une chaise d'où elle m'observait, hargneuse et courroucée. Je m'assis et tentai de l'amadouer en lui tenant ce discours :

□ Essayer de me mordre et de m'égratigner, quand on est un petit bout de rien du tout comme toi, ça ne sert à rien. Alors, sors donc de là et viens faire la paix. Je ne t'aime pas et tu ne m'aimes pas, mais nous allons être obligés de rester ensemble pas mal de temps, aussi vaudrait-il mieux qu'on s'entende à peu près tous les deux. Allez, viens ici, sois gentille, conduis-toi convenablement et je te donnerai du

gâteau au gingembre.

Ce dernier mot, elle le comprit clairement, et sortit à moitié de sa retraite. J'avais dans ma poche un morceau de gâteau sec au gingembre, reste du dessert de Don, et je le lançai sur le parquet à mi-distance de nos positions respectives. Elle fonça dessus pour le croquer à belles dents.

Cette opération accomplie, elle leva les yeux, des yeux qui me tenaient un langage clair comme le jour; ils disaient :

□ Pourquoi faut-il que ça soit comme ça? Pourquoi faut-il que je vienne vivre avec vous? Je ne vous aime pas. Je veux revenir chez Graves.

Fournir une explication m'était pratiquement impossible; je me contentai de secouer la tête et de faire un nouvel effort pour l'amener à de meilleurs sentiments - en vain. Elle me détestait, un point c'est tout, et je finis par me lasser. Je jetai un oreiller sur le plancher pour lui permettre de dormir dessus et partis. Dès que j'eus fermé la porte à clef, elle se mit à sangloter. On pouvait l'entendre de fort loin, et bientôt je ne pus supporter ce lamentable concert. Je retournai donc dans la cabine pour lui parler en me contraignant à mettre le plus de gentillesse et de douceur possible dans mes intonations. Mais elle ne daigna pas m'adresser un seul regard et demeura obstinément prostrée, tête baissée et secouée de sanglots.

Je décidai de la hisser à ma hauteur, mais comme je n'aime guère les petites créatures qui cherchent à vous mordre, je la pris par la peau du cou. Elle fut dès lors bien obligée de me regarder en face, et je vis qu'en dépit de tous ses sanglots ses yeux étaient parfaitement secs. Trouvant cela bizarre, je les examinai avec une loupe, et découvris qu'ils ne possédaient pas de conduits lacrymaux. Elle ne pouvait donc évidemment pas pleurer. Peut-être lui ai-je involontairement pressé la nuque un peu trop fort - quoi qu'il en soit, ses lèvres s'écartèrent et se distendirent en révélant ses dents.

C'est alors, à cet instant précis, que me revint en mémoire cette histoire que m'avait racontée Graves à propos d'une femme indigène retrouvée morte, toute noire et enflée, là-bas dans l'herbe, et portant des marques semblables à celles qu'auraient pu laisser les dents d'un tout petit enfant.

Je forçai Bo à ouvrir toute grande la bouche afin de l'inspecter. Puis je me saisis d'une bougie que je maintins fermement entre sa figure et la mienne. Elle se débattit furieusement et je dus poser la bougie pour

emprisonner ses jambes avec ma main libre. Mais j'en avais vu assez. Une sueur froide m'envahit; car ces glandes gonflées à la base de canines profondément rainurées ne pouvaient signifier qu'une chose : ce que je tenais entre les mains n'était pas une femme, mais un serpent.

Je la mis dans une boîte en bois qui avait contenu du savon et clouai des planchettes sur le côté ouvert. Personnellement, je l'aurais volontiers lestée d'un peu de ferraille, cette boîte, pour l'expédier ensuite par-dessus bord. Mais j'avais quelque scrupule à le faire sans avoir au préalable consulté Graves.

A titre de précaution en cas d'accident, je prélevai dans mon armoire à pharmacie de quoi confectionner un petit nécessaire de poche : lancette, pansement et bandage élastique, cristaux de permanganate dans une boîte à pilules. Il me restait encore pas mal de cueillette à faire « là-bas dans l'herbe » et je ne tenais pas à me trouver en présence d'une cousine, d'une sœur ou d'une tante de Bo sans avoir à portée de la main de quoi neutraliser les effets immédiats d'une morsure de serpent.

La nuit était belle, pleine d'étoiles, et cela m'incita à dormir sur le pont. Avant de m'installer, j'allai jeter un coup d'œil du côté de Bo dans la cabine. Peut-être avais-je laissé la porte entrouverte, pensant l'avoir solidement enfermée dans sa boîte. En tout cas, elle était partie. Elle avait dû, le dos appuyé contre le fond, presser avec ses pieds contre les planchettes que j'avais clouées, et réussir à les faire sauter. J'avais indiscutablement sous-estimé sa force et son ingéniosité.

Alertés, mes hommes entreprirent une fouille totale du schooner, minutieuse et méthodique, à la lueur de lanternes. On ne put la trouver. Eh oui, les serpents n'ont pas besoin d'apprendre à nager; cela leur est tout naturel.

Je me rendis au rivage en canot, aussi vite que le rameur put m'y conduire. J'avais emporté un fusil de chasse et garni mes poches de cartouches. Je tenai Don en laisse. Nous courûmes tous les deux le long de la plage à vive allure, puis nous bifurquâmes pour atteindre la maison de Graves par un raccourci à travers les herbes. Brusquement, Don se mit à frémir, tout excité, renflant et promenant son museau à la base des tiges. Il flairait le gibier.

□ Bravo, Don, dis-je, c'est ça - vas-y! Déniche-la!

La lune s'était levée. Je vis deux silhouettes debout dans la véranda. J'allais les appeler et avertir Don que Bo s'était échappée et s'avérait dangereuse - quand j'entendis retentir un cri aigu - un cri de frayeur. Je vis Graves se tourner vers son épouse et la saisir entre ses bras.

Lorsque je les eus rejoints, tout essoufflé, elle avait déjà repris ses esprits et tenait admirablement le coup. Pendant que Graves allait chercher une lanterne et de l'eau, elle s'assit par terre, le dos appuyé au mur de la maison, et défit sa jarretelle pour que je puisse enlever son bas et mettre à nu le pied mordu. Le cou-de-pied, où les dents à venin de Bo s'étaient enfoncées, commençait à enfler et changer de couleur. Je tailladai les marques de dents avec ma lancette. Mme Graves, vaillante comme tout, m'encourageait :

□ Ça va - ça va très bien - ne vous préoccupez pas de moi - faites ce qu'il faut.

La laisse de Don s'était coincée entre deux des planches bordant la véranda, et tandis que, penchés sur Mme Graves, nous nous affairions pour la soigner, il n'arrêtait pas de geindre et de se débattre afin de se libérer.

Une fois que nous eûmes fait tout ce qui était en notre pouvoir, je pris Graves à part.

□ Graves, lui dis-je, si votre femme semble sur le point de se trouver mal, donnez-lui du cognac, mais à petites doses, très peu à la fois. Mais je pense que nous sommes intervenus à temps. Alors, pour l'amour de Dieu qu'elle ne sache rien, jamais - ne lui dites pas *pourquoi* elle a été mordue - ni *par quoi*...

Là-dessus, j'allai libérer Don et ôtai sa laisse.

Le clair de lune était somptueux; la lune s'élevait en plein ciel, toute blanche et brillante. Sur le sentier sableux partant de la véranda je vis des empreintes - exactement semblables à celles de pieds humains - mais ayant à peine trois centimètres de long. Je les fis flairer à Don et lui disant :

□ Allez, mon vieux, en chasse! Suis-la à la trace!

Et nous partîmes vers l'intérieur de l'île en progressant lentement à travers les herbes. Je sentis au bout d'un moment que nous étions sur la bonne piste et commençons à brûler, car la démarche de Don se fit soudain plus raide - comme s'il avait des rhumatismes; les yeux braqués droit devant lui, il semblait discerner quelque chose que je ne

voyais pas; le bout de sa queue s'agitait convulsivement, son corps se rapprochait du sol, ses pattes paraissaient s'ankyloser de plus en plus, son cou se tendait au maximum, le museau pointant vers une grosse touffe d'herbes particulièrement dense. Il venait à peine de lever la patte avant droite, s'apprêtant à faire un nouveau pas avec la plus grande prudence, quand il s'immobilisa totalement. Le bout de la queue cessa de s'agiter, et la queue elle-même, toute droite dans le prolongement du corps, sembla prendre la rigidité d'une barre de fer.

□ C'est bien, Don, reste où tu es, ne bouge plus! dis-je.

Je dégageai le cran de sûreté de mon fusil et me tint sur le qui-vive...

* * *

□ Comment va votre femme?

□ Elle m'a l'air de s'en tirer. J'ai entendu vos coups de feu. Quel résultat?

TABLE DES MATIÈRES

LA MOUCHE (The Fly) GEORGE LANGELAAN

L'HOMME QUI AIMAIT DICKENS (The Man Who Liked Dickens)
EVELYN WAUGH

LES VINGT AMIS DE WILLIAM SHAW (The Twenty Friends Of
William Shaw) RAYMOND E. BANKS

DAME AVEC UNE BARBE (The Bearded Lady)JOHN ROSS
MACDONALD

LE GALET DES DUNES (Dune Roller) JULIAN MAY

MÈRE À CONTRECŒUR (Mother By Protest) RICHARD
MATHESON

TRISTE FIN (It's A Lousy World) BILL PRONZINI

LE TAPIS BLEU (The Blue Carpet) MITSU YAMAMOTO

TOMBEAU À CIEL OUVERT (A Cry From The Penthouse) HENRY
SLESAR

LA SEULE FAÇON (The Real Thing) ROBERT SPECHT

LÀ-BAS DANS L'HERBE (Back There In The Grass) GOUVERNEUR
MORRIS

QUATRIÈME DE COUVERTURE

Il y a d'abord l'extraordinaire nouvelle de George Langelaan où l'auteur fait doublement mouche, et c'est ce qui m'a fourni le titre de ce recueil.

Mais ce titre est tout aussi justifié avec l'histoire de la Mère à contre cœur... Mettez-vous un peu à la place de son mari... Il y a vraiment de quoi prendre la mouche! Et si vous pensiez qu'il ne peut y avoir aucun mal à aimer Dickens, vous vous sentirez terriblement mouché après avoir lu ce qu'a imaginé le grand Evelyn Waugh.

Je crois avoir fait mouche aussi en sélectionnant pour vous un auteur japonais, Mitsu Yamamoto qui, avec son Tapis bleu, réussit même à se montrer extrêmement chinois.

Quant à l'héroïne de Ross MacDonald, ce qui donne du piquant à son visage, ce n'est pas une mouche assassine, mais une barbe!

[1] Appartement avec terrasse construit sur le toit d'un immeuble.